
60.109-A



Aarsens de Sommerdyck



A COLOGNE A°. 1667.



VOYAGE D'ESPAGNE,

CONTENANT
Entre plusieurs particularitez de ce
ROYAUME,

Trois Discours Politiques sur les affaires du Protecteur d'Angleterre, de la Reine de Suede, & du Duc de Loraine:

AVEC
Une Relation de l'Estat & Gouvernement de cette Monarchie; & une Relation particuliere de Madrid.

Reveu, corrigé & augmenté sur le M. S.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU, 1667.


K.K. HOFBIBLIOTHEK
WIEN



A
SON ALTESSE
ROYALE,
MADEMOISELLE.



MADEMOISELLE,

Ce Livre que j'offre à Voſtre Alteſſe Royale, *m'eſtant tombé entre les mains, comme un enfant trouvê ſans le nom du pere, dont la reputation puſt répondre de ſa ſuffiſance; je jugeay qu'il eſtoit à propos avant que de le produire, de faire tirer ſon horoſcope, pour ſçavoir principalement s'il pouvoit aſpirer à l'honneur d'entrer dans le Cabinet d'une Princeſſe, dont*

l'approbation ne promet pas moins à un Ouvrage que l'immortalité. Ceux qui ont dressé sa figure m'ont assuré que je ne devois pas hesiter à le faire paroistre, que les Dames ne le rebuteroient pas, que les gens de Lettres le souffriroient volontiers, & que les Ministres des Princes, & ceux qui ont part au gouvernement des Estats, luy feroient tout le bon accueil imaginable. Ils m'ont dit mesme que plusieurs qui n'ont jamais esté en Espagne, seroient bien aises d'y aller par son moyen, que l'estime des honnestes gens seroit son partage, qu'il pourroit acquerir l'amitié des plus grands Potentats de l'Europe, & qu'enfin le Voyage que son Auteur a fait au delà des Pyrenées, seroit cause qu'il feroit le tour du monde, & qu'il y seroit connu de toutes les Nations. Comme ces témoignages sont estrangers, je pense qu'ils ne sçauroient passer pour

une vanité affectée, ny pour l'effet de la bonne opinion qu'un Auteur pourroit avoir de son Ouvrage, & qu'ainsi je ne dois point craindre de les marquer à V. A. R. non plus que d'en informer le public. Je ne puis neantmoins estre persuadé de tant de choses si avantageuses que par vostre glorieux suffrage, & pour en estre tout à fait convaincu, il faut que V. A. R. confirme par son jugement infaillible, ce que ces Astrologues de bon succez ont jugé par leurs predictions incertaines. Mais elles m'ont toutesfois semblé si favorables à ce Livre, que j'ay crû que sa lecture ne vous déplairoit pas, & que j'en ay conceu assez de hardiesse pour ozer vous le presenter. Je serois infiniment heureux, si ma conjecture estoit suivie de la satisfaction de V. A. R. & si le souhait que je fais d'avoir occasion de pouvoir contribuer à son divertisse-

ment par l'impression de quelqu'autre Ouvrage, pouvoit estre une nouvelle marque du profond respect, avec lequel je desire estre toute ma vie,

MADEMOISELLE,

DE VOSTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres-humble, tres-obeissant & tres-fidele serviteur.



AVER-



AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

QUOY que ce Livre ne porte pas le nom de ſon Autheur, on n'a pas eu deſſein de luy dérober le moindre rayon de la gloire, qu'un ſi bel Ouvrage luy peut donner: Mais comme il eſt inconnu au Libraire, & que ſa Relation ne luy eſt tombée entre les mains, que par un effet du hazard, on n'a pu ſatisfaire la curioſité publique ſur ce ſujet. Cette confeſſion ingenue doit perſuader que celuy qui a reveu le Manuſcrit, n'eſt pas alteré de reputation eſtrangere, ny d'humeur à mettre l'habit d'un autre, pour ſe parer de ce qui n'eſt pas à luy. Auſſi veut-il bien qu'on ſcache que ſa ſuffiſance ne va

pas

pas jusques à composer des Livres, & que quand il en auroit le talent, il n'en anroit pas la demangeaison. Il a divisé celuy-cy par Chapitres, & recueilly au commencement de chacun les matieres principales, à la priere du Libraire qui l'a desiré, pour la facilité de ceux qui prendront le plaisir de le lire; & il n'y a rien fait davantage que corriger les fautes de plus de quarante Copistes, par la main desquels il avoit passé, & rectifier ce qu'ils avoient corrompu. Ainsi comme il n'aspire qu'à la gloire où un Correcteur d'Imprimerie pourroit honnestement pretendre; il n'adjouste pas qu'il y a changé beaucoup de termes surannez, plusieurs erreurs populaires, des expressions Provinciales, & des endroits dont la construction estoit vicieuse, qui sans doute estoient de l'Original, & dont le grand nombre est cause que l'Impression n'est pas si correcte qu'on le pourroit desirer, parce que la Presse rouloit déja

ja lors qu'on s'apliqua tout de bon à cette correction, & à le diviser par Chapitres. Si on l'eust donné au public avec moins d'empressement, on y auroit moins laissé de fautes. Celles de l'Autheur ne se peuvent attribuer à la precipitation avec laquelle il a écrit en voyageant, parce qu'elles paroissent trop naturelles, mais on peut dire à sa décharge, que depuis dix ans qu'il a écrit, la Langue s'est purgée d'une infinité d'erreurs, & de mauvaises façons de parler, & qu'il ne luy en seroit point tant échapé, s'il eust reveu son Manuscrit luymesme, puis qu'on remarque dans tout le reste de sa composition, une narrative incomparable, un tour aisé, une maniere insinuante, une grace singuliere, des pensées agreables, & une proprieté merveilleuse de ses expressions pour les matieres qu'il traite. Ces remarques sont bien plutost pour rendre quelque sorte de justice à ce

glorieux Inconnu, que pour faire valoir ſa Relation. Elle ſe ſoûtiendra d'elle-meſme, ſans qu'elle ait beſoin d'Eloges, puiſque les Ouvrages doivent tirer de leur bonté propre, leur loüange la plus effective.





VOYAGE D'ESPAGNE.

DEPART DE L'AUTHEUR. Son dessein & sa maniere d'écrire. Description de saint Jean de Luz, & de la Riviere de Bidassoa. Misere du pays des Basques & de la Langue qu'on y parle.

CHAPITRE PREMIER.

A Nostre sortie d'Italie, l'an mil six cent cinquante-quatre, nous devions passer en Espagne, mais parce que Monsieur de . . . . . . avoit resolu que Monsieur de . . . . . . son second fils feroit le Voyage, & qu'il nous avoit ordonné de l'attendre à Montpellier où il luy avoit commandé de se rendre, de la maison d'un Gentilhomme de Xaintonge, où il avoit esté quelques mois, nous fûmes obligé de l'y attendre. Il ne nous y joignit qu'à la fin du mois de Decembre. La rigueur de la saison nous fit resoudre à y passer l'hy-

ver, & de remettre noſtre voyage au commencement du Printemps; mais parce qu'au mois de Mars, il fait deja beau en Languedoc, nous en partiſmes le ſixiéme. Je ne m'amuſeray pas à décrire tout ce que nous viſmes dans cette agreable Province, ny à raconter tout ce que nous en apprimes de conſiderable, en la traverſant preſque d'un bout à l'autre, non plus qu'à parler de la Guyenne par où nous paſſaſmes, ny de Bayonne où nous priſmes nos meſures pour ſortir de France. Comme nous ne fiſmes cette traitte que pour aller en Eſpagne, je luy reſervay toute ma curioſité, & je ne commençay à charger mes tablettes de remarques, que lors que je fus ſur la frontiere de ce Royaume. Pour ne pas oublier quantité de particularitez que j'y ay appriſes, du pays, des mœurs, du gouvernement, & de l'eſtat preſent de cette imperieuſe Nation qui l'habite; je veux faire icy un extrait de tout ce que j'ay couché ſur divers broüillons, pendant noſtre ſejour à Madrid. Mais il faudroit que je démêlaſſe la confuſion meſme, ſi je voulois y apporter quelque ordre. Tout y paroiſtra de la façon que je l'ay veu & que je l'ay appris, & s'il y a ſouvent des repetitions, c'eſt que je n'entreprens pas un ouvrage lié, & que je veux laiſſer courir ma Relation, ſelon les objets, les lieux, les temps, les perſonnes, les compagnies, les entretiens, & les reflexions qui ſe ſont preſentées à mon eſprit.

eſprit. Roulant ſur tant de matieres, & non ſeulement ſur ce qui j'ay veu, & qui nous eſt arrivé, mais auſſi ſur tout ce que j'ay oüy, & dont j'ay taſché de m'informer le mieux qu'il m'a eſté poſſible; Ce ne ſera pas merveille, s'il y a des endroits, où je diray peut-eſtre des menſonges ſans mentir, & d'autres où j'erreray ſans croire de faillir; mais ne deſtinant cét écrit qu'à ceux qui en ont veu jetter les fondemens & aſſembler les matereaux, & qu'à nous ſervir des memoires, d'une partie de cette vie que nous employons depuis ſix ans, à étudier le monde en la vraye & grande eſcole, qui eſt le voyage; les mépriſes & les beveües qui s'y trouveront, & que j'ay commiſes, ou qui m'ont eſte données, ſeront des taches qui ne paroiſtront pas, & dont nous pourrons nous défaire à meſme temps que nous les reconnoiſtrons. Que ſi par hazard il tomboit entre les mains de quelques autres, ils en pourront prendre le certain & le fort, & laiſſer le douteux & le foible, ſans ſe prendre à moy de ce qui n'eſt pas eſcrit pour eux. Cependant j'ay taſché de ne pecher par moy-meſme ou par autruy, que le moins qu'il m'a eſté poſſible & ce que je marquois le ſoir, ſelon les divers objets & les diverſes compagnies que j'avois veuës le jour, je le repaſſois le lendemain, pour m'en enquerir des perſonnes que je croyois me pouvoir détromper, ſi j'avois eſté mal informé, & me donner de meilleures lumieres, ſi

celles que j'avois euës n'estoient pas legitimes. Suivant cette methode, j'ay satis-fait bien ou mal à la curiosité que j'avois de connoistre chez soy cette altiere & prudente Nation, qui n'en sort gueres que pour commander aux autres, & en assurer l'obeïssance à son Roy, par des Garnisons & des Colonies qu'il envoye aux places qu'il tient au vieux & nouveau Monde, & par le moyen des Gouvernemens & des Magistratures qu'il luy donne, exclusivement à tous ceux des pays où il les distribuë.

S. Jean de Luz. Estant resolus d'y entrer du costé de S. Sebastien qui est le plus aisé, pour le faire avec plus de seureté, nous fûmes coucher au dernier Bourg de France qui se nomme *S. Jean de Luz*. Comme il fait tout le commerce d'entre ces deux Frontieres, il vaut une bonne Ville, car il est grand, vaste, riche & bien basty. On estime fort les matelots, qu'on en tire pour la pesche des moruës & des Baleines. Nous y trouvasmes des Flamans qui en avoient loüé une cinquantaine pour les employer aux Terres-neuves. On commence à s'appercevoir dés Bayonne, que l'humeur de ces peuples tient un peu de celle de ses Voisins, & qu'ils sont rogues & peu communicatifs avec l'Estranger; les femmes y marchent couvertes de leurs cotillons qu'elles se jettent sur la teste & découvrent leurs fesses, pour cacher leurs joües. Nous n'avions le lendemain à faire que deux lieuës

pour eſtre dans les terres du Roy d'Eſpagne, & nous découvriſmes d'aſſez loin Fontarabie, qui eſt une fortereſſe ſur l'embouchure du Bidaſſoa, qui eſt un Fleuve ou pluſtoſt un Torrent qui ſepare les deux Royaumes. Il eſt aſſez large à l'endroit où on le paſſe, qui eſt marécageux, & qui ſe groſſit & ſe diminuë par le flux & le reflux. Quand il eſt bas, il eſt guayable en beaucoup d'endroits. Sur ſon bord eſt Andaye, petit bourg ou village, qui eſt vis à vis de Fontarabie, & n'en eſt ſeparé que par l'eau du Bidaſſoa. Il faut aller chercher la barque plus haut, nous euſmes de la peine à la trouver, n'ayant pas pris le chemin droit par la Poſte, à cauſe que le Maiſtre fait ce qu'il peut pour joüer quelque mauvais tour à ceux qui voyagent ſur leurs chevaux. Les droits de la Barque ſont à moitié aux François, & à moitié aux Eſpagnols. Ceux-la, tirent le payement quand on paſſe en Eſpagne, & ceux-cy le touchent de ceux qui vont en France, mais de tous les deux coſtez on rançonne également le paſſager. Il y a autant de communication ſur cette Frontiere que s'il n'y avoit point de guerre entre les deux Nations; auſſi n'a-telle pas beſoin qu'elle s'y fiſt, car la deſolation y ſeroit auſſi-toſt univerſelle. C'eſt un pays pauvre & montagneux, où il ne croiſt que du fer, tant ce qu'en tient la France, que ce que l'Eſpagnol en poſſede, qui en eſt la plus grande partie.

Et qui se nomme *Biscaye.* On y parle une Langue qui n'est entenduë que de ceux du pays, aussi est elle si pauvre, qu'un mesme mot signifie plusieurs choses, & qu'elle ne peut par cette raison estre receuë dans le commerce; on ne l'écrit point, & les petits enfans apprennent à l'escole le Castillan ou le François, selon le Roy auquel ils sont Sujets.

Passage de l'Autheur à Iron, description de S. Sebastien, de son Port & de sa Rade. Cause de l'exil du Marquis de Sainte Croix, General de l'Armée Navale d'Espagne en 1653. *Qualitez, charges & inclinations du Baron de Batteville.*

CHAPITRE II.

C'Est une surprise bien grande que dés qu'on est au delà du Bidassoa, on n'est plus entendu si l'on ne parle Espagnol, au lieu qu'un moment auparavant on s'aydoit du François. Apres avoir fait un demy quart de lieuë, on trouve Iron, premier bourg appartenant au Roy d'Espagne; on ne demande ny passeport ny raison de ce qu'on y vient faire, & on eust dit qu'il n'y avoit aucune guerre ny défiance. L'Alcalde vient seulement demander deux reaux, comme un droit qui luy est deu; mais au retour, & lors que l'on veut passer en France, on n'en use pas avec cette mesme retenuë. On nous

Iron.

traitta

traitta au logis de la Poste, de mesme que nous l'avions esté en Italie sur le chemin de Naples, & encore plus maigrement. De petits plats remplis de petits morceaux nous faisoient desesperer de pouvoir nous rassasier, mais il en vint assez pour nous contenter; car on sert plat apres plat. Quand il falut payer on nous écorcha, & nous fusmes contraints de donner quatre escus pour un repas qui n'en valoit pas un. Au travers de beaucoup de Montagnes qui font un chemin assez incommode & pierreux, nous allasmes ce mesme soir coucher à S. Sebastien, on en est auprés sans le voir, y ayant une grande butte de sable qui le couvre; quand on l'a passée, on voit cette Ville au pied d'une montagne qui la deffend de la Mer, bien que presque des deux costez elle l'embrasse de ses ondes qu'elle pousse assez avant pour y former un port: Mais pour y assurer les Vaisseaux, on y a fait un reduit en forme de bassin, où ils viennent à costé de la Ville, & au pied de la montagne qui les couvre du vent & de la tempeste, bien qu'il n'y ait aucune apparence qu'ils y puissent estre maltraitez par l'orage, on nous dit qu'il s'estoit neantmoins veu des temps si estranges qu'ils avoient fracassé jusques aux Navires qui estoient à l'ancre dans le Port. Il est vray que ceux qui y entrent ne sont pas des plus grands, car il n'y a de l'eau que pour les barques & les chaloupes. Les Vaisseaux de

S. Sebastien.

guerre se tiennent au Passage qui est un autre port ou plage à un quart de lieuë de cette Ville, tirant vers Fontarabie, c'est où le Roy d'Espagne tient son Esquâdre de Vaisseaux dans la mer Oceanne, elle n'est pas à present en fort bon estat. Elle revint de Bordeaux assez delabrée, & on ne travaille point à la raccommoder faute d'argent.

Au devant de S. Sebastien, on void sur le sable un grand Vaisseau commencé, & qui devoit servir d'Admiral, ce seroit un beau bastiment s'il estoit achevé, on nous, apprit qu'il est en cét Estat depuis long-temps, & qu'on y a dépensé plus de millions qu'il n'en faloit pour une douzaine de telles fabriques, mais que ceux qui les ont dépensez ont profité de la meilleure partie.

Bilbao. *Bilbao*, & Sainct Sebastien sont les principaux Ports que tient le Roy d'Espagne en la Mer Oceanne. On parle encore de *la Corugna*, qui est celuy où se tient trop long-temps le Marquis de Sainte Croix, pendant que Bordeaux estoit sur le point de se remettre sous l'obeïssance de son Roy, s'il ne le secourroit. Il ne pouvoit choisir un lieu plus propre pour le rafraischissement de sa flotte, puisqu'il n'y a point d'endroit en toute cette coste, où il croisse plus de citrons & d'oranges. Aussi s'en fait il un grand trafic en France, aux Pays-bas, & en Angleterre. S'il y eust plus de contentement qu'il n'en eust eu à combatre Monsieur de Vandosme, il le paye cherement

Le Marquis de Sainte Croix, General de l'Armee Navale d'Espagne.

ment, car il eſt en priſon depuis ſon retour d'un ſi bel exploit. Saint Sebaſtien eſt ſitué dans un pays fort petit qu'on nomme *Guipuſcoa*, le commerce y attire beaucoup de monde, bien que ce ne ſoit qu'une petite ville, elle eſt fort ramaſſée & extremement peuplée, pluſieurs familles demeurent en une meſme maiſon, & un marchand eſtranger eſt contraint d'y loger chez un bourgeois, ne pouvant tenir maiſon entiere. Il y a quantité de Flamans qui ſont obligez d'y vivre de cette façon. Ce qui a introduit cette coûtume, c'eſt qu'au commencement qu'ils y ont trafiqué, ils ont donné par liberalité & pure gratification, un pour cent à leur hoſte, de toutes les marchandiſes qu'ils vendoient. Et pour ſe conſerver ce profit, ils ont fait cét ordre qui a cauſé un procez à quelques-uns d'eux, qui ne le veulent pas obſerver. Ce qui me plaît davantage de cette ville, eſt que les ruës y ſont larges, fort droites & tres-bien pavées d'une pierre qui eſt comme celle de Florence. Le principal revenu de tout ce pays, ſe tire de quelques mines de fer. Il y en a de ſi riches, & d'un métal ſi pur, qu'elles en peuvent fournir toute l'Europe. Les laines de la vieille Caſtille s'y embarquent auſſi en bon nombre de ſacs & de balles, qu'en envoyent les Marchands de divers lieux. Le Baron de Batteville, Gentilhomme Francomtois, en eſt Gouverneur, & de tout le Guipuſcoa. Il s'y tient à preſent, & bien qu'il ait rendu

Droit des Bourgeois de S. Sebaſtien, ſur les Marchands étrangers.

Le Baron de Batteville.

de bons ſervices à l'Eſpagne, & particulierement dans les troubles de Guyenne, & qu'il ait ſi bien pris l'humeur Eſpagnole, qu'il en a comme oublié ſa Langue & ſon pays; on ne laiſſe pas de luy envier beaucoup cét employ auquel eſt joint celuy de General des Vaiſſeaux. Nous le fûmes voir, & il nous receut aſſez bien, mais il ne nous rendit point la viſite, & nous en partîmes ſans luy dire adieu. Nous y ſejournaſmes prés de trois jours, & y paſſâmes les Feſtes de Paſques. Nous avions eſté recommandez à un fort honneſte Marchand, qui l'apreſdinée, nous mena à un Convent de Religieuſes où nous oüiſmes une pitoyable Muſique. Un Bourdelois qui eſt au Baron de Bateville, connoiſſant quelques-unes de ces chaſtes renfermées, leur fut parler apres la Muſique, & elles le prierent de nous mener à leur parloir, ſouhaitant de nous voir & de nous entretenir. Mais comme nous n'entendions point encore la Langue, nous nous en excuſaſmes. Leur Convent eſt ſur une hauteur d'où l'on peut fort bien battre la ville qui eſt vis à vis, & le Chaſteau ou Citadelle qui eſt ſur le haut de la montagne, au pied de laquelle eſt la ville, ſert plûtoſt de guerite pour la découverte, que de défenſe à cette Place.

Incommodité des Voyageurs en Eſpagne. Miſere des Hoſtelleries, & leur ſalleté agreablement décrite. Mauvais giſte de l'Autheur & de ſa Compagnie. Paſſage du Mont S. Adrien. Situation de Vittoria.

CHAPITRE III.

LE Mardy apres Paſques, ayant eſté traitez par noſtre Marchand, nous nous mîmes en chemin pour nous rendre à Madrid,& faire quatrevingt-quatre lieuës d'une traite. Nous ne paſſaſmes qu'un pays ſec & montueux, & nous nous apperçeûmes que nous traverſions le ſommet des Pyrenées de ce coſte-là,qui fendent preſque l'Eſpagne,comme l'Apenin, l'Italie. Il nous falut bien-toſt apprendre à voyager à la mode du pays, qui eſt d'aller acheter en divers lieux ce que l'on veut manger. Nous avions ſejourné à S. Sebaſtien, en partie pour nous y pourvoir d'un *Moço de mulas*, c'eſt à dire d'un valet ou Voiturin, pour nous guider juſques à Madrid, & qui eut ſoin d'acheter nos vivres, & d'en porter la proviſion. On nous demanda quarante eſcus pour le voyage d'un de ces Faquins,& comme nous vîmes qu'ils eſtoient ſi chers, nous nous reſolûmes à n'en point prendre, & à nous guider nous meſmes par noſtre induſtrie. Tellement que ce fut moy qui fis par tout le *Moço de mulas*. Voicy en

quoy consiste sa charge, & de la façon que l'on vit en Espagne. Dés qu'on est arrivé à l'Hostellerie, on demande s'il y a des lits, & apres s'en estre pourveu, il faut ou donner la viande cruë que l'on porte, à cuire, ou bien en aller acheter à la boucherie. Si l'on trouve quelque chapon, poule ou perdrix, on tasche de s'en accommoder. On nous disoit que de ces derniers animaux, nous en mangerions quantité, & de bien plus gras & grands & de meilleur goût que ceux de France, mais nous n'en avons jamais trouvé qu'un, qui de plus n'avoit pas tous ces avantages. Le meilleur est de porter de la viande dans ses besaces, & d'acheter & faire provision de ce que l'on trouve au lieu où l'on est, pour le lendemain. Lorsque l'on est à la taverne, il faut aller acheter, pain, vin & œufs, car tout cela est en party, & il n'est permis qu'à ceux qui en ont affermé le droit d'en vendre. L'impost y est si grand, que l'on paye au Roy pour un œuf, un *quarto*; qui vaut deux liards, tellement que presque dans toute la Castille un œuf couste un sol. C'est une pitié de voir ces tavernes, on a assez disné quand on en a veu la salleté. La cuisine est un lieu où l'on fait le feu au milieu, sous un grand tuyau ou cheminée, d'où regorge la fumée avec une telle épaisseur, que souvent on croit estre dans quelque renardiere, d'où l'on veut faire sortir la beste qui s'y retire. Une femme ou un homme qui ressemblent à des

Chapon d'Espagne.

Misere des Hostelleries.

gueux

gueux poüilleux & couverts de haillons, vous mesurent le vin qu'ils tirent d'une peau de bouc ou de pourceau, dans lequel ils le tiennent & qui leur sert de cave & de tonneau. Souvent il sent la peau & la poix à pleine gorge, & le meilleur vin devient un breuvage desagreable. Le blanc est une liqueur ardente, & qui ressemble à de l'eau de vie. Mais il ne porte point son eau, & pour peu qu'on y en mette, il devient insipide & sans force. Tout ce que je viens de dire montre qu'on est assez mal en Espagne; mais je puis bien assurer que nous ne l'avons pas tant esté, que je l'avois bien crû; sur tout dans la Biscaye, bien que ce soit un pays plus maigre, & moins fertile que la Castille. Il est vray qu'estant Frontiere, il n'est pas tant chargé de subsides, & que le peuple y est plus libre. Aussi trouve-t'on quelque chose dans les logis, mais on le fait payer au double. A une journée & demie de S. Sebastien, il nous falut passer une assez grande Montagne, qu'on nomme le Mont S. Adrien. *Mont Saint Adriē.* Elle n'est pas du plus rudes ny des plus affreuses, mais ce que j'y trouve de remarquable, est qu'au haut il y a comme une cresteau dos du rocher, qui empesche absolument de la passer, & que la nature sembloit avoir mise pour une separation fixe & insurmontable, entre la Biscaye & la vieille Castille. Aussi a t'il falu en ouvrir le passage à force de marteaux, de ciseaux, ou de mi-

nes ; car on a percé le rocher, & on marche trente ou quarente pas dans l'ouverture qu'on y a faite. Il y a une maiſon qu'on y a baſtie, qui ne peut manquer d'eſtre bien couverte, puis qu'elle l'eſt, par une ſi grande maſſe de rocher. Ayant franchy ce merveilleux paſſage, on déſcend dans la vieille Caſtille, où l'on trouve un peu plus de plaine, bien que la fertilité n'en ſoit gueres plus grande. Nous eûmes ce jour là autant de peine que nous en avions eu au paſſage du Mont S. Godard, la nuit nous ayant ſurpris au milieu de la deſcente, & pour ſurcroît de malheur, nous ne trouvaſmes pas où loger au premier village. Ce qui nous vint fort mal, car un de nos chevaux eſtoit deferré des deux pieds de devant. Il falut neantmoins aller chercher gîte en un autre miſerable lieu, où nous fûmes conduits par l'hoſte meſme, qui n'avoit que du pain & du vin à nous donner & deux lits, dont les linceuls & les matelas ne nous obligerent point à quitter nos habits. Nous commençaſmes dés lors à eſtre dans le plus fin de l'Eſpagne, puiſque nous nous trouvions dans la vieille Caſtille, où eſt Valladolid, qui a ſervy longtemps de ſiege aux Roys. Tout le pays n'eſt que ſable & petits tertres peu fertiles, qui ſouvent ſont entrecoupez par des montagnes chaperonnées de rochers. On trouve de temps en temps de bonnes plaines, & des valées qui fourniſſent aux habitans les den-

rees

rées neceſſaires pour leur entretien. Mais en nulle part je n'ay veu une terre moins diverſifiée par des jardinages. Je ne ſçay ſi c'eſt que le terroir n'y eſt pas propre, ou que les habitans ne ſont pas aſſez laborieux pour en prendre le ſoin. En approchant de Vittoria, qui eſt la premiere ville de Caſtille, nous traverſaſmes la plus jolie plaine & la mieux cultivée que nous avons rencontrée. Cette petite ville eſt ſituée au bout de cette plaine, & à ce que nous vîmes elle eſt aſſez agreable. Nous nous y repoſaſmes un demy jour, tant pour faire ferrer nos chevaux, que pour rendre une lettre que nous avions au Maiſtre de la Doüanne, de qui nous eſperions avoir les addreſſes neceſſaires, pour ſuivre ſeurement noſtre chemin. On parloit de voleurs, & au delà de Burgos, on avoit tout fraîchement commis un grand vol. Cette lettre nous vint fort à propos, car juſqu'icy, on ne nous avoit rien dit, ny pour nos hardes, ny pour nos chevaux; mais on nous aſſura que ſi nous euſſions ſeulement paſſé la porte ſans avoir pris un billet de la Doüanne, tout nous auroit eſté confiſqué; heureuſement pour nous, la lettre que nous avions à donner, s'addreſſoit à celuy qui eſt le Fermier du Roy pour tous ſes droits. Dés qu'il l'eut receuë, il nous viſita, & non ſeulement il nous fit avoir un bon paſſeport, mais de plus, il nous regala de vin, de chapons, & de langues de bœuf; ces preſens nous ſervirent bien

en chemin, car en ayant garny nos besaces, nous y eusmes recours en cas de necessité. La civilité de cét Espagnol nous plût infiniment, & nous fit à tous juger que sa Nation est plus genereuse que l'Italienne, bien qu'elles soient également interessées, & aussi peu communicatives l'une que l'autre.

Arrivée de l'Autheur à Burgos. Description de cette ville. Civilité d'un Marchand. Difficulté de l'Autheur à s'exprimer en Espagnol. Titres qui se donnent aux personnes en cette Langue. Chasteau de Lerma.

CHAPITRE IV.

LE premier Avril, nous fûmes disner à *Miranda*, coucher à *Pancorbo*, & le lendemain nous en fismes autant à *Birbiesca*, & à *Monasterio de Rodillas*. Le 3me. jour du mesme mois, nous arrivasmes à *Burgos*, qui est la principale ville de Castille, & si considerable dans les estats des deux Castilles, qu'elle y possede le premier rang, bien que Toléde le luy dispute. Nous n'avions point esté incommodez du chaud depuis nostre départ, mais je vous assure que nous le fûmes beaucoup ce jour là du froid. Il faisoit une bise si cruelle, qu'elle geloit tout, & mesme nous trouvasmes de la glace en beaucoup d'endroits. Aussi Burgos est la plus froide ville d'Espagne, estant située au pied d'une assez grande montagne. Elle a

esté

esté autrefois fort marchande, mais depuis peu, elle a presque perdu tout son commerce. Elle n'est pas fort grande, mais ce qu'on y voit de plus beau, est l'Eglise & l'Archevesché, qui pour l'Espagne sont des Chefs-d'œvre, car on y bastit generalement assez mal, en des endroits par pauvreté, en d'autres faute de pierre & de chaux, ce qui fait que par tout & à Madrid mesme, on voit beaucoup de maisons de terre. Et ceux qui y bastissent le mieux le font avec de la brique, qu'ils lient avec de la terre au lieu de chaux. Un autre ornement de *Burgos*, est un Pont large & fort commode, qui va du fauxbourg à la ville. On tient que ses habitans parlent le meilleur Castillan de toute l'Espagne. Il est certain que de son territoire il sort de tres bons Soldats, & que le Roy n'a gueres d'endroits d'où il en tire plus. Nous y receûmes une civilité toute extraordinaire d'un Marchand pour qui nous avions une lettre du Doüannier de *Vittoria*, Il ne se mit pas seulement en peine de nous faire trouver compagnie pour Madrid à cause du danger des voleurs; mais de plus voyant que nous estions en un logis où nous serions maltraitez. Il nous mena faire un tour par la Ville, & nous conduisit chez soy, où il nous donna à disner avec beaucoup de franchise, qui valoit mieux que tout ce qu'il mist sur la table. On ne sert que plat apres plat, & on commence par la soupe qui est un peu de boüillon, avec deux ou trois petites

Civilité d'un Marchand.

Ordre du service de table.

tites

tites tranches de pain. On sert à chacun une petite coupe ou écuelle de terre faite en forme de gobelet, le poivre & le saffran rehaussent si fort le goût de la menestre que l'on a peine à la manger. C'estoit un Samedy, & comme l'on mange en ce pays, ce jour là, les foyes, les cœurs, les poulmons, les pieds, la queuë & la teste des bestes, nous fûmes servis de quelques uns de ces mets. Enfin nous le fûmes beaucoup mieux que si nous eussions deu courir les tavernes pour nous acheter de quoy manger. De plus il nous défraya de si bonne grace, que nous fûmes surpris, car avec beaucoup de liberté, il nous mena dans la chambre, où estoit mis le couvert, & où sa femme estoit au lit malade de la fiévre quarte. Ce jour là je fis tres suer ma memoire, pour en tirer tous les mots espagnols, qui pouvoient y estre cachez depuis que nous l'estudions à Florence; & dés que je rencontrois quelque terme de civilité, je le repetois si souvent, qu'on voyoit bien que j'estois en grande disette de complimens. Monsieur de P......... disoit de fois à autre quelque mot, & Monsieur de S....... se teut tousiours. Tellement que tout le faix de l'entretien tomboit sur moy, qui ne m'en pouvois gueres bien démêler, sur tout quand la femme commença à luy parler de son lit. Je ne sçavois si je devois la traitter de *Vuestra merced*, ou de *Vuestra sennoria*, & j'estois si embarrassé,

Difficulté de l'Autheur à s'exprimer en Espanol.

sé, que souvent croyant que le premier ne convenoit qu'aux hommes, j'en rougissois comme d'un grand peché, & je me reprenois aussi-tost en disant le second, qui ne se donne qu'aux personnes de qualité, car *Vuestra merced*, est icy de tout genre, & y est si commun, que les palfreniers & les gueux s'en honnorent l'un l'autre. Mon refuge fut de boire à sa guerison, en disant *Sennora a la salud de....* (J'hesitay en cét endroit ne sçachant de quel mot me servir, & je crois que je me servis de tous deux *qué Dios le dia prompta guarison.*) Je ne sçay si elle m'entendit, car à present j'ay appris que ce dernier mot n'est pas espagnol. Mais je sçay bien que je commis une grande incivilité, car je mis la main au chapeau, ce qu'on ne fait point icy quand on est à table. Apres nous estre mieux escrimés des dents que de la langue, il falut nous retirer, & à la façon du pays le Maistre sortit le premier, car si l'on se boutonne icy à rebours, on y observe *l'introitus domini, & l'exitus alieni* d'une autre façon, & on dit que le Maistre sort le premier, pour en accompagnant l'estranger, le laisser derriere soy tousiours patron de la maison. J'oubliay de faire le compliment d'adieu à la femme. A nostre retour au logis où nous avions mis pied à terre, nous trouvasmes que la veuve chez laquelle nous estions logez estoit yvre, surquoy je diray qu'en Allemagne je n'ay pas veu tant de femmes qui

Ceremonie contraire à celle de France.

se

se soulassent, que j'en ay rencontré au deça de Pyrenés. Celle-cy n'a esté que la seconde, qui apres s'estre gorgées de vin qu'on envoye prendre à la taverne, s'en venoient pisser à l'escurie devant tous ceux qui y estoient. Nous fûmes voir avec nostre Marchand un Hospital, un Convent, & une Eglise, où il y avoit un Crucifix merveilleux à ce que l'on dit. Les Moines y attendent les passans avec un autre Crucifix d'argent avec lequel ils en cherchent, le presentant à baiser, & à mesme temps le plat pour recevoir l'aumône: comme nous n'estions gueres accoustumez à cette double action de porter les levres à un endroit, ou l'on ne sçait qui a frotté son groin, & de mettre en mesme temps la main à la bourse, mais chacun de nous la porta a detourner ce petit Dieu d'argent qu'on nous avoit deja mis sous le nez & voyant que nostre Marchand s'en scandalisoit, je luy demanday si c'estoit icy la coustume de presenter le Crucifix à baiser aux passans, & qu'en nostre pays on ne le presentoit point qu'à ceux qu'on alloit pendre ou qui alloient mourir: Ainsi je sauvay nostre action qui ne leur paroissoit pas de bon Chrestiens, car le monde est icy encore plus scrupuleux & moins éclairé qu'en Italie; jusques là qu'en un endroit où nous ne saluions pas toutes les Croix, on nous cria que nous n'estions pas Chrestiens; mais si on vouloit les saluer, on

auroit

auroit beaucoup à faire à cause de la grande quantité qu'il y en a, en mesme temps qu'on en découvre une, on en voit auprés une vintaine d'autres de diverses tailles. Chaque Eglise à une famille de ces croix qui sont plantées en diverses postures tout au tour & on les prendroit quelquefois pour une pallissade qui doit servir a les deffendre. Elles sont presque toutes de bois, & au lieu qu'en Allemagne, en France, & en Italie, on les voit avec un grand chapiteau, cellescy n'ont point de bout où repose la teste du Crucifix. Tellement qu'on diroit qu'on à coupé la teste a toutes ces croix. En leurs images ils peignent les saints & Jesus Christ avec un visage d'Espagnol. Et je m'attens de rencontrer en quelque endroit une Vierge qu'on aura habillée d'un vertugadin ou gardinfante qu'on voit icy aussy communs & aussy grands que les couverts des maisons. Bien que nous fussions presque resolus de coucher à *Burgos*, nous changeasmes d'avis presque aussi-tost que nous eûmes quitté nostre Marchand, sur ce qu'on nous dit que nous trouverions à trois lieuës de cette ville un tres-bon logis ; les valets estant allez promener penserent nous en empêcher l'execution. Car comme l'un d'eux estoit entré dans l'Eglise avec ses esperons, on luy ferma les portes pour en auoir de l'argent, de mesme qu'on nous voulut faire au Palais à Thoulouse, mais enfin il s'en tira

&

& revint. Nous montasmes aussitost à cheval, & dés que nous fûmes hors de la ville, nous manquasmes le grand chemin ; un prestre qui nous en avertit nous assurant que c'estoit le mesme d'aller au lieu d'où il estoit, fit que nous le prismes pour guide, mais nous fusmes tres-mal logez. Le lendemain avec la pluye & le froid, nous fumes dîner à *Lerma*, & y sejournasmes tout le reste du jour, y ayant trouvé une assez bonne maison. Monsieur P.... coucha au lit où avoit dormy le Duc de Lorraine. Nous fûmes voir la maison du Seigneur, qui passe pour la plus belle d'Espagne apres l'Escurial. C'est nn vaste bastiment, mais assez mal entendu, & qui n'est accompagné ny de jardin ny de plantage pour la promenade. Comme c'estoit le dimanche de *Quasimodo*, nous trouvasmes tous les Habitans du bourg qui y estoient assemblez, & beuvoyent entr'eux dans une grande salle. Dés que nous y entrasmes, on vint fort civilement nous presenter à boire, & le *Corregidor*, qui est l'Officier du lieu, nous vient entretenir & nous fit voir quelques chambres de ce Palais.

Chasteau de Lerma.

Ar-

Arrivée de l'Autheur à Madrid. Pourquoy les François sont appelez Gavaches. De la Maison du Roy, De ses Hallebardiers ou Gardes du Corps. Prisons superbes. Les espagnols mauvais Comédiens,

CHAPITRE V.

Estant partis le cinquiéme du courant de *Lerma*, nous arrivasmes le neufiéme à *Madrid*, où nous souhaitions avec passion d'estre, tant pour y jouyr de quelque repos, que pour passer dans un plus doux climat, car dans toute cette Castille, nous n'avions eu que froid, pluye & vent, & le pays y est si sauvage, que quand nous découvrions quelque endroit moins inculte, nous en approchions avec joye. Je ne vous sçaurois dire la quantité de pelerins François qui alloient ou qui venoient de saint Jacques en Galice. Ce sont eux qui font que les espagnols nous nomment *gavachos*, puisque c'est une marque qu'en France nous avons bien du monde & bien faineant, de venir ainsi border les chemins d'Espagne. L'ignorance, la gueuserie & la piperie du temps au fait de Religion, sont cause de ce desordre, & qu'il meurt en Espagne toutes les années, je ne sçay combien de pauvres pelerins, qui n'y sont pas receus comme en Italie, car icy ils n'ont dans les Hospitaux que le couvert. Le plus joly bourg

Pourquoy les François sont appellez gavaches.

que

Aranda de Duero. que nous vifmes en chemin fut *Aranda de Duero*, où nous nous preparafmes pour paffer le feptiéme la Montagne de *Samofierra*, qui fepare la vieille Caftille d'avec là nouvelle, où eft *Madrid*. On nomme ces paffages *Puertos*, tout de mefme que fi c'eftoit quelque Riviere qu'on deuft paffer en bateau ou à gué, & au commencement nous y avons efté trompez, croyant que ce feroit quelque Torrant fafcheux. Ce jour là nous eufmes pluye, gréle, neige & vent, & ne reconnûmes point que l'Efpagne fût plus chaude que les outres pays; puifque nous nous fentions glacez en une faifon fi avancée, & au milieu des deux Caftilles. On ne quitte les montagnes qu'à trois ou quarte lieuës de *Madrid*, d'où l'on voit encore leurs fommets blancs. La plaine où elle eft fituée, n'eft pas fort égale, & l'on ne trouve qu'enfonceures de demy quart en demy quart de lieuë. Le terroir n'eft garny d'aucun arbre; du cofté que nous en approchafmes il eft cultivé, mais il ne femble pas fort bon, n'eftant que fable & terre legere, hormis quelques cofteaux & quelques décentes, un peu de bois & beaucoup de pierres. Nous avions eu par tout bon chemin, auffi dit-on que la mauvaife terre le produit, & quand nous demandions celuy de *Madrid* qui eft droit & large, on nous difoit avec une rodomontade efpagnole, que nous ne pouvions le manquer, puifque c'eftoit. *El mayor camino que ten-*

On appelle Torts les paffages des Montagnes.

Rodomontade efpagnole.

tenga el mundo, C'eſt à dire, le plus grand chemin du monde.

Du coſté que nous approchaſmes de cette Ville, elle ne paroît pas beaucoup, mais de celuy où eſt le *Buen Retiro*, la veuë en eſt tout à fait agreable; elle n'eſt fermée d'aucunes murailles; les rües en ſont toutes larges, mais les plus puantes du monde. Ceux qui calculent bien toutes les immondices qu'on y jette, diſent que l'on les parfume tous les jours de ce qui ſort de plus de cent mille Baſſins. Le pavé eſt ſi rompù qu'il eſt encore pire que celuy de Poictiers, & les carroſſes y ſont ſi rudes, que de s'en ſervir en des lieux ſi inégaux, c'eſt ſe condamner à la rouë. Elle eſt d'une grandeur approchante de celle de Leïden ou d'Utrecht. Les maiſons y ſont extraordinairement cheres, auſſi bien que toutes choſes. On ne baſtit que de brique & de terre, à cauſe qu'on n'a que peu de chaux, & que la pierre ſe doit tirer de ſept lieuës loin, c'eſt a dire d'auprés l'Eſcurial. Une maiſon qui paſſeroit pour chetive ailleurs, ſe vend icy des vingt & vingt-cinq mil eſcus. Quand un homme bâtiſt on tient qu'il a beaucoup d'argent en bourſe. Ceux qui ont eſté dans les Gouvernemens d'outremer, à leur retour abbatent leurs maiſons & font des Palais, par où l'on voit qu'ils ont eſté, ou Vice-Roys de Naples, ou Gouverneurs de Milan, ou Goüverneurs de Flandres. Ainſi cette Ville qui eſt nou-

Les maiſons exceſſivement cheres à Madrid.

velle, & dont la plûpart n'a esté bastie qu'à la legere, & selon les moyens de ceux qui y vouloient habiter, s'embellit aujourd'huy, à mesure que la meilleure partie du revenu du Roy, vient à se repartir entre les mains de ceux qui l'administrent. *La plaça Mayor* est fort belle, elle est un peu plus longue que large, & à tous ses costez on voit des maisons uniformes, qui sont les plus hautes de *Madrid*. Elles sont toutes entourées de deux ou trois rangs de balcons pour servir aux spectacles des festes des Taureaux, qui sont les plus celebres ceremonies d'Espagne.

La grande place de Madrid.

Festes ou courses des Taureaux.

C'est, à ce que l'on dit, un divertissement qui est resté des Maures, & qui tient beaucoup de la Barbarie ancienne. Il est tellement au goust de la Nation, que toutes les Villes ont leur Feste de cette nature, & ne croiroient pas avoir aucun bonheur, si elles manquoient à la solemniser. Le Roy n'oseroit s'absenter de celles de Madrid, sans que le peuple en murmurast. Son Palais est à un bout de la Ville sur une hauteur presque imperceptible; du costé par où l'on y va, il a la veuë sur une petite Riviere qui passe du costé où il n'y a point de maisons, & partage une petite vallée où l'on voit quelques plantages, par où il peut aller à la *Casa del campo*, qui est un chetif bastiment de plaisance, où il n'y rien que quelques allées dans un bois. Sur ce ruisseau plûtost que Riviere Philippe II. fit bastir un pont fort grand & fort large, mais qui n'est mo-

Casa del campo.

moüillé d'eau qu'en quelques arcades. Aussi crois-je qu'il a esté plûtost fait pour passer plus commodement l'enfonceure de cette vallée, que pour servir de grand Pont à un petit ruisseau. Il n'y rien de magnifique en la maison du Roy, mais elle n'est pas non plus si chetive qu'on nous l'avoit representée. Elle a au devant une tres-belle place, où elle ne feroit pas une laide façade, si le bastiment en estoit un peu plus haut, & si une Tour qui y manque estoit achevée. On y voit deux cours quarrées assez grandes; tous les Conseils se tiennent dans le Palais; & le Roy peut aller en chacun des lieux où ils se tiennent, par des galleries secrettes. Cela fait qu'il y a tousjours grand monde & grand bruit aux heures que les dits Conseils sont assemblez. Au quartier du Roy, tout est tranquille, & personne ne remuë jusques à l'heure qu'il va à la Messe, qui est le temps auquel il le faut voir; alors on dispose ses Hallebardiers tout le long de la galerie où il doit passer; ils sont composez d'Allemans, de Bourguignons & d'Espagnols; il y en peut avoir deux ou trois cens, qui portent tous la livrée jaune avec des bandes de velours rouge. Il n'y a point d'autres Gardes. Le Roy sortant de son appartement, a devant soy le Capitaine des dites Gardes, & est suivy d'une ou deux personnes. En passant au milieu de ces Hallebardiers, il reçoit les Requestes qu'on luy presente de part & d'autre. Un jour qu'il al-

La maison du Roy

Hallebardiers du Roy vestus de jaune.

loit à sa Chapelle, nous voulûmes entrer devant luy afin de le mieux voir ; mais l'Huissier qui estoit à la porte fit, comme un autre nous avoit fait à Ratisbone en pareille occasion, disant que les habillez de couleur ne pouvoient entrer. Il n'y a point de maison en cette Ville que je trouve plus belle que les Prisons, mais il n'y en a point où je voulusse moins habiter. C'est un bastiment massif, long & large, dont les fenestres sont bien treillissées de bons barreaux de fer, qui semblent y estre mis autant par ornement que pour la sureté ; en effet outre qu'ils ne sont à petits quarreaux, & qu'ils sont beaucoup plus larges que ceux des grilles des Religieuses, ils sont dorez & façonnez avec art : tellement qu'on ne trouvera pas étrange que je m'y sois mépris, & que j'aye crû au commencement cette maison l'habitation de quelque Grand d'Espagne.

Prisons superbes.

Tous conviennent qu'il n'y a point de Ville en Espagne, où il y ait tant de monde qu'en celle-cy, & il est aisé à le croire, puisque pour sa grandeur elle est fort bien peuplée ; apres Paris je n'en ay veu aucune où il y ait tant de carrosses ; on ne les voit attelez que de Mules, & il n'y a que le Roy & son grand Escuyer qui en fassent mettre plus de quatre. On n'y voit autre magnificence qu'un peu de dorures aux ferrures, & au dedans de l'Imperiale, la plûpart de ces maisons roulantes sont couvertes de toille cirée.

Madrid bien peuplé.

D'un

D'un costé de la Ville il y a le *Prado*, qui est une grande allée où l'on va au Cours, & auprés duquel est un grand bastiment, mais assez bas, qui est une maison du Roy nommée le *Büen Retiro*. Le Duc d'Olivarez pendant son Ministere, dépensa beaucoup de millions pour une piece qui n'est pas grand' chose. Je n'en ay veu qu'une partie, & un endroit où l'on prepare une Comedie en machines qui coûtera beaucoup. Un Florentin en est l'Entrepreneur. Pour Comedies ordinaires nous avons icy deux Theatres où l'on joué tous les jours. Les Comediens ne prennent pour eux, qu'environ un sol & demy pour personne, autant en donne-t'on pour l'Hospital; & aprés pour monter aux bancs, on donne environ deux sols, qui sont pour la Ville à qui appartiennent les Theatres; pour s'asseoir il en couste sept sols de France, tellement qu'en tout la Comedie couste prés de quinze sols. Quant à la composition & aux sentimens qu'on y touche, je n'en sçaurois rien dire de certain, ma connoissance en la Langue n'allant pas encore si avant que j'entende la Poësie, où sont tousiours les façons de parler les plus figurées. La representation n'en vaut presque rien, car excepté quelques personnages qui reüssissent, tout le reste n'a l'air ny le genie de vray Comedien. Ils ne joüent pas aux flambeaux, mais en plein jour, ce qui empesche que leurs Scenes ne paroissent avec

Le Prado.

Le Büen Retiro.

Les Espagnols mauvais Comediens.

avec éclat. Les habits des hommes ne sont ny riches, ny proportionnez aux sujets. Une Scene Romaine & Grecque ; se represente avec des habits Espagnols. Toutes celles que j'ay veuës ne sont composées que de trois Actes qu'ils nomment *Jornadas*. On les commence par quelque Prologue en Musique, mais on chante si mal, que leur harmonie semble des cris de petits enfans. Aux Entr'actes il y a quelque peu de farce, quelque Ballet ou quelque intrigue particuliere, ce qui estoit souvent le plus divertissant de toute la piece. Au reste, le peuple se frappe si fort de ce divertissement, qu'à peine y peut on avoir place. Les plus honorables sont tousiours prises par avance, & c'est une marque que l'oisiveté est excessive en ce pays, puisque dans Paris mesme où l'on ne jouë pas tous les jours, on ne voit point tant d'empressement d'aller à la Comedie.

De l'humeur des Espagnols. Qu'ils sont moins fiers que leur mine le monstre. En quelle estime sont les Comtes de Castriglio, Pigneranda & d'Ognate. Avantages des Grands, insolence des Artisans, Occupations du Roy, & la maniere dont il passe la vie. Austerité Espagnole. Suite des occupations du Roy. De quelle façon on presente les Requestes & Memoires à sa Majesté, & de quelle sorte elle y répond.

CHAPITRE VI.

Ayant rapporté assez exactement ce qui concerne le particulier des lieux que nous avons veus, je veux dire ce que j'ay remarqué en general de l'humeur des Espagnols & de leur gouvernement. On estime cette Nation fort rogue & fort fiere; mais au fonds, elle ne l'est pas tant qu'elle le semble; sa mine trompe sans doute, & quand on la frequente, on n'y trouve point tant de gloire qu'on se l'imagine, & l'on reconnoist que c'est un vice, qui luy vient plûtost d'une fausse Morale, que d'un temperamment insolent. Elle croit que c'est grandeur d'ame, que de paroître fanfaronne en ses gestes & en ses paroles. Et le mal est, que voyant fort peu les autres Nations, elle n'a pas moyen de s'appercevoir de ce défaut qui luy vient avec le lait qu'elle succe, & le Soleil qui l'éclaire.

Les Espagnols moins fiers, qu'ils le paroissent,

Causes de la fierté Espagnole.

Il se trouve des Espagnols si ignorans, qu'ils ne croyent pas qu'il y ait d'autres terres que l'Espagne, d'autre ville que Madrid, & autre Roy que le leur. Quand je parle d'Espagnols ignorans, j'entens parler de ces bons & purs Castillans, qui n'ayant point quitté leur foyer ne sçavent si Amsterdam est aux Indes ou dans l'Europe. La Noblesse & les Grands ne sortent gueres de *Madrid*, ils ne vont à la guerre ny aux pays Estrangers, si on ne leur donne des Charges, ou si on ne les y envoye. On ne sçait ny d'avis de Gazettes, ny de nouvelles imprimées ou écrites, & je n'ay jamais esté si étonné que cette Nation que nous croyons si raffinée, que nous estimons si imperieuse, & que nous publions posseder le secret de la Monarchie universelle, & de mettre au ceps tout le reste de la Chrestienté, n'ait que peu de personnes qui puissent passer pour grandes testes, dont on tient que le Comte de *Castriglio* Viceroy de Naples, n'est pas le moindre. *Pigneranda*, *Dom Luis de Haro*, & un autre, sont ceux qui gouvernent tout. Le Comte d'*Ognate* est un grand esprit, mais suspect au Fauory, qui le tient le plus qu'il peut éloigné des affaires. Les Grands d'Espagne ne le paroissent que de loin. Je les trouve icy fort petits, & je crois que tout leur avantage consiste à se pouvoir couvrir & asseoir en presence du Roy, n'y ayant au reste point de Republique où je voye plus d'egalité qu'icy

Cét autre est D. Fernando de Contreras.

Avantages des Grands d'Espagne.

qu'icy. Un Cordonier, quand il aura quité sa Forme & son Halesne, & qu'il aura mis son épée & son poignard à son costé; à peine ostera le premier son chapeau à celuy pour qui il travailloit un moment auparavant dans sa boutique. On ne peut parler au moindre de la populace sans luy bailler tous les tires d'honneur, & entr'eux ils se traittent de *Señores Cavalleros*. Quand un gueux demande l'aumône, en la luy refusant, il faut luy faire le compliment de *Perdone Vuestra merced no tengo dineros*. c'est à dire, *pardonnes moy, Monsieur, je n'ay pas de monnoye*. Il n'y a point de Prince qui vive comme le Roy d'Espagne, toutes ses occupations sont toûjours les mesmes, & marchent d'un pas si égal, que jour par jour, il sçait ce qu'il fera toute sa vie. On diroit qu'il y a quelque loy qui l'oblige à ne jamais manquer à ce qu'il a accoûtumé. Ainsi les semaines, les mois, les années, & toutes les parties du jour, n'apportent aucun changement dans son train de vie, & ne luy font rien voir de nouveau. Car à son leuer, selon le jour qu'il est, il sçait quelles affaires il doit traitter, ou quels plaisirs il doit gouster. Il a ses heures pour l'Audience étrangere & du pays, & pour signer tout ce qui regarde l'expedition de ses affaires, & l'employ de ses deniers, pour oüyr Messe, & prendre ses repas. Et l'on m'a assuré que quoy qu'il arrive, il demeure fixe sur

Insolence des Artisans.

Occupations du Roy, & la maniere dont il passe la vie.

cette façon d'agir. Tous les Samedys il s'en va à une Eglise qui est au bout du vieux *Prado*, nommée *l'Atocha*, où il a une devotion particuliere à la sainte Vierge, disant que c'est d'elle qu'il a receu de grandes faveurs, & des secours merveilleux en ses plus grandes adversitez. La France rapporte aussi à ses prieres toutes ses prosperitez, & comme celles de ces deux grands Estats sont depuis si longtemps diametralement opposées, il semble un peu incompatible que n'arrivant gueres de bonheur à l'un qui ne soit le malheur de l'autre, tous deux se vantent de l'avoir propice. Toutes les années il va au mesme temps à ses Maisons de plaisance. On dit qu'il n'y a qu'une maladie qui le puisse empécher de se retirer à *l'Aranjuez*, au *Prado*, ou à *l'Escurial*, aux mois, qu'il a accoûtumé de joüyr de l'air de la campagne. Enfin ceux qui m'ont parlé de son humeur, m'ont dit qu'elle répond à sa mine & à son port, & ceux qui l'ont approché, assurent que quand ils luy ont parlé, ils ne luy ont jamais veu changer d'assiette, ny de posture: qu'il les recevoit, les écoutoit, & leur répondoit avec un mesme visage, n'ayant rien de mobile en tout son corps que les levres & la langue. Cette gravité naturelle ou affectée, est une partie si essentielle à la Royauté en ce pays, qu'on nous a dit qu'un jour la Reyne s'estant emportée à rire un peu trop à table, pour les postures & les discours ridicules d'un bouffon, on l'avertit que cela n'estoit

Austerité Espagnole exercée contre la Reyne mesme.

stoit

ſtoit pas ſeant à une Reyne d'Eſpagne,& qu'il falloit eſtre plus ſerieuſe, dequoy ſe trouvant ſurpriſe, eſtant jeune & nouvellement arrivée d'Allemagne, elle leur dit qu'elle ne s'en pouvoit empeſcher ; ſi on ne luy oſtoit cét homme, & qu'on avoit tort de le luy faire voir, ſi on ne vouloit pas qu'elle en rit. Deux jours de la ſemaine il donne audiance publique, mais elle va principalement à recevoir les Requeſtes & Memoires de ceux qui ont à luy demander quelque grace. Il ne leur répond pas ſur le champ, mais les fait toutes porter en un endroit, où elles ſont veües par un Secretaire d'Eſtat, qui les diſtribue aux divers Conſeils, ſelon qu'elles touchent les choſes de leur objet. Apres c'eſt à celuy qui veut eſtre expedié, d'aller voir aux Secretaires quelle réponſe on y a faite, mais ſouvent ils ne l'y trouvent pas,ſur tout ſi c'eſt quelque pretention de payement ou de recompenſe ; & lors qu'il a perdu toute eſperance de ſçavoir ce qu'eſt devenuë ſa Requeſte, il luy eſt permis d'en preſenter d'autres tant de fois qu'il veut; mais cela y ſert de peu. Car le Roy n'en voit le plus ſouvent aucune, & tout eſt toûjours porté au meſme Conſeil, qui n'ayant pas deſſein de le contenter,ne luy fait jamais voir ny requeſte, ny reſponſe, ainſi il ſe trouvera dans la ville de *Madrid* beaucoup de ſupplians, qui apres des années entieres y perdent leur ancre & leur papier, Sa Majeſté a auſſi des heures auſquelles elle

Suite des occupations du Roy.

De quelle façon on preſente les Requeſtes & memoires au Roy, & de quelle ſorte il y répond.

ſigne toutes ſes expeditions d'Eſtat, & de ſes finances. Tellement qu'il ne ſe fait rien, & il ne ſe donne pas un ſol ſans les ordres ſignez de ſa main, au lieu qu'en France les Secretaires d'Eſtat tiennent le cachet & la ſignature du Roy en leur pouvoir ; ce qui leur ſeroit un moyen de faire beaucoup de choſes de leur chef, s'ils en vouloient abuſer. Il eſt vray qu'icy, auſſi bien que là, les Secretaires ne ſignent & ne preſentent rien à ſigner, qui ne ſoit au gré du Favory ou premier Miniſtre. Et *Don Fernando de Contreras*, Secretaire general, & qui avec *Pigneranda*, & *Dom Luis de Haro*, gouverne tout, ne fait rien ſigner que celuy-cy ne l'ait approuvé, & le Roy qui s'en repoſe ſur luy, ſigne tout ce qu'on luy preſente ſans le lire, car il n'y eut jamais de Prince plus débonnaire, & qui euſt plus de confiance en ſes Miniſtres que celuy-cy, qui apres s'eſtre délivré du *Comte Duc*, ne vécut ſans Favory qu'autant de temps qu'il s'en paſſa juſques à la mort de la Reyne, qui arriva bien-toſt apres la diſgrace de ce premier Miniſtre.

Dom

Dom Luis de Haro, heritier des biens & de la faveur de ſon Oncle. Eſtats des deux Caſtilles. Demandes du Roy à ces Eſtats. Grandes depenſes qu'il fait au dedans de ſon Royaume. Confiſcation à ſon profit ſur des Religieux. Depenſe exceſſive pour un Pont. Raillerie ſur ce Pont. Inclinations du Prince d'Eſpagne. Sa maladie & ſa mort, imputée à la negligence de Dom Pedro d'Arragon.

CHAPITRE VII.

PEu de temps apres le deceds de la Reyne, le Roy fit entrer dans ſa *Privança*, comme l'on parle icy, le neveu du diſgracié, qui aujourd'huy eſt le tout puiſſant en cette Cour. Il en eſt auſſi un des plus riches, & comme il a recueilly toute la ſucceſſion du Duc d'Olivarez, il ſemble qu'eſtant poſſeſſeur de tant de biens, il ſe contente de jouyr de ſon credit, ſans ſe ſervir de ſes maximes, & ſe rendre au meſme temps heritier de la haine qu'on luy portoit, à cauſe que ſa politique eſtoit tout à fait intereſſée. On croit donc que le Favory ne met pas les mains dans les coffres de ſon Maiſtre, auſſi eſt-il beſoin d'en uſer de la ſorte, car ils n'ont jamais eſté tant épuiſez. Outre l'argent qu'il faut au Prince de Condé & à ceux qui l'ont ſuivy, tous les mois & dont ils ſont tres-mal payez, cette Cour

C'eſt à dire faveur.

Dom Luis de Haro heritier des biẽs & de la faveur d'Olivarez ſon Oncle.

eſt encore obligée de faire des frais extraordinaires pour la Catalogne. Elle n'y a que fort peu de monde, & elle fait un traité pour y faire venir trois ou quatre mille Walons & Allemans, dont le moindre Fantaſſin luy couſte ſix vingts eſcus. Elle a promis au Marquis *Serra*; qui eſt à cette condition retourné à Barcelonne, cent mil écus par mois, pour y maintenir l'armée, & reſiſter aux François. On attend la Flotte des Indes, mais comme l'année paſſée elle n'apporta pour le compte du Roy que huit cent mil écus, on ne ſçait ce qu'apportera celle cy, bien qu'on publie qu'elle ſera fort riche, & qu'elle ſera chargée du revenu de deux ans: Avant que le Roy partit pour *Aranjuez*, il aſſembla les Eſtats des deux Caſtilles, qui ſont compoſez des deputez de vingt-deux Villes. Chaque Ville y en a deux. On appelle cela tenir *Las Cortes*. Le Roy les harangua, & leur dit que de dix millions d'or que luy donnoient ſes Royaumes, il ne luy en revenoit que trois au plus, & que veu les neceſſitez de l'Eſtat, il vouloit qu'ils aviſaſſent aux moyens de les luy faire toucher tous entiers. Que pour cét effet chaque Ville priſt le ſoin de faire porter ſa taxe dans ſes coffres, qu'on ſupprimaſt beaucoup d'Officiers établis pour l'adminiſtration de ſes finances, & qui luy en mangeoient la meilleure partie, & leur demanda auſſi quelque augmentation. Les *Cours* s'aſſemblent, & travaillent encore ſur cette affaire, mais

C'eſt un noble Genois.

Eſtats des deux Caſtilles.

Demandes du Roy.

mais on doute fort qu'elles consentent à cette suppression, parce que ce seroit ruiner beaucoup de monde, & quantité de leurs parens; quant à l'augmentation, on croit qu'elles ne jugeront pas que le peuple puisse payer plus qu'il fait, veu la misere & la pauvreté du pays. Cependant ce Prince, outre ces dix millions d'escus, ne tire presque rien de ses peuples; car de la Navarre, de l'Arragon, & du Royaume de Valence, qu'on ne joint pas aux Castilles, on ne croit pas qu'il en tire plus de deux millions.

Grandes depenses que le Roy est obligé de faire au dedans de son Estats.

Tout le monde connoist les dépenses ausquelles l'obligent les grandes guerres qu'il soustient, mais outre cela, il en fait au dedans qui luy consument le plus clair de ses revenus. Ce sont diverses pensions; n'y ayant presque aucun Grand d'Espagne, Duc, Comte, Marquis, ny Chevalier, qui ne soit couché sur l'Estat; ce n'est pas pour les services qu'ils ont rendus à la guerre, mais pour ce que la plûpart d'entre eux sont dans une necessité tres grande: jusques-là qu'on m'a asseuré, qu'il y en a beaucoup qui ont traité avec leurs creanciers, & qui leurs laissent toucher leur pension, moyennant une petite somme qu'ils en tirent pour s'aider à vivoter. Aussi ne compte t'on pour riches, outre les trois Favoris nommez cy-dessus, que le Duc d'Albe, le Marquis de Leganez, le Comte d'Ognate, & deux ou trois dont j'ay oublié le nom, tout le reste de la Noblesse n'a pas dequoy fournir à la

dépense

dépense qu'elle fait. Je ne rapporte que ce qu'on m'en a dit, n'ayant pas esté assez longtemps à *Madrid*, pour m'en estre bien éclaircy. Mais quoy qu'il en soit, quand le Roy n'auroit pas à leur payer ces pensions, il en a beaucoup d'autres qui luy coustent une bonne partie de son revenu, On compte en toutes ses Armées je ne sçay combien d'Officiers reformez, à qui l'on donne leurs gages comme s'ils estoient dans le service actuel. Il est vray qu'on les paye le moins que l'on peut, & je ne sçay comme ils peuvẽt vivre, ayant parlé icy à un Alfier qui venoit de Portugal, & dont la paye est de douze écus par mois, qui protestoit n'en avoir pas receu six en dix années.

Confiscation faite sur des Religieux au profit du Roy.

Il y a quelque temps que les Jesuites furent obligez de mettre dans les coffres du Roy soixante mil écus, ce qui les a fort fasché, & a refroidy le zele qu'ils avoient pour la Maison d'Austriche en ces quartiers. Ils avoient embarqué cét argent sur la flotte sans l'enregistrer, & l'affaire ayant esté découverte, on le leur confisqua selon les loix. Le Pere qui avoit esté mis à la conduite de la somme, fit que les gens du Roy ne purent la trouver, mais comme on confisqua les fonds des autres Convents, ils la representerent; & on l'appliqua au profit du Roy, quoy que ces bons Peres allegassent qu'ils ne l'avoient fait venir que pour bastir une Eglise en Navarre au lieu d'ou est leur Saint Fondateur.

Ce Prince ne dépense rien, ny à bastir, ny en jardinages, son Palais pourroit estre orné en beaucoup de façons, & la hauteur où il est, auroit grand besoin d'une muraille, qui en forme de terrasse relevast toute cette pente, qui semble tous les jours s'affaisser. Au bas on pourroit faire un beau jardin, d'un bois qui ne sert que de repaire à quelques lapins, & de nid à des Corneilles que Charles-quint y fit apporter des Pays-bas. La Riviere qui passe au bas se nomme *Mançanares*, elle est si petite que le nom qu'elle porte est plus long qu'elle n'est large, son lit est sablonneux, & en esté elle est si basse, qu'au mois de Juin & de Juillet, on y fait le Cours des carrosses. Le Pont ou la Chaussée sur laquelle on le passe, est longue & large, & a cousté je ne sçay combien de cent mille Ducats, & celuy-là n'estoit pas sot, qui dit lors qu'on luy racontoit que Philippe II. avoit fait une telle dépense pour une si chetive Riviere, qu'il falloit vendre le Pont ou acheter de l'eau. Tant que le Comte Duc a esté en faveur il a porté le Roy à mal vivre avec sa femme Elisabet de Bourbon. l'Inclination de son Mary aidée de l'esprit seducteur de ce favory qui craignoit la vertu de cette Princesse le porta a une vie assez debauchée. On dit que pour l'enlasser davantage dans le vice il l'engagea insensiblement à une abominable creance. Il s'estoit élevé quelque secte a Madrid de quelques perdus qui se nommoient *Alumbrados*-

Dépẽse excessive pour un Põt.

Raillerie sur la Riviere & sur sõ Pont.

dos, c'eſt à dire illuminez. Ces aveugles clair voyans tachent a ſe flatter en leur pechez, afin de les commettre plus librement & eſtabliſſoient pour dogme que l'Euangile n'eſtoit pas bien entendu, & que c'eſtoit un' erreur de croire que de ce joindre avec une femme en quelque façon que ce fut, rendit l'homme coupable devant Dieu. Cette doctrine s'accordant avec la Politique de ce mechant miniſtre, il en jetta quelques ſemences dans l'eſprit de ſon maiſtre. Sur de ſi beaux principes il ſe jette dans une vie diſſolüe, & non ſeulement il ſouille ſa couche, mais il attaque celle d'autruy. On raconte qu'une nuit s'eſtant hazardé d'entrer dans la maiſon d'un Seigneur qui eſtoit adverty qu'il en vouloit à ſa femme il ne fut pas ſeulement chaſſé, mais de plus mal-mené. Car cet homme eſtant au guet avec un de ſes amis, pouſſa ſi vigoureuſement le Roy que dans la rüe ou il chammalloit l'ayant bleſſé au bras, & ſe preparant a une grande violence il auroit pouſſé a bout ſi le Comte Duc qui ſeul l'accompagnoit n'euſt dit qui il eſtoit. Celuy qui eſtoit offencé & qui le ſachant bien le vouloit ignorer traittoit la declaration du Duc de fourbe & de defaite, diſant qu'ils n'eſchapperoient pas par la & que leur Roy eſtoit un Prince trop vertueux pour vivre de la ſorte. Il auroit paſſé plus outre ſi cet amy qui l'aſſiſtoit ne l'en euſt empeché. Pluſieurs m'ont raconté cette action & tous adjoutent que le

Roy

Roy fut fort faché, que son favory l'eust decouvert, & qu'il se fit penser sans en avoir jamais rien dit & sans s'en estre ressenty. Le dereglement de ce Prince a duré long temps & a esté tel qu'il donnoit aussi bien sur la putain tout a fait abandonnée que sur la plus reservée. Aussi les maux qui suivent ce debordement n'ont pas respecté sa personne, & il en a souffert la plus part de ceux qui tournent en une si longue amertume le plaisir d'un moment. Chacun sçait ce qu'on a publié de temps en temps touchant la fin de sa vie a cause de ses langeurs. Mais peu de personnes sçavent que s'il estoit un ardent amoureux, il n'estoit pas des plus liberaux. Une courtisane a qui il ne donna que 4. pistoles, apres s'en estre servy eut la hardiesse de le voir apres quelque temps en habit de garçon & de luy dire que si autre fois il l'avoit fait appeller pour jouïr d'elle, qu'a present elle venoit pour jouïr de luy : & apres beaucoup de carresses l'ayant mis en humeur, elle voulut avoir le dessus : & en partant elle luy jetta une bourse de 200. pistoles disant *assy pago mis putas*. Et jamais ne le reuit & ne voulut reprendre la bourse. On tient qu'il a eu divers bastards de diverses personnes, mais que pour en couvrir l'honneur, il ne paroît que *D. Juan d'Austriche filz d'une comedienne*. Des legitimes qu'il eust, il ne luy resta que le Prince & l'Infante, tous les autres sont morts assez jeunes. Le

Prin-

Inclinations du Prince d'Espagne. Prince estoit d'un esprit hardy, mais sanguinaire & cruel, selon les marques qu'il en avoit données. On tient que ce qui l'enleva à tant d'Estats, dont il estoit regardé comme l'unique heritier, fut que *Dom Pedro d'Arragon*, premier Gentilhomme de sa Chambre, ayant souffert qu'une nuit il couchast avec une fille de joye, il s'échauffa tant avec elle, que le lendemain il tomba malade d'une grosse fiévre. *Maladie de ce Prince.* Les Medecins n'ayant pas sceu ce qui s'estoit passé, le saignerent, & ainsi affoiblissant ses forces, dont la diminution causoit son mal, avancerent sa fin. *Dom Pedro*, *Et sa mort imputée à la negligence de D. Pedro.* pour n'avoir pas empesché cét excez, ou pour ne l'avoir pas découvert aux Medecins, en a esté long-temps disgracié, & bien qu'il soit beaufrere du Favory, ne peut encore retourner à la Cour, il luy est seulement permis de demeurer en une maison à un bout de la Ville, où il ne reçoit point de visites & n'en rend point avec éclat.

Dis-

Disgrace du Comte Duc d'Olivarez. Ses addresses, & ses artifices. La Reyne le détruit dans l'esprit du Roy, & le fait chasser de sa Cour. Sa mort. Pourquoy Dom Luis se contente du rang de Favory. Traits d'esprit du Duc de Villa Medina. Son amour indiscrete. Effets de cette amour. Sa mort.

CHAPITRE VIII.

La chute du Comte Duc d'Olivarez a fait du bruit par toute l'Europe, & a montré que la faveur qui n'est fondée que sur la bienveillance du Prince, & qui ne se maintient que par l'artifice de celuy qui la possede, n'est pas de durée, comme celle qui s'appuyant sur de bons services, rend la personne necessaire à celuy à qui elle est agreable. Aussi raconte-t'on que celuy-cy s'est conservé un temps l'esprit & l'affection du Roy par de petites addresses, qui l'ont enfin perdu. Entr'autres on m'a parlé d'une, dont il se servit pour abuser son Maistre, sur une plainte qu'on luy avoit faite que le pain estoit enchery, & avoit presque manqué à *Madrid*, à cause qu'il avoit pris une somme d'argent des Villages circonvoisins, pour les exempter de l'obligation qu'ils ont, d'apporter tous les jours une certaine quantité de pain au marché quelque temps qu'il fasse. La disette que causa l'avarice de ce Fa-

Disgrace du Comte Duc d'Olivarez.

Ses addresses pour tromper le Roy.

Favory, vint aux oreilles du Roy : Mais en ayant esté averty, il donna ordre, que tout le pain qui estoit en divers quartiers de la Ville, fust porté & étalé en la ruë ou devoit passer le Roy, pour se rendre à Nostre Dame d'*Atocha*. Ceux à qui il en donna la commission, s'en acquiterent si bien, que les boutiques & les bancs en parurent tous chargez. Le Roy voyant cette abondance, dit qu'il connoissoit bien par là, que ceux qui luy avoient dit que le pain manquoit, estoient des menteurs & des calomniateurs. Pour faire qu'il n'eust plus de tels avis, il donna ordre que non obstant toute exemption, les Villages apportassent tous les jours en la place publique, le pain qu'ils estoint obligez d'y voiturer ; ainsi on n'oüit plus de telles plaintes, & le Roy creut long-temps que ce qu'on luy en avoit dit, estoit une imposture de ses ennemis, & de ses envieux.

La Reyne détruit Olivarez dãs l'esprit du Roy, & le fait chasser de la Cour.

Mais la Reyne par sa sagesse & par sa patience vint à bout d'une si grande affaire, qu'estoit celle de le ruiner dans l'esprit du Roy. Elle prit peu à peu la part au gouvernement de l'Estat, que ce jaloux ambitieux luy avoit si long-temps disputée. S'y estant accreditée, elle fit comprendre à son mary, en quel désordre étoient ses affaires, & en quel danger se trouvoit sa Couronne par la mauvaise conduite de son Favory. Elle s'y prit si adroitement, qu'il fut chassé de la Cour, & qu'on commença en suite à luy faire son

pro-

procez. Celuy qui en cette rencontre étoit le plus grand Conseiller de cette Princesse, étoit le Comte de Castriglio, proche parent de celuy qu'elle entreprenoit de perdre. On eut beaucoup de peine à y faire condescendre le Roy: mais enfin l'Inquisition s'en meslant, & le recherchant sur la maudite doctrine des *Alumbrados*, dont il avoit mesme imbû le Roy, peu s'en fallut qu'il ne luy fust abandonné; mais il abregea le procez par sa mort, qu'on croit mesme avoir esté avancée par Poison; & que ses Parens furent ceux, qui luy rendirent ce bon office, pour en posseder plûtost les biens. *Dom Luis de Haro* en recueillit la milleure partie, & en a esté si bien accommodé, qu'un homme m'a dit tenir de sa bouche, qu'il avoit cent trente mil écus de revenu, & il ne faut pas s'étonner qu'apres cela il se contente du rang de Favory, ou premier Ministre, sans en chercher avec avarice tous les avantages qu'il en pourroit recevoir. Mais si par là il ne fait pas crier contre soy, comme son Oncle, il est d'autre part appuyé de peu de creatures, ne travaillant pas à s'en faire, & c'est ce qu'a voulu dire le Pasquin, le comparant avec son predecesseur, *Dos hombres perdieron à España, uno por ser malo à todos, el otro por ser bueno à nada.*

Mort d'Olivarez.

D. Luis de Haro se contente du rang de Favory & pourquoy.

Avant qu'il fust en faveur, il estoit dans le Carosse avec *Villa Mediana*, lors qu'on le tua à coups de Stillet. Ce Gentilhomme estoit

Traits d'esprit du Duc de Villa Mediana.

estoit le plus galant, & le plus spirituel Courtisan de toute l'Espagne. Les Curieux racontent quantité de ses traits d'esprit; & celuy-cy ne fut pas le moindre, lors qu'entrant dans une Eglise, on luy presenta un bassin ou l'on donnoit de l'argent pour tirer des ames du Purgatoire; car ayant demandé combien il falloit, pour en délivrer une, & l'autre luy disant ce qu'il voudroit il y mit deux pistoles, & à mesme temps voulut sçavoir si elle estoit dehors, l'autre l'en assurant, il reprit ses deux pistoles, & dit qu'il suffisoit, & qu'elle n'estoit plus en danger d'y retourner, mais que ses deux pistoles couroient grand risque de ne retourner plus dans sa bourse, s'il ne les y mettoit, & ainsi les y remit. De toutes ces gentillesses & galanteries; il n'y en a point eu, qui luy ait cousté plus que celle d'une masquarade. Il estoit devenu amoureux de la Reyne Elizabeth, & eust si peu de retenuë, qu'il en donna des marques qui éclaterent & le firent juger pour temeraire & indiscret. La bonté de cette Princesse qui aimoit les hommes d'esprit; ne sçachant rien de sa folie, faisoit qu'elle le voyoit d'assez bon œil. Cela aida à le perdre, car outre qu'il ne peut s'empescher de parler en Galant de sa Maistresse, plûtost qu'en sujet, il parut un jour masqué d'un habit tout chargé de pieces de huit avec cette devise: *mis amores son reales*. Elle fit parles tout le monde, bien qu'elle fust équivo-

Amours de Villa Mediana.

Ce sont des reales ou pieces de cinquante huit sols.

voque, par ce que l'on vit bien qu'elle marquoit plûtost le haut lieu ou il amoit, que l'avarice dont il s'accusoit. La force de sa passion le porta à faire preparer une Comedie en machines, & d'y dépenser vingt mil écus; & apres pour pouvoir embrasser la Reyne, en l'enlevant au feu, il le fit mettre au theatre & brûler presque toute la maison. Un sujet qui donne de la jalousie à son Maistre, est sur le penchant de sa ruyne. Et celuy-cy en plein jour fut poignardé dans son Carrosse, où il estoit avec *Dom Luis de Haro*.

Effets de sa violente passion.

Reflexion sur les amours de Villa Medina.

Sa mort.

Les Espagnols ne dépensent que pour leurs Maistresses. Profusion de l'Admiral de Castille. Effronterie des Courtisanes. Les femmes d'honneur ont peu de liberté. Bon mot d'une fille de joye. Historiette lascive d'une autre Courtisane. Maniere dont ces vertueuses vont au Cours. Effets de la jalousie excessive des Espagnols. Traittement cruel des maris à leurs femmes en Andalousie. Du Cours & de la façon que les gens de qualité y paroissent. Plaisante consommation qui se fait chaque soir dans les grands logis.

CHAPITRE IX.

QUand on parle des grandes dépenses des Espagnols, & qu'on s'enquiert comment

ment ils se ruïnent, puisqu'on ne voit point trop de pompe, ny trop de luxe parmy eux, & qu'ils ne vont point dans les armées; Tous ceux qui ont vécu à *Madrid*, assurent que ce sont les femmes qui ruïnent la plûpart des maisons. Il n'y a personne qui n'entretienne sa Dame, & qui ne donne dans l'amour de quelque Courtisane. Et comme il n'y en a point de plus spirituelles dans l'Europe, ny de plus effrontées, & qui entendent mieux ce maudit métier; dés qu'il y a quelqu'un qui tombe dans leurs rets elles le plument d'une belle façon. Il faut des juppes de trente pistoles, qu'on nomme des gardes pieds, des habits de prix, des pierreries, des carrosses & des meubles. Et c'est un defaut de generosité parmy cette Nation, de rien épargner pour le sexe. On assure que l'Admiral de Castille, qui n'est pas des plus accommodez, a fait donner à une seule fois à une de ces Débauchées quatrevingt mil écus. Un *Pallavicini* de Gennes, dit qu'une inclination luy cousta, il n'y a pas longtemps, deux mil écus, & que voyant que la Carogne à qui il avoit affaire, estoit pour le mener de longue, il l'abandonna sans en avoir rien obtenu. On a quatre Festes icy ou Processions hors de la Ville, qui sont comme autant de Rendez-vous solemnels où elles essayent de paroître. Alors il faut que tous les Galants leurs fassent des presens, & s'ils s'y oublient, tout est perdu, & ils ne sont

Les Espagnols ne depensent que pour leurs Maistresses.

Profusion de l'Admiral de Castille.

ſont pas gens d'honneur ; auſſi ſe piquent-ils entr'eux de faire paroître ces infames & en tirent gloire. Il n'y a Ville au monde, où l'on en voye plus à toutes les heures du jour ; les ruës & les promenades en ſont pleines, elles vont avec des voiles noirs, & les replient ſur le viſage, ne ſe laiſſant qu'un oeil découvert. Elles parlent au monde hardiment, & on les trouve autant impudentes que diſſolües. En Italie elles ne le ſont pas tant, car elles ne vont pas chercher le monde comme icy. Mais ſi la corruption eſt univerſelle, les maux qu'elles cauſent ſont preſque infaillibles. Cependant ces pechereſſes ſe ſont entierement acquiſes toute la liberté de *Madrid*, car les grandes Dames & les femmes de bien, ne ſortent preſque point, & ne vont ny à la promenade ny au Cours ; la plûpart d'elles, ont la Meſſe au logis, & hors quelques viſites qu'elles ſe rendent, elles ne ſe voyent point en public, & quand elles y vont, c'eſt preſque toûjours en ſiege. Sans doute tout ce ſexe a l'eſprit joly en ces quartiers, car il ne s'exerce qu'à des douceurs qu'on nomme *requiebros*, & ne s'étudie qu'à dire de bons mots, & à trouver des pointes d'eſprit. Elles n'en ont gueres d'honneſtes, & l'on dit qu'il y en eut une, qui voyant peinte ſur un mur leur partie honteuſe avec cette inſcription, *Sin hundo*, Prit auſſi-toſt du charbon & mit, *falta de cuerda.*

Effronterie des Courtiſanes.

Les fēmes d'honneur ont peu de liberté à cauſe de celles qui ne le ſont pas

Bon mot d'une fille de joye.

Il n'y a rien de si frequent que les changemens que l'amour se plaist à faire dans les inclinations de ceux qu'il échauffe, il fait le plus souvent un dissipateur d'un liberal, & un liberal d'un avare. On peut assurer que s'il n'inspire pas à un homme de ne rien épargner pour les Dames, il court grand risque de n'estre qu'un vilain le reste de ses jours, & si de tous ceux qui brûlent de son beau feu, il y en a quelqu'un qui conserve encore un esprit de lesine & d'œconomie sordide, on peut dire quelque grande que soit sa naissance, qu'il est náy bassement, que ce défaut ne le quittera point, & que son infamie durera jusques au tombeau.

Maniere dont ces vertueuses vont au Cours.

Quand elles vont au Cours, d'ordinaire elles ont les rideaux des Carrosses tirez, & quand elles ont un homme avec elles, on ne leur parle point, autrement, on leur dit tout ce que l'on veut ; le fard y est si commun qu'on n'en voit pas une qui n'ait le visage peint. Et elles appliquent si mal le vermillon & la ceruse, que l'un & l'autre rebutent ceux qui les voyent. Enfin elles sont generalement laides & gastées, & se fardent autant pour couvrir leur visage à verole, que pour l'embellir.

Les Espagnoles se fardent excessivemēt.

Effets de la jalousie excessive des Espagnols

Au reste les maris qui veulent que leurs femmes vivent bien, se rendent d'abord si absolus, qu'ils les traittent presque en esclaves, de peur qu'ils ont qu'une honneste liberté, ne les fasse emanciper au delà des loix

de

de la pudicité, qui sont fort peu connuës, & mal observées parmy ce sexe. On m'a asseuré qu'en Andalousie, où les maris sont encore plus violens, ils les traittent comme des enfans, ou comme des servantes. Car quand ils prennent leur repas, s'ils les font approcher de la table, ce n'est pas pour y manger avec eux, mais pour les servir, & s'ils ne leur donnent pas cette permission, c'est qu'ils veulent les tenir dans un degré de sujection plus honneste; ils leur donnent à manger de leur table en terre, où elles sont assises sur des tapis ou sur des carreaux à la mode des Turcs. Aussi est-ce une coustume, que tant dans les Eglises qu'aux promenades, elles sont ainsi sur leurs fesses comme des garçons tailleurs; par où j'appris enfin pour quoy en quantité de maisons, au lieu de sieges je ne voyois autour des salles que deux où trois carreaux l'un sur l'autre le long des murailles.

Traitements cruels des maris à leurs femmes en Andalousie.

On fait le Cours ou à la *Calle-mayor*, dans la ville, ou au *Prado*, prés *del Retiro*, où *al Rio* au dessous du Palais. Un grand Seigneur n'y paroist guere plus que les autres, il y vient seulement avec quatre Mules à son Carrosse, & un peu plus d'Estafiers, les Pages se mettent dans le mesme Carrosse à la portiere. Ils ne sont pas vétus de livrées, mais le plus souvent de noir. On ne voit guere de Valet-de-pied qui ait de galon de couleur, que sur les manches, & s'il y en a en

Du Cours & de la façon que les gens de qualité y paroissent.

Plaisante consommation qui se fait chaque soir dans les grands logis.

quelqu'autre endroit, c'est en fort peu de trains. Ceux du Roy sont toûjours les plus mal couverts & les plus mal payez, à ce que l'on m'a dit. Le soir, chez quelque Seigneur que ce soit, l'on mange tout ce qu'il y a, & on brûle toutes les chandelles, & l'on consume toute l'huile & tout le sel qui y est, ou bien les valets le prennent.

Des Grands d'Espagne. Petits avantages de leur grandeur. Il y a trois sortes de Grands. Maniere dont leurs femmes sont recuës chez la Reyne. Du droit de Mayorazgo. Que c'est un moyen aux Gentilshommes pour se mocquer de leurs creanciers. Des Ordres de Chevalerie. Des divers Conseils du Roy. Du Tribunal de l'Inquisition & de son pouvoir absolu. Les Traitans en Espagne entreprenent les levées des gens de guerre. Intelligence des Cavaliers avec leurs Capitaines, pour voler les chevaux du Roy.

CHAPITRE X.

Des Grāds d'Espagne. Petits avantages de leur granceur.

LEs Grands d'Espagne sont de deux sortes, ou à vie ou à race. A ceux-là, le Roy dit, qu'ils se couvrent pour leurs personnes, & aux autres pour eux, & tous les leurs. Et c'est la seule ceremonie & difference qu'on y apporte pour faire un Grand d'Espagne, qui n'est qu'une grandeur chimerique,

que ; & un peu de fumée ; car un homme n'en a pas plus de biens. Ceux qui épousent des heritieres des maisons des Grands d'Espagne, qui l'ont esté faits à race, le deviennent par leurs femmes.

C'est ce que j'ay appris touchant les Grands mais je trouve dans les Livres Espagnols, qu'il y en a de trois sortes, les uns ausquels le Roy commande de se couvrir avant qu'ils luy parlent ; les autres aprés luy avoir parlé, & avant qu'il leur réponde, & les derniers qui ne se couvrent qu'apres luy avoir parlé, & qu'il leur a repondu. Quand le Roy fait un Duc, il est Grand, de la façon que la consequence est bonne, il est Duc, doncques, il est Grand, mais non pas il est Grand, doncques il est Duc, parce qu'il y a quantité de Grands qui ne sont que Comtes ou Marquis. A leurs femmes, *se les da el almohada en el estrado de la Reina y las recibe levantada.* C'est à dire, que la Reyne les reçoit debout, & qu'elle leur donne le carreau. Le Roy les traite de Princes, *en las cartas cedulas y provisiones reales.* En la Chappelle du Roy ils s'assient sur un banc que l'on nomme, *el vanco de los Grandes: no por antiguedad sino como cadauno llega, y halla el lugar desocupado.* On les traite de *Señoria*, par la Pragmatique de Philippe II. C'est presque tout l'avantage qu'ils ont par dessus le reste des Gentils-hommes, qui sont exempts, aussi bien qu'eux, de toute imposition & de

Trois sortes de Grāds.

Maniere dont les femmes de grands sont recües chez la Reyne.

tout tribut, horſmis quand il s'agit du bien commun, mais en ces guerres par cette raiſon, on les a ſi fort chargez, qu'ils payent preſque la moitié de leurs revenus feodaux. Ils ne ſont obligez à aucun logement, que quand la Cour marche; mais à parler en general de toute la Nobleſſe d'Eſpagne, elle à un beau droict, ſi au moins il luy eſt bien conſervé, c'eſt que pour endetée qu'elle ſoit, on ne peut luy ſaiſir que le revenu de ſon bien, parce qu'il eſt tout en *Mayorazgo*, c'eſt à dire, comme je croy, en Fideicommis, mais avec cet avantage de plus, que les creanciers arreſtant les revenus, les Juges ordonnent que le Gentilhomme ayant tant de valets, de chevaux, de carroſſes, & de train, jouyra d'une penſion capable de le nourrir, & entretenir ſelon ſon rang, & quand il devroit cinquante mil écus de rente, & qu'il n'en auroit que trente, ſes creanciers ne peuvent pretendre, que ce qui reſtera de ce qu'on luy ordonnera pour ſon entretien. On trouve icy peu de Chevaliers de l'Ordre de la Toiſon, la plûpart ne recherchant pas cét honneur, parce qu'il eſt difficile de l'acquerir, & qu'il eſt ſans profit. On l'a envoyé depuis peu à l'Archiduc Leopold, à preſent fils aiſné de l'Empereur Ferdinand III. par la mort de ſon frere Roy des Romains. Les Ordres les plus communs ſont, *Calatrava*, qui porte une roſe rouge ſur le manteau, *Alcantara* une verte, & *Santiago* une

Droit de Mayarazgo.

Bō moyen aux Gentils hōmes, pour ſe mocquer de leurs creanciers.

Ordres de Chevalerie.

Celuy de la Toiſon difficile à obtenir.

épée

épée rouge, ou une fléche, tous sont presque de mesme dignité & de rang. Les Chevaliers n'en ont autre profit; que quelques Commanderies qu'ils peuvent obtenir de temps en temps, par la faveur du Roy; depuis que devant *Lerida*, il perit bon nombre de ces Chevaliers, on n'en conte que dixhuit cent en tous les trois Ordres; au lieu qu'on dit qu'auparavant, il s'en trouvoit plus de quatre mille. *Alcantara* est le plus estimé, aussi pour l'obtenir, il faut prouver devant le Conseil des Ordres, qu'on est noble de quatre races; aux autres il ne le faut estre que de deux.

Ordre de Calatrava, d'Alcantara, de Santiago.

Dans la seconde cour du Palais, il y a plusieurs Chambres pour divers Conseils. Celuy d'Estat se tient sous l'appartement du Roy, où l'on traitte du bien general de tous ses Estats; celuy de guerre s'y assemble aussi, où l'on delibere des moyens de la bien executer, aprés que dans celuy d'Estat elle a esté resoluë; à costé est le Conseil de Castille qu'ils nomment *Real*, & qui est de grande importance; y ayant dix-sept Conseillers, & un President, beaucoup d'affaires des autres Conseils luy passent par les mains, & sur tout de celuy des Indes, à cause des grands interests qu'y ont les peuples des deux Castilles. Il y en a un pour l'Arragon, l'Italie y a le sien, & la Flandre aussi. Celuy des Indes se tient en un autre endroit, aussi bien que celuy des Finances, qu'ils nomment

Divers Conseils du Roy.

de la Hazienda, un autre, *de las ordenes*, qui trait des affaires des Ordres de Chevalerie, & juge des preuves de Noblesse de ceux qui les pretendent, se tient au mesme lieu que ces deux derniers. De tous ceux-cy, il n'y en a pas un qui ne soit dans l'enceinte du Palais. Celuy de l'Inquisition a son Tribunal dans la maison du President du Saint Office. Celuy de la *Cruzada*, qui traite des dispenses pour manger de la viande le Samedy, & de semblables revenus, que le Roy touche par l'octroy des Papes, se tient chez le President. Il n'y en a point qui pretende estre si absolu, que celuy de l'Inquisition. On m'a assuré qu'il n'est pas toûjours au pouvoir des Rois d'en tirer ceux qui y sont deferez, & bien que cette Jurisdiction soit emanée du Pape, il s'est trouvé des conjonctures où elle n'a point eu d'égard à ses Ordres. Elle ne s'étend pas seulement sur ceux qui en la Religion choquent les sentimens de l'Eglise, mais de plus c'est une rude medecine, pour ceux de qui le temperament ne plaist pas à l'Estat, & on les fait depescher sans qu'il s'en fasse bruit comme on le vouloit faire ressentir à *Antonio Perés*, & que le Duc d'*Olivarez* estoit en danger de l'experimenter, s'il ne fust mort.

Tribunal de l'Inquisition.

Pouvoir absolu de l'Inquisition.

Tout ce qui se resout en ces divers Conseils, avant qu'il s'execute, passe par ceuly d'Estat, pour voir s'il n'y a rien qui soit contraire au bien general de tous les membres de la Couronne.

Le

Le matin, à cause que tous les Conseils s'assemblent au Palais, on y voit beaucoup de monde, mais ce n'est qu'aux deux basses Cours; les personnes d'affaires & ceux qui ont des pretentions, ou comme l'on parle icy, qui y sont *para pretensiones*, s'y rendent pour les y poursuivre. On y voit entr'autres quantité de Traittans pour les levées de Soldats, qui y sollicitent leur payement. Quand on veut monter de la Cavalerie, on mene tous les chevaux à la grande place, qui est au devant du Palais, & on leur coupe à chacun une oreille. Par là, ils sont marquez comme chevaux appartenans au Roy & si le Cavalier à qui on donne un de ces chevaux le vend; ou qu'autrement on le trouve entre les mains de quelqu'un, qui ne serve point le Roy, on peut le luy faire saisir & enlever sans autre forme de procez. Il est vray que le Cavalier luy en coupe encore une autre, & que l'ayant rendu parfait courtaut, s'en accommode avec son Capitaine, qui pour quelques piastres, luy fait deposer devant le Commissaire qu'il est mort; apres quoy l'Officier qui l'a dans son escurie, le vend; & c'est en ce temps l'un des plus grands profits que font les Capitaines de Cavalerie en Catalogne, à ce que m'en a dit un Capitaine, qui venoit d'y servir.

Les Traitans font les levées des gens de guerre.

Intelligence des Cavaliers avec leurs Capitaines, pour voler les chevaux du Roy.

Qu'il est difficile aux Espagnols de conserver des troupes en Catalogne. La guerre leur est tres-sensible dans cette Province. La découverte des Indes, & l'expulsion des Maures ruineuses à l'Espagne. Philippes II. detruisit l'authorité des Nobles. Coup de politique raffinée de ce Roy, pour achever d'abatre leur puissance. Emplois éloignez & manimens des finances recherchez par les gens de qualité. Richesses craintives. Thresors hardis. Taxe des aisez à Madrid, levée avec rigueur. Le Comte de Peñeranda puissant en biens. Cherté du vin aux Indes. Pourquoy il est deffendu d'y planter des vignes. Deperissement du commerce des Indes. Raison de ce deperissement. Moyens dont les Marchands se servent pour frustrer le Roy de ses droits sur l'or & l'argent qui en vient.

CHAPITRE XI.

Qu'il est difficile aux Espagnols de conserver des troupes en Catalogne.

ON a beaucoup de peine non seulement d'assembler du monde pour la Catalogne, mais encore de l'y conserver quand on l'y a mené. Comme c'est un pays où les Soldats pâtissent beaucoup, deux inconveniens font qu'ils n'y subsistent guere, l'un qu'il y perissent bien-tost, & sur tout, les Walons, Flamans, & Allemans. L'autre qu'ils n'y sont pas si-tost, qu'ils se débandent & taschent de se sauver, sur tout les Castillans

lans & les Napolitains, ceux-cy passant par la France se rendent à l'Armée, où ils ont encore quelque écu du General, & retournent en leur Pays: ceux là en font autant, & costoyant les Pyrenées le long du Languedoc, rentrent dans la Castille par la Navarre ou par la Biscaye. Si l'on prend de vieux Soldats de quelque Nation qu'ils soient on est assuré qu'ils connoissent le Pays, & qu'ils joüeront le tour: & si l'on en prend de nouveaux, outre qu'ils ne valent gueres, ils n'y durent pas longtemps, n'estans pas accoustumez au Pays. Tellement que le Roy d'Espagne ne fait en aucun endroit la guerre qui l'embarrasse plus qu'en celuy-cy, où elle luy est d'une telle importance, estant en une partie de son Estat si jalouse, qu'il n'y fait point de perte qu'il ne voulust racheter par une autre, deux fois aussi grande en Flandre ou en Italie. En effet ceux qui connoissent à fond cette Cour, assurent qu'on s'y moque, pour ainsi dire, des pertes que le Roy fait autre part, mais que celles qu'il fait en Catalogne, touchent au vif, & sont autant de blesseures, qu'il semble que l'Estat reçoit au cœur, par où l'on voit que ceux qui ont étably pour moyen assuré d'ébranler la Monarchie d'Espagne, la guerre qu'on luy feroit en son pays, en ont sans doute bien compris le foible. Si elle y veut resister, il faut que pour y assembler tres peu de forces, elle y consume des sommes immenses,

La guerre de Catalogne tres sensible aux Espagnols.

puis qu'outre la necessité de toute sorte de denrées & de munitions ; elle en a une grande de monde. C'est un mal qui luy est arrivé de nos jours, car on peut juger par le dire de Ciceron, qu'elle en estoit bien pourveuë au temps des Romains ; puisque donnant aux Espagnols le nombre du monde, aux Gaulois le courage, il ne reserve pour le peuple Romain que la pieté. Mais qui sçait les consecutives des peuplations de l'Espagne, connoît bien d'ou luy vient cette disette ; l'entrée des Gots & des Vandales dans cette Province, l'irruption des Maures qui la suivit, dissiperent la meilleure partie de ses habitans; lors que ces Estrangers y avoient si bien pris racine, que les Villes regorgeoient de monde Ferdinand d'Arragon qui conquesta toute l'Espagne, en fit beaucoup perir & en chassa une bonne partie.

La découverte qui se fit peu apres des Indes, en tira de grandes Colonies, & a continué de peupler d'Espagnols le nouveau Monde, tant par le grand concours de ceux qui y alloient s'établir, le trouvant un meilleur pays que celuy qu'ils abandonnoient, que pour la necessité qu'on y a eu d'y en transporter pour y faire la guerre, pour l'equipement des Flottes, & pour les garnisons des Forts qu'on y a bastis, & des Villes qu'on y a fortifiées ; tellement que la meilleure partie de l'Espagne est aux Indes, & que les Roy ayans besoin d'argent, y sont allez

alles troquer leurs ſujets pour de l'or, & à preſent il n'y a mine ſi fertile au *Potoſi*, & dans tout le *Peru*, qui puiſſe fournir à toutes les dépenſes qui leur eſt neceſſaire de faire faute d'hommes, de façon que lors que les Galions arrivent, ils ne ſçauroient apporter tant de richeſſes, qu'il n'en fuſt encore beſoin de plus grandes, pour acquitter les debtes de l'Eſtat, & outre que la meilleure partie eſt à des particuliers de Flandres, de Hollande, de Gennes, & de France, cel qui eſt pour le Roy eſt deu à diverſes perſonnes qui y ont des aſſignations pour leur payement. S'il vient donc de l'or des Indes, l'Eſpagne n'eſt que le Canal par où il paſſe, & qui va tout droit ſe décharger dans la Mer, de l'abondance des autres pays. Auſſi dans la ſimilitude du monde à un corps, on la compare pour cét égard à la bouche, qui reçoit toutes les viandes, les maſche & les prepare, mais les envoye auſſi toſt aux autres parties, & n'en retient pour ſoy que le ſimple gouſt, ou ce qui par hazard s'attache aux dents. Celuy-là n'a donc pas eu mauvaiſe raiſon, qui conſiderant qu'en Eſpagne, on ne voit pas beaucoup d'or, & qu'autre part on ne trouve que de ſes piſtoles, & que s'il y a d'autres eſpeces, elles en ſont le plus ſouvent tirées, a jugé que les Eſpagnols ſervoient aux autres Nations, comme les *damnati ad metalla*, aux anciens Empereurs : ou bien qu'elle eſtoit comme l'aſne d'Arcadie, qui bien que charge-

La découverte des Indes, ruineuſe à l'Eſpagne.

L'expulsion des Maures ruineuse à l'Espagne.

gé d'or broutoit les chardons. Mais ce qui acheva sa desolation, fut l'expulsion generale des Maures. On a eu diverses raisons pour se defaire d'une si méchante canaille, & puis qu'on leur a imputé l'empoisonnement des eaux pour faire mourir les Chrestiens, & qu'on a reconnu qu'ils avoient de continuelles intelligences avec les Afriquains, les Turcs & autres ennemis du Royaume. Philippe III. ne pouvoit entrer dans une meilleure resolution, que de se delivrer pour une fois de cette continuelle apprehension. Ce n'est pas qu'il n'ait laissé à dire contre cette action, qu'un bon Politique ne doit que le moins qu'il peut passer à des chastimens si universels, que tout l'Estat s'en ressente plus affoibly que corrigé, que lors qu'on se porte le cousteau au sein pour se delivrer d'un mal qu'on apprehende, on montre que l'on sçait plûtost agir en desesperé, qu'en resolu, & en prudent; que c'est ignorer la force & l'usage des lenitifs, que de recourir aussi tost à *l'ure* & au *seca*: que c'est une plus grande vertu de convertir le méchant & d'instruire le vicieux, que de le chasser de sa maison, & luy en deffendre l'entrée; & enfin qu'on peut combattre l'erreur & en conserver les personnes. Aussi est il certain que cét Edit priva le Roy d'Espagne de quantité de bons & riches sujets qui n'avoient point l'esprit turbulent, & qu'on pouvoit avec le temps amener à la connois-

sance,

ſance, & à la profeſſion du Chriſtianiſme. Mais le moyen leur en fut tout à fait oſté, car s'ils l'embraſſoient, on diſoit que c'eſtoit feinte, & ſeulement pour ſe ſouſtraire à la rigueur de cet Edit. Par là, l'avarice des executeurs joüa ſon jeu, & il n'en reſta que ceux qui leur graiſſoient ſi bien les mains, qu'ils paſſoient leurs maiſons ſans les toucher, ſans les reconnoiſtre, & ſans les en faire ſortir.

Quoy qu'il en ſoit des divers diſcours que cauſa cette rigueur extraordinaire, & que les uns y ayent admiré des traits d'une politique tout à fait genereuſe ; & les autres des taches d'une cruauté dénaturée, puis qu'elle privoit un Roy de ſes Sujets, & tout un peuple de ſon pays natal ; il eſt certain que depuis ce temps-là, l'Eſpagne eſt demeurée comme deſerte, & n'a pû ſe remettre d'une ſi grande perte ; qu'on a fait monter à quelques millions de perſonnes ; car outre qu'elle ſe dépeuploit ainſi de gayeté de cœur, les Indes, par neceſſité, ou par inclination de ſes Sujets, l'éclairciſſoient encore, y attirant de temps en temps de grandes Colonies, qui font qu'aujourd'huy on y compte preſque autant de monde ſorty d'Eſpagne qu'il y en eſt reſté.

Apres ces malheurs, qui au commencement paſſoient pour des bonheurs nompareils à ceux qui faiſoient parade de la poſſeſſion des Indes, & de l'expulſion des Maures, ſont nées les guerres, qui ont ſi fort embrazé cette Province, qu'on compte qu'en vingt

ans, elle y a consumé plus d'un million & demy de personnes, & la peste qui l'a de temps en temps affligée, en a emporté prés d'un autre million ; ce qui fait juger que depuis le regne de Philippe I V. les Espagnols n'ont fait que s'épuiser d'or & de monde. Aussi le sont-ils d'une façon si extraordinaire, que si leurs ennemis s'estoient bien entendus, & si apres leur desunion ou separation, ceux qui leur restoient sur les rangs, ne s'estoient pas broüillez chez eux, ils ne pouvoient qu'ils ne se trouvassent dans une absoluë impuissance de leur resister.

Philippe II. détruisit l'authorité des Nobles.

Outre cét ambigu de bien & de mal, que ceux qui en jugent selon l'evenement, ou selon leur sens, remarquent en la découverte des Indes, & en l'expulsion des Maures ; on parle d'un autre trait de politique, qui ne donnant pas sur le general de tout le Royaume, en attaqua la partie la plus noble & la plus illustre. C'est que Philippe II. qu'on a nommé le Salomon de son siecle, apprehendant que les Grands & la Noblesse d'Espagne, se servissent un jour de leurs richesses & de leurs forces contre son authorité, & celle de ses successeurs, & considerant que sous Charles quint, ils avoient fait paroître leur humeur turbulente, qui pensa luy donner de la peine, crût ne se pouvoir mieux assurer des malintentionnez, que par la foiblesse & l'impuissance de tout le corps ; pour cét effet, il

il commença à jetter de la vanité, & de l'envie parmy eux, multipliant le nombre des Grands, des Ducs, des Marquis, & des Comtes. Cette fumée chassa de leurs maisons, le soin de l'utilité, & la dépense s'y redoubla avec éclat, chacun s'efforçant de paroistre plus que son compagnon. Quand il les vit engagez de toutes parts, il permit qu'on se peût attaquer à leurs Fiefs, & ainsi osta le Privilege de *Mayorazgo*, qui estoit le plus beau qu'eust la Noblesse d'Espagne. De plus, pour empescher qu'ils n'eussent des places fortes, & des maisons où ils pussent se retirer quand ils voudroient broüiller, il fit un Edit, par lequel il estoit défendu aux Seigneurs & Gentilshommes de refaire & rebastir leurs Chasteaux aux endroit, où ils tomberoient, & ceux qui ont fait le chemin de Valence à *Madrid*, assurent qu'on y voit beaucoup de vieux Chasteaux bien situez pour commander au pays, qui tombent en ruine sans qu'on les releve. Ainsi en comblant les Nobles d'honneur, il leur osta le credit, & les obligea à plus de frais, & en leur épargnant ceux d'entretenir leurs Forteresses, il leur enleva la crainte, & le respect que leur portoient leurs Vassaux; depuis ils n'ont fait qu'aller en diminuant, & aujourd'huy on leur entend encore dire, que ce Prince ne se contenta pas de rogner les aisles à leurs predecesseurs, mais qu'il les coupa tout à fait, & les reduisit dans l'impuissan-

La Noblesse privée du droit de Mayorazgo.

Coup de politique raffiné de ce Roy, pour achever d'abatre la puissãce des Gentils hommes

ſance où ils ſont à preſent, & qui eſt un peché originel, qui les talonne de ſi prés, que s'ils n'ont quelque reſource, il les accable. La plus aſſurée eſt d'eſtre employé à quelque Gouvernement éloigné de la Cour, où les deniers publics leur paſſent par les mains. Alors ils ne s'oublient point, & taſchent de ſe garnir ſi bien la bourſe, qu'ils en ayent pour s'accommoder eux & leur poſterité. On conte qu'outre ceux qui cherchent d'ameliorer leur fortune en Italie ou en Flandres par quelque Charge proportionnée à leur naiſſance il en va plus d'une cinquantaine aux Indes, qui y font ſi bien valoir leurs charges, qu'ils en retournent riches. Je ne parle pas des Vice-Roys qui s'y changent de trois en trois ans, & qui y amaſſent des millions; on ſçait que deſſous eux, il y a une grande quantité d'Officiers, qui y font bien leurs affaires. Mais auſſi perſonne n'ignore dans *Madrid*, qu'ils cachent au Soleil meſme, qui les a fait naiſtre, les threſors qu'ils en ont apporté, ils craignent que s'ils en faiſoient monſtre, on leur demanderoit compte de leur adminiſtration; ou que par maniere de preſt à ne jamais rendre, on les obligeroit à en fournir au Roy une bonne partie; par là, ils n'oſent faire valoir leur argent, ny l'employer à l'achapt de quelque bonne terre, & aiment mieux le manger en capital, que de s'expoſer à la riſque de ne s'en pas trouver tout à fait les Maiſtres. Auſſi l'on voit

Emplois eloignez & maniemens de finances recherchez par les gens de qualité.

Richeſſes craintives.

voit qu'à petit feu, ils consument ce qu'ils ont amassé avec grand ardeur, & que souvent leur maison ne jouyt que d'un bonheur, qui ne s'étend pas jusques à la seconde generation.

Ceux-là sans doute qui sont dans les Finances & dans les Conseils du Roy, ont un plus assuré moyen de s'enrichir, comme ils se trouvent assis au timon des affaires; Ils font les leurs sans caindre qu'on les choque, & comme c'est à eux de faire rendre compte à autruy, ne voyant personne qui le leur puisse faire rendre, ils employent avec éclat le bien qu'ils ont acquis. Ainsi on les voit bastir des Palais d'une dépense extraordinaire, en un pays où le bois, la pierre & la chaux sont hors de prix. C'est donc parmy ces Messieurs, que se trouve une abondance qui ose se monstrer en public, autre part elle est cachée & si honteuse, qu'elle fait souvent la necessiteuse, de peur qu'on ne la reduise à l'estre: Et sur ce sujet il y a des Flamans habituez à *Madrid*, qui nous ont raconté qu'on les taxa, il y a quelques années, à cause qu'on les croyoit aisez & riches. La façon avec laquelle on y proceda estoit un peu rude; on appelloit un riche Banquier, ou autre devant un Commissaire du Conseil, quand il y estoit, on luy disoit qu'il y avoit un Edit du Roy, par lequel il étoit obligé de mettre dās ses coffres deux ou trois mil écus; s'il s'en deffendoit sur son impuissāce, ou sur ce que le Roy luy devoit autre

Threfors hardis.

Taxe d'aisez, levée avec riguen

part,

part, on ne l'écoutoit point, & on le renvoyoit en luy notifiant, que s'il ne payoit dans trois jours, il devoit ſortir à ſix lieuës de *Madrid*, accompagné de gens de Juſtice qui luy feroient des frais ; & quelques jours apres s'il ne payoit, il devoit s'éloigner de vingt lieuës de la Cour. Ceux qui payerent ſe redimerent de cette vexation & de toute cette dépenſe ; ceux qui s'opiniâtrerent contre une taxe qui leur ſembloit ſi injuſte, ſouffrirent l'un & l'aūre, & furent de plus obligez à mettre leur cotte toute entiere dans la recepte generale, pour rentrer en leurs maiſons.

Les gens de robe & de plume, ſont les plus accommodez.

Les gens de robe & de plume ſont icy les plus pecunieux ; & on ne parle que de Conſeillers, de Senateurs, & de Secretaires, qui ſont entrez dans les affaires extrémement pauvres, & qui en peu de temps s'y ſont fait riches & opulents. Ceux qu'on croit avoir le plus de moyens ſont ceux qui manient les affaires des Indes ; auſſi le Comte de *Peñeranda*, qui a ſi bien ſervy aux negotiations de Munſter & du Pays bas, & qui eſt du ſecret du Favory, au lieu de choiſir la Preſidence du Conſeil de Flandres, à laquelle ſans doute il eſtoit plus propre qu'à aucune autre, a mieux aimé à ſon retour, avoir celle du Conſeil des Indes : Chacun ſçait le profit qu'il y a à faire ſur les charges qu'on y donne, & ſur les marchandiſes qui en viennent, & qu'on y envoye. On dit

Le Comte de Peñeranda puiſſāt en biēs.

qu'il

qu'il n'y a point en toutes les Indes de marchandises d'un debit plus prompt ny plus lucratif que le vin ; aussi ne permet on pas qu'on y en porte d'autre, que de celuy d'Espagne, & on l'y vend si bien, que celuy qui couste un écu dans l'Andalousie, ou aux autres endroits où on le charge, y en vaut six ou sept. Pour y entretenir cette cherté, & empécher qu'on ne vienne à en perdre le profit, il est deffendu sur peine de la vie, d'y planter des vignes, bien qu'on assure que le terroir y est aussi propre qu'en aucun endroit d'Espagne. Le trafic en general n'y va plus si bien que par le passé, comme je l'ay marqué cy-dessus, & outre beaucoup de raisons qu'on en dit en ce pays là, on en trouve une en celuy-cy, qui pour un peu de bien que le Roy & ses Ministres en ont receu, a osté le courage à tous les trafiquans, & leur a fait chercher des remedes à l'oppression qu'ils craignoient, ce qui prive le Roy d'un grand revenu. Voicy le grief des Marchands ; tout ce qui s'embarquoit aux Indes s'y devoit enregistrer, & payer le dixiesme denier, & s'il ne l'estoit pas on le confisquoit aussi tost. Par là on sçavoit jusques à un sol de combien la Flotte estoit riche, ce qu'elle apportoit pour le Roy, & ce qui estoit pour les particuliers. Il y a quelques années que sa Majesté Catholique ayant faute d'argent, fit mettre la main sur celuy qui estoit aux Marchands. On le prit bien

Cherté du vin aux Indes.

Pourquoy il est deffendu d'y planter des vignes.

Deperissement du commerce des Indes.

Raison de ce deperissement.

par forme de preſt, mais outre que les affaires des Marchands ne ſouffrent pas le plus ſouvent ces emprunts forcez, on ne leur a point rendu. Tellement qu'afin qu'on ne leur jouë plus de pareils traits, ils aiment mieux s'expoſer à perdre tout, qu'à ſe le voir ſaiſir, lors qu'ils ont fait leur compte de l'avoir au débarqué. Ainſi il y en a beaucoup qui ne font point enregiſtrer ny l'or ny l'argent qui leur vient, & fruſtrent le Roy du revenu qui luy eſt deu, aimant mieux s'entendre avec les Capitaines, bien qu'il leur en couſte davantage, que de courir riſque de ne rien recevoir que de belles paroles. Avant que la Flotte arrive à Cadis, des Vaiſſeaux Hollandois ou Anglois l'attendent au port de cette Ville, ou à *S. Lucar*, & dés qu'ils en ont des nouvelles, ou qu'elle paroiſt, ils luy vont à la rancontre, & de bord à bord prennent des Capitaines affidez, ce qui eſt pour le compte de ceux qui les y envoyent, & le portent ou en Angleterre, ou en Hollande, ou autre part, ſans qu'il entre dans les Ports d'Eſpagne. Les Marchands meſme de Seville & autres Villes du Royaume, envoyent ſur ces Vaiſſeaux tout leur argent comptant en ces pays-là, où ils peuvent en diſpoſer librement & ſans crainte qu'on mettte la main deſſus. On a avis que cette année la Flotte vient plus riche qu'a l'ordinaire, mais que le Vaiſſeau dont la charge eſtoit la plus conſiderable eſt échoüé, on doute encore ſi l'on aura tout ſauvé.

Moyẽs dont les Marchands ſe ſervent pour fruſtrer le Roy de ſes droits ſur l'or & l'argẽt des Indes.

vé. Mais ceux qui veulent qu'il n'y ait rien de perdu, ajouſtent, qu'on y a trouvé beaucoup plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit d'enregiſtré. Si celà eſt le Roy en profitera par le droit de confiſcation.

De la politique & de l'humeur Eſpagnole. Du ſequeſtre des biens des Genois, fait par les Eſpagnols en l'amée 1654. Maniere dont ce differend fut accommodé. Les Eſpagnols ne ſe fient qu'aux naturels de leurs pays. Nombre prodigieux de François dans Madrid. Neceſſité d'eſtre veſtu de noir pour parler au Roy. De l'habillemet Eſpagnol. Particularitez de la taille & de l'ajuſtement des perſonnes. Raiſon pour la quelle les Eſpagnols ſe boutonnent à rebours.

CHAPITRE XII.

De la politique & de l'humeur Eſpagnole.

A Conſiderer en gros le Gouvernement de ces Eſtats, il ſemble qu'il marche d'un pas ſi égal qu'on n'y ſçauroit rien remarquer qui ſe demente de cette hardie Politique, qui n'eſt jamais embarraſſée, & qui paſſe ſur les plus piquantes épines avec autant de reſolution, que ſi elle ne cheminoit que ſur des roſes. Mais à le conſidérer par le menu, on trouve que les Eſpagnols qui donnent par tout beaucoup à l'exterieur & à l'apparence payent autant de mine & de contenance, en ce qui eſt de leurs affaires publiques,

qu'en tout le reste de leurs actions. Dans les ruës, à la promenade, à la Comedie, & par tout où ils sont éclairez de plusieurs personnes, ils sont extrémement graves, posez, & tout à fait retenus. En particulier quand on est familier avec eux, ils agissent d'un air si different du premier, qu'on ne croit pas que ce fussent les mesmes hommes. On les trouve aussi évaporez, aussi badins, & aussi gaillards que ceux des autres Nations. La politique de chaque Estat est presque de mesme genie, & de la mesme trempe que les peuples qui le composent. A regarder celle d'Espagne d'un œil desinteressé, on y trouvera ce rapport. Elle paroist d'abord ferme, constante, hardie, & entierement confite dans la raison & dans le jugement; mais quand on l'envisage de prés, & qu'on l'examine piece à piece, on la trouve sujette à des foiblesses dont on ne l'auroit jamais creuë capable. Elle est quelque fois si chancellante, qu'elle trébuche au plus beau chemin, quelquefois elle est si opiniastre, & si fort sur sa reputation & sur son interest, qu'elle perd tout par ses vetilles; & elle est toujours si lente, que de mille traits de souplesse qu'elle veut joüer, il ne luy en reüssit pas un par ses longueurs. De cette verité qu'on m'a fait toucher au doigt, je n'en apporteray pas des exemples tirés du temps passé; comme des revolutions de Flandres sous Philippe II. & de ce qui arriva en France du temps de la Ligue sous le mesme

Roy.

Roy. Il y en a de plus frais & de ce Regne, au soulevement des Catalans, & à la separation du Portugal, qui furent tous deux des maux preveus ; mais ausquels on n'appliqua point le remede necessaire, tant par opiniâtreté, que par irresolution & longueur. Je ne veux parler que de ce dont on s'entretient à present à *Madrid*, les opinions y sont fort partagées sur le sequestre des biens des Genois, & les uns asseurent qu'il a esté tres juste & fait tres à propos, les autres ne sont pas de ce sentiment. Mais tous sont dans celuy-là, que le Ministre l'ayant commencé avec tant de vigueur, il devoit la poursuivre de mesme, & puisque c'estoit une affaire de reputation & d'interest, il ne falloit pas qu'un si grand Monarque hesitast à la pousser à bout, ou bien que si on desiroit si tost faire l'accommodement, voyant le dommage que cette mesintelligence apporteroit aux affaires il ne falloit pas l'avoir tant traisné ; puisque cependant elles perissoient tant faute ces remises des Genois, que par ce qu'en tenant l'affaire en suspends, on ne pouvoit y suppléer en se servant des deniers qu'on leur avoit saisi. Ceux qui ont negocié de la part de la Republique, ont tasché de faire comprendre en cette Cour, que le siege d'Arras échoüa l'année passée, parce que les Marchands revoquerent les lettres de change qu'ils avoient données pour Anvers. Les Ministres ne le veulent point avoüer, bien qu'on s'apperçoi-

Du sequestre des biēs des Genois.

ve qu'ils commencent à le reconnoiſtre. Cependant par leurs pointilles, on a eſté preſque un an à l'ajuſter, bien qu'ils le ſouhaitaſſent autant que les Genois. Et bien que toute cette longueur n'ait eſté que pour y ſauver leur reputation, peut eſtre n'en ſera-t'elle pas plus à couvert; tout le paſſé eſt annullé par l'accord, & on donne main-levée de la ſaiſie, & la diſpute touchant Final, qui l'avoit cauſée, doit eſtre decidée par des Arbitres.

On a eſté long-temps d'accord de ce principal, un acceſſoire de point d'honneur en a arreſté l'execution, qui eſtoit que la Republique ne vouloit point rendre les priſonniers qu'elle avoit faits devant Final, ſi le Roy ne les luy demandoit, & le Roy vouloit qu'on les rendiſt avant qu'on executaſt rien. Comme on eſtoit ſur le point de tout rompre, par l'entremiſe du Marquis *Serra*, frere de celuy qui commande en Catalogne, on s'eſt adviſé d'un milieu, qui eſt que l'Ambaſſadeur verroit le Comte *d'Ognate*, & luy diroit, s'il ne croyoit pas que la Republique obligeroit ſa Majeſté en luy rendant les dits priſonniers, & que l'autre reſpondroit oüy, & qu'ainſi tout ſeroit pacifié. Mais on adjouſte que ce Comte, qui eſt fier & adroit & qui a eſté le premier moteur de cette meſintelligence à ſon retour de Naples, lava aſſez bien la teſte à l'Ambaſſadeur. En tout ce procedé, il me ſemble qu'on voit dans les Miniſtres d'Eſpagne, une grande chaleur

à ſe

à se ressentir de l'affront que la Republique leur avoit fait, mais elle ne continua pas, & l'on en ternit la gloire, par une longueur qui n'a de rien profité, puis qu'enfin on s'est accommodé à des conditions qu'on pouvoit d'abord accorder.

La bonne correspondence qui est depuis beaucoup d'années entre les François & les Genois, fit que les premiers offrirent à ceux-cy leur assistance, pour tirer raison de la violence des Espagnols. La Republique se sentit tellement obligée au Roy tres-Chrestien, qu'elle envoya vers luy *Lazaro Spinola*, noble Citoyen, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, pour témoigner à sa Majesté la reconnoissance qu'elle avoit de ses offres, & de sa protection, dont il avoit bien voulu l'assurer en cette occasion. Il semble que ce different n'ait servy qu'à dégoûter les Genois de la cōmunication des Espagnols, pour les faire rapprocher de ceux qu'ils ont regardé autrefois comme les plus fiers ennemis de leur liberté. Si on excepte dans Genes quelques personnes que l'interest & le sang ne peuvent détacher du party d'Espagne, tous les autres sont dans une disposition fort contraire à celle où estoient leurs peres sous le regne de François I. & l'on peut dire que les Genois n'ont pour les Espagnols qu'autant d'amitié qu'un creancier en a pour son debiteur, des mains duquel il voudroit bien avoir retiré son fait, & que s'il estoient remboursez de ce qui leur est deub,

Les Genois sont creanciers des Espagnols pour des sōmes cōsiderables.

les Eſpagnols ne leur feroient de rien ; mais les Genois ont beau faire , leur patience n'inſpirera point à leurs debiteurs le deſir de les ſatisfaire, ils feront aſſez s'ils tirent leurs arrerages , car pour le principal ils ne le doivent plus compter parmy leurs debtes actives, les Eſpagnols ne ſont pas fâchez d'avoir la reputation d'eſtre inſolvables ; ſoit afin qu'on ne leur demande pas le payement, ou que la neceſſité de leurs affaires les oblige d'en uſer de la ſorte.

Cependant c'eſt un advertiſſement aux Genois , de ſe retirer s'ils peuvent peu à peu de deſſous la patte des Eſpagnols.

Il n'y a point d'Eſtranger qui ne la doive craindre , pour bons que ſoient les ſervices qu'il leur a rendu. Car ils ne conſiderent que leurs intereſts & eux-meſmes ; tellement que les Flamans & les Italiens qui ſont ſujets du Roy , n'y reçoivent point autre traictement que s'ils eſtoient nays ſous un autre Prince. S'ils veulent ſe pouſſer aux Charges, & faire leur fortune à la Cour , ou aux Armées , on leur dit qu'ils ne ſont pas Eſpagnols naturels , ainſi les peuples qui ſont ſous ce Gouvernement n'ont guere le moyen de s'advancer , car en leur pays on donne toutes les principales charges à des Eſpagnols, tant pour y maintenir la majeſté de la Nation; que par ce qu'on ne ſe fie pas à eux , & on les declare preſque inhabiles à toutes ſortes d'emplois ; parce qu'ils ne ſont pas nays en Eſpagne.

Les Eſpagnols ne ſe fient qu'aux naturels de leurs pays.

gne. Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit pleine d'Eſtrangers qui y viennent pour y travailler dans les villes aux meſtiers, & aux champs à la terre. Mais ce ne ſont qu'artiſans & mercenaires qui y ſont attirez par le profit & qui ne ſe meſlent que de leur petit trafic. On compte dans Madrid plus de quarante mille François, qui ſous un habit Eſpagnol, & en ſe diſant Bourguignons, Wallons, & Lorrains, y font fleurir le Commerce & la Manufacture. Ils ont beſoin de cacher leur naiſſance, car ſi elle eſt connuë ils ſont obligez de payer par jour à la Ville un ou deux quarts par teſte, qui ſont environ un ſol de noſtre monnoye, & quand il arrive quelque adverſité à l'Eſtat, s'ils ne ſe tiennent clos & couverts, ils ſont ſujets à mille inſultes, & meſme à eſtre batus. Ceux qui connoiſſent bien le nombre d'étrangers qu'il y a en cette Ville, aſſurent que quand ils voudront entreprendre, il pourront s'en rendre maiſtres, & en chaſſer les Eſpagnols.

Nombre prodigieux de François à Madrid.

Ceux qui y viennent pour quelques affaires, ou pour y eſtre long-temps, s'habillent auſſi toſt à la mode du pays. Nous avons toûjours paru dans nos habits de voyage; mais ſi nous y euſſions eſté *para pretenſiones*, comme ils parlent, il nous euſt fallu charger la Gonille & tout le harnois Caſtillan, autrement on n'eſt pas bien veu à la Cour. Pour parler au Roy, c'eſt une neceſſité d'eſtre habillé de noir; juſques là qu'à un Envo-

Neceſſité d'eſtre veſtu de noir pour parler au Roy.

Necessité d'estre vestu de noir pour parler au Roy.

yé du Prince de Condé, on donna temps de s'habiller de cette couleur, avant qu'on l'introduisist devant sa Majesté, luy ayant fait sçavoir qu'il n'en pourroit autrement avoir Audiance. Les femmes mesme, pour abandonnées qu'elles soyent, desirant de le paroistre moins, sollicitent aussi tost l'Estranger de quitter l'habit extraordinaire & de son pays, de peur qu'on ny prenne trop garde, quand il les visite.

Habillemẽt Espagnol.

L'habit Espagnol est une roupille à grandes basques qui joint tres-bien au corps depuis le col jusques sur les hanches. Une ceinture de maroquin qui les serre sur l'estomac, ou un peu plus bas que le nombril. Leurs chausses sont fort étroites, & jusques là que pour les tirer & les mettre, ils ont des boutons aux costez d'en bas, par où ils s'y enserrent le matin & s'en deffont le soir. Leurs souliers sont de la forme du pied, & pour les mignons, ils sont étroits de semelle & d'ampeignel, un petit pied & un gros gras-de-jambe, sont si fort estimés que les Galans se lient le pied avec des rubans pour le faire paroistre petit, & en souffrent beaucoup de martyre, à mesme temps que par quelque faux garde-jambe, ils affectent de paroistre tout à fait à la mode.

Particularitez de la taille & de l'ajustement des personnes.

Les bas de soye dont ils se servent, sont à mailles lâches, & qui ressemblent à du rézeau; ils les portent fort tendus dessus un bas blanc, qui paroist au travers. Il ne se servent plus de chapeaux à large bords, ils en ont d'assez petits qu'ils doublent de taffe-

tas

tas noir, c'est un grand ornement & d'une magnificence extraordinaire que d'y porter pour cordon quantité de larges dantelles noires, qui coutent sans doute autant qu'un beau bouquet de plumes, puis qu'elles leur viennent de Flandre, ou de France. Ils ne sont pas somptueux en linge, & on n'y voit guere de dentelles, la plûpart du monde porte la Gonille, dont deux ou trois servent un an. La raison pour laquelle ils commencent tousiours à s'habiller par le haut, & à se boutonner par le bas n'est pas, parce qu'ils font tout à rebours des autres Nations, mais à cause de l'air qui est icy si penetrant, que si l'on ne prend bien garde de n'en estre point frappé à l'estomac le matin, on court risque d'en estre malade, c'est pour quoy ils couvrent bien cette partie, & on a veu des personnes qui pour l'avoir negligé, en ont souffert de grands accidents, & en sont devenus perclus de leurs membres aussi bien que pour avoir dormy la nuit à fenestres ouvertes: La bayette & la ratine noire est l'etoffe dont ils s'habillent l'Hyver, en Esté ils ont des habits de taffetas, mais ils gardent toûjours le manteau & la roupille de Bayette.

Raison pour laquelle les Espagnols se boutonnent à rebours.

De la feste du Cours du mois de May. Train des gens de qualité lors qu'ils s'y promenent. Pourquoy les cochers ne s'assient plus sur le devant du carrosse. Pourquoy tous les carrosses sont attelez de mules. Le grand usage des mules dommageable à l'Espagne. Détail des galanteries de cette feste du Cours. Maniere dont les Courtisanes & leurs Amans y paroissent, & plusieurs particularitez curieuses de cette réjouyssance publique. Coûtume surprenante pratiquée dans le Cours, de tirer les rideaux des carrosses & de se cacher quand le Roy passe.

CHAPITRE XIII.

Feste du Cours du mois de May.

LE premier de May, nous vismes le Cours qui se fait hors de la porte de Tolede, c'est un des plus celebres, & on y voit quantité de carrosses de toutes sortes, les uns y sont tirez par quatre mules, & s'ils sont à des grands Seigneurs ou Ducs, les mules de devant sont attachées à de longues cordes, & il y a un Postillon. Les autres en ont six, & alors on juge que ce sont de grands & de puissans Seigneurs, bien qu'il ne soit permis d'user de cette magnificence que hors de la Ville, à cause que s'estant un jour introduite dans la Ville on representa au Roy qui trouvoit peu de monde au Cours, que la vanité estoit telle que ceux qui n'avoient pas

Train des gẽs de qualité.

moyen

moyen d'y venir à six mules, s'en abstenoient, pour n'y paroistre avec moins de train, que ceux ausquels ils vouloient s'égaler. Cela fit qu'on deffendit les carrosses à six mules. Aucun cocher ne s'assied sur le devant du carrosse, mais sur un des chevaux du timon, depuis que le Comte Duc ayant dit un secret qui fut revelé par le cocher, leur deffendit le siege. Tous les attelages sont presque de mules, depuis que pour envoyer de la Cavalerie en Catalogne, on prit ou l'on menaça de prendre les chevaux de carrosse. Cependant les haras de bonne race se perdent de telle façon, que si l'on n'y apporte remede, l'Espagne se trouvera sans chevaux, on employe la plupart des cavalles à porter des mulets, parce que le profit en est plus grand, pour le prompt & bon debit qu'on en trouve. En Portugal le Roy a obvié à cét inconvenient, en deffendant qu'on se servist des mules, & sur ce que les Ecclesiastiques ne voulurent pas estre sujets à son Edict, à cause de leurs privileges, il les en exempta, mais deffendit aux Marêchaux sur peine de la vie de ferrer aucune mule, par où il les ramena aisément à l'observation de son commandement.

Pourquoy les cochers ne s'asfient plus sur le devãt des carrosses.

Pourquoy tous le carrosses sont attelez de mules.

Le grãd usage des mules, dõmageable à l'Espagne.

Ecclesiastiques moquez.

La galanterie de cette feste consiste principalement en l'ajustement des femmes, qui s'estudient d'y paroistre avec éclat: aussi mettent elles leurs plus beaux habits, & n'oublient ny leur vermillon, ny leur ceruse, dont

Detail des galanteries de la feste du Cours.

Manieres dont les Courtisanes & leurs Amãsy paroissent. dont alors elles empruntent tous les traits. On les voit en diverses façons dans les carrosses de leurs amans, les unes ne s'y monstrent qu'à demy, & y sont ou à moitié ou à rideaux tirez, ou s'y monstrent à découvert, & font parade de leurs habits & de leurs beautez, celles qui ont des Galans qui ne peuvent ou ne veulent pas leur donner des carrosses, se tiennent sur les avenuës du Cours & bordent les ruës ou les chemins qui y menent : on ne parle point à elles, aux autres on peut dire tout ce que l'on veut de doux, de hardy, & de libre, sans qu'elles s'en offencent. C'est icy une partie de leur liberté, ou libertinage de demander indifferemment à ceux qu'il leur plaist, qu'ils leur payent des limons, des oublies, des pastilles de bouche, ou autres friandises que l'on porte par le Cours. Elles l'envoyent dire par celles qui les vendent, & c'est une incivilité de ne leur pas dire qu'elles leur en portent, & qu'on les payera, & apres il en couste souvent pour cinq sols de marchandise, plus d'un écu. On voit de plus en cette Feste quantité de beaux chevaux, qui font parade de leurs selles, & des rubans, dant ce jour là on leur a paré le dos & le crin, ceux qui les montent sont ou les Galans des Dames à qui ils ont presté leurs carrosses, ou personnes qui viennent à cheval jouir du Cours, n'ayant point de carrosse. Apres qu'on a fait divers tours, & qu'on a parcouru toutes les

Particularitez de cette promenade.

files

files des carrosses comme la nuit vient, on commence à s'arrester, & à manger dans les carrosses qui pour la plûpart portent de la provision. Ce n'est pas seulement en cette Feste qu'on le pratique, presque tous les jours, & sur tout les Dimanches, on ne voit que collations & goûtez, qu'ils nomment *Merendas*, au lieu où l'on se promene, tant les Espagnols se plaisent à festiner à la campagne, quand ce ne seroit que d'un oignon, d'une salade, d'un jambon, ou de quelques œufs durs, car ils font par tout tres mauvaise chere. On y voit aussi quelques femmes d'honneur qui y viennent avec leur maris, ou quelques Galantes qui y viennent avec leurs Galans, mais estant ainsi sous leurs yeux, elles s'y comportent si modestement, qu'à peine ozent elles regarder le monde, & rendre le salut. Le petit Bourgeois paroist épars par les champs d'alentour, ou sur le bord de la Riviere, ou en quelque recoin du pré ou du bled verd, il collationne de fort peu de chose, avec beaucoup de majesté & de joye, en compagnie de sa femme, & de sa famille, ou de quelque amie. On m'a assuré que hors ces maigres débauches champêtres, les Espagnols n'en font guere dans leurs maisons à se traiter les uns les autres. Et ceux qui se sont trouvez dans leurs festins ajoustent que dans un moment les plats qui sont sur la table disparoissent, chacun des invitez en saisissant

un, avec ce mot *con licencia*, pour l'envoyer à sa Maistresse, ce qui fait qu'on demeure souvent sans viande, & presque toûjours sans goûter les meilleures.

Au temps de cette Feste, le Roy est d'ordinaire à *Aranjuez*, & souvent il y vient en relais, & apres avoir fait un tour, il s'en retourne de mesme sans entrer dans la Ville, ce qui me sembla d'abord un maigre plaisir, puis qu'il y a sept bonnes lieuës de *Madrid* à *Aranjuez*: Mais ayant veu avec quelle vitesse il les fait, avec six mulets qu'on pousse toûjours presque à pleine carriere, jusques à ce qu'à my-chemin on en rencontre six autres qui le menent à *Madrid*, je ne l'ay pû juger ny incommode ny ennuyant, puis qu'à faire ces sept lieuës il ne met guere plus de trois heures; mais je ne puis comprendre le plaisir qu'il trouve au Cours, si ce que l'on m'a dit est vray, que par respect, quand il passe, chacun tire ses rideaux, ce qui fait qu'il ne voit que les carrosses, au lieu qu'on n'a inventé cette sorte de promenade, que pour se montrer avec éclat, & pour s'entretenir en se divertissant par la veuë de tout ce beau monde roulant, & on ne peut nier que ce ne soit une coûtume qui détruit le plaisir qu'on voit s'augmenter autre part; au mesme temps que le Prince s'y trouvant, tout le monde arreste devant luy, & les femmes se demasquent.

De-

Description de la Maison Royale d'Aranjuez, & des jardins, statuës, fontaines & autres embellissemens de ce lieu. Asnes d'une grandeur excessive, & d'un prix considerable.

CHAPITRE XIV.

LE cinquiéme de May nous fûmes à *Aranjuez* pour y voir la Cour. Cét agreable sejour où le Roy passe toutes le années un mois de Printemps, est sans doute un agreable lieu, & les Espagnols qui n'en ont point veu de semblables, n'en parlent que comme des champs Elisées. Les Poëtes dans leurs Comedies en citent les jardins & les fleurs, comme d'un endroit où Flore regne, accompagnée de tous ses thresors. La situation en est tres-belle, & les avenuës en sont fort agreables. Avant que d'en approcher, on passe le Tage sur un pont de bois, qui a une porte au bout pour le fermer quand la Cour n'y est pas; car alors on est obligé de passer dans une barque, & d'y payer les droits qui font partie des rentes *d'Aranjuez*. Au delà du pont on tourne à la main droite, & en un recoin que fait le Tage, on voit les hauts ormeaux & les magnifiques plantages qui entourent la maison du Roy. Ce qu'on rencontre d'abord est un parc clos de murailles de terre qu'on nomme *Tapia*, il semble assez vaste, & est em-

embelly par quelques allées. Avant que d'en approcher on a à droit & à gauche de la bruyere où l'on voit quantité de lapins. Les ayant passés à cét endroit, l'on entre à costé du Parc dans une grande allée, à laquelle de tous les costez en aboutissent de semblables, & on arrive à une porte qui est au bout d'un pont qu'on a fait sur un Canal, tiré depuis le Tage jusques à cét endroit. Par là on a forme une Isle où est le jardin qui est fort net & bien entretenu, il a son entrée du costé du Palais, & dés qu'on a passé un pont qui y mene, on rencontre deux Statuës de bronze, dont l'une jette de l'eau par ses bras coupez, & à un pas de là on est sur les bords du bassin de la fontaine de Diane, qui est au milieu sur une hauteur de pieces rapportées, de pierre, de bois, de mousse & de terre, où quantité de figures de toutes sortes d'animaux sont attachées, qui jettent agreablemeut de l'eau à mesme temps qu'elles la recoivent des tuyaux qui la leur conduisent du Tage, car en tout ce jardin, je n'ay pas veu une fontaine d'eau vive. A l'entour du bassin on voit huit vaisseaux de Myrthe, si je ne me trompe, dont les branches sont si bien couchées, que la pouppe, la prouë, & tout le corps en est tres bien formé. Ils portent chacun une figure ou petite statuë, qui jette de l'eau contre les bestes qui sont sur la hauteur du milieu. On trouve en suite la fontaine du *Ganimede* que l'on voit sur son aigle à haut d'une

colomne, & à costé dans le bassin un Mars, un Hercule, & une autre Deité de pierre ou de bois blanchy & plastré. Un peu plus avant sur la gauche, en une allée qui coupe cellle-cy, on voit la fontaine *de la Gelosia*, qu'on nomme ainsi, parce qu'il y a au haut un quaré où l'eau forme comme une de ses Jalousies que l'on met au devant des fenestres. Sur la droite on en voit un autre qui a au haut un espece de molette dorée; & rentrant dans l'allée du milieu, on va à la fontaine de *las Harpias*, qui est la plus mignonne de toutes. Le bassin en est quarré, & aux quatre coins il y a des colomnes sur lesquelles sont les figures de ces animaux infames qui vomissent de l'eau contre la figure d'un homme, qui cherche une épine à la plante de son pied, & qui est assis sur la colomne du milieu. En avançant vers le bout du jardin, on rencontre dans la mesme allée la fontaine de *Dom Juan d'Austria*, qu'on nomme ainsi, par ce que la figure qui est au haut, & qui jette de l'eau par ses cheveux, a esté faite d'une pierre qu'on trouva dans un Vaisseau Turc apres la bataille de Lepanthe. Elle a deux bassins, & au bas quatre petites statuës de Cupidons, avec divers emblêmes. Sans doute ce jardin est joly par soy-mesme, & par les enjolivemens qu'on y a faits, mais ils ne sont pas tous d'une égale force, Les allées sont presque toutes trop étroites, & on diroit qu'on a voulu épargner la terre pour les compartimens qui ne

ſont pas fort grands ny fort larges. Les berceaux qui les couvrent ſont bas & faits de méchantes perches où lates,au lieu qu'ils devroient eſtre d'une bonne charpente, qu'on n'épargneroit pas meſme dans le jardin d'un riche particulier. Tout autour de l'Iſle le long de la Riviere & du Canal, eſt une aſſez grande allée, bien balliée & entretenuë, couverte de hauts Ormeaux. C'eſt la plus belle promenade qu'on y voye, & celle où leurs Majeſtéz ſe plaiſent le plus. Il y a quelques cabinets de charpente, & entre autres, un, qui regarde ſur le grand chemin de Madrid, où la Reyne fut le jour de la feſte des Taureaux pour les voir paſſer lors que le Roy & ſa Cour les amenoient du trouppeau, dont on les avoit ſeparez. Le jour de cette réjouiſſance eſt fort ſecret, & le Roy ne le dit point que la nuit d'auparavant qu'il mande les *Herradores*, ou Collecteurs, & Marqueurs de Taureaux, & qu'il fait avertir les Bergers de s'approcher avec leurs troupeaux. Nous le ſceûmes étant dans la grande allée, dont je parleray dans ce Chap. Nous y rencontrâmes la Reyne qui alloit à la promenade, & comme nous eûmes paſſé ſon carroſſé, & celuy de quelques unes de ſes Dames, ou Filles d'honneur, un homme à cheval, qu'on dit eſtre l'Inſpecteur ou Gouverneur de ce Sexe, nous rappella, diſans, qu'il y avoit une Dame, qui ayant ſa couſine mariée aux Pays bas, nous en vouloit demander des nouvelles,
Nous

Nous y retournâmes, & apres quelques mots d'entretien, elle dit, que peut-estre le lendemain se feroit la feste, n'osant le dire ouvertement; mais en ayant esté asseuré sur le soir, nous jugeâmes, que son peut-estre n'avoit esté que pour ne pas publier ce qu'on tenoit secret, de peur que de Madrid, & des lieux d'alentour le monde n'y accourust. Ce Garde-Dames, troubla tout ce petit entretien, nous venant dire de nous retirer du costé du carosse de ces Dames & que nous leur avions assez parlé. Ainsi nous en retournâmes sur nos pas, surpris de son incivilité & de l'impertinence du Bouffon de la Reyne, qui avec un tuyau de fer blanc, s'en vint à un de nous pour luy parler de prés, faisant semblant d'estre dur d'oreille. Cette grande allée est au delà du Village, ou du petit Hameau *d'Aranjuez*, qui est si chetif, qu'à peine on y trouve á loger; aussi le soir de nostre arrivée il nous fallut aller plus avant, & bien qu'il fist clair de Lune, & que nous eussions des guides, nous nous égarâmes au sortir *d'Aranjuez*. A peine trouvâmes nous au lieu ou nous fûmes une écurie pour nos chevaux, & le couvert pour nous, & nous fûmes trop heureux d'y dormir sur des bancs & sur des chaises. Ce n'est pas que cette Cour soit fort grosse, car la plûpart des Officiers logent en la maison du Roy, bien que chetive, mais pour peu d'extrordinaire qu'il y arrive, on n'y trouve plus de logis. Il n'y a

qu'une Hostellerie ou *Posada*, pour me servir de leurs termes, elle estoit occupée par les gens de l'Ambassadeur de l'Emperenr, & nous n'y pûmes avoir place que le lendemain. Ce fut ce jour là que nous voulûmes achever de voit *Aranjuez*, & apres avoir esté à l'endroit où l'on nourrit les Chameaux, où nous ne rencontrâmes qu'une femelle avec un petit les autres estant à la campagne a paistre, ou à charroyer du bois, nous nous en retournâmes par diverses belles allées, nostre guide nous racontant que lors que ces femelles avoient porté, elles estoient deux ans sans faire des petits. Il ajousta que souvent on faisoit combattre des Chameaux contre des chiens,& que c'estoit un agreable divertissement, de voir comment cette beste si mal faite,se défendoit adroitement des mâtins qui l'attaquoient, & que quelquefois sa furie forçoit les barrieres, & se déchargeoit sur les spectateurs. Quand nous fûmes revenus auprés de nostre logis, il nous parla de nous faire voir un beau jet d'eau, & nous le figura si beau & si rare, que nous le suivismes pour le voir : mais y estant,nous reconnûmes sa bestise & sa simplicité, puisque ce n'estoit qu'une scie qui travailloit à faire des aix, poussée par des eaux qui faisoient rouler diverses rouës. Ce qui nous confirma dans la pensée, que ce qui est commun parmy nous, passe icy pour une merveille, L'apresdinée nous fûmes voir cette grande & magnifique allée,

lée, qui eſt au bout du Village, du coſté par où l'on va à *Alcala de Henares*. On y voyoit de tres beaux Ormeaux à deux rangs de chaque coſté, & afin qu'ils deviennent toûjours plus hauts & qu'ils ſoient mieux nourris, on fait couler quand on veut de l'eau entre ces rangs, qui les humecte. Elle eſt fort large & fort longue, & en deux ou trois endroits on trouve de grands ronds, où les carroſſes peuvent tourner, de meſme qu'au Cours de Paris. Elle aboutit à un pont qui eſt ſur le Tage, qui eſt fermé par une porte: Tellement que le Roy eſtant à *Aranjuez* ſans Gardes, ou avec ſeulement dix ou douze Hallebardiers, y eſt comme en un lieu retranché par ces ponts qu'il faut neceſſairement paſſer avant que d'y arriver. A main droite eſt une autre allée, qui mene à une grange, où l'on entretient trois aſnes pour couvrir des cavalles, & avoir de bonnes mules. De ma vie je n'en ay veu de ſi grands; le plus jeune eſtoit d'une hauteur qui égaloit les plus grandes mules, & les deux autres n'eſtoient guere moins hauts. Le premier a couſté vingt deux mille reaux de Billon, qui font plus de 6000 livres, & l'autre 15000. reaux, qui vont à quatre mil cinq cens livres. Ils n'ont vacance que deux jours de l'année, à ſçavoir la Feſte Dieu & le jour de l'Aſcenſion que nous y fûmes, autrement, *Cada Dia ſalta dos vezes el macho ſobre la hembra*, comme on nous le dit. On voit par là

Aſnes d'une grandeur exceſſive, & d'un prix conſiderable.

là, qu'occupant toutes leurs cavalles à leur donner de beaux mulets, ils perdront peu à peu leurs Haras. Et comme l'on ne voit que mules dans *Madrid*, il y auroit de la peine d'y monter de la Cavalerie dans un besoin. On a parlé de les deffendre, mais on y a trouvé de la difficulté, je ne sçay pas si ç'a esté celle que les Ecclesiastiques y ont apportée, mais je sçay bien qu'on s'en pouvoit vanger comme ce Roy, qui disant qu'il ne vouloit point violer leurs privileges de se servir de mulets, deffendit aux Maréchaux d'en ferrer aucuns à peine de la vie, par où il les obligea de s'en deffaire sans bruit & sans murmure.

Maniere dont la Reyne est servie à table par ses Dames, & par ses Meniñes. Qui sont ces Meniñes. Les femmes fardées avec excez, Particularitez de la Cour & suite de la Reyne, & de l'ajustement des Dames. Sa Majesté sort avec peu d'éclat. Petit nombre des Archers, Gardes & Hallebardiers du Roy. Ceremonie de la Herradura ou marque des Taureaux.

CHAPITRE XV.

BIen qne nous n'ayons jamais donné dans la foiblesse de ces Voyageurs, qui ne connoissent les Cours des Princes des pays où ils sont, que par le soin qu'ils ont eu de les voir manger, & de les voir monter à cheval,

cheval, le peu de temps que nous avions à eſtre en Eſpagne, & le peu d'entrée que nous avions à la Cour, ou parce qu'elle eſt trop reſervée, ou par ce que nous n'avions perſonne qui nous y introduiſiſt, nous fit reſoudre de nous ſervir de ce moyen qui ne contente que les yeux, & ſatisfait fort peu l'entendement. Le jour d'Aſcenſion par l'entremiſe du ſieur Benjamin Ruht, Anglois, on nous permit d'eſtre en un coin de la chambre où diſnoit la Reyne. C'eſt une Princeſſe de moyenne taille, & plûtoſt petite qu'avantageuſe. Elle a le viſage plat, mais peu grand, vis à vis eſt une Dame, qui met devant elle tous les plats qu'on apporte, qui eſt comme ſon Ecuyer tranchant. Aux coſtez elle en a deux autres : celle de la droite fait l'eſſay de la boiſſon, & luy donne à genoux la coupe, celle de la main gauche luy tient la ſous-coupe & la ſerviette. Elle boit fort peu, mais mange aſſez bien. On luy ſert quantité de plats, mais peu de bons, à ce qu'on en peut juger, elle a un Bouffon qui parle preſque touſiours, & qui taſche de la faire rire & de la divertir par ſon caquet. Quatre ou cinq jeunes garçons qui ſont des meilleures maiſons d'Eſpagne, portent les plats qu'ils vont prendre dans la chambre voiſine. On les nomme *Meniñes*, & on ne veut pas que ce ſoit des Pages, diſant qu'il n'y a que le Roy qui en ait. Ceux-cy ſont plus eſtimez que les Pages, & ſont habillez à la cam-

Maniere dont la Reyne eſt ſervie à table par ſes Dames & par ſes Meniñes.

Qui ſont ces Meniñes.

campagne de diverſes êtoffes, & bien qu'ils le fuſſent tous de gris, ils y avoit de la difference en la couleur. Nous fûmes ſurpris de voir que la Majeſté d'Eſpagne, qui marche ſi gravement s'oublie en ces endroits, car en preſence de la Reyne ces *Meniñes* ne ſe comportoient point avec reſpect; on les entendoit jaſer, & ils ſe partagerent avec le Bouffon un plat de pommes; meſme à la porte il en euſt qui ſe pinçant l'un l'autre y firent du bruit, ſans que perſonne y priſt garde pour les en chaſtier. On ne voit point manger l'infante, & le lendemain ſur ce que nous avions têmoigné de la couriofité pour la voir on fit courir le bruit que le Duc de Savoye eſtoit *incognito* à Aranjuez. Il y euſt un honneſte homme Eſpagnol qui apres la feſte des taureaux me mena à un parterre, où je la vis lors qu'elle devoit monter en carroſſe. C'eſt une Princeſſe de petite taille, elle a la mine fort ſpirituelle, & l'œil vif, le viſage un peu plus long que rond. C'eſt domage qu'elle ſe farde à la mode du pays, car ſans doute ſi elle ne mettoit pas tant de vermillon, elle paroiſtroit plus belle, mais on en met tant en cette cour, qu'elle & la Reine ſont encore celles qui en ſont le moins enflammées, toutes les autres ſe rendent les joües de couleur d'eſcarlate, mais d'une façon ſi groſſiere qu'on diroit, qu'elles ont plus travaillé à ſe deguiſer qu'à s'embellir, Auſſi ſont elles ſi laides, que

tout

tout le fard du monde mis le plus adroitement ne sçauroit y remedier. Elles montent les Premieres en carrosse, & apres qu'elles ont remply trois ou quatre carrosses, les *Dueñas* qui sont les vieilles femmes, habillées de blanc, & presque voilées, se mettent dans le dernier. La Reyne & l'Infante montent apres dans un carrosse à six chevaux, avec une vieille à la portiere. Les grands Vertugadins remplissent tout le costé du carrosse où elles se mettent. Leurs moustaches faites en aislerons longs & larges, semblent à des panneaux de quelque bast. Je n'en ay point veu porter à la Reyne, qui n'avoit que ses cheveux, retroussez un peu vers l'oreille. Leurs collets ou cravattes sont de grandes pointes, qui sans doute coustent beaucoup, bien qu'elles ne paroissent pas belles. La mode en est presque de mesme qu'en France, l'ayant prise de la Princesse de Carignan quand elle estoit à *Madrid*, dont elles les nomment *Valonas à la Garignana*. Elles ont presque toutes des miroirs, des montres, ou des petits portraits à leur ceinture. Je n'y vis point d'autre Galand, que le Marquis *d'Aytona*, qui alloit à pied au costé d'un carrosse, en contant à une qui estoit à la portier. On m'a dit pourtant qu'on les cajolle librement dans la chambre de la Reyne, & que quand on ne les y peut voir, on leur fait l'amour par les fenestres, où elles paroissent

Perticularitez de la Cour & suite de la Reyne & de l'ajustemēt des Dames.

ſent & s'entretiennent avec leurs Amans par des ſignes inventez pour ce beau commerce. Quand elles ſe marient, la Reyne augmente leur dot de 50000 écus, mais qui ſont aſſez mal payez. Outre cette ſuite de femmes, & de quelque Eſcuyer, la Reyne n'en a point d'autre quand elle ſort, que celle de ſon Bouffon, & de quelques bas Officiers & Valets-de-pied. Elle n'a point de Gardes, & je fus ſurpris de voir le peu d'éclat avec lequel elle ſort en public. Le Roy meſme n'en a icy que dix ou douze qui ſont au devant du degré, & outre ce que j'en ay marqué, j'appris que les Archers qui ſont Bourguignons & Flamans, & dont eſt Capitaine le Duc d'*Arſchot* eſtoient les premiers en rang. Quand le Roy eſt à *Madrid*, il en monte tous les jours dix en garde, qui ſont obligez de paroiſtre avec le Manteau de livrée qu'ils quittent hors delà. Leur arme eſt une eſpece d'épieu, qu'on nomme icy *Cuchilla*, ils ſont en tout cent cinquante. Ils montent chaque jour des Hallebardiers Eſpagnols & Allemans, ſeize hommes par Nation. C'eſt la garde introduite en Eſpagne par la maiſon d'Auſtriche. On dit qu'il y a de plus deux vieilles Compagnies Eſpagnoles, qui eſtoient de la Garde des Rois de Caſtille, qui ne ſont guere bien payées ny entretenuës, non plus que les autres. Le lendemain de l'Aſcenſion on vit au matin arriver *Dom Luis de Haro*, que le Roy avoit mandé pour la Feſte de la *Herradura* des

La Reyne ſort avec peu d'éclat.

Petit nombre des Archers, Gardes & Hallebardiers du Roy.

Ceremonie de la Herradura ou marque des Taureaux.

des Taureaux. Un peu apres qu'il fut arrivé, sa Majesté fut à la pointe de l'Isle du jardin monter à cheval, & apres avoir commandé qu'on fist retirer tout le monde derriere les barrieres, s'en alla avec toute sa Cour au bout d'une grande allée, chasser dans une place clause les Taureaux qui estoient à la campagne. Pour les y faire entrer, il y a du monde à cheval devant les dits Taureaux, qui les agacent avec de grands bastons, afin qu'il les suivent, & ainsi courant devant eux, ils les attirent dans l'enclos, pendant que par derriere il y a des gens qui par des cris & des coups les y font entrer tous en troupe. Le Roy vient apres avec tout son monde, & le badinage se finit, quand ils sont dans l'allée qui va à la place du Palais. Leurs Majestez furent oüyr la Messe, apres quoy le Gouverneur d'*Aranjuez* le meilleur *Torreador*, c'est à dire combatteur de Taureaux de toute l'Espagne vint donner la seconde chasse à ces bestes, pour les faire entrer dans le reduit d'ais, qu'on avoit fait auprés de la place, où l'on devoit les marquer d'un fer chaud. On les y laissa jusques à trois heures apres disner, & alors tous les balcons & tous les échaffaux estant chargez de spectateurs, Leurs Majestez vinrent en leur loge, & ayant donné ordre qu'on commançast, on vit dans la place entourée de barrieres, une quantité de certains jeunes paisans, qu'on nomme *Torradores*, qui y attendent le Taureau pour

le colletter, & on leur en lasche un ou deux, & aussi tost le plus vaillant court le saisir à la queuë ou aux cornes, & estant secouru des autres, ils taschent de le coucher par terre, & à mesme temps un autre vient d'un feu fait à costé de la place avec un fer ardent, & il luy donne la marque sur la cuisse, pendant que les autres luy fendent les oreilles. Il faut estre adroit pour cette action, tant avant que de la faire qu'apres l'avoir faite; car le Taureau est furieux en l'un & en l'autre temps. Pour le trõper comme il vient à eux, ils luy opposent ou un manteau ou un chappeau, & comme cette beste ferme les yeux en frapant, le plus hardy luy saute au col, & le saisit par les cornes, & tous les autres par tous les endroits qu'il luy peuvent attraper. Mais il en culbutte & maltraitte beaucoup, & c'est une merveille qu'il n'en tuë une grande partie; car il court souvent droit à eux, les renverse; & leur passe par dessus le corps, mais je ne sçay comment ils font, ceux que l'on croit morts, se releveut aussi-tost. Il est vray qu'ils sont fort adroits à éviter ses cornes, & à se laisser tomber, afin qu'il donne le coup en l'air. C'est un assez joly jeu, mais auquel il ne seroit pas bon d'estre Acteur: & je m'estonne comment un grand Roy veut seulement y assister. Mais c'est plûtost par politique & pour satisfaire à la Coûtume, que par plaisir qu'il y prend. Pour luy en faire trouver un peu plus qu'à l'ordinaire,

Merveilleuse adresse.

Dom Luis de Haro fit entrer dans la lice son fol ou Bouffon, qui vestu de toutes couleurs, & monté sur un cheval blanc en eust de si bons coups de cornes, qu'une fois il en fut enlevé en l'air, & le pauvre Cavalier jetté par terre, L'on marque ainsi 22. ou 23. de ces Taureaux, qui serviront au bout de quelque temps aux Festes de *Madrid*, dont nous esperons voir celle de S. Isidore, Patron de cette Ville.

Bouffon de Dom Luis de Haro jetté par terre.

Description de l'Escurial, & des Peinturres, Statuës, Tombeaux des Roys, & autres curiositez de ce lieu.

CAHPITRE XVI.

QUelque temps apres, nous fûmes à l'*Escurial*, qui à la verité peut passer en Espagne pour un merveilleux ouvrage, mais aux endroits où les beaux bastimens sont plus communs, il ne passeroit pas pour tout à fait extraordinaire. A le considerer en general, c'est une masse de pierre tres parfaite, mais en le prenant en détail, on n'y trouve rien qui ne soit d'une magnificence moindre qu'on se l'estoit imaginé. Tellement que si Philippe II. qui l'a fait bastir, & qu'on nomme le Salomon de son Siecle, n'avoit pas mieux ressemble a ce sage Roy, que cét edifice à son Temple, auquel on le compare, la copie n'auroit jamais valu l'Original. Cependant pour en mieux presser la com-

comparaison, on veut que Charles V. comme un autre David, forma le dessein d'un si saint Ouvrage, mais qu'ayant esté un homme de sang & de guerre, Dieu l'avoit reservé au regne de son Fils. On repaist de ce conte, l'ignorant Estranger. Mais les sçavans, en l'Histoire nous apprennent, qu'apres la bataille de S. Quentin, Philippe II. fit deux vœux, l'un de n'aller jamais à la guerre, l'autre de bastir ce Convent, en la place de celuy qu'on y avoit brûlé, à l'Ordre de S. Hierosme. Il y dépensa prés de six millions d'or, bien que par ménage, & pour la commodité de la pierre, il choisist le plus vilain endroit de la Nature; car il est au pied de la Montagne, & auprés d'un chetif Village, qu'on nomme *Escurial*, qui à peine a dequoy loger un honneste homme; ce qui est étonnant, puisque la Cour y va trois fois l'année; Le lieu où est la maison, se nomme *el sitio* par excellence, pour ce qu'on l'applanit pour y bastir. Le bastiment est un tres-beau quarré, qui a quatre tours aux quatre coins; quand on y arrive, on ne sçait de quel costé est l'entrée, car au sortir de l'allée on trouve une espece de grande & longue place, où l'on ne voit que des petites portes, pour en la traversant passer en deux corps de logis, qui en sont comme les offices & les logemens des gens del la Cour. Ayant costoyé toute cette façade du quarré, on vient à celle qui regarde la Montagne, où l'on trouve un tres beau, grand

&

& magnifique Portail, dont les costez sortent en forme de colomnes. On entre par cette suprebe porte dans une cour presque quarrée, au bout vis à vis de la porte est l'Eglise. On y monte par un Perron de cinq ou six marches, qui sont de la longueur du large de la cour, & qui s'estendent d'un bout à l'autre. Le porche sous lequel on entre est soustenu de belles Colonnes; & au plus haut de la muraille, il y a six Statuës, dont les deux du milieu sont de David & de Salomon, par lesquelles on veut estre representez Charles V. & Philippe II. Au tour de cette Eglise, il y a plusieurs corps de logis tous compris dans le parfait quarré, qui enferme tout ce bâtiment. On y conte quantité de bassecours, mais par ce que l'on nous y a fait voir, il ne semble pas qu'il y en ait plus de sept ou huit; on ne peut nier, que ce ne soit un tres-beau Convent pour des Moines, mais on ne sçauroit avoüer que ce soit un assez magnifique Palais pour un Monarque, tel qu'estoit Philippe II. qui l'ayant fait bastir en vingt-un an, & en ayant jouy douze ou treize, se vantoit; que du pied d'une Montagne & de son Cabinet, el estoit obey en l'un & en l'autre monde avec deux doigts de papier.

L'appartement du Roy & de la Reyne n'a rien de Royal, on n'y voit aucuns meubles, & on dit que c'est icy la coustume, que quand le Roy va en quelques-unes de ses maisons de plaisance, on y porte jusques aux cha-

lits. Les chambres y sont petites, basses, & les plat-fons n'en sont pas si beaux, que l'on doive lever les yeux pour les regarder. On fait grand bruit de la quantité de peintures, qu'il y a des meilleurs Maistres, & sur tout du Titian, qui y a travaillé long-temps; on y voit beaucoup de ses pieces, mais pas tant qu'on le publie. Les Espagnols se connoissent si bien en tableaux, que les moindres leur semblent des Chefs-d'Oeuvres. Et le Marquis *Serra* de Genes qui y estoit avec nous, ne pouvoit assez se moquer de la sottise d'un Castillan, qui nous voulant tout faire admirer, jusques à de petits & chetifs païsages dans une gallerie où nous estions, disoit qu'il n'y en avoit point de pareils au monde, puis qu'ils estoient dans un lieu où se promenoit le Roy. On voit à la Sacristie quelques bonnes pieces, & sur tout un Christ, & une Magdelaine. Il y en a aussi en l'Eglise qu'on estime beaucoup. Quant aux peintures de Fresque, le Chœur peint de la main du Titian, est sans doute un bel Ouvrage, aussi bien que la Bibliotheque, où je crois que le mesme a travaillé, où l'on voit entr'autres l'ancienne forme d'Avocasser pour les coupables, qui y sont representez mains & pieds liez, en un Ciceron, qui harangue en faveur de Milon, ou de quelque autre, que je n'ay pas assez bien connu à sa mine, pour en parler sans crainte de me meprendre. Cette Bibliotheque est sans doute une tres-belle piece,

tant

tant pour sa grandeur, largeur, hauteur, clarté, & ornemens, que pour les belles peintures, quelques tables de marbre qui sont au milieu, & où l'on peut lire & écrire, que pour la quantité des bons Livres bien choisis, s'il en faut croire les Moines, & tres-bien dorez, & fort peu leus à ce qu'on en peut juger. En la Sacristie on montre des Ornements Sacerdotaux, où la broderie & les pierreries disputent à l'envy par l'Art & par la matiere, qui les rendra plus somptueux & plus riches. On nous y montra une Croix de grosses perles, de beaux diamans & d'émeraudes, qui est un tres joly bijou, & qui n'en vaudroit pas moins s'il estoit dépaysé. Je m'en serois tres volontiers chargé, si on luy eust voulu faire passer les Pyrenées, seulement pour faire voir à mes amis cent mil écus en peu d'étoffe. La *Bibliotheque* dont je viens de parler, *le Grand Autel*, & la *Sepulture des Roys*, qu'on nomme *Pantheon*, sans que je puisse en comprendre la raison, si ce n'est à cause que c'est une seule voûte ronde, commme le *Pantheon* de Rome, sont sans doute les trois plus belles pieces de ce superbe bastiment. On va *au Grand Autel* par de tres magnifiques degrez de marbre rouge; & il atteint jusques au haut de la Nef par seize Colómnes de jaspe, si je ne me trompe, qui ont seulement cousté à tailler quelques cinquante ou soixante mille écus. Entre deux, on voit des niches,

bien que sur les costez des tables ou priez-Dieu avec des figures de mesme matiere. Le *Pantheon* est sous cét Autel, on y descend par un degré clair, mais étroit. A l'entrée de cette magnifique Chappelle, on voit reluire un marbre, qui rehausse sa lumiere sombre par celle que jette l'or, dont tout le fer qui y est, & quelques endroits de cette belle pierre sont couvertes. Au milieu il y a un grand chandelier de bronze doré, vis à vis de l'Autel, & en six diverses niches, il y a vingt quatre Sepultures de marbre noir, pour y loger autant de corps : au dessus de la porte il y en a deux, & en tout vingt six. Ce superbe Mausolée est petit, mais bien pratiqué. Il a esté achevé sous le Roy, à present regnant, qui y fit mettre il y a six mois les corps de Charles-Quint, de Philippe II, & de Philippe III. Celuy du premier fut treuvé le plus entier. Aux niches du costé gauche, sont les Reines & en la derniere est la Reyne Elizabeth de Bourbon. Celuy qui prescha le jour qu'on remplit ces sept Sepultures ou Tombes, ayant commencé par la confusion qu'il devoit avoir de parler devant tant de Roys qui avoient seuls confondu tout le monde, & ayant tres-bien rangé sa conception, plût tellement au Roy, qu'il luy en a donné une pension de mil écus par an. Comme il n'y a rien si parfait, ou la dent du Critique ne trouve à mordre, elle donne quelque atteinte à ces trois pieces dont je viens de parler, A la Biblio-

bliothéque on trouve à redire, que l'entrée ne correſpond point à ſa magnificence, n'y a ſa grandeur, puis qu'on diroit qu'elle eſt derobée, & qu'on ne l'auroit pas priſe en plein drap. Vis a vis *du Grand Autel*, où tout eſt ſi proportionné, on ne voudroit pas qu'il y euſt une Lampe d'argent, qui par ſa grandeur ne correſpond point a celle du lieu où elle eſt, qui eſt vaſte & large. Au *Pantheon*, c'eſt à leur avis un grand défaut, que tous les degrez par où on déſcend, ne ſont pas de marbre, & que les coſtez des murailles n'en ſont pas incruſtées, puiſque la Chappelle en eſt toute, & qu'on devroit trouver par tout la meſme magnificence. De plus au chandelier de bronze, on voit le dedans qui n'eſt point doré, & qui paroiſt au travers des branches dorées, qui en ſortent tout noir & ſale. Le Marquis *Serra*, qui l'a fait faire à Genes, ſe ſcandaliza fort, qu'on l'y euſt mis de cette façon, diſant qu'il avoit envoyé l'or & le moyen de l'y attacher ſur le lieu, puis qu'on ne le pouvoit faire à Genes, par ce qu'il ſe dédoroit par les bouts, lors qu'on le chauffoit par le milieu. Il a couſté 10000 écus, qui eſt dix fois plus qu'il ne vaut. Mais c'eſt une choſe ordinaire en ce pays, que d'y voir des choſes qui ont couſté prodigieuſement & qu'on veut par là qu'on admire, comme ſi, parce qu'ils ſont mauvais Marchands, ce qu'ils payent cherement en valoit mieux. Voilà ce que je trouve à remarquer en

ce fameux *Escurial*, qui n'est accompagné que de quelques petits Parterres de quelques Fontaines; la veüe d'un costé en est assez belle, mais son terroir n'est pour la plûpart que bruyere & pierre. On a fait quelques plantages, & quelques allées; mais comme le pays est froid & venteux, les arbres n'y viennent pas trop bien. On voit quantité de cerfs dans quelques especes de parcs, mal entendus & arrangez, & dont les murailles sont basses, & ne viennent pas à hauteur d'appuy. On ne passe non plus par des endroits fort beaux en y allant, & le Roy qui y va trois fois l'année, & mesme en Hyver, n'y doit gueres avoir de divertissement; Car la neige y couvre tout trois mois durant. Voilà ce que j'ay remarqué en ces deux miracles du monde; *el Escurial del arte, y el Aranjuez de la Naturaleza, paralelos del sol de Austria, segun gustos y tiempos*, comme on en parle icy.

De-

Description de la Feste ou course des Taureaux, avec toutes les particularitez de cette rejouyssance publique, Plaisante entrée dans la place d'un Champion aussi ridicule que sa monture. En quoy consiste l'ordinaire de cette Feste. Hardiesse du Bouffon de D. Luis de Haro. Bravoure d'un paysan monté sur un Asne. Que ce divertissement est sanguinaire.

CHAPITRE XVII.

LE vingtiéme de ce mois, on vit tout *Madrid* assemblé à la grand' place pour la Feste des Taureaux ; qui est une solemnité dont on parle avec tant d'avantage, qu'on la compare aux plus beaux spectacles des Anciens. En toutes les Villes d'Espagne on en celebre plusieurs, & à la S. Jean il n'y en a pas une qui ne se rejoüysse en cette espece de divertissement. On l'estime si fort, que c'est faire un déplaisir égal à celuy, que ressent cette Nation, dés qu'on ne la prefere pas à toute autre, & qu'on ne reconnoist pas que son Roy est le plus grand du monde, quand on tesmoigne de n'en pas admirer toutes les circonstances. C'est sans doute une tres-belle vüe que celle de la place ce jour là : Elle est toute parée du plus beau monde de *Madrid*, qui se range aux Balcons qui sont tapissez de draps de diverses couleurs, & accommodez avec le plus de pompe qu'il se peut.

Particularitez de la Feste & course des Taureaux.

Chaque Conseil y a le sien tendu de velours, ou de damas, de la couleur qu'il luy plaist, & accompagné de l'Escusson de son Sceau, ou de ses Armes. Celuy du Roy est doré, & est couvert d'un dais. La Reyne & l'Infante y sont à ses costez, & sur le recoin son Favory, ou Premier Ministre. A sa droite est un autre grand Balcon, où sont les Dames de la Cour, en tous les autres il y a de toute sorte de monde. On ne voit ce jour là que femmes & hommes, qui paroissent le plus avantageusement qu'ils peuvent, aussi louë-t'on assez cherement ces Balcons, & les premiers & seconds coustent des vingt & vingt cinq écus, bien que l'on n'y ait place que pour cinq ou six personnes au premier rang. Le Roy en fait loüer pour les personnes qu'il considere, comme sont les Ambassadeurs & autres Envoyez des Princes Estrangers. Au dessous de ces Balcons il y a des échaffaux qui avancent quelques pieds dans la place, & prennent entre les pilliers des galleries. C'est où est la grande foule, chacun y loüant des places pour plus ou moins selon le poste qu'il choisit. Bien que ces Festes soient ordinaires, & qu'a *Madrid* on en celebre chaque année trois ou quatre, il n'y a pas un Bourgeois, qui ne veuille la voir toutes les fois qu'elle se fait, & qui n'engageast ses meubles plûtost que d'y manquer faute d'argent. Celle-cy se nomme la Feste de S. Isidore, Protecteur de la Ville, & c'est elle qui en fait les

frais,

frais, ce qui fait qu'elle ne passe pas pour Feste Royale. Il en couste neantmoins au Roy, car on m'a dit qu'à chaque Conseil l donne de regal ce jour là 3000 écus. Celles de la S. Jean & du mois de Septembre, sont es plus estimées, aussi entre-t-il alors dans la lice quantité de Cavaliers ou *Torreadores*, au lieu qu'en celle de S. Isidore on ne voit que des gens de pied. Il y a quatre entrées par où l'on vient à la place ce jour là, qui est toute sablée & débarrassée de ces boutiques roulantes qu'on y voit les autres jours. On y peut faire quelques tours en carrosse & à pied, jusques à ce que le Roy vienne. Avant son arrivée ses Gardes y fendent la presse, & s'y mettent en haye pour le recevoir. Cependant la foule diminüe peu à peu, & dés que leurs Majestez sont arrivées à leur Balcon, on fait sortir le monde de la place, qui alors paroist nette & vuide, & montre à plein sa beauté. Les Gardes prennent leurs postes aux quatre portes, & au dessous du Balcon du Roy. A mesme temps quatre ou cinq Alguazils bien montez, & mieux que ne devroient estre des Sergens, s'y tiennent teste unë : & dés que le Roy le leur commande, celuy qui a l'Intendance des Chariots, va les faire partir du long de la place où ils sont rangez. A mesme temps on ne voit que tonneaux & oüaires, qui y sont dessus qui dégorgent de l'eau si bien ménagée, qu'elle arrose également toute la place ; cela estant fait, aussi tost ils s'écou-

Plaisante entrée d'un Champion aussi ridicule que sa monture.

s'écoulent par les quatre portes, & on introduit ceux qui veulent combattre les Taureaux, & apres on ferme les portes. Il entra d'abord parmy ces braves Champions un homme de *Valladolid*, monté sur un Taureau qu'il avoit dressé & accoûtumé à la selle & à la bride. A son costé il avoit un homme à pied qui portoit sa Lance, il alla tout droit où estoit le Roy, & apres luy avoir fait une profonde reverence, il voulut montrer ce que sçavoit faire son Taureau. Il le fit galloper & le fit tourner à toute main; mais cét animal peu souple, enfin ennuyé de la longueur du Manége, se mit à ruer avec tant de violence, qu'il jetta le pauvre paysan par terre, qui sans s'étonner de son malheur, courut apres son Taureau qui s'enfuyoit. Les risées & les huées de tout le monde l'accompagnerent jusques à ce qu'il l'eut repris; Mais elles recommencerent apres qu'un Alguazil eust pris les clefs du lieu, où estoient enfermez les Taureaux sauvages, que *Dom Luis de Haro* luy jetta selon la coûtume, qui porte, que le Roy les donne à son Favory, & celuy-cy les jette du Balcon aux Alguazils, car dés qu'on eust lasché un de ces farouches animaux, & que tout furieux il venoit contre son semblable, ainsi apprivoisé, & en harnaché, il prenoit la fuite sans entendre ny bride ny talon, & rendit impossible le combat à son Maistre, qui estoit ajusté pour le commencer la Lance à la main. Tellement que n'y ayant ja-

jamais pû reüſſir, & n'ayant fait qu'apprester à rire aux aſſiſtans, il ſe retira apres diverſes tentatives, ſans coup ferir, bien que ſon Taureau & luy, en euſſent receu quelques-uns des autres qui ne fuyoient pas le choc, mais couroient le chercher. L'ordinaire de la Feste consiste en ce qu'on laſche un Taureau apres l'autre, qui ſelon qu'il eſt plus on moins farouche, court avec precipitation contre ceux qui ſont dans la lice; Auſſi-toſt il donne la chaſſe à tout le monde, & ceux qui courent moins fort que les autres; ſe jettent par terre, quand ils ne le peuvent éviter, ou luy oppoſent leurs manteaux ou chappeaux. Il paſſe pardeſſus ceux qui ſont par terre ſans leur faire aucun mal, parce qu'en donnant ſon coup, il ferme les yeux, & n'attrape le plus ſouvent que l'air, ceux qui luy oppoſent des manteanx ou des chappeaux evitent ſon coup, & arreſtent ſa furie qu'il croit avoir bien employee, pourveu qu'il attrappe quelque choſe. Tout cecy n'eſt que le badinage de la Feſte, le ſerieux & l'endroit où paroiſt l'addreſſe, s'y fait voir par le dardement de quelques fleches ou petits javelots, que les plus adroits plantent entre les cornes du Taureau, avec une agilité admirable, car s'ils n'en avoient beaucoup, cette beſte en furie les mettroit en pieces. Un Barbier s'y fit remarquer, car il n'y en avoit point qui tiraſt mieux ſon coup. A meſme temps que le Taureau ſe ſent piqué par ces jave-

En quoy conſiſte l'ordinaire de la Feſte.

velots, qui pour estre soustenus & mieux portez de l'air, sont aislez de papier rouge, il entre en plus de fougue, se tourmente, s'efforce, & s'enfonce tousiours plus avant le fer qui le pique. On dit que ces animaux ont entre les cornes un petit endroit si delicat & si tendre, que quand on les y atteint, le coup leur est mortel; & il s'est trouvé de ces Champions qui l'ont si bien choisi, que d'un seul coup ils ont tué le Taureau. Quand on l'a assez harcelé & lassé, & qu'il commence à perdre vigueur, les Trompettes sonnent, & c'est un signal qu'on le peut déjarreter. Aussi-tost on luy darde aux jambes des épieux, & on met la main à l'épee & au coutelas, & on tasche de l'atteindre aux jambes de derriere, & de luy couper les nerfs. Dés qu'il est trébuché ou qu'il ne va que de trois jambes, on voit pleuvoir de tous costez des coups d'estoc & de taille, qu'ils nomment *Cuchilladas*, sur ce pauvre animal. C'est oû le petit peuple fait voir son humeur sanguinaire; car ceux qui y peuvent atteindre ne se croiroient pas fils de bon pere, s'ils ne plongeoient leurs dagues dans le sang de cette beste. Chacun s'en retire, *quasi re bene gestâ*, & s'épanoüit la ratte dans cette place, s'il est sur les rangs & sur l'échaffaut, ou s'il est au premier banc & en un endroit d'où il puisse luy pousser quelque botte. Aussi tost qu'il ne remue plus, des mulets viennent au galop le traisner hors

hors de la lice, & on en lasche un autre. On en fit perir ce jour là une vingtaine, qui tous eurent la peau si déchiquetée, qu'elle ne pouvoit servir qu'à faire des cribles. On lasche quelquefois des chiens contre les Taureaux, quand il y a trop de peine & de danger à les joindre : Et alors il y auroit plus de plaisir, si à mesme temps que les chiens les tiennent saisis, on ne les perçoit point de coups pardevant & par derriere. Le seul homme à cheval, qui parut en cette Feste, fut le Bouffon de *Dom Luis de Haro*, qui se montra aussi à *Aranjuez*. Il donna un coup de Lance assez à propos, mais de peur qu'il ne luy arrivast quelque malheur, le Roy le fit aussi-tost retirer. Pour cette sorte de combat, il faut estre à cheval à la Genette, à étriers courts, & non pas à la Stradiotte, ou à la Françoise, car on courroit risque d'avoir une jambe emportée par un coup de corne. Le cheval ne doit pas estre dressé, mais seulement estendre bien les talons, & avoir bonne bouche. Aux Festes où il y a des Cavaliers, ceux qui ont des chevaux qui ont des qualitez, ne peuvent s'excuser de les prester, & souvent ils y perissent, sans que par honneur ils puissent pretendre d'en estre dédommagez.

Hardiesse du Bouffon de D. Luis de Haro.

A la honte de tous ces Cavaliers en cette Feste, qu'on dit n'estre que pour les paysans, il en parut un monté sur un asne, qui au commencement fut renversé par le Taureau ; mais

Bravoure d'un paysan monté sur un asne.

mais ayant repris cœur, & ſon ſot animal, il l'attendit ſi à propos, qu'il luy donna un grand coup entre les cornes, & le bleſſa ſi cruellement qu'il en ſaigna à gros boüillons. Apres cette brave action, il alla demander le Taureau au Roy, qui le luy donna, & il ſe retira avec ce beau prix, plus content que s'il avoit eſté couronné de Lauriers. Souvent le Taureau ſe jette ſur les Gardes qui ſont plantez le long de la place, avec leurs hallebardes & gouges dardantes, s'ils tuent le Taureau, il leur appartient. Ils en furent deux fois renverſez, mais ils ne remporterent ny prix ny victoire, s'eſtant laiſſé paſſer ſur le ventre au Taureau, qu'ils devoient avoir fait mourir à leurs pieds. Les Alguazils, ou Sergens ſont remarquables ſur leurs belles ſelles à piquer en broderie, montez ſur des chevaux tous couverts de rubans & de houpes : Ils fuyent tous les endroits, où viennent les Taureaux, & ce n'auroit point eſté un petit plaiſir pour toute l'aſſemblée, s'ils en euſſent un peu eſté bien attaquez ; au moins on le ſouhaittoit fort, mais ils eſtoient ſi prompts à fuyr qu'ils échappoient toûjours leurs cornes, bien que peut-eſtre ils portent celles qui ſont ſi communes à *Madrid*.

La grande ſolemnité ne commence que l'apreſdinée, mais le matin on court cinq ou ſix Taureaux pour ceux qui ne s'y pourroient pas trouver. On n'y obſerve pas ce meſme ordre, & dans la confuſion du monde qu'il

y

a dans la place, souvent il y arrive des malheurs. On m'a dit que le matin de cette Feste, il y eust beaucoup de personnes blessées, & une tuée d'un coup de corne, qui luy fit sauter la cervelle, l'ayant prise par un œuil. On ne finit la Feste que lors qu'on ne voit plus, & ce jour là chaque Galant donne un Balcon & la collation à sa Maistresse. Pendant nostre sejour à la Cour nous visines la Feste du combat de Taureaux, qui avoit esté donné au Comte de Fiesque & à Monsieur de Mazerolles agens du Prince de Condé. En tout ce divertissement on remarque une certaine cruauté inveterée qui est venue d'Afrique, & qui n'y est pas retournée avec les Sarrasins, car ce n'est pas le grand plaisir du commun des Espagnols que de combattre le Taureau, la canaille n'en a point d'égal à celuy de répandre son sang. A Alger & à Tunis on celebre de semblables Festes, mais avec plus de pompe, à ce qu'on m'a dit.

Que ce divertissement est sanguinaire,

Pro-

Procession de la Feste-Dieu. Marche du Roy, de ses Conseils, & autres personnes en cette Ceremonie. Des Geans & Geantes de carton. Du Serpent appellé la Tarasca. Terreur panique causée par les Geans de carton crûs Diables par des Muletiers. De la representation des Autos ou Comedies spirituelles.

CHAPITRE XVIII.

SI les rejouyssances publiques, que les Maures introduisirent en Espagne, lors qu'ils la possedoient, y sont restées apres qu'ils ont esté chassez, on a encore retenu dans l'Eglise quelque chose de leur superstition en la Feste-Dieu, qu'on nomme *del Corpus*. Le vingt-septiéme May nous en vismes toutes les Ceremonies, & il n'y en a point en Espagne, qui en traisne tant que celle-cy, & qui dure plus long-temps. On la commence par une Procession, dont les premiers rangs sont entremêlez de divers hauts-bois, de quantité de tambours de Basques, & de castagnettes. On voit un gros de quelques personnes habillées de diverses couleurs, qui au son de ces instrumens s'en vont dansant, sautant, & gambadant avec autant de badinerie, que si l'on estoit à Caresme-prenant. Le Roy se rend é l'Eglise de *Sante Maria*, qui n'est pas loin de son Palais, & apres y avoir oüy la Messe, il

Procession de la Feste Dieu.

l en sort le cierge à la main, estant precedé d'un Tabernacle d'argent, où est la sainte hostie, des Grands d'Espagne, & de tous ses divers Conseils. Ce jour là ils vont tous sans observer de rang pour oster toute contestation; tellement que les Conseillers *de la Hazienda*, marchent avec ceux *de las Indias*, & pour cette raison, on fait filer les corps l'un à costé de l'autre. Au devant de tous ces Conseillers, & de quelques autres personnes, on fait marcher des machines de Geans, c'est à dire, de certaines Statuës de carton, portées par des hommes, qui sont cachez sous les cotillons. Il y en a de diverses figures & assez affreuses. Elles representent toutes des femmes, horsmis la premiere, qui n'est qu'une grosse teste peinte & figurée, appliquée sur celle d'un petit homme, qui luy donne le branle & le mouvement; & ainsi elle ne paroist que celle d'un Colosse sur le corps d'un Pigmée, Parmy ces Monstres fantastiques, il y en a ceux qui representent deux Geantes Maures ou Ethiopiennes, s'il en faut croire à ce que le peuple en dit & le nom qu'on leur donne, elles sont nommées *hijos de los vezinos* ce sont des inventions des habitans du pays, qui sont si amoureux de ces enfans grotesques, qu'il n'y a point de bourgade qui n'ait les siens. On les croit nez du temps du Roy Mammelin, puis qu'on les appelle autrement *Mamelinas*, du nom de ce Roy Goth ou Maure qui a regné en Espagne, On m'a

Marche du Roy, de ses Conseils. & autres personnes en cette Ceremonie.

Des Geans & Geantes de carton.

parlé

Du Serpēt appellé la Tarasca.

parlé d'une autre machine épouvantable qui roule ce jour là, on la nomme la *Tarasca*, du nom d'un bois qu'on veut avoir esté autrefois en Provence, au lieu où est aujourd'huy vis à vis de Beaucaire, sur le bord du Rhosne, la ville de Tarascon. On tient qu'il y eust autrefois un serpent, qui estoit autant ennemy du genre humain, que celuy qui seduisit nos premiers parens au Paradis terrestre, & que les Anciens ont nommé *Behemoth*. On conte que sainte Marthe en triompha avec les liens de sa ceinture, par les Oraisons continuelles qu'elle en addressa à Dieu. Quoy qu'il en soit de la Fable ou de l'Histoire, cette *Tarrasca*, à ce qu'on m'en a dit, est un Serpent sur des rouës en forme de femme, d'une grandeur enorme, d'un corps plein d'écailles d'un ventre horrible, d'une queuë large, a pieds courts, à ongles crochuës, à yeux épouvantables, & à gueule beante, d'où sortent trois langues, & des dents pointuës. On promene cét épouvantail de petits enfans, & ceux qui sont cachez sous le carton & le papier, dont il est composé, le font agir si adroitement par quelques machines, qu'il enleve le chapeau à ceux qui le regardent en niais, & les paysans simples en conçoivent de la peur, & s'ils y sont attrapez, deviennent la risée du peuple. Ceux qui racontent les merveilles de ce sot badinage, asseurent qu'une Ville ou Bourg, ayant mandé de chez ses voisins six de ces Geans de papier, deux Pigmées, & la Ta-

Terreur panique. causée par les Geans de carton crûs diables par des Muletiers.

Tarasca, pour s'en servir à la Feste-Dieu. Il arriva que ceux qui avoient à les faire danser, s'estant mis dedans, & les portant comme l'on fait à Procession, & pour s'entretenir par le chemin, marchant deux à deux, furent rencontrez par une Compagnie de Muletiers & de Voiturins. Ce fut de nuit, & à la lueur de la Lune, qu'ils virent de loin ces monstres imaginaires, qui marchoient avec assez grand bruit, en riant, raillant & se réjoüissant, pour se divertir pendant deux ou trois lieües qu'ils avoient à faire, pour se trouver au commencement du jour au lieu où se devoit celebrer la feste ; sans penser à la folie du jour suivant, ils prirent l'épouvante d'une telle façon, que la peur s'augmentant plus ils regardoient ces fantosmes, ils se mirent à fuir de toute leur forces. Les hommes qui les amenoient, ayant remarqué qu'ils leur avoient fait peur, quitterent leurs masques, sortirent de leurs machines pour les r'assurer, & se mirent à courir apres eux pour les r'appeller à leurs mulets & à leurs charges, mais ils ne firent que redoubler leur espouvante & haster leurs pas, qui aydez des ailes de la peur les porterent à travers champs en un Village, où ils firent mettre tout le monde en armes, pour aller purger le païs des voleurs de grands chemins, qui ressembloient à de vrais Diables, tant ils estoient affreux. Cependant tous les vrais corps sortis de leurs étuis, voyant qu'ils

Terreur panique, causée par les Geans de cartō crues diables par des Muletiers.

eſtoient demeurez maiſtres de toute la charge de ces Muletiers, commencerent à la viſiter, & y ayant trouvé du vin, ils en mirent en perce quelques oüaires, & burent ſi bien qu'ils tomberent étendus ſur leurs grands moules, & y demeurerent juſques au matin, *vino ſomnoque ſepulti.* Les Muletiers ayant armé tout le Village, & y amenant la Iuſtice, trouverent, que ſi leur peur n'eſtoit pas venuë d'une pure illuſion, il y avoit eu une terreur plus que panique, & tous ces Villageois, ſe mettant à ſe moquer d'eux, acheverent de boire leur vin, pour recompenſe de la peine qu'ils leur avoient donnée. Au lieu où l'on devoit celebrer la feſte, on attendit long-temps ces effroyables marmouſes, qui n'y purent arriver à temps, & qui par l'excuſe qu'ils apporterent, en racontant ce qui leur eſtoit arrivé, interrompirent toute la Proceſſion, la changeant en un peloton de monde, qui abandonnoit la Croix & la Banniere, pour les oüir raconter leur avanture. La plus agreable poſture de ces Mammelins, que jay veüe à Madrid, eſt une reverence qu'ils font, quand ils viennent devant le Balcon où eſt la Reyne, & quelques ſauts perilleux auxquels les danſeurs font paroiſtre toute leur addreſſe. Quand le Roy paſſe devant celuy, où eſt la Reyne, il luy fait une reverence & un ſouris, & la Reine & ſa fille, qui ſont aſſiſes ſe levent avant qu'il approche, pour luy rendre

dre son salut. La Procession file jusques à la place, & revient par la grand ruë où *Calle Mayor*, qui ce jour la est tres bien parée par le divers tapis qui ondoyent à ces Balcons, qui sont remplis de femmes & d'hommes de toutes conditions. La foule est si grande dans les ruës, que difficilement y peut on marcher, & avec peine peut on revenir à *Sancta Maria*, où se finit la Procession.

Nous estant retirez, nous fûmes au Palais, où nous vismes revenir le Roy, la Reyne, l'Infante, & les Dames de leur suite. On n'y remarqua rien de plus que ce que j'ay dit, sinon que comme ce jour cy presque tous les Espagnols prennent l'habit d'Esté, de mesme toutes les Dames estoient habillées de neuf assez richement, & toutes de diverse façon & couleur. L'apresdisnée sur les cinq heures, on representa les *Autos*. Ce sont des Comedies spirituelles entremélées de divers entre-medes assez ridicules, pour assaisonner ce que le serieux de la piece a d'ennuyant. Les deux bandes de Comediens, qui sont à Madrid, ferment en ce temps leurs theatres, & passent un mois à representer de ces pieces saintes. Ils le font en public sur des theatres, qui sont dressez exprés dans les ruës, chaque jour sur le soir, ils sont obligez d'aller joüer devant la maison du President de quelque Conseil. Ils commencent par celle du Roy, le mesme jour de la Feste, y ayant pour cét effet un eschaffaut

De la representation des Autos, ou Comedies spirituelles.

dreſſé avec un daiz, ſous lequel ſe mettent leurs Majeſtez. Le Theatre eſt au pied de ces Eſchaffauts, & parce que les Comediens repreſentent le dos tourné à l'Aſſemblée, qui eſt dans la place, on y roule des maiſonnettes peintes, qui environnent le Theatre où ils peuvent s'habiller, en ſortir, & s'y retirer au bout de chaque Scene. On continuë cecy quelques jour, chaque Preſident ayant le ſien, & ſon eſchaffaut & theatre dreſſé devant ſa maiſon. Avant qu'on y repreſente ces *Autos*, toute la badinerie de la Proceſſion y ſaute & danſe, & les machines gigantines y divertiſſent le peuple; ce qui me ſurprit en celuy que je vis de loin repreſenter au vieux *Prado*, eſt, qu'en la rüe, & à l'air on a des flambeaux pour ces pieces, & qu'aux theatres fermez & journaliers, on ne joüe pas à la clarté des chandelles, mais à celle du Soleil. Toute cette badine devotion paroiſt encore plus groteſque à ceux qui la voyent, que je ne le ſçaurois repreſenter; auſſi ſert-elle à confirmer ce que ſouvent j'ay remarqué, que les Nations les plus graves & les plus ſages, comme eſt l'Eſpagnole, ſont celles qui ſont les plus folles, quand elles ſe mettent à ſe réjoüir, tout de meſme que les avares deviennent ſouvent prodigues, quand ils entrepennent de feſtiner.

L'hoste de l'Autheur fraudant les Fermiers du Roy, est surpris par les Alguazils. La Justice fort à craindre en Espagne. Le procez de la fraude accommodé. Vol & assassinat en la maison d'un Assentiste ou Maltotier. Punition legere de ce crime. Esclaves en Andalousie. Traitement cruel des Espagnols aux Indiens. Grand profit que tire le Roy de Portugal du commerce des Negres. Particularitez du trafic des Indes & de l'Andalousie, Biscaye, & autres Provinces. L'Espagne manque d'Artisans. Grand nombre d'Ouvriers Estrangers pour suppléer à ce deffaut des naturels.

CHAPITRE XIX.

Le lendemain de la Feste des Taureaux, les Alguazils vinrent à nostre logis y prendre note des privisions de viande que nostre hoste y avoit, & de la quantité des poulets qu'il engraissoit. Ils l'interrogerent de ce qu'il faisoit de tout cela, & où il l'avoit acheté, il leur répondit que nous luy donnions de l'argent tous les jours, & qu'il nous achetoit nos vivres. Mais ces raisons ne luy pouvoient pas servir, puis qu'il est deffendu par les loix, de tenir toutes ces provisions, & qu'on soupçonne qu'un homme qui tient maison garnie, en traitte son monde, ce qui n'est pas per- *L'hoste de l'Autheur fraudant les Fermiers du Roy est surpris par les Alguazils.*

 mis;

mis ; Outre qu'on avoit des témoins qui dépoſoient qu'il envoyoit à manger dehors à du monde de la Compagnie qui eſtoit malade, & qu'il alloit acheter dans les dépenſes particulieres de *Dom Lüis de Haro*, & autres, qui ſont toutes choſes fort deffendues ; La raiſon pour laquelle on ne permet point d'auberge ny de penſions dans *Madrid* & dans toute l'Eſpagne, ſemble aſſez eſtrange, quand on dit que le pays eſtant peu fertile c'eſt pour ne le point affamer, & ne voir pas les halles degarnies par ceux qui traitteroient ; car il me ſemble, qu'eſtant permis au monde de faire acheter ce qu'il voudra & autant qu'il voudra, pour veu que ce ſoit par ſon Valet, que le meſme inconvenient s'y doit trouver. Cependant c'eſt une Juſtice à fuyr que celle d'Eſpagne, ſur tout quand les Sergens s'en meſlent ; car pour un rien & une vetille ils ſaiſiſſent & emportent tout, & mettent un homme en priſon, ſans qu'il en ſorte qu'à force d'argent, ſoit qu'il ait droit ou tort, ſur tout ſi l'on ſçait qu'il a de l'argent. Les témoins apoſtez ne manquent pas, & les voiſins auroient depoſé contre noſtre hoſte par envie qu'ils luy portoient. Son bonheur fut, qu'eſtant locataire d'un Alguazil, ce Sergent s'entremit auprés de ſes Confreres, & moyennant quatre piſtoles, les porta à déchirer le procez verbal, & à ne le point mener en priſon comme ils eſtoient preſts de le faire en ayant receu l'ordre. Par où l'on voit que tout eſt icy ve-

La Juſtice fort à craindre en Eſpagne.

Le procez de la fraude accommodé.

venal. Il eſt vray que ſi ce trait des Alguazils eſtoit ſceu, ils courroient fortune d'aller aux Galeres. C'eſt un chaſtiment auquel ſe tourne preſque toute ſorte de peine en ce temps qu'on a grand beſoin de Forçats.

Un Aſſentiſte, c'eſt à dire un de ces Maltotiers ou Partiſans de levées de gens de guerre, ou de deniers pour le Roy, fut dernierement attaqué par des Voleurs dans ſa chambre; on en prit un qui declara tous les complices, entre leſquels ſe trouva un Moine Recolect, bien qu'ils luy euſſent porté le poignard à la gorge, & qu'ils l'euſſent fort bleſſé à la teſte, on condamna l'apprehendé aux Galeres, apres avoir eu le foüet, & le Moine à paſſer ſa vie entre quatre murailles au pain & à l'eau. Pour obtenir qu'on les punit, il a eu de la peine, eſtant Eſtranger, peu appuyé, & mal inſtruit des Coûtumes du Pais. Il eſt natif de S. Omer, mais il demeure à Londres, d'où il a envoyé des Irlandois pour ſervir en Catalogne. On envoye auſſi aux Galeres les François qu'on prend ſur Mer, & ils ne peuvent en ſortir, s'ils ne mettent en leur place un homme, ce qui couſte beaucoup, car il faut trouver à acheter quelque Negre qui ſoit Eſclave.

Vol & aſſaſſinat en la maiſon d'un Aſſentiſte.

Punition legere de ce crime.

Le commerce des Indes à reſtably en ce pays le droict de ſervitude, tellement qu'en Andalouſie l'on ne voit preſque point d'autres Valets, que des Serfs. Ils ſont la plûpart

Eſclaves en Andalouſie.

Maures, ou tout à fait noirs, de là vient le Proverbe, *no assi se tratan los hombres blancos.* Par la loy du Christianisme, ceux qui l'embrassent devroient estre affranchis, mais l'on ne l'observe point en Espagne, & ces pauvres miserables pour se faire Chrestiens, ne devienent pas francs. Aux Indes ils sont encore plus cruellement traitez, car on y est accoûtumé à l'inhumanité depuis un si long temps, qu'on y domine avec toute la rigueur imaginable contre ces pauvres malheureux, qui le sont seulement par ce qu'ils ont des mines d'or & d'argent, qui composent la grandeur & le bonheur de ceux qui les ont assujettis. On ne sçauroit croire, combien grand est le nombre de ceux qui sont morts à déterrer ces métaux, il est tel qu'on m'a assuré qu'on ne trouve plus de monde pour ce mortel exercice, & pour la culture des vignes qui sont au Perou. Outre que les mines en font tant perir, on rapporte que le vin qu'on debite en ce pays-là, y cause tant de maladies, que la plûpart des Indiens en meurent. Ils aiment cette liqueur avec tant de passion, qu'ils n'épargnent rien pour en avoir; & les Espagnols pour tirer l'or & l'argent qu'ils peuvent avoir caché, leur en portent vendre, par où ils les ruinent de biens, de santé & de forces pour le travail: & il me souvient d'avoir leu dans un Livre intitulé *las excellencias del Espgñol*, quatre ou cinq Chapitres, où l'Autheur montre les dommages

Traitement cruel des Espagnols aux Indiens.

ges

ges que reçoit le Roy, & tout le traffic des Indes par les vignes qu'on a plantés au Perou, & repete souvent que le vice de tous les Indiens Occidentaux, sans en excepter aucun, estant de boire jusques à s'enyvrer, il en perit une grande quantité par la boisson du vin, qui n'est point comme la *Chicha*, qui est faite de maiz & mieux proportionnée à leur temperamment : Outre que les Espagnols, pour y gagner plus, & en le donnant à meilleur marché, en avoir plus de debit, le leur falsifient & le leur distribuent quelquesfois si nouveau, que par ses mauvaises qualitez, il les tuë. Ainsi le nombre des Indiens s'est diminué de telle façon, que depuis long temps, on n'en a pas pour travailler aux vignes,, & aux mines du Perou. On se sert de Negres qu'on va acheter en Guynée, & au Royaume d'Angola. Par où le profit en est beaucoup diminué, car un Negre y couste des 50 ou 60. écus, & depuis que le Portugal s'est étably un Roy & que tous les pays des Indes, où il estoit le plus fort en Colonies l'ont aussi reconnu, on n'a plus la commodité des Negres à si bon marché, car outre les soixante pieces de huit d'achapt, le Roy de Portugal y a mis un impost, aussi fort que le prix qu'ils coustent, tellement qu'un Negre n'arrive pas à Cartagene, où l'on les débarque qu'il ne couste aux Espagnols plus de 200. écus. On ne sçauroit croire combien est grand le profit qu'en tire le Roy de Portugal, &

Maiz, est le grain qu'on appelle bled de Turquie.

Grand profit que tire le Roy de Portugal du commerce des Negres.

Particularitez du commerce des Indes, de l'Andalousie, de Biscaye, & autres Provinces.

ceux qui en ſçavent le trafic, aſſurent qu'il monte à quelques millions d'or par an. Cette conſideration, & quelques autres que j'ay touchées autre part, me font connoiſtre ce qu'on m'a ſouvent dit à *Madrid*, que ce grand threſor des Indes eſt plûtoſt celuy des particuliers & des Eſtrangers, que du Roy d'Eſpagne; & à preſent qu'on attend les Gallions plus riches qu'ils ne viendront de longtemps, puiſque le Vice-Roy retourne; On tient que les trois quarts de ce qu'ils apportent ſont pour des Marchands eſtrangers, & que le Roy & les Eſpagnols naturels n'y auront pas trois millions d'or pour leur compte. Ceux qui gouvernent les affaires de ce pays la, font fort bien les leurs, & le Comte de *Pigneranda*, qui eſt Preſident du Conſeil, tire de grandes ſommes pour les licences qu'il donne aux Marchands François. J'en ay connu un, qui pour en avoir une pour tirer cent cuirs de l'Iſle de S. Domingo de deſſus les Gallions qu'on attend, a donné dix piſtoles. Ce n'eſt pas qu'on ne fraude beaucoup en ce qui eſt de ces licences, & que la plûpart des François qui trafiquent en Eſpagne, n'en emportent tout ce qu'ils veulent, & n'y apportent de meſme toutes leurs marchandiſes, en ſe diſant Walons, Bourguignons, Lorrains, ou Flamans. Pour cette raiſon on avoit conſeillé au Roy de leur laiſſer le trafic libre, & d'oſter le droict des licences & l'impoſt du dixiéme denier, ſur toutes les marchandiſes qui

vien-

viennent de France ; luy remontrant qu'il en auroit plus de profit, parce que ſans fraude il ſeroit payé des droits ordinaires, au lieu que pour éviter ce dixiéme, les Marchands s'entendent, & un qui a de la marchandiſe de France, fait atteſter par d'autres qu'elle eſt Flamande ou Angloiſe, & ainſi ne paye que l'ordinaire, & le plus ſouvent ils ſont ſi adroits qu'ils fraudent & du dixiéme, & de l'ordinaire de l'Impoſt.

Leur commerce eſt principalement dans l'Andalouſie, & ils y ont trouvé un lieu de franchiſe qui leur eſt auſſi commode que Cadis, à ſçavoir *el puerto de Santa Maria*, petite Ville appartenante au Duc de *Medina Celi*, qui les y protege, & y attire un grand trafic, aux dépens des Villes de Seville & de Cadis.

Du temps que la France eſtoit en paix avec l'Eſpagne, le commerce eſtoit plus difficile qu'à preſent, parce qu'il y arrivoit peu de marchandiſes qu'on ne confiſquaſt ſous pretexte qu'elles venoient de Hollande. On avoit un ou deux témoins apoſtez, qui dépoſoient qu'elle n'eſtoit point marchandiſe de France, mais d'Hollande, & auſſitoſt le fiſc ſe l'appropríoit. Le temps & l'abdreſſe ont remedié à ce mal, & il n'y a plus perſonne qui oſaſt témoigner contr'eux qui ne s'en trouvaſt mal ; un preſent de quelque chapeau de caſtor ou autre marchandiſe eſtimée, les met ſous la protection de quelque Grand, qui feroit mal paſſer le temps à ces

témoins. Aussi peut on dire que l'Espagne ne se peut guere passer du commerce de France, non seulement du costé de la Biscaye & de l'Arragon, où il a esté presque tousjours permis, mais mesme par toute l'Espagne où on l'a voulu deffendre, car la Provence a tousiours entretenu ses correspondances au Royaume de Valence, par la pure necessité qu'on a de ses denrées; & par la mesme raison la Bretagne, la Normandie & les autre Provinces qui sont sur la mer Oceane ont tousiours envoyé les leurs à Bilbao & à Cadis. Je ne parle pas des bleds, & des étoffes de toutes sortes qu'on y apporte de ce pays la. Il en vient jusques à de la quincaille, & des lames d'épée, par où j'ay appris que c'estoit un abus de croire, qu'aujourd'huy les bonnes viennent d'Espagne. Depuis qu'on n'en travaille plus à Tolede, on ne se sert icy que des Estrangeres, hors quelques unes qui viennent de la Biscaya, mais qui sont fort cheres.

L'Espagne manque d'Artisans.

De plus on ne sçauroit croire combien grande est la perte que fait l'Espagne faute de Manufactures. Il y a si peu d'Artisans en toutes les Villes, que les Ouvrages en sortent pour estre travaillées ailleurs; ainsi les laines & les soyes en sont transportées toutes cruës, & l'on en fait des draps en Hollande, en France & en Angleterre, qu'on leur vend apres bien cher. La terre mesme n'y est pas toute cultivée par des gens du pays: au temps du labourage, des semailles & de la recolte

il

il leur vient quantité de paysans du Bearn & d'autres endroits de France, qui gagnent beaucoup d'argent, pour leur mettre leurs bleds en terre & pour les recueillir. Les Architectes & Charpentiers y sont aussi pour la plûpart estrangers, qui se font payer au triple de ce qu'ils gagneroient en leur pays. Dans *Madrid* on ne voit pas un porteur d'eau qui ne soit Estranger, & la plûpart des Cordonniers & Tailleurs le sont aussi, & l'on tient que le tiers de ce monde n'y vient que pour y amasser une piece d'argent, & puis s'en retourner chez soy; mais il n'y en a point qui gagne tant que les Massons, les Architectes, & les Charpentiers. Presque toutes les maisons ont des fenestres de bois, & un Balcon qui avance sur la rüe. On n'y voit point de vitres, & je crois qu'en Hyver on se sert de chassis. De cinq en cinq ans il faut renouveller les bastimens dont on ne fait à chaux, & à sable que le devant, les costez & le derriere estant ordinairement de terre.

Grand nombre d'ouvriers estrangers. pour suppléer au defaut des naturels.

Droict du Roy sur les maisons de Madrid. Subtilité de l'air de cette Ville. Bonté de ses eaux. Reglement de police. Lumiere deffenduë dans les ruës pendant la nuict. Les grands Seigueurs se font servir à genoux. Dom Lüis de Haro se fait rendre cét honneur par Christoual, & par Dom Fernando de Coutreras. Le Roy monte seul ses chevaux. Bastards des Roys n'entrent jamais dans Madrid. Raison de cette Coûtume. Les Espagnols tres jaloux dans les matieres d'honneur, & dans leurs amours.

CHAPITRE XX.

Droit du Roy sur les maisõn de Madrid.

LE Roy au un droit sur les maisons, que l'on bastit à *Madrid*, qui luy vaut beaucoup. C'est que le premier étage de chacune luy appartient, & si l'on ne le rachete, il peut le vendre à qui bon luy semble ; d'ordinaire les proprietaires mesmes se l'acquierent, ou bien s'ils n'en ont pas le moyen, ils ne bastissent que l'appartement bas. De là vient qu'à *Madrid* on voit tant de petites maisons, & qui n'ont point de degré que pour monter au galetas. L'Architecture la plus estimée est celle qui est accompagnée de quelques tours. Il n'est pas permis d'en bastir plus d'une, & si l'on en veut faire deux, il faut en obtenir le pouvoir. On raconte qu'un homme qui croyoit que difficilement il l'obtiendroit, s'avisa

visa de ne la demander que pour une ce qu'on luy accorda facilemēt, la deffence n'estant que de deux ou de plusieurs. Aussi-tost il en fit élever deux, & quand on le rechercha, il ferma la bouche à ceux qui l'en blasmoient, disant qu'il étoit permis à tout le monde d'en faire une, & que de l'autre il avoit concession particuliere de la main du Roy, & de son Conseil. C'est une chose connuë que *Madrid* n'ayant point de ruisseau qui amene les immondices, ny d'égout qui les reçoive, on jette tout dans les rues : mais c'est une merveille de voir, que l'air y est si vif & si penetrant, qu'il consume tout dans un moment, ayant cette proprieté aussi desseichante & corrosive, s'il faut ainsi parler, que la chaux qui mange le corps sans que on en sente la pourriture ; en effet j'ay souvent rencontré dans les rües des chiens & des chats morts qui ne puoiont point, on peut juger par là qu'on a eu raison de choisir ce lieu pour la demeure des Roys, puisque l'air n'y est pas seulement difficile à se corrompre, mais de plus il oste la cause de la corruption mesme, par une resolution des qualitez elementaires aussi prompte qu'imperceptible. Anciennement on y envoyoit les Reynes pour y faire leur couches, afin que les Princes en naissant y respirassent un air qui n'a point de semblable pour sa pureté. On a conferé ses eaux avec beaucoup d'autres, & l'on en a point trouvé de si legeres. Le Cardinal Infant en-

Subtilité de l'air de Madrid.

fai-

Bonté de ses eaux. faisoit porter en Flandres, & l'on avoit soin de luy en embarquer des Tonneaux de celle mesme que boit le Roy, dont la source est hors de la Ville. Comme les ruës sont les égouts generaux, on seroit sujet à y estre arrosé, s'il estoit permis de ietter à toute heure par les fenestres ce qu'on ne veut point dans les maisons ; mais depuis qu'il est jour iusques à dix heures du soir il est deffendu, sous peine pecuniaire, de rien verser. Et il me souvient d'avoir veu une femme qui s'en oublia, que les Sergens qui veillent à ces petits profits, allerent aussi tost mettre à l'amande, qui est de soixante reaux de billon, c'est à dire de cinq écus. Quant on va de nuit, on ne porte point de flambeau, ny de chandelle, & je n'en ay point veu à personne, de quelque façon qu'il allast, soit en carrosse, à cheval ou à pied ; il n'y a que les grandes Dames qui s'en servent, & principalement celles de la Cour, qui font alors monstre du nombre de leurs Estafiers. Les femmes sortent icy avec plus d'éclat que leurs maris, car outre la quantité d'Officiers qui sont autour de leurs chaises, elles ont toûjours un Escuyer à cheval qui les suit ; en toutes les grandes maisons les Estafiers n'entrent point en la chambre de leurs Maistres, ny mesmes en leur appartement ; ils s'y font servir par leurs Pages, Gentilshommes & autres Officiers. Et lors qu'ils y sont appellez, & que leur Maistre leur veut commander

Reglement de police.

Lumieres deffenduës dans les rües pendant la nuit.

de

de bouche quelque chose, ils se mettent à genoux devant eux. Cette Coûtume a passé plus avant dans la maison du Favory, car on m'a assuré que quand *Dom Lüis* donne audience où *Christoval* son Secretaire sert d'Interprete, il se met à genoux, mais ce qui est de plus surprenant est que *Fernando de Contreras*, qui n'est point son domestique, mais Officier du Roy, & le plus consideré de ses Secretaires d'Estat, comme celuy qui a *el despacho universal*, luy rend ce mesme honneur. Il est vray que pour le respect qu'on rend au Roy & à ceux qui l'approchent, on a quantité de petites coûtumes toutes extraordinaires, & entr'autres on a celle-là, que personne ne monte jamais un cheval quand le Roy s'en est servy : Et l'on raconte qu'apres la prise de Barcelonne, en la Cavalcade que sa Majesté fit à *l'Atocha*, le Duc de *Medina de las Torres*, luy envoya presenter son beau cheval qui est si fameux à *Madrid*, mais le Roy le renvoya, disant *Seria lastima*, c'est à dire que ce seroit dommage qu'il le montast, puisque par là il deviendroit inutile à tout le monde, & ne seroit monté que de quelques Escuyers. En effet il n'y a point de chevaux qui le sont moins que ceux du Prince, aussi crevent ils de graisse à force d'estre à l'escurie. Celle du Roy n'est pas pourtant fournie de fort beaux chevaux, il donne tous les meilleurs, & il en a nouvellement envoyé douze à la Reyne de Suede, qui n'estoient pas des moins

Des Grands Seigneurs se font servir à genoux.

D. Luis se fait rendre cét honneur.

Le Roy monte seul ses chevaux.

moins eſtimez. La guerre a ſi fort dégarny l'Eſpagne de chevaux, qu'ils y ſont extrémement chers, ſur tout au commencement de l'Hyver que l'on s'en pourvoit dans *Madrid*, pour pouvoir aller par les rües, dont alors la bouë eſt ſi vilaine & ſi incommode, qu'à peine s'en peut on retirer. Au mois de Juin *ils* ſont à meilleur marché, par ce qu'alors chacun marche à pied pendant le beau temps, qui dure júſques à la fin de Septembre.

Baſtards des Roys n'entrent jamais dans Madrid.

On nous à raconté une Coûtume qui eſt auſſi aſſez extraordinaire, c'eſt qu'il n'eſt pas permis à aucun Fils naturel du Roy, reconnu pour tel par ſa Majeſté, d'entrer dans *Madrid.* Partant *Dom Juan d'Auſtriche* qui commande à preſent en Catalogne n'y a jamais eſté, & on l'a eſlevé à *Ocaña*, qui eſt à quelques lieües de la Cour. Le Roy l'y eſt allé viſiter, & il y a quelque temps qu'il fut à une lieuë de cette Ville où ſa Majeſté fut le trouver. On aſſure que le Roy a beaucoup d'autres baſtards & que les ayant eu des femmes de condition, il ne les reconnoiſt point. Il n'en a jamais guiere entrepris, dont il ne ſoit venu à bout, bien qu'on parle a Madrid d'une dame qui luy fût inexorable, mais qui ne l'eſtoit pas a tout le monde, puiſqu'on ſçait qu'elle ſe divertiſſoit. Elle s'en excuſa tousjours des pourſuites de ce Prince, luy proteſtant que ce n'eſtoit pas qu'elle n'eſtima autant ſa perſonne qu'elle la reſpectoit, mais qu'elle ne vouloit pas eſtre putain d'hiſtoi-

re

re. Je me suis enquis de la raison pour laquelle les bastards des Roys ne pouvoient point entrer dans *Madrid*, & je n'en ay pû apprendre aucune qui me satisfist. Car celle qui est la plus receuë, à sçavoir que c'est pour éviter de leur donner le rang qu'ils pretendent sur les Grands d'Espagne, ne me semble plus valable, depuis que j'ay veu une lettre de *D. Luis de Haro* à *Dom Juan d'Austriche*, où il ne le traitte pas seulement d'Altesse, mais mesme d'Altesse Serenissime, & il n'y a guerre d'apparence qu'une simple Excellence ne voulust point ceder à une telle Altesse : Mais quoy qu'il soit de la raison qui ferme ainsi la porte de la Cour aux Bastards des Rois, & de la jalousie veritable ou imaginaire, qu'ils y causeroient, il est certain qu'en general cette Nation en a beaucoup pour tout ce qui touche tant soit peu son honneur, ou ses amours, desquelles on raconte mille petits traits, qui se passent tous les jours à *Madrid*; où l'abandonnement des femmes produit divers mouvemens dans le commerce d'une galanterie criminelle, qui a son point d'honneur aussi bien qu'une societé de brigands sa police, ceux qui tiennent des *Amancebadas*, c'est à dire des Maistresses à gages, en sont plus jaloux que de leurs femmes; & celles qui ont un Galand qui a accoûtumé de les voir, le traittent d'infidelle & de perfide, au moment qu'il en va voir d'autres.

Raison pour laquelle les bastards des Roys n'entrẽt point dans Madrid.

Les Espagnols tres jaloux dans les matieres d'honneur & dans leurs amours.

Et

Et la dessus l'on m'a raconté qu'un jour le Roy mesme estant chez une dame que l'Admiral de Castille entretenoit. Ce jeune Seigneur l'ayant appris, transporté de jalousie sans consideration, & sans repect y courrut heurter avec impetuosité á la porte, il souffletta fort vertement la mere de cette femme qui luy vint ouvrir, en luy disant, carrogne tu me fais planter des cornes, mais si je pouvois monter j'estranglerois toy & ta fille, quand mesme elle seroit entre les bras du Roy.

Jalousies & transports amoureux de deux Courtisanes, contre Messieurs de Fiesque & de Mogeron. Caprices, ajustemens, & bizarreriss des filles de joye. Des Cantoñeras ou putains de carrefour.

CHAPITRE XXI.

Jalousies & transports amoureux.

QUoy que les Courtisanes exercent un mestier qui ne leur laisse concevoir que des pensées d'interest & d'addresse pour la rapine, elles contrefont souvent les passionnées, & empruntent les transports d'une amour veritable. Le Comte de *Fiesque* qui à son arrivée à *Madrid*, donna fort sur le sexe, raconte comme une galanterie, un trait que luy joüa une de ces bonnes pieces, qui en plein Cours luy sauta au poil se plaignant de son infidelité, & le nommant *traydor* & *picaro*, parce qu'elle avoit appris qu'il avoit

de

de nouvelles Amours. Monsieur de *Mogeron* fut aussi fort surpris, se voyant attaqué au soir par une femme qui le traita de mesme, luy arrachant les cheveux, & le chargeant d'injures & de reproches, par ce qu'il avoit manqué à l'aller voir, comme il luy avoit promis à la promenade, où il l'avoit rencontrée le jour precedant. Elles font mille droleries & extravagances de cette nature, & possedent parfaitement ce titre de *Bizarras*, qui se prend en si bon sens en leur Langue. Elles sont ridicules dans leur ajustement, & portent leurs plus beaux habits sous de méchans, qui font qu'on ne les juge pas plus braves les unes que les autres, si l'on ne les voit en quelque jour de Feste, où elles se parent, ou si en marchant elles ne font un peu paroistre le clinquant de leurs juppes de dessous. Le linge dont elles se servent est de toile claire, qui generalement est la plus receuë & la plus estimée en Espagne : elles aiment si fort le fard, que non seulement elles s'en couvrent le visage, mais de plus en changent la couleur des parties qui ne paroissent point. Elles ont aussi des chemises bordées de dantelles aux endroits, qui ne sont veus que de leurs Galans, il est vray que ce sont de ces vilaines dantelles ou picadilles qu'on leur apporte de Lorraine & de Provence, & qui y sont l'ornement du linge des villageois, car celles de Flandres leur sont inconnües, si elles n'en gouspillent quelques

Caprices, ajustemēs, & bizareries des filles de joye.

mor-

morceaux aux Estrangers, on leurs arrachant leurs manchettes ou leurs rabats.

Des Cantoñeras ou putains de carrefour.

Outre ce grand nombre de femmes abandonnées qu'il y a à *Madrid*, on en compte sept ou huit establies par authorité publique en divers quartiers, pour servir de putains à tous ceux qui veulent les aller trouver. On les nomme *Cantoñeras*, comme qui diroit putains de Carrefour, elles ont quelques gages de la ville, ce qui fait qu'un employ si infame est recherché, jusques la que quand il manque quelqu'une de ces Carognes par mort, ou pour estre maleficiées, le poste est brigué auprés du Magistrat. Je ne sçay pas quelle est leur pension, mais ceux qui m'ont assuré de ce vilain établissement, m'ont dit que chacun de ceux qui les voyent, est obligé de leur payer douze quartes, qui sont six de nos sols. Les Medecins sont obligez de les visiter de temps en temps, pour voir si elles sont nettes, de ces maudits maux qui se gagnent au beau mestier qu'elles font. Elles ont de plus une Vieille auprés d'elles, qui est obligée d'avertir le Magistrat ou le Medecin, dés qu'elle découvre qu'elles ont du mal. Ceux qui m'ont décrit la vie que menent ces miserables, m'ont dit qu'on ne les voit point dés qu'il y a quelqu'un chez elles, où il n'arrive jamais de bruit, parce que ceux qui y vont quittent à l'entrée de leur chambre l'épée & le poignard, & ceux qui y viennent, les voyant devant

vant la porte, se retirent sans dire mot. Pechant ainsi impunément avec l'aveu de l'authorité publique, elles ne se retirent guere du vice qu'elles professent si ouvertement, quoy qu'il y ait pourtant un jour dedié à les exhorter à la repentance; c'est un Vendredy du Caresme, qu'elles sont conduites par un ou deux Alguazils à l'Eglise de *las Recogidas*, qui sont les Repenties de nos quartiers. Là on les met au pied de la Chaire du predicateur, qui fait son mieux pour leur toucher le cœur, mais il en vient rarement à bout, aprés les avoir assez long-temps exhortées en vain, à s'amander, il descend de la Chaire, & leur presente le Crucifix, en disant, le voicy, le Seigneur, embrassez-le, & si alors il y en a quelqu'une qui l'embrasse, on la prend & on l'enferme dans le Convent des Repenties. Mais le plus souvent elles ne font que baisser la veüe & jetter des larmes, sans porter la main à ce qu'on leur presente, & avec cette grimace continuent leur vie débordée, & l'Histoire de la Magdelaine qu'on leur prosne tout au long, ne les touche pas tant qu'elles vueillent l'imiter.

En-

Entreprise du Duc de Lorraine pour se sauver de Tolede. Son dessein decouvert. Raisonnemens & discours politiques sur sa detention, & sur l'humeur, & la conduite de ce Prince

CHAPITRE XXII.

DAns ce grotesque de remarques que je barboüille de tant de couleurs, je ne veux pas oublier ce qui vient d'arriver touchant la prison du Duc de Lorraine. Il s'en est peu fallu qu'il ne s'en soit délivré, & qu'on n'ait appris qu'il estoit sur les Frontieres de Portugal, lors qu'on le croyoit au cœur de la Castille. Des qu'on l'eust passé en Espagne, on le confina à *Tolede*, sans qu'il ait jamais pû obtenir de voir le Roy. Quand le malheur de la guerre, ou celuy de la Politique, fait tomber un Souverain entre les mains d'un autre, il semble qu'il ne doit pas estre traitté tout à fait en Prisonnier, & qu'on se doit servir de sa prison, comme d'un moyen asseuré pour le changer, & gagner son affection, en le comblant d'honneur & de civilité Des deux Roys de France qui ont esté prisonniers, tout le monde sçait que François I sortit d'Espagne avec un esprit tout remply de hayne & de vengeance pour le mauvais traitement qu'il y avoit receu de Charles V. & Jean revint d'Angleterre si satis-

tisfait, qu'il ne ſongea qu'à vivre en bon frere & en bon amy avec Edoüard ; mais l'auſterité d'Eſpagne ne ſouffre pas une maxime qui peut eſtre trompeuſe, & ce qu'elle tient elle le ſerre de prés, de peur qu'il ne luy échappe. Ainſi elle n'a jamais voulu laiſſer prendre l'air de ſa Cour au Duc Charles, quelques inſtances qu'il en ait faites, elle l'a touſiours traitté en ſimple priſonnier d'Eſtat, bien qu'elle luy permiſt de ſortir ſous bonne eſcorte, & d'aller à l'Egliſe & à la promenade ce qui luy donna envie d'acquerir une plus grande liberté. Voicy comment il en forma le deſſein. On luy avoit donné un caroſſe du Roy dont le Cocher ſe trouva Lorrain, & par conſequent nay ſon ſujet. Il crût que cét homme auroit aſſez de tendreſſe pour ſon Prince pour ne pas refuſer de l'aider à ſe mettre en liberté. Il reſolut de l'en faire ſolliciter, on ne m'a pas dit de qui il ſe ſervit pour le gagner, ny comment il en vint à bout, mais on raconte que quand il en fût aſſuré, il fourra à diverſes fois des billets ſous les couſſins du carroſſe, à l'endroit où il eſtoit aſſis, que ce Cocher avoit ſoin de retirer, & de faire porter par un Brodeur Lorrain, qui s'eſtoit aſſocié à ceux qui conduiſoient le principal de l'affaire. Quand on s'en aperceut elle étoit venuë ſi avant, que le Cocher devoit mener le Prince pluſieurs fois au delà d'une mazure, qui étoit à un endroit où il alloit ſouvent ſe promener, & qu'un jour comme on ne s'en doute-

roit pas, il y auroit cinquante Cavaliers cachez derriere de vieilles murailles qui tuëroient les Gardes qui l'accompagnoient, & qui le mettroient en liberté, le conduisant sur la Frontiere de Portugal, où il avoit formé intelligence pour y estre receu par 500 chevaux, qui viendroient au devant de luy.

Dessein du Duc de Lorraine découvert.

Un billet, & peut-estre le dernier que ce Prince écrivoit pour cette negociation, la fit découvrir; car soit qu'il ne le mit pas assez adroitement sous le coussinet, soit que ce jour là le Capitaine qui l'avoit en garde, & qui estoit dans le carrosse, observa mieux ce qu'il faisoit que les autres, ou qu'il soupçonna quelque chose, au sortir du carrosse ayant visité le coussinet, il y trouva le billet. Aussitost il le resserra plus étroitement, fit arrester le Cocher, & envoya le billet à *Madrid*, où l'on se saisit du Brodeur & du Secretaire du Duc. On donna la question au premier, mais on n'a jamais sceu le détail de sa deposition. Le peu de connoissance qu'on a eu du fonds de cette affaire, a fait dire aux Espagnols mesmes que pour mettre le Duc plus à l'estroit, au moment qu'on solicitoit sa liberté avec plus de chaleur, on luy faisoit accroire qu'il avoit voulu se sauver. Quoy qu'il en soit, il est certain que depuis il n'a esté permis au Duc, que de se promener par *Tolede*, & que ce malheureux Prince a eu sujet de dire, que si le voisinage des François luy a esté une

une fumée qui l'a chassé de sa maison en pleurant, l'amitié des Espagnols luy est un feu qui le brûle tout vivant. *Hizieron me de los franceses*, disoit-il, au Capitaine qui le gardoit, s'il en faut croire la voix publique, *la vezindad el humo, echandome de mi casa Llorando, y de los Españoles, la amistad el fuege quemandome nudo y vivo.* Tout ce qu'on a dit des causes de sa prison, n'en a pas publié tout le mystere. J'ay tasché d'en sçavoir à *Madrid* le vray motif. Ceux qui en jugeoient & en parloient le plus sainement, disent, que c'estoit plus par raison d'Estat, & consideration de ménage, que pour avoir trahy le party, qu'on s'estoit assuré de sa personne: En effet pour avoir pris cette année là ses qnartiers d'Hyver au *Liege*, il n'estoit pas plus coupable que les autres années, qu'il les y avoit cherchés à la pointe de l'epée. Mais la conjoncture estant diverse, & l'Electeur de Cologne qui s'estoit rendu Maistre absolu des Liegeois, les voulant proteger plus puissamment, il en fit un grand bruit à la Diete de Ratisbone; d'où le malheur voulut de plus, que l'Electeur se retira mal-content de l'Empereur, pour avoir decidé à l'avantage de celuy de Mayence, la dispute qu'il y avoit entr'eux pour la fonction du Couronnement du Roy des Romains. Il ne fut pas arrivé à Cologne, qu'il écrivit à l'Empereur, que si on ne luy donnoit un prompt secours, selon les Loix de l'Empire, pour délivrer son pays du ravage des

Lorrains, il auroit recours à la protection de quelque Prince Estranger. On met l'affaire en negotiation, & l'Empereur, se contente d'en écrire à *Bruxelles* & à *Madrid*. Cependant l'Electeur qui estoit piqué au jeu, & qui ne vouloit point attendre ces longueurs, leve des troupes, traitte avec la France, & luy donne moyen de reprendre l'Aigle noire en ces Drapeaux, & de renouveller le tiltre de *Conservatrice de la liberté Germanique*. Le Cardinal Mazarin, qui lors de sa retraite, avoit esté si bien accueilly par cét Electeur, ne perd pas cette occasion de luy en témoigner sa reconnoissance, il luy envoye des troupes sous le commandement du sieur Faber, qui jointes aux siennes, font décamper les Lorrains qu'on resolut de poursuivre jusques dans le Brabant, & mesme d'y prendre revanche du dégast qu'ils avoient fait au pays de *Liege*, & ayder les François à y faire quelque Conqueste. Un si hardy procedé réveilla la jalousie de l'Empereur, qui voyoit qu'au moment qu'il avoit rétably son authorité dans l'Empire, & qu'il sortoit d'une Diete où il avoit fait Couronner son Fils Roy des Romains, l'un des principaux Princes d'Allemagne, cherchoit d'autre protectoion que la sienne, & servoit d'exemple à tous ses voisins, pour en user de mesme dés qu'il seroient opprimez par des Troupples stipendiaires d'Espagne. Ces considerations obligerent l'Empereur d'envoyer le Comte de Furstem-

berg

berg à l'Electeur de Cologne, pour ménager son esprit, & l'empescher de passer plus avant dans son Traité avec les François, en luy promettant une satisfaction reelle & effective pour le passé, & que pour l'avenir on y mettroit si bon ordre qu'il n'auroit plus à craindre de semblables visites. A mesme temps il en écrit à *Bruxelles* & à *Madrid*. de meilleure ancre qu'il n'avoit fait, en representant les dangereuses consequences de cette affaire, combien elle luy estoit nuisible, & la necessité qu'on avoit d'y apporter les remedes qu'il proposoit, qui alloient à dédommager en argent l'Electeur de Cologne afin de l'obliger à mettre les Armes bas, à renvoyer les François, à s'assurer de la personne du Duc de Lorraine, pour l'estre de sa conduite qui causoit tous ces inconvéniens, & à se servir du Duc François son Frere, pour retenir l'Armée au service du Roy d'Espagne, qu'on gagneroit facilement, en luy donnant un Chef de la mesme maison, & en graissant les mains aux principaux Officiers. Ces raisons & ces expedients furent d'autant mieux goûtez par les Ministres d'Espagne, qu'ils estoient en apprehension de ce nouvel orage, qui se formoit, contre eux. Les grands services que le Duc avoit rendus à la Maison d'Austriche, ne luy servirent de rien en leur Conseil, on n'y examina que les traits de sa Politique avare & inégale; on n'y representa que ses irrésolutions, & le temps ausquels il

Causes de la detention du Duc de Lorraine.

 avoit

avoit gauchy, lors qu'on eut pû remporter quelque grand avantage, s'il eut voulu agir avec ses troupes. On n'y considera que les grandes sommes qu'il coustoit au Roy d'Espagne, toutes les années, en luy tenant son armée comme à l'enchere par des souplesses, qui font qu'au commencement de la campagne si on les veut avoir, & à la fin si on les veut retenir, on luy doit payer presque ce qu'il demande. On conclut ensuite aussi bien à *Madrid* qu'à *Bruxelles*, que pour remedier surement à tous ces meaux; empescher, qu'on ne tombast une autre fois en de pareils inconveniens, & prevenir ceux qui se preparoient au Liege, il ne falloit pas seulement dédommager l'Electeur de tout le dégast qu'on y avoit fait, & abandonner la protection du Duc de Lorraine, mais de plus se saisir de sa personne, & l'envoyer en Espagne. Ainsi ce Prince se vit traité en Soldat de fortune & non pas en Souverain par une Maison dont l'amitié luy avoit fait perdre ses Estats, & l'avoit reduit à la dure necessité de vivre en vagabond à la teste d'une Armée qu'il ne faisoit subsister que par industrie. Il est vray que si ce que l'on dit des premiers mouvemens de sa jeunesse n'est pas inventé, & que s'il se plaignoit autrefois de n'estre pas nay Gentilhomme pour voir jusqu'où son esprit & son cœur le porteroient, il semble qu'il ne s'est depouillé de ses Estats, que pour montrer ce qu'il valoit sans eux. On ne peut nier qu'il n'ait

n'ait de tres-grandes qualitez, mais qui toutes ont esté noircies d'une si étrange Politique & si remplie de caprice & de legereté, qu'il semble n'y avoir eu qu'une maxime qui luy fut sacrée & inviolable, à sçavoir celle de preferer l'utile à l'honneste. Sur de si mauvais fondemens, il ne faut pas s'estonner s'il n'a basty qu'à sa ruine, & si à l'exemple de ce matois Loüis le More, Duc de Milan, apres tous ses tours de souplesse, il s'est trouvé pris au trebuchet, d'où je ne sçay quand il sortira & s'il ne mourra pas au Chasteau de *Tolede*, comme l'autre à la Tour de Loches; bien qu'on croye icy que si son armée n'estoit plus sur pied, sa liberté ne seroit pas trop difficile à obtenir, par ce que l'on assure que les Espagnols n'auroient rien à craindre de ce Prince, qui aime trop son argent pour l'employer à se vanger, & les 200. mille liv. de rente qu'on dit qu'il a dans les Estats du Roy d'Espagne, pour se les faire confisquer. A quoy l'on ajouste que quand il voudroit armer il luy faudroit le support de la France, qu'il n'obtiendroit apparemment qu'en cedant entierement la Lorraine qu'on veut garder, ou qu'on ne luy veut rendre qu'à des conditions qui ne valent guere mieux, & qu'il n'acceptera jamais, de peur de se priver d'une partie de son droit, sans avancer que peu ou rien pour sa satisfaction particuliere. Sur cette creance on avance, que mesmes les Ministres d'Espagne souhaiteroient le debris

L'Autheur parle des choses en l'état qu'elles estoiét lors qu'il estoiten Espagne en l'année 1655.

de son Armée, qui leur couste tant de la façon qu'elle subsiste, & qu'elle est disciplinée, mais ils en voudroient recueillir toutes les parties, & les incorporer dans leurs autres Troupes, de peur que leurs ennemis n'en profitassent, & la crainte qu'ils ont, fait qu'ils ne l'osent entreprendre. Par où l'on voit qu'il n'y a point de Prince qui ne se trouve embarrassé des Troupes auxiliaires qu'il a quand elles le servent en corps, & sous un Chef qu'elles reconnoissent pour leur Maistre absolu : car il y a tousiours de la peine à les faire bien agir, & beaucoup de difficulté à les licentier, aussi les Princes les plus sages qui ont esté contraints de s'en servir, ont tasché d'abord de les separer, & de les mesler parmy les leurs, afin d'empêcher leur intelligence, & d'amoindrir l'autorité de ceux qui les leur amenoient. Les Venitiens voulurent autrefois traiter de cette sorte le Marquis de Roquelaure, & le Prince d'Orange au secours de *Berghopsoom*, tascha faire resoudre Mansfeld, à souffrir cette separation : mais ny l'un ny l'autre ne la permirent pas, & firent voir qu'elle ne se devoit ny presser ny obtenir que d'un Soldat de fortune, qui ait ramassé quelques troupes qu'il ne sçauroit comment faire subsister.

Di-

Discours & raisonnemnes politiques sur les desseins de Cromwel, & sur l'Estat des affaires des Royaumes de France, d'Angleterre, & d'Espagne, pendant les années 1654. & 1655.

CHAPITRE XXIII.

PEndant que nous avons esté en Espagne, la principale curiosité qu'on y ait euë, a esté de deviner qu'alloit faire aux Indes la Flotte que le Protecteur d'Angleterre y envoyoit. A nostre arrivée à *Vittoria*, nous y fûmes accostez d'un homme d'assez bonne mine, qui nous demanda ce qu'on en disoit aux quartiers d'où nous venions, auquel ayant témoigné que l'on y croyoit que ce grand armement s'estoit fait pour la conqueste de l'Isle Espagnole ; Il nous assura que si les Anglois vouloient commencer par là, ils ne rüssiroient pas, qu'il connoissoit le pays, y ayant esté quelque temps, & que cette Isle estoit l'une des plus fortes du nouveau Monde. & des mieux peuplées. Que depuis l'an mil cinq cent quatrevingt six, que *François Drack* saccagea saint Domingo, qui en est la Capitale, on avoit pourveu à ce qu'on ne pust plus tomber dans un pareil malheur, par la construction d'une tres-belle forteresse à la pointe de cette Ville, qui a une assiete si favorable,

rable, qu'elle ſemble eſtre faite pour la domination de la mer du Nort. En ſuite à noſtre arrivée à *Madrid*, j'ay trouvé que ces petits Pelotons tant d'Eſpagnols que d'Eſtrangers, qui s'aſſemblent le matin en la premiere cour du Palais, ne s'y entretenoient que des aſſurances que le Protecteur avoit données à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne que ce n'eſtoit point contre ſon Roy qu'il avoit envoyé ſa flote au Indes. Partant on ne doutoit point que ce ne fuſt pour aller chaſſer les François de ce qu'ils tenoient à la nouvelle France, & que c'eſtoit par là qu'il vouloit commencer la guerre contr'eux, & rompre le Traité de paix qu'il avoit ſouvent laiſſé & repris pour les mieux amuſer. Mais les plus clairvoyans jugeoient bien qu'un ſi puiſſant armement ne pouvoit avoir pour objet une ſi petite conqueſte. Quand ils calculoient les frais qu'il y avoit faits, ils trouvoient que toutes les Iſles, & tout le pays que les François y poſſedoient, n'eſtoient pas capables de luy en payer une partie. Partant ils concluoient que c'eſtoit pour quelque autre deſſein plus vaſte & d'une plus grande importance; & certes ceux-cy me ſembloient ſe flater le moins, & eſtre les plus raiſonnables; car j'avois ſouvent oüy dire à ceux qui avoient negotié avec le Protecteur, que s'ils avoient quelque eſprit de diſcernement ils croyoient ne ſe pas tromper, en avançant qu'ils avoient remarqné, qu'il avoit une paſſion particuliere

culiere pour quelque grande entreprise aux Indes. Apres avoir fait admirer & craindre à toute l'Europe ses forces par mer en la guerre contre les Hollandois, où il avoit plus regardé à sa gloire, & à sa reputation qu'à son profit, on pouvoit croire qu'il ne pensoit qu'à oocuper ses armes en quelque endroit, où il se recompensa de toutes ses depenses. Bien qu'alors il n'eût point de voisins qu'il maltraitast plus que les François, il estoit aisé à juger que ce n'estoit pas son interest de rompre tout à fait avec eux : parce que le negoce par mer se fait pour la meilleure partie par des Vaisseaux Hollandois ou Anglois, & qu'aussi il feroit crier ou son Marchand, ou celuy d'avec qui il venoit de faire la paix, joint que les courses estoient un mestier auquel les François s'estoient depuis quelques années rendus maistres, que s'il mettoit en mer de grosses armées contre eux, ils les eviteroient, ne cherchant qu'à faire la petite guerre : qu'ainsi il le mettroit en de grands frias pour des gens qui le fuiroient toûjours, & qui en attendaut ses Marchands l'obligeroient à les faire escorter, s'il ne vouloit voir perir pour eux tout le commerce de la mer Mediterranée, & une partie de celuy de l'Ocean. Tellement qu'une guerre estant de l'interest du Protecteur, & une guerre de mer où il trouve un gain proportionné à cette grande puissance & à ce grand attirail d'hommes, d'armes, &

de Vaisseaux qu'il est obligé d'entretenir pour se rendre redoutable, & qui luy ont acquis l'Empire des deux mers, il ne s'attaquera pas à la France, qui ayant tout chez soy, attend que les Etrangers luy apportent ce dont elle se peut passer, en venant querir ce qui leur est presque absolument necessaire. Aussi a-t-on remarqué que ses plus grandes, & ses plus opulentes Villes ne sont pas situées sur le bord de la mer, mais au milieu du pays, encore qu'elle en ait deux qui luy battent aux flancs. Ce qui monstre qu'elle à son fonds de richesses en elle mesme, & que selon le precepte des Politiques, elle est *Magis Vendax, quam Emax*, ayant plus à debiter qu'à achepter. Ainsi il ne faut pas s'estonner si ayant un terroir si riche & si fertile, elle a presque de tout temps abandonné les campagnes sallées à ses voisins qui en les cultivant, ne semblent y employer une partie de leur art, que pour luy apporter comme en tribut la plus grande de leurs travaux, & des thresors qu'ils en recueillent. Pour doncques faire la guerre à la France avec utilité, il est constant qu'il faut le luy faire par terre, mais à considerer la raison d'Estat de l'Angleterre d'aujourd'huy, il semble qu'elle ne souffre pas une guerre de cette nature : car il est facile à juger que son but n'est que de se maintenir de la façon qu'elle s'est établie, & de se rendre redoutable à tous les Princes de l'Europe par une puissance qui con-

convienne à sa situation, qui les empéche de n'oser rien entreprendre contr'elle, & qui les oblige à approuver ce qui s'y est passé, en reconnoissant la Republique. Pour cét effet elle s'est resoluë d'estre toûjours puissamment armée au dedans & au dehors, par l'un elle se met en éstat de se mesler de toutes les affaires de ses voisins sans qu'ils se puissent mesler des siennes, s'environnant d'une prodigieuse quantité d'invincibles Chasteaux mobiles, qu'elle joint comme il luy plaist pour sa deffence, & qu'elle fait marcher de mesme pour ses avantages où bon luy semble : & par l'autre elle est assurée d'affermir son nouveau gouvernement, qui ne peut estre renversé que par le soulevement de ses peuples, ausquels la milice sert de bride pour les en empécher, & de massuë pour les exterminer dés qu'ils sont prests à remuer. Enfin elle peut se servir de ses coursiers ailez & prés & loin ; n'y ayant rien qui les attache tous à ses bords, où il en restera toûjours assez pour y faire une ronde & une sentinelle si exacte qu'elle la rende *Mediâ insuperabilis undâ*; pendant qu'une partie s'en ira chercher fortune, & attendre au passage, ou saisir à leur source les thresors des Indes. Mais il n'en est pas de mesme, de ses forces de terre ; il faut qu'elles soyent toutes chez elle, pour y entretenir le gouvernement qu'elles y ont estably, qui au moindre échec qu'elles recevroient, viendroit aussi tost à estre ébranslé, parmy

tant de mécontans qui le souffrent à peine. Tellement qu'une guerre par terre ne peut estre que tres nuisible à l'Angleterre en l'estat où elle est; mais celle qu'elle feroit à la France luy seroit apparemment la plus ruineuse, puis qu'aujourd'huy c'est la Province de l'Europe la mieux aguerrie, qui a ses forces les mieux unies, & qui peut le mieux les rapprocher & ramasser à l'endroit, où il luy faut faire quelque effort, de sorte que pour l'attaquer il faut se resoudre d'y envoyer un bon nombre de troupes & des meilleures que l'on ait; car autrement on n'y mettroit peut-estre pied à terre que pour estre taillé en pieces à mesme temps. Si donc la Republique d'Angleterre vouloit y reüssir, il faudroit qu'elle se dégarnist de ses meilleurs hommes & de ses Chefs les plus affidez, ce qu'elle ne peut sans se mettre en danger de voir perir la forme de son gouvernement. Et il est inutile de dire que pour l'assurer, elle leveroit de nouvelles trouppes, qu'elle mettroit en la place des vieilles qu'elle envoyeroit faire la guerre; car dans un Estat peu affermy & qui ne se soustient que par l'ardeur des Usurpateurs mesmes qui l'ont formé, il est fort dangereux d'y aporter un tel changement. En cette conjoncture de la guerre avec l'Espagne, on ne peut nier que l'Angleterre n'eust fait pancher la balance du costé des Espagnols en agissant de concert avec eux, mais outre qu'elle en auroit tiré peu de profit, les mesmes inconve-

niens

niens s'y feroient rencontrez. Car ou elle auroit joint ses Troupes aux leurs ; & la France qui a une si grande pepiniere de monde, & qui apres avoir esteint la guerre intestine vient de se reünir toute pour l'estrangere, n'auroit eu besoin que de faire un plus grand effort, pour se maintenir contre des Armées, qui estant à divers Maistres & de divers interests, ne reüssissent guere quoy qu'elles entreprennent : ou elle auroit envoyé un corps d'Armée à part, & pour la faire eschoüer, & en empescher d'abord ses progrez, la France luy auroit aussi tost opposé toutes ses forces, ne se tenant que sur la deffensive contre l'Espagnol, qui voulant profiter de l'occasion, ne viendroit que fort lentement & fort foiblement à son secours. Et de quelque façon, qu'elle en eust usé, il est certain qu'elle auroit esté obligée d'affoiblir ses forces de terre, qui sont le nœud sacré de la nouvelle Republique. Que si elle se fust contentée d'agir par Mer, & de fournir de l'argent aux Espagnols pour renforcer leurs Armées de terre, on a montré qu'au premier elle n'y auroit aucun avantage, & qu'il luy faut une guerre, où il y ait à faire quelque prise & quelque conqueste, qui vaille la peine qu'elle prend, & les frais qu'elle fait, pour entretenir de si puissantes Flotes. Quand au second, on sçait que l'épargne d'Angleterre est assez épuisée, & que mesme elle doit de grandes sommes à ses Troupes de Terre & de Mer : & que pour

ne

ne pas surcharger ses peuples, pour les frais qu'elle est obligée de faire, l'or du Perou, ne l'incommoderoit pas, bien loin d'en pouvoir ou vouloir donner à ceux qui le tirent.

Pendant qu'on en estoit sur ces raisonnemens, il arriva un avis à *Madrid*, qui leva toute sorte de doute ; car apres qu'on y eust long-temps amusé le monde de la venuë de la Flotte & des richesses qu'elle apportoit, & qu'on eust sceu que tout ce qui estoit dans le principal Gallion qui s'estoit échoüé, avoit esté presque sauvé, il s'épandit un bruit qu'elle avoit esté rencontrée des Anglois, qui n'avoient point marchandé à l'attaquer, mais que s'estant vigoureusement deffenduë, elle leur avoit coulé deux ou trois Vaisseaux à fond, & s'estoit retirée à la *Havana*, Capitale de l'Isle de *Cuba* Je ne sçay point si cette particularité est veritable, mais je sçay bien qu'on l'a écrite de *Seville*, & de *Cadis*, & que déslors on commença à croire que le Protecteur vouloit avoir sa part des thresors des Indes. Ce qui aidoit encore à le persuader, estoit que les Marchands qui se trouvoient en plusieurs Villes & en divers Ports d'Espagne, travailloient à s'en retirer, & mettoient à couvert le mieux qu'ils pouvoient leurs effets, de peur d'une confiscation en cas de rupture; mais peu de temps apres, on vit bien que leur prevoyance ne seroit pas inutile, car l'Admiral Blacq, qui avoit passé tout le Printemps, & une partie de l'Esté en la Mer Mediter-

iterranée, rentra dans l'Ocean, justement
u temps que l'on attend les Gallions. On dit
qu'il demanda à faire Caréne, mais que comme on ne voulut le luy permettre qu'à certaines conditions, il s'en picqua & prit sur ses bords quelques Marchands Anglois, & mesme le Consul de la Nation en s'élargissant en Mer, & s'allant mettre en sentinelle tout auprés du *Cap de S Vincent*. Aussi-tost on jugea que c'estoit pour attendre les Gallions, & les aller combattre en cas qu'ils eussent échappé à Pen & à Venables, qui estoient aux Indes. Cela fit qu'à *Cadis* par ordre du Conseil de *Madrid*, on équipa quelques batteaux d'avis, pour porter ordre aux Gallions de ne point sortir du Port où ils s'estoient retirez jusques à ce qu'on le leur mandast. A mesme temps on resolut d'armer quelques Vaisseaux, partie aux dépens du Roy, partie aux dépens des Marchands interessez, pour observer les desseins de cet Admiral Anglois. Comme une bonne partie du trafic de toute l'Europe, dépend de la venuë des Gallions, il y a tousiours en ce temps là grand nombre de Vaisseaux à *Cadis*, qui les attend. De ceux cy & de quelques autres, on eust bientost dressé une Flotte, qu'on envoya se poster auprés de celle de *Black*, avec ordre de ne commettre aucun acte d'hostilité, pourveu qu'il n'en commist point le premier, & de veiller seulement qu'en cas que les Gallions, n'ayant pas eu l'avis, vinssent, il ne s'en rendit Maistre. Ces

deux

deux Armées ont esté deux ou trois mois à se considerer sans se maltraiter, ny en general, ny en particulier, & pendant qu'elles ont esté ainsi l'une à attendre la proye, l'autre à la deffendre si elle venoit, on a eu nouvelle que la Flotte estoit avertie des pieges qui luy *estoiét* tendus, & qu'elle ne partiroit point du Port où elle s'estoit retirée, qu'elle n'en eust eu ordre exprés. A même temps l'on apprit aussi que *Pen* & *Venables* avoient attaqué S. *Domingo*, mais qu'ils y avoient si mal reüssi, qu'ils y avoient perdu une partie de leur monde, & qu'ils s'estoient retirez en l'Isle de la *Iamaique* qu'ils avoient conquise.

Ce procedé du Protecteur fit bien changer de langage à ceux qui le croyoient un des plus estroits & asseurez Alliez de l'Espagne, qui avoit esté la premiere à le reconnoistre. Car des que l'Angleterre, par un attentat le plus horrible qui sera jamais, eust tout d'un coup abatu la teste & la Couronne à son Roy, l'Ambassadeur eust ordre de *Madrid*, de tascher d'en profiter, & de travailler à acquerir à son Maistre l'amitié de la nouvelle Republique, en luy donnant de sa part tous les titres & tous les eloges de legitime puissance, qu'elle pouvoit souhaiter ; Il y avoit apparence qu'il y reüssiroit, puis qu'il y avoit lieu d'esperer de faire une ligue avec elle contre la France, qui ne se contentant pas d'avoir recueilly la malheureuse maison du Roy Charles, de ne point reconnoistre le Protecteur,

cteur, & d'avoir pris quantité de Vaisseaux Anglois, donnoit retraite dans ses Ports, à ceux qui restoient à ce miserable Prince; ce qui augmentoit à *Madrid* l'esperance d'un Traité si avantageux, estoit qu'outre que l'Angleterre avoit donné ordre à tous ses Vaisseaux, d'user de represailles sur ceux des François, & que quelques uns des siens avoient mis pied à terre, & fait des actes d'hostilité en Bretagne, elle avoit eu tant de bonté pour l'Espagne, que de faire prendre par sa Flotte les Vaisseaux que la France envoyoient pour secourir la ville de Dunkerque, qu'elle tenoit assiegée. Cependant toutes ces belles demonstrations d'amitié n'ont de rien servy, & cet Usurpateur qui commande en Angleterre, & qui paroist aussi grand homme de Cabinet, que de main, a si bien compris les interests de cette Republique naissante, que peu à peu il y a accommodé ses affaires. Il la voit maistresse de quantité d'Isles tres fortes & tres bien peuplées, qui sont situées sur la route des grandes Indes, il sçait qu'elles sont comme les clefs & les portes, par où elle se peut ouvrir le chemin à une si riche Conqueste, & par où elle peut surprendre au passage les thresors qui en viennent, si elle ne veut pas se donner la peine de les tirer de leurs mines, en s'en rendant la Maistresse; il est asseuré que toute cette grande estenduë de terre que les Espagnols y possedent, s'est conservée à leur

leur Empire, plûtoſt par l'apprehenſion de leur puiſſance, & parce que perſonne n'a entrepris tout de bon de la leur enlever, que par quelques forces qu'ils y ayent eſtablies capables de l'empeſcher. Connoiſſant ainſi les avantages qu'a l'Angleterre, pour prendre ſa part du nouveau Monde, & la foibleſſe de ceux qui veulent que la découverte n'en ait eſté faite que pour eux, il ne faut pas s'eſtonner s'il cherche de profiter de l'un & de l'autre; principalement en un temps où pour maintenir ſon pouvoir, il eſt obligé d'eſtre puiſſamment armé, & d'occuper tant de Flottes à quelque guerre utile, & qui puiſſe les faire ſubſiſter, ou empeſcher ſon peuple de murmurer de tant de frais qu'il luy faut faire pour les entretenir. Auſſi les Eſpagnols qui ont l'eſprit de diſcernement politique autant actif qu'il paroiſt lent dans l'occaſion, prevoyeut bien que ſi des negotiations de la France auprés du Protecteur, il naiſt un Traité d'accord entr'elle & l'Angleterre, il leur donnera le change, & ſuivra ſon intereſt en oubliant toutes les avances qu'ils ont faites pour gagner ſon amitié. Ils croyent en devoir d'autant moins doûter; qu'ils n'ont jamais pû avoir raiſon de diverſes priſes que les Anglois ont fait ſur eux, & entr'autres de celle qui les priva de tout l'argent d'une campagne qu'ils envoyoient en Flandre, ne l'y ayant pû remettre à cauſe de leur different avec les Genois. Cependant pour ne ſe pas manquer à

eux-

eux-mesmes en une telle conjoncture, & pour le Conseil que Philippe II. donna à son fils avant que de mourir, en luy recommandant *d'estre en paix avec l'Angleterre, pour pouvoir faire la guerre avec tout le monde*, ils n'ont rien oublié de tout ce qui peut obliger Cromwel, de bien vivre avec eux. *Alonso de Cardenas*, qui y est leur Ambassadeur, & qui pour y avoir esté dés le commencement des Troubles, est estimé tres habile au maniment des affaires avec ces esprits insulaires, fit joüer toutes sortes de ressorts pour s'accommoder avec eux, & pour traverser le Traité de la France. Mais comme sa politique estoit soubçonnée à *Madrid*, de n'estre pas si hardie que celle du sieur de Bourdeaux, Ambassadeur du Roy Tres-Chrestien, on resolut d'y faire passer de Flandres pour Ambassadeur extraordinaire le Marquis de *Lede* Gouverneur de Dunkerque. Ces deux hommes joignirent toute leur adresse, pour amener le Protecteur à quelque accommodement, sur les plaintes que les Espagnols faisoient contre luy, & celles qu'il faisoit contre eux. Mais comme ils virent que toutes leurs propositions estoient fort peu favorablement escoutées, & assez mal receuës, le dernier resolut de se retirer avec le regret de n'avoir rien avancé pour le service de son Maistre que de l'avoir un peu mieux éclaircy de la mauvaise volonté du Protecteur. Aussi commença-t-on de publier à *Madrid*, que toutes les longueurs

gueurs qu'il avoit apportées en son Traité avec la France, n'avoient esté qu'un artifice pour mieux endormir l'Espagnol, qu'il envoyoit attaquer aux Indes, & qu'il y avoit trois mois que le Traité qu'on faisoit tantost semblant de rompre, & tantost semblant de renoüer, estoit conclu & signé secretement. Voilà donoques l'Espagne sur le point de croire que l'Angleterre veut rompre avec elle: & bien que les Castillans passionnez n'en accusent que l'avarice & l'ambition du Protecteur, qui veut envahir leurs thresors, les moins emportez en raisonnent autrement, ils cherchent dans le passé les causes du present & de l'avenir. Ce n'est pas que ce qu'ils en disent, puisse faire juger de tout le secret, & de tout le sujet de la guerre qu'ils apprehendent, les intentions des Princes sont cachées d'une unée d'apparences, qui les dérobent à ceux mesmes qui les esclairent de plus prés. On ne connoist la plûpart du temps que les pretextes qu'ils prennent, & il en est de leurs actions comme des grands Fleuves, dont on ne connoist pas la source, bien qu'on en voye le cours; mais ce danger de prendre icy l'ombre pour le corps, n'empesche pas que ceux qui se meslent icy d'examiner les miseres de l'estat, n'en disent leur sentiment, ils jugent que comme les premiers armes que la Republipue d'Angleterre, a portées au dehors, ont esté employées pour venger l'assassinat du premier Ambassadeur qu'elle a envoyé,

voyé, ses secondes auroit pour objet, de tirer raison du meurtre du deuxiémé qui sortit de ses ports. Ils reconnoissent pourtant que le point d'honneur ne fut pas le principal motif, qui l'obligea de se broüiller avec les Provinces unies du Pays-bas, puisque pour la mort de *Dorislaer* ils n'oublierent rien de ce qui pouvoit la satisfaire, & faire connoistre l'innocence de leur estat, & s'ils veulent croire que le Roy d'Espagne n'ayant point espargné de soins pour faire punir les assassins de celuy qui luy fut envoye; ce ne sera par precisément pour en vanger la mort que Cromwel luy declarera la guerre. Ils sçavent qu'une conjoncture particuliere, & une Politique à coups fourez, causa cette rupture, entre le Protecteur & les Estats & qu'a quelques interests de reputation & de profit, il s'en mesla tant d'autres d'une intrigue mysterieuse, qu'ils porterent les Anglois à passer par dessus toutes les considerations d'une saine raison, qui ne vouloit pas qu'ils s'entrechoquassent avec la seule puissance qui leur pouvoit disputer la Mer, avec laquelle ils doivent vivre dans une intelligence si mutuelle, que pour en monstrer la necessité, on s'est servy de l'emblesme de deux cruches qui nagent ensemble avec ces mots, *Si concutimur frangimur*. Et ils se persüadent aisément que pendant que leur Roy a tant de fers au feu, qu'il ne sçait presque plus où prendre du charbon pour y fournir, ny du bois pour en

Ambassadeurs d'Angleterre tuez en Espagne & en Hollande.

faire, le Protecteur veut se servir de l'occasion de l'assaillir, aux vieux & au nouveau Monde, ou croyant trouver peu de resistance, il espere un gain asseuré qu'il prefere à la jalousie qu'il auroit des progrez de la France, sans ce motif d'utilité, & à la precaution de cette maxime, qui veut qu'il prenne garde à ce que, *decrescat Iberus*, en sorte que *non crescat Gallus*. Sur ces fondemens ils concluent, que dans l'interest qu'a Cromwel que la Paix ne se fasse pas entre les deux Couronnes, & dans le besoin qu'il a d'une guerre avantageuse, pour se tenir toûjours puissamment armé, il attaquera la plus foible, en soumettant la seureté de son Estat pour l'auenir, à la necessité presente, & que partant il se resoudra de s'accommoder avec la France, de partager avec elle ses victoires, & de luy laisser les entreprises de terre, en s'attachant à celles de Mer, qui reviennent mieux à la disposition de ses affaires, & au maintien de son Gouvernement.

Mais si tout ce discours est basty sur des conjectures, par où les Curieux de Madrid semblent vouloir deviner ce qui sera, & se forger des raisons, qui peut-estre sont bien éloignées de celles du Conseil d'Angleterre, il n'en est pas de mesme de ce qu'ils disent touchant le droict que les Anglois peuvent avoir de les attaquer aux Indes. Car ceux qui parmy eux sont les plus raisonnables, & les moins scrupuleux, avouënt librement,

que

que dans le droit des gens, les pays pour lesquels on n'a jamais fait de Traité, peuvent estre attaquez, par ceux qui sont quant au reste en paix avec celuy qui se les approprie. Tellement que leur Roy ayant tousiours excepté le nouveau Monde, par tous les Traitez qu'il a faits avec les Princes ses voisins, & declaré que tous ceux qui voudroient y aller pour s'y établir, ou pour y trafiquer, n'estant pas Espagnols naturels, seroient traitez en Ennemis, ne peut se plaindre des actes d'hostilité, que les autres Nations y commettent, puis qu'il a choisi luy mesme un état de guerre perpetuelle, en ne voulant point reconnoistre d'amy ny de compagnon au de là de la Ligne, & notamment en l'Amerique.

Surquoy est remarquable la réponse d'un grand Ministre d'Espagne, tournant en raillerie deux santés qu'on luy portoit; l'une de la femme de son Maistre, l'autre de sa Maistresse. *La femme de mon Maistre*, dit-il, *est l'Amerique, & sa Maistresse, les Indes Orientales. Pour celle-cy, il n'en est pas si fort jaloux qu'il le prenne au point d'honneur, si quelqu'un de ses amis la caresse un peu trop librement: Pour l'autre qui est sa femme, il la veut conserver chaste & reservée, & ne peut souffrir que personne luy fasse l'amour.*

Sans doute il nommoit *l'Amerique* la femme de son Maistre, en faisant allusion à la Bulle du Pape, qui luy en donnant la Seigneurie & la proprieté a fait ce pretendu mariage.

Mais la plûpart du monde dit, que c'eſt un enlevement qui ne meritoit point cette benediction, puis qu'il poſſede l'Amerique ſans ſon conſentement, & ſans celuy de ſes parens, qui ſont l'Europe, l'Afrique, & l'Aſie.

En effet, la donation du Pape eſt un titre ridicule parmy ceux qui ne reconnoiſſent pas ſon autorité, & une bonne partie de ceux qui la reconnoiſſent, ne croyent pas qu'elle s'étende à des choſes de cette nature: tellement que ſi l'Eſpagnol n'a point d'autre droit que celuy qui luy vient de Rome, il eſt mal inveſty de la poſſeſſion du nouveau Monde & ceux qui la luy diſputent, ne peuvent eſtre accuſez d'injuſtice, puiſqu'une partie dit; qu'on ne luy doit point d'obeïſſance, & l'autre qu'il n'a pû donner le bien d'autruy. Tout ce donc, qui luy en peut avoir acquis la proprieté, eſt de l'avoir découvert le premier, de l'avoir abordé, çà & la d'y avoir mené des Colonies, baſty des Villes, élevé des Forts, ſubjugué des Barbares, & donné des noms à des Portes & à des Rivieres. Mais tout cela ne luy en peut pas avoir acquis une poſſeſſion abſoluë, generale, & ſans exception, puiſque s'en eſtant ſaiſi par la loy des choſes *quæ ſunt nullius, & quæ fiunt primi occupantis*, il n'a en ſon propre que ce qu'il habite, qu'il cultive, & qu'il s'eſt entierement conquis. En tout le reſte chaque Nation a le droit de prendre ſa part, & s'il ne le luy veut permettre, elle

elle peut se servir de la force, & en chasser par la force celuy qui ne s'y est estably que par la force.

Lors que Philippe II. se munit de la Bulle du Pape, pour envahir l'Angleterre : il joignit à ce titre des forces les plus considerables qui eussent paru depuis long-temps sur l'Ocean ; c'est ainsi que le spirituel a besoin du temporel, & que l'un seconde si bien l'autre, que sans ce merveilleux concert, il est tres-difficile de s'emparer du bien d'autruy. Le Conseil d'Espagne s'épuisa de moyens, de soins & d'industrie, & tout le Royaume de finance, pour cette redoutable Flotte sur laquelle on avoit embarqué jusqu'à des fers pour en enchainer les habitans de la grand' Bretagne : Cependant les forces spirituelles & les temporelles reüssirent également mal, & tout ce prodigieux armement qui a peine avoit esté achevé en deux ans, se perdit en deux heurs, les gouffres de la Mer en abysmerent une partie, l'autre tomba entre les mains de ceux qu'elle alloit subjuguer, & de tout le funeste debris de cette Armée navale, à peine resta-t'il quelques Vaisseaux pour aller porter une si triste nouvelle en leur pays. Par où l'on voit que le Ciel ne correspond pas tousiours aux bons desirs du Chef visible de l'Eglise. S'il n'a donné les biens des Indiens, qu'à cause que ce sont des Barbares, il semble qu'on les leur devroit restituer à mesure qu'ils se font Chrestiens, mais ils auront

beau se convertir, on ne leur rendra pas leur pays, & les Espagnols imiteront assez ponctuellement en cela les Ecclesiastiques dans leurs acquisitions, qui sont autant de démembremens du Domaine des Laïques, ausquels ce qui en est une fois osté ne retourne jamais. S'ils gardent bien ce qu'ils tiennent, ils ne sçavent pas moins bien se faire obeïr. Leur Empire est formidable, & qui doutera de cette verité, qu'il la reconnoisse dans les Monasteres, où les Religieux qui n'ont ny charge ny talent pour se faire valoir, sont bien plûtost les Esclaves des autres que leurs freres en Dieu. S'ils exercent un pouvoir si absolu dans l'enceinte de leurs murailles, sur ceux qui sont leurs compagnons de Closture, & qui professent une mesme vie, quel traitement ne feroient ils point à ceux qui sont d'une condition differente, s'ils venoient à acquerir cette authorité qu'ils seroient bien aises d'avoir, & dont quelques uns d'eux se sçavent servir avec tant d'avantage sur quelques particuliers sous le pretexte de la Religion & de la direction de leur conscience, sortant ainsi impunément des fonctions d'un Confesseur legitime, pour mettre le nez dans les familles, & se rendre les arbitres des interests & des affaires des maisons.

Mais pour revenir à cette donation du Pape, on voit que cette proprieté imaginaire d'un Monde, qui n'est pas mesme encore bien connu, & duquel on croit qu'il en reste plus à

découvrir, qu'on n'en a encore découvert, ne peut ny ne doit empeſcher les autres peuples d'y exercer le commerce puis qu'il eſt à qui ſe l'y peut ouvrir, & que les Eſpagnols ſe l'y ſont acquis, ſans avoir traité avec les autres Nations, qu'il leur demeureroit par preciput en propre & en ſouveraineté. Si donc les Anglois attaquent aujourd'huy les Eſpagnols aux Indes, ceux qui parmy eux ont le plus d'equité, confeſſent qu'ils ne leur feront pas tant une nouvelle guerre, qu'ils en continueront une vieille; puiſque de tout temps ils les y ont ou plus ou moins harcelez, & que jamais on n'a fait un traité bien formel avec eux touchant ce pays. J'ay oüy examiner à quelques-uns des Curieux, le bien & le mal qu'il en pourra revenir aux deux Eſtats. Ils tiennent que les Eſpagnols y gagneront d'abord en prennant tout ce que les Anglois poſſedent en leurs terres. Ils trouveront de bonnes ſommes entre les mains des Marchands de cette Nation, tant à *Bilbao*, *Cadis*, & *Seville*, qu'en quantité d'autres Ports de leur domination, qui leur aideront à faire les premiers frais de la guerre.

Car il eſt à conſiderer que depuis long temps l'Angleterre fait preſque tout le trafic d'Eſpagne. Les Hollandois pendant leur guerre, & les François depuis leur rupture, n'y ont eu du commerce que par ſon moyen. Tellement que les Anglois ſe ſont établis puiſſamment, & ont acquis de grands effets en un pays riche

en argent, pauvre en denrées, & qui ne pouvoit recevoir de chez ſes voiſins celles qui luy eſtoient neceſſaires, que par leurs mains. A cette confiſcation des biens des Marchands Anglois, en tous les endroits où le Roy d'Eſpagne a du pouvoir on ne peut pas oppoſer celle des biens des Eſpagnols en Angletterre ; car comme ils ont la coûtume de ne point porter les armes au ſervice d'aucun Prince étranger ; ils ont pour maxime de ſeureté de commerce, de ne l'exercer que dans les pays de leur propre Roy. Ainſi ils n'en ſortent point, quelque grand que ſoit le negoce qu'ils font, & ils ſe contentent de traitter chez eux avec les Marchands des autres Nations, qui pour ſuppléer au defaut de correſpondence, s'y vont établir, & le font d'autant plus volontiers, que par là n'ayant pas affaire à des gens fort intelligens en leur marchandiſes, ils y font de plus grands profits.

Voilà donc le Roy d'Eſpagne hors de crainte qu'on rende la pareille à ſes Sujets, pendant qu'il depoüillera ceux de la Republique, qui ſe ſont établis çà & là en ſes terres. Mais ce petit & leger avantage, qui ne nuira qu'à quelques particuliers, n'eſt pas comparable à celuy que les Anglois auront à courir les deux Mers d'Eſpagne, & à attaquer tout ce qui luy viendra de chez ſes voiſins, dont elle peut à peine ſe paſſer. Ainſi Genes, Naples, Amſterdam & Anvers qui y

font

nt de si grandes affaires, n'y pourront pres-
ue rien envoyer, qui ne courre risque de
mber entre leurs mains; & si par hazard
s font des conquestes en l'Amerique, ou s'ils
n prennent la Flote, comme ils semblent
e s'y point épargner, on verra la Tamise
hargée des riches dépoüilles de l'un & de
'autre Monde.

A toutes ces considerations de perte & de gain particulier, on en adjouste une d'Estat, qui est que par la guerre des Anglois, ce vaste & confus corps de la Monarchie d'Espagne, perdra presque toute sa liaison & toute sa communication avec ses membres les plus éloignez : car ayant la guerre avec la France, elle n'en a guere de bien libre que par Mer, qui luy sera osté par une Nation qui y est si puissante, qu'elle s'en attribuë l'Empire. Il est vray que quelques uns disent icy, qu'on ne laissera pas de s'en ouvrir le passage le mieux que l'on pourra, de mesme qu'on le faisoit du temps qu'on estoit en guerre avec les Hollandois; mais d'autres remarquent qu'il y a grande difference de l'un à l'autre Estat, puis qu'outre que l'Angleterre est d'une situation si avantageuse, qu'elle peut presque sans peine rompre la communication de l'Espagne avec la Flandre, la puissance des Hollandois par mer n'a proprement paru, que lors que la guerre estoit deja vieille, & qu'on n'en avoit plus la premiere animosité, au lieu qu'icy on aura affaire à une Nation,

 qui

qui ne forme pas, & n'amasse pas ses forces pour combattre, mais qui combat pour employer celles qu'elle a sur pied. Outre que le Roy d'Espagne n'étoit pas alors épuisé d'hommes & d'argent, comme il l'est à present, & qu'il pouvoit mettre d'assez bonnes Flottes en mer, pour y contrequarrer les Hollandois, qui de plus ayant le commerce simplement pour but dans les navigations, taschoient plus à passer librement par toutes les Mers, que d'en oster la communication à leurs ennemis, Ainsi bien que souvent ils ayent attaqué leurs Flottes, & qu'ils en ayent pris quelques-unes, nous voyons que pourtant ils ne se sont pas montrez fort aspres à de telles conquestes, parce que leurs Marchands y estoient interessez, & en recevoient presque autant de dommage que ceux de *Cadis* & de *Seville* mesme. On sçait qu'à mesme temps que leurs Vaisseaux de guerre croisoient la Mer pour en oster le commerce aux Espagnols que ceux de leurs Marchands faisoient en leur faveur les allées & les venuës de Flandres, de Naples & de Genes, & servoient à porter leurs plus secrets avis & leurs meilleures munitions, au lieu qu'en cette guerre avec l'Anglois, tout ira avec une autre chaleur; & que Cromwel ne se souciant pas d'y ménager quelque trafic pour sa Nation, passera d'abord dans une offensive sans relasche, & ira tout droit à la conqueste des Indes, en cherchant de les incommoder par tout, afin d'en avoir meilleur marché. *L'Au*

L'Autheur rapporte les maximes principales de deux écrits composez en Castillan, où sont representées les necessitez de l'Espagne, & les abus qui s'y commettent avec les moyens d'y pourvoir.

CHAPITRE XXIV.

J'Ay representé dans le precedent Chapitre le plus succinctement qu'il m'a esté possible, ce que j'ay oüy dire à *Madrid*, des desseins de Cromwel & des negociations qui se faisoient avec luy, par les Ambassadeurs des deux plus grands Roys de l'Europe, ou ce que j'ay pû tirer de divers raisonnemens qu'on y a faits sur ce sujet, pendant environ trois mois que j'y ay esté. Avant que j'en parte je veux remarquer qu'il sortit de dessous la presse deux Ecrits, qui découvroient à plein & avec ingenuité les grandes necessitez de l'Estat; ce qui surprit ceux qui ne croyoient pas qu'un veritable Espagnol pust jamais avoüer que ses forces sont épuisées, & qu'il est tombé en foiblesse. Le premier avoit esté composé par un *Dom Philippo Antonio Alosa*, Chevalier de l'Ordre de *Calatrava*, Conseiller du Roy, & son Secretaire en la Chambre de la sainte generale Inquisition. Il contenoit une exhortation aux Ecclesiastiques de secourir le Roy par des contributions volontaires, en une necessité si urgente qu'estoit celle de son Royaume. Apres en avoir dit

les causes, qu'il tire dés le temps auquel Philippe II. engagea presque tous ses revenus, pour assister la Ligue & bastir *l'Escurial*, & avoir representé que sous Philippe III. son fils, les occasions des dépenses s'accrurent par les guerres d'Italie & de Flandres, par la translation de la Cour de *Valladolid* à *Madrid*, & par les frais qu'il falut faire pour l'entretien des Princes de Savoye, & la reception des Ambassadeurs d'Angleterre & de France, & que ce qui acheva d'affoiblir l'Estat, & qui le jetta dans une plus grande misere, fut le haussement de la monnoye de billon, *la subida de la moneda de vellon*, dont le *Saavedra* dit, qu'il arriva plus de mal à l'Espagne, que si tous les serpens & tous les monstres d'Afrique l'eussent attaquée : Il fait voir que lors que ce Roy luy succeda, il trouva l'Estat si pauvre, que c'est une merveille qu'il ait pû resister à tant d'ennemis qui à mesme temps luy ont declaré la guerre, & conclud qu'apres tant d'échecs qu'il a receus, il est en danger de ne pouvoir plus se deffendre, si l'on n'a recours à quelque moyen de luy donner une prompte assistance ; & que de penser à de nouveaux imposts, ou à augmenter les vieux, il ne peut estre à propos, puis qu'en ce qui est imposé on trouve une impuissance generale en tous les Sujets de le payer.

Cela posé, il dit qu'on ne peut plus s'adresser qu'aux Ecclesiastiques, qui ayant toûjours tenu la porte ouverte à toute sorte d'ac-

qui-

sitions, & fermée à la moindre aliena-
n, & ne supportant presque point de char-
s, tiennent toutes les richesses de l'Estat,
ndant qu'une plus docte plume que la sien-
travaille à montrer qu'on peut les obliger
les contraindre justement à contribuer au
oy en ses grands besoins. Il declare que son
essein est de ne les porter qu'à une liberalité
olontaire. Pour les y conduire, il montre
u'il leur sera utile de contribuer, puisque si
e Roy est obligé de presser par toute sorte
le rigueurs les Seculiers, ils abandonneront &
e pays & la culture des champs, par où les re-
venus des Ecclesiastiques cesseront, qui ne les
tirent que de leurs mains, par dixmes, cens,
& autres rentes constituées, tant sur les fer-
mes qu'ils tiennent d'eux, que sur les biens
qu'ils ont en leur propre.

De là il passe à dire que cette liberalité se
doit principalement à un Roy Catholique,
qui n'a pour but que le bien de l'Eglise; qui
ne demande les moyens pour continuer la
guerre, qu'afin d'obtenir la Paix, & qui ne
les demande qu'apres les avoir donnez: puis-
que c'est à ceux principalement qui par le
droit de patronat de sa Majesté ont esté nom-
mez & avancez aux Benefices, qu'on de-
mande cette contribution & ce secours vo-
lontaire; qu'ils veüillent seulement se priver
de leurs meubles precieux, de leurs services
de vaisselle d'argent & de leurs grands trains,
qu'ils tiennent sans doute pour faire montre

de leur puiſſance, qui paroiſtra bien mieux quand ils aſſiſteront & donneront comme l'aumoſne à leur Roy. En eſtant venu juſques là, il tient que pour la leur demander plus efficacement, le Roy doit choiſir quelque grand Miniſtre, ou homme d'Eſtat de ſa Cour, de qui les Eccleſiaſtiques ayent en quelque façon obtenu les Benefices qu'ils tiennent, & de qui ils puiſſent eſperer quelque plus grand avancement, par le rapport qu'il fera au Roy & à ſon Conſeil, de la liberalité qu'ils auront exercée, & de la promptitude avec laquelle ils l'auront faite. Il ajoûte qu'ayant receu leurs dignitez par le moyen de ce Miniſtre, ils n'oſeront le refuſer, de peur de paſſer pour ingrats, & l'eſperance qu'ils auront d'en obtenir de plus grandes par ſon moyen, les portera à faire plus de liberalitez : & afin qu'ils n'en ſoient empeſchez par leurs deliberations il conſeille qu'on ne s'addreſſe au Corps ny à la Communauté aſſemblée en Chapitre, mais qu'on les penne en particulier & en détail, en écrivant exactement ceux qui ſe ſeront montrez les plus prompts à exercer la charité envers leur Seigneur & Maiſtre, afin que cela leur ſerve comme d'un titre pour en obtenir aux occaſions de plus grandes faveurs. Par cette methode, qui eſt proprement celle d'une collecte pour l'Eſtat, il croit que le Roy pourra en peu de temps amaſſer une bonne ſomme d'argent pour l'entretien de ſes Troupes, qui periſſent

uté de payement,& pour le reſtabliſſement de ſes affaires qui ſont par tout en deſordre par cette meſme neceſſité.

Le ſecond Imprimé qui parut en ce temps là, fut un memorial dreſſé par un certain Capitaine nommé Joſeph Puteol, où il repreſente au Roy, comment en ſoulageant ſon peuple il pourra mieux faire la guerre, *como aſſistiendo à todos*, ce ſont ſes paroles, *ſe pueda lograr el hazer mejor la guerra*. Les expedients qu'il y propoſe ſembloient eſtre d'un homme d'eſprit à ceux qui ne le connoiſſoient pas, mais la force du préjugé faiſoit en pluſieurs, qui ſçavoient qui il eſtoit, qu'ils mépriſoient ſes raiſons, parce qu'il n'eſtoit pas en une haute fortune; comme ſi la bonté d'un medicament dépendoit de la condition du Medecin, *& aliquando etiam olitor commodè non eſſet locutus*. Sans m'arreſter à ceux cy, je veux rapporter icy ce que les autres trouvoient du plus judicieux en ſon Ecrit; auſſi bien ſervira-t'il à mieux comprendre l'eſtat auquel je m'en vay laiſſer l'Eſpagne. Apres avoir fait voir en détail tous les revenus que ſon Roy tiré de ſes Royames de Caſtille & des Indes, qui en gros ne montent qu'à dix huit millions d'or; dont meſme Philippe IV. à preſent regnant, quand il vint à la Couronne, ne trouva de libre & de franc que huit millions deux cent ſoixante & quatorze mil écus, qu'il fut preſque auſſi toſt obligé d'engager aux Partiſans pour reſiſter à la France & qu'il aliena en-

core plus ces années passées pour avoir de quoy reduire la Catalogne; appaiser les troubles de Naples & de Sicile; deffendre l'Estat de Milan; recouvrer Portolongone & Piombin, & quantité de Places en Flandre; & secourir les Princes qui ont pris son party en ces revolutions de France, il conclud que pour remedier à une si grande disette, où se trouvent les affaires de son Roy; il faut se servir d'une épargne tres étroite, & d'une œconomie tres exacte. Les moyens qu'il en propose, sont autant de remarques de la mauvaise dispensation & administration des deniers publics.

Premierement, il dit que ce qui empesche qu'on ne puisse fournir à la subsistance des Armées, n'est pas seulement l'engagement qu'on a fait des principaux revenus de l'Estat, à ceux qui ont presté au Roy en ses besoins; mais aussi le vol énorme d'un nombre infiny d'Officiers, qui sont établis pour les recouvrer, d'où vient que le Roy a eu sujet de se plaindre en sa proposition *a las Cortes*, que de dix millions que luy donnent ses Royaumes de Castille, il n'en tire que trois & demy, les six autres demeurans entre les mains de plus de dix mille Tresoriers, Secretaires, Receveurs, & autres personnes, qui ne vivent que de la rapine qu'il exercent sur le Roy & sur son peuple.

En suitte il voudroit que parmy les Assentistes ou Partisans, tant anciens que modernes,

n distinguast ceux qui ont traitté de bonne y, & qui n'ont pas profité malitieusement la necessité des affaires, d'avec ceux qui en sont prevalus par finesse, en achetant les roits du Roy. A ceux là il tient qu'il est juste ue l'on fasse bonne composition, & qu'on es laisse joüir des droits, qu'ils se sont égalenent acquis; mais pour les autres qu'on les loit traiter avec toute la rigueur possible, & eur faire rendre gorge, comme à dés usuriers à brûler, & à des voleurs à pendre. Sur le fait des recompenses, il trouve qu'il est juste de reconnoistre ceux qui ont rendu quelque bon service, en quelque necessité que soit l'Estat: mais il ne veut pas que pour cela le Roy mette la main à la bourse, & qu'il soit liberal, lors qu'il n'a point de quoy l'estre. Il luy conseille que puis que la grande naissance n'est pas toûjours une source de grandes actions; & que les enfans n'heritent que rarement de la valeur & de l'esprit de léurs peres, il ne laisse pas dans les maisons & en succession quatre cent & quatre-vingt onze Commanderies, que possedent les huit Ordres militaires d'Espagne, qui valent plus d'un million d'or de rente; & qu'au lieu de les donner par faveur le plus souvent à des personnes indignes & inutiles, il les distribuë à ceux qui auront conservé ou étendu les limites de la Monarchie. Et si quelquefois il les laisse sortir d'entre les gens de guerre, que ce soit pour un habile Ministre d'Estat, ou un adroit Ambassadeur,

deur, qui sans tirer l'épée, a deffendu une place, en a surpris une autre, a empesché une levée à l'ennemy, a osté les vivres & les munitions à une armée, a fait que les voisins s'y sont opposez, a obligé un Prince de quitter sa neutralité, a conservé l'Allié, s'est assuré de celuy dont on doutoit, & qui enfin par son esprit & par son industrie, a procuré de grands avantages à son Maistre & à l'Estat. Cependant il se plaint que bien loin de donner le solide de ces Ordres à des personnes qui le meritent, on leur en réfuse mesme l'exterieur & l'éclatant qui ne consiste qu'en l'habit. Ainsi il dit que Monsieur de saint Maurice, Gentil-homme Bourguignon, qui avoit tres bien servy, a esté plusieurs années sans le pouvoir obtenir, bien que le Marquis de Caracene eût écrit en sa faveur, & rendu témoignage de sa vertu & de son grand merite. Qu'ainsi il ne s'estonne pas que de son temps il n'y a en toutes les Troupes qui servent dans le Milanois, que huit Chevaliers, puisque cet honneur, qui devroit estre la recompense des gens de guerre, ne se donne le plus souvent, qu'à des gens de plume, ou à ceux qui s'appuyent plus sur la robbe que sur l'épée, encore qu'ils la portent toûjours, pour marque de ce qu'ils devroient estre plutost que de ce qu'ils sont. Apres cette deduction d'abus au maniement des Finances de son Roy, il passe aux moyens de les accroistre, & des lieux mieux assurer. Pour les accroistre il

ut que l'on confidere que l'Efpagne eftant
bitée par des gens tres riches, par d'autres
ui font affez accommodez, & par des pau-
res, dont le nombre eft le plus grand, on
e peut favorifer l'un des trois partis en
impofition des contributions pour l'Eftat,
ans qu'on faffe tort aux deux autres, & au
Souverain mefme : & qu'ainfi il faut qu'on
y obferve cette proportion Geometrique,
qui a égard aux forces & aux moyens d'un
chacun, & qui ne permet pas qu'il en arri-
ve en la Republique, comme en nos corps,
où bien fouvent toutes les mauvaifes hu-
meurs tombent fur la partie la plus foible.
Ayant pofé un fi bon fondement, il attaque
ceux qui poffedent le plus, & qui payent le
moins, & montre que le Clergé d'Efpagne
qui eft fi riche ne donne au Roy que quatre
cent quarante fept mil écus, qui n'eft qu'une
bagatelle au prix de ce qu'il peut faire. D'où
il conclud, qu'on peut prendre fur leur fonds
un tres-jufte expedient d'une augmentation
de revenus en une fi grande neceffité de l'E-
ftat. A la haute & moyenne Nobleffe, il ne ju-
ge pas que l'on puiffe avec equité rien impo-
fer de plus, puifqu'il fe trouvera qu'aujour-
d'huy elle paye le tiers de fon revenu : mais
bien fur les Laboureurs, fur les Marchands, &
fur les richeffes inconnuës, & dont on pourroit
tirer de plus grands fubfides, que ceux qu'on
en a, fi l'on vouloit bien examiner les fources
de leur abondance. Quant aux impofitions

mal assises, il dit que celle qui consiste en la huitiéme partie de la chair, de l'huile, du vin &c. est la pire de toutes, puis qu'elle donne occasion à mille fraudes, tant des Officiers que de ceux qui entreprennent de faire entrer ces denrées dans *Madrid*, & autres villes, sans payer les droits. A quoy j'adjoûteray, qu'on m'a asseuré, qu'il y a un nombre infiny de gens qui ne vivent que de ce métier. Jusques là que non seulement ces necessiteux de bonne maison, & ces vaillans filoux, qui veulent vivre sans rien faire, dont les Cours & les grandes Villes ne manquent jamais, s'en meslent mais aussi les Moines, & les moins accommodez des plus grands Seigneurs. Ce qui a obligé de pourvoir de Gardes ceux qui sont commis à la collecte de ces imposts, avec cette condition, que lors qu'ils attraperont des denrées qu'on fait entrer sans payer les droits, elles leur appartiendront. Mais de ce qu'on a estably pour redoubler leur vigilance, ils se sont formé une espece de politique, par laquelle considerant l'interest du Roy, comme celuy qui feroit cesser leur gain, s'ils le poursuivoient avec vigueur, ils ne sont pas fort exacts à y prendre garde; tellement que voyant bien, que s'ils ne fermoient quelquefois les yeux, ceux qui se meslent de cette espece de contrebande en abandonneroient la profession, n'y trouvant que pertes & confiscations de leurs denrées, & qu'ainsi le Roy seroit bien payé de ses

droits,

droits, mais qu'eux n'y trouveroient plus de gain à faire, ils s'entendent avec les Entrepreneurs de contrebande, & ne leur saisissent leurs marchandises, que lors qu'ils en ont tant fait entrer, qu'ils ont plus gagné qu'ils ne perdent. Ainsi le commerce s'entretient aux dépens du Roy, & quantité de faineans se nourrissent du sang du pauvre peuple, sur qui tombe tout le mal d'un si grand desordre. Parmy d'autres imposts, qui luy semblent mal assis, & que je ne m'amuseray pas à mettre icy, puis qu'aussi bien je ne les connois pas tous, & qu'ils ne reviennent pas aux nostres, il compte le papier marqué: disant que c'est un revenu peu stable, se fondant sur la chicane à la quelle la folie & l'opiniastreté des hommes donne l'estre. Où est à remarquer qu'à mesme temps qu'on blasme cet impost en Espagne, où il est estably, comme peu asseuré & peu utile au public, on en propose & on en presse l'établissement en France, comme d'une piece qui doit produire des millions au Roy. Il est vray que comme en France on est peut-estre plus fou en chicane qu'en Espagne on y en pourroit tirer un plus grand fonds que non pas en un pays, où ce sale mestier, pour le civil au moins, n'est pas tant en regne: au lieu qu'en France il s'exerce avec tant d'avidité, tant de rapine & tant de longueur que cette horrible beste, qui se nourrit si bien parmy tant de tribunaux divers, & les conflits de leurs Jurisdictions,

dictions, peut passer pour un des fleaux, qui s'oppose davantage au bonheur de la Nation & au repos des familles.

Apres que cet Autheur a marqué tout ce qu'il trouve de peu juste & de mal entendu en quelques impositions, dont il parle, il conseille à son Roy, qu'il fasse un compte de toutes ces petites parties mal assises, qui luy sont ruineuses & à son peuple, & qu'il les impose avec proportion sur tous les biens de ses Sujets, à qui elles ne peseront gueres estant divisées avec égalité, & ausquels il sera tres doux de s'estre redimez pour peu de chose de tant de vexations qui sont plus au profit de mille Coquins, qu'à celuy de l'Estat. Si l'on veut faire les efforts qu'il propose, & se servir des moyens qu'il en donne, il ne doute point que sa Nation ne surmonte tous ses ennemis, y ayant tant de conquestes qui témoignent sa valeur, tant de livres, qui sont des marques de son esprit, & tant d'or & d'argent marqué à son coin, qui court par tout, bien qu'elle n'en reçoive point d'étranger qui montre sa richesse.

Visite de l'Autheur & de ceux de sa Compagnie au Comte de Pigneranda. Eloge de ce Comte.

CHAPITRE XXV.

PEndant que les deux Ecrits, sur lesquels j'ay discouru dans le precedent Chapitre, four-

urnissoient à nos conversations, une nouveauté tout à fait extraordinaire, à cause du enie de la Nation, qui ne va gueres à découvrir où le bast la blesse, & dont la constance t si admirable, qu'elle fait toûjours bonne nine à mauvais jeu ; nous receûmes des letres pour quelques-uns des principaux Miiistres du Roy Catholique. Si elles nous fussent venuës dés le commencement de nostre arrivée à *Madrid*, elles nous auroient servy à mieux connoistre de quel air on vit en cette Cour ; mais comme nous ne les eûmes qu'au mois de Juin, & que pour prevenir les grandes chaleurs, nous voulions repasser les Pyrenées avant qu'elles commençassent, il ne nous restoit guere de temps à estre en un pays, où le Soleil est un peu trop prodigue de ses rayons. Cependant pour en profiter autant qu'il estoit possible, & le faire selon les formes, je m'addressay à Dom Martin, Secretaire du Comte de Pigneranda, & le priay de donner à son Maistre la lettre de faveur que nous avions pour luy ; je l'entretins de la condition & des qualitez de Monsieur de . . . . . . & de Monsieur son Frere, afin qu'il l'en avertist. Je sçeus de plus à quelle heure on pourroit le voir, afin qu'on ne le fût pas chercher au temps qu'il ne donne point d'audience. Ces precautions sont à suivre en cette Cour, pour tous ceux qui n'estant pas connus, ou n'ayant personne qui les introduise, veulent parler en particulier à quelqu'un des princi-

cipaux Miniſtres. Car par là ils ne s'expoſent pas à eſſuyer cette ſeiche gravité, qui leur fait recevoir avec un viſage de plomb, c'eſt à dire froid & peu ouvert, tous ceux pour qui ils auroit peur de ſe méprendre en leur civilité, ne ſçachant pas qui ils ſont; joint qu'à en parler en general, un homme d'eſprit ne doit jamais rendre luy meſme cette ſorte de lettres, qui ne ſont que pour le faire connoiſtre à des perſonnes qu'il n'a jamais veuës; car ſi on les lit en ſa preſence, il ſouffre un moment d'incivilité faſcheuſe, & ſi on remet à les lire apres qu'il s'en ſera allé, il ne reçoit en cette premiere viſite que des carreſſes tiedes, vagues & confuſes, & qui retombent plus ſur celuy qui écrit, que ſur celuy pour qui il écrit. Nous ne fûmes pas en ces peines, car le Comte, ayant eſté informé & par la lettre de *Dom Eſtevan de Gamarra*, & par le rapport de ſon Secretaire, de ce qu'eſtoient ceux qui le viendroient ſalüer à une telle heure, nous fit un accueil tel qu'on le pouvoit ſouhaiter. Auſſi n'y a-t-il point de Seigneur en cette Cour qui entende mieux ſon monde que luy, qui ſoit plus accort, & qui ſoit plus affable aux Etrangers. Il a l'abord heureux & accompagné de douceur, qui fait voir qu'à la ſeverité des mœurs de ſon pays, & à cette imperieuſe gravité de la Nation, il a meſlé un certain air étranger, qui en diminuë l'auſterité, & qui luy donne de l'agréement en ſa façon d'agir, tellement que ſi l'adreſſe

Viſite de l'Autheur & de ceux de ſa compagnie au Cōte de Pigneranda.

Eloge de Pigneranda.

ſſe & la galanterie du premier des *Tar-*
us fit dire, *Græcum ingenium miſcuerat Ita-*
artibus : on peut aſſurer, que celle de ce
nd Homme fait voir, que *Hiſpanicum ſu-*
cilium poteſt moribus exteris & comitate exo-
a dilui. Son eſprit & ſon jugement ont pa-
en ſon Ambaſſade de Plenipotentiaire à
lunſter ; & comme la nouvelle arriva à
ladrid, de la promotion du Cardinal Chigi
u Pontificat, & du grand deſir que ce S. Pe-
e témoignoit pour la Paix entre les deux
Couronnes, on parla de l'envoyer à Rome
our l'Ambaſſade d'obedience ; mais en effet
on ne le vouloit choiſir pour cet employ, que
par ce qu'ayant contracté grande amitié &
habitude avec le nouveau Pontife, lors qu'il
eſtoit Nonce en Allemagne, on eſperoit
qu'il y pourroit beaucoup ſervir ſon Maiſtre
pour toute ſorte de negociations. On publia
meſme divers avantages que le Roy luy vou-
loit faire pour l'obliger de l'accepter, outre
une bonne ſomme de comptant ; on diſoit
qu'on luy aſſignoit trois mille ducats par
mois, que l'on donnoit le titre de Comte à ſon
fils, qu'on luy continuoit la Preſidence du
Conſeil des Indes, & que la clef d'or, qu'il
n'avoit que *Capona*, c'eſt à dire ſeulement par
honneur, luy eſtoit conferée *à exercicio*, c'eſt
à dire en uſage, & avec toutes ſes preroga-
tives. Cependant on n'a encore rien fait de
tout cela, & nous n'en avons ouy que le
bruit. Auſſi ceux qui ſçavent la confiance
qu'a

qu'à *Dom Luis de Haro*, en sa fidelité & en sa capacité, ne croyent pas qu'il l'éloigne du Conseil que le plus tard qu'il pourra. Ayant ainsi eu toute sorte de satisfaction en nostre premiere visite, à un si honneste homme, qui n'oublia rien de ce qui pouvoit persuader Monsieur de . . . . . de l'estime qu'il faisoit de sa personne & de son merite, qu'il reconnut d'abord par cette vivacité d'esprit qui est si naturelle aux personnes extraordinaires, qu'elles n'ont pas besoin de parler deux fois à ceux qui les approchent pour sçavoir ce qu'ils valent, nous crûmes avoir fait une bonne avance pour estre bien receus de *D. Luis de Haro*, lorsque nous le verrions. Car outre que nous avions une lettre pour luy, nous ne doutions point qu'il ne l'entretinst, & de la visite que nous luy avions renduë, & de tout ce qui pourroit l'obliger à faire bon accueil aux premiers Hollandois de marque qui avoient passé en Espagne depuis la Paix, qu'il considere comme un Ouvrage pour lequel il semble s'interesser à ce qu'on luy montre que cette reconcilliation apres une guerre de prés de quatre-vingt ans est tout à fait pure & sincere, & n'a pas seulement desarmé les mains & les bras, mais aussi les cœurs & les esprits. Surquoy je diray que bien que tous les Ministres que nous avons approchez, nous ayent témoigné que c'estoit là leurs sentimens, il n'en a pas esté de mesme de plusieurs particuliers, qui nous montroient

troient un visage assez serain & amiable, lors qu'ils nous prenoient pour Flamans, mais lorsque par trop de curiosité, ils vouloient sçavoir de quel endroit des Pays-bas nous estions, & que nous leur respondions de Hollande; l'air leur en devenoit rude, & ils changeoient de ton & de voix, comme si avec ce mot nous leur eussions donné un coup de massuë, qui estourdissoit toute la conversation & la familiarité commencée, tant il est vray que cette Nation a un certain principe de grandeur ou de fierté dans l'ame, qui ne permet pas qu'elle voye jamais de bon œil, ceux qui ont esté ses ennemis, quelque paix qu'elle ait faite avec eux. Mais pour retourner à nostre seconde visite, & dire de quelle façon nous nous y primes, j'ajoûteray qu'avec la lettre qui estoit pour *Dom Lüis de Haro*, on nous en avoit envoyé une pour un Gentil-homme nommé *Alonzo Verçoça*, parent de *Dom Estevan de Gamarra*, Ambassadeur du Roy Catholique auprés de Messieurs les Etats, qu'on nous marquoit estre fort bien dans l'esprit de ce Favory. Par la nous jugeâmes qu'il faloit premierement voir le sieur *Alonzo*, afin qu'il luy rendist la lettre, & qu'il nous y introduisist à propos. On eut assez de peine à sçavoir où il demeuroit; mais enfin ayant appris qu'il se tenoit à la campagne, & qu'il n'y avoit à *Madrid* qu'un de ses fils, qui estoit Gentil-homme de *Dom Lüis de Haro*, je fus le chercher à la maison de ce premier

Miniſtre. Il avoit ſa chambre en ville, & ne venoit plus à cet Hoſtel, depuis que ſon Maiſtre eſtoit au *Buen Retiro* avec le Roy, & la civilité des Officiers, de qui je m'enquis de ſon logis, n'alla pas juſques à me le faire enſeigner; tellement que me l'ayant à peine bien indiqué, il me fut difficile de le trouver; & plus encore de le rencontrer. Car comme il n'y faiſoit que coucher, il faloit le chercher bien tard, ou le prendre de fort bon matin. Ce fut enfin au ſortir du lit que je le trouvay, auſſi fort en peine de ſçavoir noſtre logis, parce qu'il avoit receu une lettre de l'Ambaſſadeur à ſon pere, par où il luy reïteroit la priere de nous rendre toute ſorte de bons offices en cette Cour. Je luy donnay la lettre qui eſtoit pour ſon pere, & celle qui eſtoit à *Dom Lüis*, le priant de la rendre, & de ſçavoir à quelle heure nous pourrions le voir. Quelques jours ſe paſſerent ſans qu'il nous viſitaſt, & ſans qu'il nous rendiſt aucune réponſe. Cela me fit juger qu'il ne conſideroit guere les lettres de l'Ambaſſadeur, ou qu'il n'avoit pas aſſez d'accez auprés de ſon Maiſtre, pour faire ce qu'il luy marquoit.

Dif-

Difficultez à obtenir des passeports pour sortir d'Espagne. L'Autheur & ceux de sa compagnie obtiennent audience de Dom Luis de Haro. Modestie de ce premier Ministre. De quelle sorte en usent ceux qui ont affaire à luy. Sa conduite comparée avec l'ambition ordinaire des Ministres des Princes. Ses occupations & son grand attachement au service du Roy. Audiences publiques qu'il donne. Son esprit comparé à celuy de son predecesseur. Son entretien avec l'Autheur & les personnes de sa compagnie. Sa bonté excessive. Sa conduite comparée avec celle d'Olivarez son Oncle. Comparaison de la faveur de l'un & de l'autre. Discours de Dom Lüis au Roy, lors qu'il luy donna l'administration de ses affaires. Portrait de l'exterieur de Dom Lüis.

CHAPITRE XXVI.

COmme nous pensions à nostre depart, je me mis à songer aux moyens d'avoir un passeport qui fust en bonne forme, estant tres-bien averty de l'insolence & de l'effronterie de ceux qui sont aux passages, qu'on nomme *Puertos*, tant pour la Doüanne que pour la garde. Ce qui fait qu'il y a beaucoup de formalitez à observer en ces passeports, afin qu'ils soient d'une force à arrester l'importunité & la supercherie de ces fourbes, qui ne sont là que comme autant de Harpies, qui n'at-

Difficultez à obtenir des passeports pour sortir d'Espagne.

n'attendent que les paſſans, & ſur tout l'Etranger, pour leur faire toutes les avanies dont ils ſe peuvent aviſer.

Je m'enquis ſoigneuſement de toute la circonſpection qu'il y faloit apporter, & comme le Comte de *Pigneranda* avoit de luy même dit à Monſieur de. . . .que pour ne pas ſortir d'Eſpagne ſans une de ſes plus belles raretez il devoit emmener des chevaux, & qu'il luy feroit avoir tous les paſſeports dont il auroit beſoin; nous eſtions hors d'apprehenſion de les pouvoir obtenir auſſi avantageux qu'on les pouvoit ſouhaiter; ceux qui n'ont point d'appuy à la Cour pour en eſtre munis, ſont obligez de preſenter Requeſte à un certain Conſeil, dont eſt Secretaire un nommé *Carnero*. On y delibere ſur ſa requeſte, & ſi on luy accorde le paſſeport qu'il demande, la deliberation paſſe de ce Conſeil à celuy du Roy, d'où elle revient quelquefois approuvée, quelquefois rejettée, & ſouvent limitée, ou amplifiée, ſelon que le Requerant a reüſſi en ſes ſollicitations pour cette expedition. Enfin, bien que par adreſſe ou par preſent on puiſſe quelquefois avoir de fort bons paſſeports, & aſſez promptement, on m'a aſſuré que ceux qui ne ſont pas connus, & qui n'ont pas d'amis, trouvent que de cette bagatelle on a fait une negociation épineuſe & laſſante. La noſtre ne le fut gueres; car ayant fait dreſſer un memoire aſſez exact & au ſens de ceux qui ſçavoient de quellle façon

çon devoit eſtre un paſſeport pour ſortir d'Eſpagne ſans accroche, je le fus porter à *Dom Martin* Secretaire du Comte de *Pigneranda.* Il le vit, & me dit qu'il n'eſtoit pas beſoin de tant de particularitez, & que noſtre paſſeport devant immediatement venir du Conſeil du Roy, il ne faloit que traduire en Caſtillan celuy de l'Archiduc, & qu'on nous en expedieroit un de meſme, qui ſeroit par tout reſpecté. J'acquieſcay à ſon ſentiment, & Monſieur..... & moy fûmes avec luy chez *Geromimo de la Torre*, Secretaire d'Eſtat, auquel il preſenta un memoire pour le dit paſſeport, le luy recommandant de la part de ſon Maiſtre. Il promit de le porter dés le jour meſme au Conſeil d'Eſtat, & nous fit beaucoup de civilité, diſant avec une eſpece d'admiration & de tranſport, qui nous ſurprit, *Olandeſes, a los quales quiere tanto bien el Rey nueſtro Señor que Dios guarde.* Il nous accompagna avec ces belles paroles, & apec beaucoup d'empreſſement juſqu'au bas de ſon degré.

Pendant que l'expedition de noſtre paſſeport eſtoit ainſi ſur le tapis, Monſieur de...... & moy fûmes un matin voir noſtre *Señor Verçoça* pour un peu mieux connoiſtre l'humeur de la Nation, & ſçavoir ſi par negligence ou par faute de credit, il avoit manqué à faire ce dont le prioit l'Ambaſſadeur. Auſſi toſt il nous fit des excuſes de ce qu'il ne nous eſtoit pas venu voir, & nous dit qu'il avoit rendu la lettre à *Dom Lüis de Haro*, &

L'Autheur & ceux de sa compagnie obtiennent Audiēce de Dom Lüis de Haro.

qu'il avoit ordre de nous accompagner à l'Audience (c'est ainsi qu'on parle en cette Cour) qu'il nous donneroit le lendemain. Par là nous visines que son retardement à nous rendre réponse, estoit pûltost un effet de l'humeur de la Nation, peu empressée & ponctuelle en ses civilitez, aussi bien qu'en ses affaires, que de sa nonchalance, ou de son peu de pouvoir à faire ce dont il estoit prié, mesme se trouvant parent du Secretaire *Geronimo de la Torre*, à qui le memoire pour nostre passeport avoit esté donné. Il voulut nous mener chez luy, & le luy recommander en nostre presence. Mais je fus bien surpris de le trouver tout autre en cette visite que nous luy rendions conduits par un de ses parens, que nous ne l'avions trouvé Monsieur. . . . . & moy. Car au lieu de ce bon accüeil qu'il nous avoit fait, & dont je viens de parler; il eut de la peine à quitter sa table & ses papiers, & ne nous entretint qu'à demy mot, s'amusant à fueilleter des écrits qu'il avoit entre les mains. Cette inégalité me scandalisa & le plus doux jugement que j'en pû faire, la considerant en un homme d'une Nation qu'on estime si peu variable en son humeur & en ses actions, est que ce jour là il avoit l'esprit remply de quelque chose de grand & de fascheux. Cela n'empescha pas, que le lendemain nous ne fussions à l'assignation pour voir le premier Ministre d'une si superbe Cour. Il n'est pas de difficile accez, & on ne le

trouve

trouve pas environné de cette pompe & de cet éclat, qu'affectent ceux qui tiennent le premier rang auprés de leur Maistres. On ne luy fait pas la Cour, & on ne voit dans son antichambre que ceux qui ont à luy parler. On n'en rebutte pas un, & chacun par ordre est introduit en sa chambre, où il luy dit ses affaires, puis en ressort & fait place à d'autres. S'il y a quelqu'un qu'il ne fasse pas entrer, & qui l'ait auparavant entretenu de son affaire, il luy fait sçavoir sa volonté par son Secretaire, & s'il n'a rien de nouveau à luy proposer, il faut qu'il s'en contente. S'il ne luy a jamais parlé de son affaire, ou qu'il ait à luy dire quelque chose de plus, on le remet au lendemain, ou à une autre heure. Ainsi il y a peu de personnes qui n'en retournent en quelque façon satisfaites, ou qui n'ayent l'esperance de l'estre quant au point de l'Audience. Au lieu qu'autre part les premiers Ministres sont une espece de divinité, qui se communique fort rarement, qu'on ne montre qu'apres mille rebuts, & qui ne se contentans pas de participer à l'authorité du Souverain, veulent un degré d'adoration au dessus du sien. Aussi peut-on assurer, que si le Ministere est à ceux-cy un sujet de gloire, de vanité & de plaisir, il ne l'est à *Dom Lüis*, de la façon qu'il l'exerce, que d'occupation, de travail & de peine, & que parmy ceux qui ont le maniement des affaires, il n'est pas seulement de premier en rang, mais aussi en attachement &

Modestie de Dom Lüis.

De quelle sorte en usent ceux qui ont affaire à luy.

Sa conduite comparée avec l'ambition ordinaire des Ministres des Princes.

Ses occupations & son grand attachemẽt au service du Roy.

en sujetion pour le service de son Roy. En effet il s'y donne tout entier, car dés le matin apres ses devotions, & qu'il a fait un tour à l'Appartement du Roy, pour voir s'il n'y a rien à quoy il doive pourvoir, il s'en vient environ les sept ou huit heures s'asseoir à la table de la Chambre de ses expeditions, où il est jusques à une heure apres midy à ordonner à ses Secretaires, sur tout ce qu'il y a à faire, & à écouter ceux qui ont à traitter avec luy, qu'on luy presente par ordre, comme je viens de dire, & l'apresdisnée il se renferme pendant quelques heures. Puis environ les quatre ou les cinq, il retourne à la mesme Chambre, où il est dans de pareilles occupations, jusqu'à sept heures du soir. Il y a deux jours de la semaine, ausquels il donne Audience publique, aussi bien que le Roy : & alors chacun y entre, & j'y ay veu de toutes sortes de personnes, & mesme des soldats estropiez & tout nuds, qui s'y presentoient aussi bien que les autres, pour faire entendre leurs pretentions, sans qu'on y apportast autre distinction, que de les faire avancer avec discretion & respect, s'ils ne l'observoient pas.

Audiences publiques de Dom Lüis.

A tout cela il faut ajoûter un soin presque universel qu'il a de toute la Maison du Roy, dont il est grand Ecuyer, & les heures qu'il faut qu'il donne aux Conseils Privé & d'Estat, & les Audiences de Ceremonie, ou d'affaires aux Ambassadeurs, & Agens des Princes étrangers. Tellement qu'il n'y a

gue-

guere de vie plus agitée & occupée que la sienne. Ie ne parleray point de sa capacité, ny de son esprit. Les Espagnols ne le tiennent pas égal à celuy de son predecesseur, qui l'avoit vif & actif au possible, mais ils ajoûtent qu'ils n'en estoient pas pour cela plus heureux ny en public ny en particulier, & que la grande moderation & bonté de celuy-cy, vaut bien l'ardeur & le feu de l'autre, qui pour exécuter ses desseins, ne laissoit personne en repos, tant est vray ce que disent les Politiques, que les plus grandes intelligences ne sont pas les meilleures pour le gouvernement de l'Estat, & qu'elles portent la veuë si avant qu'elles font souvent des sauts & des bonds dans les affaires, qui les jettent en des extremitez, où elles ont besoin de toute leur suffisance, pour s'en tirer, & de tout leur bonheur, pour ne se pas perdre. Au lieu que les mediocres vont pied à pied, & ne sont pas sujettes à ces transports politiques, qui tiennent souvent l'interest de l'Estat en l'air avec tout l'esprit de celuy qui gouverne.

Son esprit comparé à celuy de son predecesseur.

Dés que nous fûmes arrivez au logis de *Dom Lüis*, qui se tenoit alors à l'Hermitage du *Buen Retiro*, nous y fûmes receus par *Dom Christoval* son Secretaire. C'est un petit homme qui a une adresse & un tour d'esprit au de là l'ordinaire de ceux de sa Nation, car il est Alleman, & il en a si peu la mine & l'abord, qu'on le prendroit plûtost pour un homme né au pied de l'Apennin ou des Pyrenées,

Qualitez de Dom Christoval, Secretaire de D. Luis

que ſur les bords du Danube ou du Rhin. Il a ſoin de toutes les affaires étrangeres, & ſert d'Interprete à ſon Maiſtre pour ceux qui luy parlent en François. Nous luy fûmes bien toſt preſentez, & voicy de la façon qu'il nous receut. Il eſtoit aſſis ſur un fautüeil, au bout d'une table, le manteau ſur les épaules & l'épée au coſté. Quand nous entrâmes, il ſe leva & aprés que nous luy eûmes fait la reverence, il nous fit donner des chaiſes, & au meſme temps *Dom Chriſtoval* vint ſe placer à genoux ſur le tapis de pied, entre ſa chaiſe & celle de Monſieur de .... qui luy parla en François pour plus de facilité, bien qu'il ſceut aſſez d'Eſpagnol pour s'expliquer commodement, *Chriſtoval* l'interpreta en meſme temps à *Dom Lüis*, qui répondit le plus obligeamment qu'il ſe pouvoit. Apres les premiers complimens, il s'enquit de noſtre Voyage, & de noſtre ſejour à *Madrid*; & ſur ce qu'il nous voyoit diſpoſez d'en partir, il nous demanda ſi nous n'irions pas à *Seville*, & comme nous nous en excuſions ſur ce que la ſaiſon eſtoit avancée, il nous dit qu'à la verité le temps nous preſſoit, ſi nous voulions ſortir d'Eſpagne avant les grandes chaleurs, mais que ne voyant pas l'*Andalouſie*, nous laiſſions à voir le plus beau pays du monde. Il nous fit en ſuite mille offres de ſervices, & ſur ce que nous luy témoignâmes que nous voulions prendre noſtre chemin par l'*Arragon* & entrer en France par la Catalogne, s'il eſtoit poſſible

Entretien de Dom Lüis avec l'Autheur & les perſonnes de ſa compagnie.

ſible, il nous promit deux lettres de recommandation, l'une pour le Duc de *Monteleon*, Vice-Roy d'*Arragon* l'autre pour *Dom Juan d'Auſtriche*. Il nous demanda ſi nous voulions faire la reverence au Roy; mais comme nous eſtions ſur le point de partir, nous crûmes qu'il ne falloit pas luy donner la peine de nous procurer cet honneur, puiſque nous avions tant de fois veu de prés & de loin cette Majeſté. Enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit eſtre obligeant, & nous rendre ſatisfaits de noſtre viſite, Auſſi eſt il d'une humeur à ne mécontenter perſonne, & jamais Favory ne fit moins de mal que celuy-cy. Il ſouffre ſes envieux & ſes ennemis declarez à la Cour, comme le Duc *de Medina de las Torres*, & on le voit ſortir avec ſi peu d'éclat, qu'il n'y a rien ou peu à dire de ſon train à celuy du moindre Grand d'Eſpagne. La foule ne l'accompagne point, & l'on remarque qu'il ſuit mieux que ſon Predeceſſeur, l'avertiſſement d'un Favory de la meſme Nation, qui conſeilloit aprés ſa chûte à ceux de ſon rang, de donner eux-meſmes un tour da rouë & de main à la barque de leur fortune, quand elle les pouſſoit trop haut, les portant à l'égal du Roy, ajoûtant que celuy qui penſe avoir le plus avancé, eſt ſouvent le plus proche de ſa ruine, & qu'il ne doit jamais ſe laiſſer emporter à admettre des honneurs & une ſuite, que ſa diſgrace luy oſte avec mépris. Sur quoy je remarqueray qu'on

Bonté excesſive de Dom Lüis.

Sa conduite comparée avec celle d'Olivarez ſon Oncle.

m'a raconté, qu'un grand Homme d'Estat de cette Cour disoit, qu'un Favory doit avoir la retenuë & la prudence de cet Ange, devant lequel S. Jean se prosterna pour l'adorer, & refuser certaine sorte de respect qu'on luy veut rendre, par un *vide ne feceris*, *conservus tuus sum*; parce que si Dieu dont cette immensité de gloire & de puissance qu'il possede pour reduire tout le monde creé en poussiere, ne souffre point de compagnon en l'adoration, les Roys qui n'ont qu'un pouvoir limité, & une force qui ne fait qu'imiter l'infinie, en souffriront encore moins. Aussi cette ambition sans borne, & cette faim de grandeur démesurée, fit trébucher en deux ans le Cardinal *Spinola*, l'un de plus grands Favoris de Philippe II & renversa enfin ce fameux Comte duc d'*Olivarez*, dont aujourd'huy *Dom Lüis* tient la place Outre ce que j'ay dit, touchant son Ministere, les Curieux trouvent une notable difference en la faveur de l'oncle & celle du neveu, tant au fondement, qu'à l'execrcice. Ils considerent que celle du premier nasquit de la conformité de ses mœurs reelle ou étudiée à celles du Prince, & de la peine qu'il prenoit à seconder ses inclinations, & à luy servir d'instrument de satisfaction pour des plaisirs contraires à sa grandeur & à sa condition; que celle du second est venue des obligations que luy a le Roy, & des services qu'il luy a rendus en des rencontres où il s'agissoit de sa vie &

Comparaison de la faveur de Dom Lüis avec celle d'Olivarez.

de

de ſon Eſtat; Que celuy-là gagna la volonté & l'affection du cœur, qui n'eſt que la fleur de l'arbre, que mille accidens font tomber, que celuy-cy s'eſt eſtably en ſon entendement, & eſt entré dans ſon eſprit par connoiſſance, qui eſt la vraye racine d'une faveur à l'épreuve du temps & du caprice. Qu'il parvint à ce haut degré preſque à meſme temps & de meſme façon que le Duc de Luynes y eſtoit monté auprés de Louys XIII. Que l'autre y eſt arrivé par un chemin à peu prés pareil à celuy qui y mena le Cardinal de Richelieu. Que le Neveu eut le loiſir de profiter des fautes & de tout le malheur de l'Oncle, auſſi bien que le Cardinal de tous les manquemens de ſon devancier. Mais quant à l'exercice de ſon pouvoir, ils remarquent, qu'il eſt bien different de celuy de ces trois Favoris; que le Duc de *Luynes* & le Comte Duc d'*Olivarez* troublerent la paix des Eſtats de leur Maiſtres, l'un pour faire valoir cette épée de Connétable qu'il venoit de recevoir, l'autre pour montrer cette grande capacité, dont il ſe piquoit par deſſus tous les hommes. Richelieu qui ſucceda au primier, bien que fort éloigné de ſes maximes, crut qu'il devoit pourſuivre la pointe de la guerre, qu'il trouvoit commencée, pour ſe mettre en credit, & abattre les obſtacles qui le pouvoient empeſcher d'en faire une, qui eſtoit plus de l'intereſt de la France, & qui luy donneroit moyen d'entrer en lice avec cet ambitieux

Comte Duc. Celuy-cy ne fut pas plûtost en faveur & dans les affaires, qu'il s'efforça de faire comprendre le mal qu'avoit causé au monde, & principalement à la Maison d'Austriche, l'émulation de ces deux Ministres. Il prevoyoit bien qu'en l'estat où estoit la Monarchie, attaquée en ses branches & en son tronc, il falloit une Paix, la moins honteuse qu'on pourroit la faire, pour en empescher un plus grand débris. On dit qu'il representa avec vigueur au Roy & à son Conseil toutes les fautes de son predecesseur, qu'il y fit comprendre que le desir commun de tous les petits Princes de l'Europe, qui veulent que la France & l'Espagne se conservent en égalité, comme des balances où chacun trouve son contrepoids, est tres conforme à la nature & à l'interest des deux Royaumes, bien que souvent il ne le soit pas à l'ambition des deux Roys, & à la vanité des Ministres, qui les servent, qu'aussi celuy-là s'acquerroit le plus d'ennemis, qui feroit le plus de progrez sur l'autre, si l'Europe par l'artifice des deux Favoris, qui ont voulu faire battre leurs Maistres pour montrer leur adresse pendant le combat : de mesme que deux Pilotes leur science au plus fort de la tempeste, ne s'estoit partagée par ligues, & ne s'estoit presque toute mise sur les rangs en faveur de l'une & de l'autre Couronne. Cependant que c'estoit un mal irremediable tant qu'on parleroit de faire la guerre, que les alliances de la France ne la-quit-

Discours de Dom Luis au Roy, lors qu'il luy donna l'administration de ses affaires.

quitteroient point pour eſtre neutres, ou pour tourner leurs épées contr'elle, qu'il faloit leur faire comprendre le danger, où elles ſe jettoient ; qu'on devoit leur montrer une grande inclination à la Paix, & qu'on ne feroit point de difficulté de l'acheter au prix de quelques avantages qu'ellés pretendent. Que l'experience de tous les ſiecles avoit montré que dans les traitez ils regagnent ce qu'ils avoient perdu par la guerre. Qu'en Allemagne il falloit faire crier à la Paix ceux meſmes qui y eſtoient Partiſans de la France & de la Suede, que pour les y obliger il falloit leur témoigner qu'on ne penſoit plus qu'à les contenter, & qu'il eſtoit temps qu'ils tournaſſent toute leur jalouſie pour leur liberté contre ces deux puiſſances étrangeres, qui ſont plus preſtes de l'envahir, que ne le fut jamais l'Empereur de la mettre à la chaîne. Qu'en Italie, en Flandres & par tout, où il y avoit ligue contr'eux, il falloit en uſer de meſme, & dans le Traité de la Paix generale, donner la carte blanche aux ennemis les moins à craindre, pour affoiblir les plus puiſſans en les privant de leur appuy. Ainſi le commencement de ſon Miniſtere, ſi ce qu'on m'en a dit, & que je viens de repreſenter, eſt vray, ne fut pas de corner la guerre au oreilles de ſon Maiſtre, & de ne penſer qu'à ce qui le pouvoit authoriſer, comme font les Epicures de la faveur, qui ne la rapportent qu'à eux meſmes. Il ne voulut paroiſtre

ny

ny Idolatre en sa politiqne, en ne conseillant rien que ce qui estoit avantageux au Roy, ny Athée, en ne parlant que du bien du Royaume, mais en les considerant tous deux, il voulut passer pour le bon bomme d'Estat, qui les traitant de mary & de femme concluoit qu'afin qu'ils fissent bon ménage, ils ne devoient jamais avoir d'amy qui les separast d'interest. On m'avoit instruit d'une partie de toutes ces particularitez avant que nous vissions *Dom Lüis*, & j'en pourrois marquer icy beaucoup d'autres, si je les pouvois tirer de mon broüillon, où je les marquay alors, & si les idées ne m'en estoient autant effacées de la memoire, que les mots qui me les y pouvoient rappeler, le sont de mes tablettes. Si je veux dire quelque chose de sa personne, il me faut ajoûter que c'est un homme qui est d'une mine assez revenante (à ce qu'on m'a appris) à son ésprit, il ne l'a ny trop fine, ny trop grossiere, ny trop haute, ny trop basse, son visage n'est ny trop ouvert, ny excessivement serieux. On ne voit en ses yeux, ny rien de trop lent, ny rien de trop vif; sa taille & son port n'ont rien de fort Heroique, ny de fort commun, *Ut staturæ & oris non est plusquam heroici, ita nihil in eo quod nimium vulgare sit;* Enfin on remarque qu'il n'a rien qui soit incommode au Prince ou à ses Sujets, & que s'il ne charme pas celuy-là par les dons du corps ou de l'esprit, il ne choque point ceux-cy ny par l'un ny par l'au-

Portrait de l'exterieur de D. Lüis.

l'autre, & s'il s'en faut rapporter à ce que m'en dit un jour un Espagnol, *en el semblante mismo este privado no enfada por lo atrevido, ni desluze por lo desanimado.*

Remarques sur le Ministere de Dom Lüis de Haro. Il devoit tascher de faire la Paix avec la France, lorsqu'elle estoit en guerre avec elle mesme. Manquement des Espagnols. Leur artifice pour cacher leur deffiance du Prince de Condé. Negligence du Marquis de sainte Croix. Les François ont tiré aussi peu d'avantage des troubles de Naples, que les Espagnols de ceux de France. Le Comte d'Ognate employé pour reduire les Napolitamis.

CHAPITRE XXVII.

Les grandes revolutions qui sont arrivées dans les affaires de cette Monarchie, depuis que *Dom Lüis* en a l'administration, me fournissent un vaste champ de parler de ce que l'on trouve de fort ou de foible en son Ministere, j'ajoûteray qu'on y marque des endroits, où il semble qu'on ne peut rien desirer de plus, que ce qu'il a fait, & qu'on y en découvre d'autres, où l'on veut qu'il n'ait pas ménagé tout l'avantage qui s'y presentoit. On tient qu'à Munster ce fût un chef-d'œuvre que d'y conclure la Paix avec les Hollandois ; qui sembloient avoir estably pour maxime de n'en avoir ja-

Remarques sur le Ministere de Dom Lüis de Haro.

mais

mais avec ſon Maiſtre; & qu'on en augmenta la merveille en ne les deſarmant pas ſeulement par un traité particulier, qui n'avoit pour garent que ce ſceau & ce ſerment, auſquels ils proteſtoient depuis ſi long temps de ne ſe vouloir point fier; Mais auſſi en y faiſant travailler la maiſon d'Orange, qui ne ſemblant eſtre au monde, que pour luy donner de grands Capitaines, ne pouvoit y mettre la main, ſans ſe porter le poignard au ſein de ſa gloire & de ſa reputation.

Apres ce grand coup d'Eſtat, il en pouvoit faire un autre, s'il en faut croire ceux qui meſurent à l'aulne de leur jugement les affaires des Princes, qui eſt, qu'aux troubles qui arriverent en France, il devoit taſcher de faire la paix avec ce Royaume, qui n'euſt pas manqué de l'accepter en une telle extremité, à des conditions qui auroient eſté plus avantageuſes à l'Eſpagne, que les villes qu'elle a repriſes, parce que laiſſant ainſi la France toute émeuë au dedans, & n'ayant point au dehors d'objet qui euſt diſtrait ſa hayne & ſa diviſion, elle auroit ramaſſé toute ſa colere contre elle-meſme; & cette mere auroit abandonnée la plûpart de ſes conqueſtes, pour avoir plus de temps & de moyen de chaſtier la deſobeïſſance de ſes enfans; & c'eſt icy où conſiderant les choſes par l'evenement, & voyant la France autant en eſtat que jamais, de rentrer dans le cours de ſes victoires, on trouve à redire que le Conſeil d'Eſ-

Il devoit taſcher à faire la paix avec la Frãce, lorſqu'elle eſtoit en guerre avec elle meſme.

'Espagne, ne prit pas cette occasion, de les rrester, sans crainte qu'elles recommençassent. Au lieu donc de ces Traitez avec es Parisiens, avec les partisans de Princes, & avec les Princes mesmes, dont les peuples se sont enfin desabusez; On dit qu'il falloit traiter avec la Cour seulement, pour les interests d'Espagne, & comme on croit qu'en cette conjoncture, on en auroit eu bonne composition, en abandonnant les seditieux, & le soin d'accroistre la sedition, on ne doute point que le Roy Catholique n'eust pû travailler avec succez au de la des Pyrenées, à chastier les Catalans & à rejoindre à sa Couronne celle de Portugal, estant certain que la revolte de ceux-là, & la separation de celles cy, font le plus cuisant mal qu'ait ressenty cette Monarchie en toute cette guerre, & que pour remedier, elle devoit un peu negliger la meurtrissure de ses autres parties, & ne penser qu'à la cure de ces deux blessures qui luy sont si prés du cœur, le moyen luy en eust esté plus doux, plus seur, & de moindre despense que celuy qui luy a livré Barcelonne. Ceux qui examinent icy les affaires du temps, tiennent que les Espagnols ont plus perdu en prenant cette Ville, & en ne secourant pas celle de Bordeaux, que s'ils eussent cedé quelque chose aux François pour avoir la Paix, & n'estre obligez ny à l'un ny à lautre. Car on dit hautement en cette Cour que le siege de Barcelonne a cou-

Manquemẽt des Espagnols.

sté

ſté tant d'hommes? & tant d'argent, qu'on eſt demeuré dans un abattement de forces, dont parmy toutes les broüilleries de la France, on n'a encore pu revenir; & ne ſecourant pas Bourdeaux on a donné moyen aux François de ſortir de l'embarras où ils eſtoient d'eſteindre la guerre civile, & de recommençer preſque à meſme temps l'offenſive contre l'Eſtranger avec autant de vigueur qu'auparavant. Tellement qu'au jugement de ces Critiques, les Eſpagnols n'ont ſceu ny faire tous les progrez qu'on eſperoit d'eux en une telle conjoncture, bienqu'ils ayent repris trois ou quatre des principales places qu'ils avoient perduës, ny embraſſer l'occaſion de la Paix, à laquelle la France ſembloit eſtre neceſſitée, ny entretenir la diviſion qui y eſtoit ſi bien allumée; ainſi apres tant de frais & ſi peu de gain, ils les regardent comme de mauvais Marchands, qui ont laiſſé paſſer le cours du Marché qui ſe trouvent en perte faute d'avoir pris le temps, & qui peut-eſtre n'auront rapporté de la foire qu'une denrée, qui ne leur vaudra jamais ce qu'elle leur a couſté, & ce qu'elle couſtera; c'eſt à dire que les François leur ſeront à preſent à charge, & que ſi le *Quevedo* vivoit, il les joindroit à la deffunte Reyne Mere & au Duc de . . . . . pour cette nouvelle eſpece de ſtratageme, par lequel, *diſpara el Rey de Francia por bateria todo ſu linaje con achaque de mal contentos , para que en ſueldos, ſocorros y Gaſtos, los Eſpañoles conſumen las con-*

consignationes de les exercitos. A present que Monsieur le Prince est retiré chez eux, & qu'il n'a plus de Troupes ny de Places en France, ils semblent tomber dans ces sentimens, & nonobstant les merveilles qu'il fit à la déroute d'Arras, pour lesquelles on dit que le Roy luy écrivit en ces termes. *Mi primo he intendedo todo Estava perdido, V. A. ha conservado todo*: Ils se plaignent des grosses pensions qu'ils luy donnent, quoy qu'ils les luy payent mal. En effet il y en a qui font cette remarque, que pendant qu'ils consument leurs deniers en son entretien, & celuy des personnes qui l'ont suivy; la France profite de toutes ces grandes pensions qu'elle luy donnoit, & de tous ces grands biens qu'il possedoit, qu'elle luy a confisquez, par où elle peut puissamment remedier à la perte de quelques Regiments, dont il a grossy leur Armée. Quant à sa personne ils en ont toute l'estime qu'elle merite, & son nom y est en si grande veneration parmy les Grands & parmy le peuple, qu'on le regarde comme le plus grand Capitaine que l'Europe ait veu depuis plusieurs siecles, aussi est-il au dessus de tous les Eloges qu'on peut donner aux plus grands courages, ses actions surpassant l'imagination, mais il est Estranger, & Prince du Sang de la Couronne ennemie, & par là il semble qu'il soit difficile que la confiance s'establisse entierement entre luy & les Espagnols. Cependant pour ne pas faire paroistre cette defiance à la-

Artifice des Espagnols pour cacher leur defiance.

laquelle ils ont peine à renoncer, ils se servent d'une souplesse, dont ses Agents se sont apperceus, qui est qu'à *Madrid*, on evite autant que l'on peut de luy en donner aucuns témoignages, & ceux qu'on ne peut pas dérober a sa connoissance, on les rejette sur sa mesintelligence avec *Fuensaldaigne*, qui est celuy qui possede le secret en Flandres ; & pour le contenter on cherche apres des expediens qui l'amusent plus qu'ils ne le satisfont, aussi pour leur oster ce pretexte, il s'est declaré contre luy, & fait solliciter en Cour son rappel, protestant que tant que cet homme sera au pays-bas, avec le pouvoir qu'il y a, il ruinera ses affaires & celles du Roy. Monsieur de Mazerolles qui en passa les offices, m'a dit, qu'il leur faisoit toucher au doigt, tous les maux qu'avoit causé la conduite de cet homme, & que l'affection que luy porte *Dom Luis*, empeschoit qu'on n'y pourveût. Que *l'Archiduc* s'en estoit expliqué en pareils termes ; mais que tout cela n'empeschoit pas qu'on ne s'opiniastrast à l'entretenir, peut-estre par ce trait de politique, qui veut que dans les Estats; aussi bien que dans les familles, on entretienne la division parmy ceux qui les servent, de peur qu'ils ne s'accordent pour les trahir, ou qu'ils ne s'éclairent pas si exactemenr, pour découvrir les menées l'un de l'autre, n'y ayant rien de si industrieux, ny de si penetrant que l'animosité & l'envie qui recherche, & ce qu'on ne veut

pas

ignorer, & ce qu'on ne se soucie pas d'apndre. Cependant il faut avoüer que ces nseurs d'Estat qui jugent souvent des Cons & des Partis qu'on a pris, plutost par ce 'il en a réüssi, & par ce qu'ils voyent, que r les raisons qu'on a suivies, qu'ils ne conissent pas, ont beau discourir selon leur caice, sur ce grand démeslé de cabinet, que s troubles de France ont fourny ; Ils ne 'empescheront pas de remarquer qu'à cet gard, & à la consideration de mille succez, u'ils ont causé tant en Allemagne, où l'on it élire un Roy des Romains, qu'en Italie, ù l'on assura les affaires du Milanois, où l'on t changer de Maistre à Casal, où l'on reprit Piombin & Portolongone, & où l'on acheva de chastier la rebellion de Naples, & de mettre le mords à ce cheval échappé ; les Espagnols à parler en general en sont assez bien satisfaits, & n'ont regret qu'à ce qu'on en laissa trop tost esteindre le feu en ne secourant pas Bordeaux : Ils representent avec indignation la negligence avec laquelle le Marquis de sainte *Croix* se mit en chemin pour aller commander la Flote, qu'on avoit équipée à S. *Sebastien*, pour ouvrir le passage de la riviere aux Assiegez. On le choisit pour cet Employ, parce que s'estant mal acquitté d'un semblable, on crût qu'il s'efforceroit de reparer sa faute par quelque acte signalé en une necessité si urgente. Cependant il manqua dés sa premiere démarche, car ayant receu

Negligence du Marquis de sainte Croix.

ceu ses ordres à *Madrid*, où le Comte de *Fiesque* estoit arrivé pour le presser, il en sortit en litiere, & prit ses aises de mesme que s'il en eust eu le temps, & qu'il n'eust pas eu une commission qui requeroit la diligence la plus aisseé. Il s'embarqua avec la mesme lenteur, & apres s'estre montré en Mer, & avoir à peine reconnu l'Ennemy; il se retira à la *Curoña en Galice*, où parmy les doux rafraichissemens des citrons & des orages qui y croissent en abondance, il laissa passer le mauvais temps, & escouler celuy de faire quelque chose pour empescher la reduction des Bourdelois, l'entiere ruïne du party en Guyenne, & le Traité du Prince de Conty. Son procedé estonna tous les interressez, & bien qu'il y en ait qui ont soupçonné qu'il avoit ordre de ne faire que la grimace de secourir la place, soit qu'on ne volut hazarder pour une guerre, qui ne pouvoit estre de durée de ce costé là, soit qu'il y eust intelligence, selon le dire de ceux qui sur rout debitent leurs resveries, pour la laisser ranger à son devoir, en échange de ce qu'on permettoit le mesme pour Barcelonne, on ne laissa pas de l'arrester & de le confiner en un Chasteau, où il est encore, & où l'on tient qu'il est plûtost par maxime d'Estat, que pour la grandeur de son crime.

Enfin les revolutions de France ont bien exercé icy le Ministre & les esprits, sur l'interest qu'il y prenoit ou qu'il y devoit prendre. Mais celles de Naples qui les devancerent

rent de peu, & par où le Roy d'Eſpagne vit le feu allumé, en un coin de ſes Eſtats le plus jaloux & le plus conſiderable, n'ont pas moins cauſé de diſcours parmy les Curieux des affaires, de l'une & de l'autre Couronne. Il tombent tous d'accord que la France n'en ſceut pas tirer autant d'avantage qu'elle l'euſt pû, ſi elle euſt mieux embraſſé le party, & ceux qui m'en ont parlé, m'ont donné ſujet de marquer ſur mes tablettes, qu'en aucune rencontre, l'Eſpagne n'a jugé plus ſainement n'y agy plus à point qu'elle a fait en celle-cy. Auſſi à la nouvelle de la revolte, elle ne ſe trompa point en ſes meſures, & le Comte *d'Ognate*, qui en écrivit ſon avis, fit ſi bien comprendre le mal & le remede, qu'on l'employa pour l'appliquer. J'ay veu un extrait de ſa lettre, par laquelle il repreſenta que la fureur de ce peuple ne pouvoit eſtre de durée, puis qn'elle avoit commencé par une guerre ouverte à la Nobleſſe, & aux plus puiſſants. Que les mouvemens de cette ſorte qui ont pour contraire la principale partie de l'Eſtat, n'enfantoient que de la confuſion & du deſordre, ſans que jamais on en pût tirer une vraye forme de Gouvernement, qu'il falloit que le paſſage s'en fiſt en un moment, & qu'une multitude qui n'avoit ny pied ny aiſles proportionnées à un ſi grand vol tombaſt d'elle meſme, qu'elle eſtoit imprudente en ſes Conſeils, étourdie en ſes entrepriſes, & laſche en ſes executions. Que

Les François n'ont tiré aucun avantage des troubles de Naples

Le Cõte d'Ognate employé pour reduire les Napolitains.

celle de Naples avoit tres-mal debutté pour s'eriger en Republique, en commençant par la desolation des plus riches maisons, qui ne peuvent pas estre si-tost destruites, qu'il ne leur reste tousiours assez de force pour travailler avec le Prince offencé, à la vengeance commune, que celle qu'on prendroit de ce peuple furieux seroit d'autant plus avantageuse, qu'elle donneroit moyen de luy serrer un peu plus les resnes du commandement; & de le lier si bien, que nonobstant tant de saignées qu'on luy a faites, on luy en peut faire une si copieuse, qu'elle allast jusqu'à tirer la meilleure partie du bon sang, pourveu qu'elle fit sortir tout le mauvais. Si son conseil fut suivy, & si on employa sa main pour l'executer, on peut dire qu'il s'en acquitta en habile Chirurgien, & qu'il fit sentir sa lancette à tout le corps des Mutins, & sa scie & son rasoir à ceux qui en avoient esté les Arcs-boutans. Tout le monde a sceu sa merveilleuse conduite en une maladie si dangereuse. J'ajoûteray seulement, qu'on le tient icy pour le plus habile & le plus fervent Politique qu'ait l'Espagne; & l'on ne doute point que s'il estoit autant accredité dans les affaires, qu'il le souhaite, il n'y apportast un peu de la vigueur qui y manque, au jugement de quelques-uns. Cependant comme on apprehende son esprit, on le tient autant éloigné du secret que l'on peut, & hors les choses qu'on est obligé de luy communiquer, à cause des

des Charges qu'il possede il n'y a guere de part. Aussi s'occupe t'il à bastir & à employer une bonne partie des grands thresors qu'il a amassez à Naples, à faire une maison qui sera des plus belles & des plus vastes de *Madrid.*

Raisons qui porterent le Conseil d'Espagne à envoyer un Ambassadeur à la Reyne de Suede. Effet de cette Ambassade. Pimentel continué Ambassadeur apres l'abdication de cette Reyne. Examen de cette continuation. Discours sur l'abdication de sa Majesté. Son successeur aussi bon Politique que grand Capitaine. Jalousie de la Reyne contre luy apres qu'il fut éleu. Sa conduite extraordinaire luy cause des inquietudes extrémes. Ses occupations serieuses. Ses plaisirs. Ingratitude d'un Escrivain. Dégoust des Senateurs & du peuple contre la Reyne. Raisons & motifs de son abdication. Elle mesprise son sexe & ne se fait servir que par des hommes. Son habillement. Son desir extréme de voir le Prince de Condé, changé tout d'un coup en froideur. Honneurs excèssifs qu'elle rend à l'Archiduc. Le Prince de Condé resolu de ne la point voir. Les Espagnols de concert avec elle contre ce Prince. Il les mesprise aussi bien qu'elle. Raisonnemens sur l'attachement des Espagnols à cette Reyne. Sa complaisance pour eux. Sa bonté pour Pimentel. Pronostique sur la fin des Heros.

CHAPITRE XXVIII.

PArmy de si grandes affaires & tant de belles negociations qui rendent illustre le Ministere de *Dom Lüis*, il y en a eu une du costé du Nord, au commencement l'on a assez bien compris l'interest. Car on ne s'estonnoit point que pour faciliter l'élection du fils de l'Empereur en Roy des Romains, l'Espagne tint à Stokolm un Ambassadeur. On jugeoit bien que les Suedois s'estoient trop accreditez dans l'Empire, & qu'ils y avoient trop long-temps contrecarré la maison d'Austriche, pour en voir de bon œil l'agrandissement; un homme d'esprit, y pouvoit découvrir leur intention, reconnoistre leur dessein; & y adoucir par adresse ce qu'il y trouveroit de plus rude pour l'Empereur, s'il n'y pouvoit rien ménager qui luy fut tout à fait favorable. *Pimentel* qu'on choisit pour cét Employ y reüssit beaucoup mieux qu'on ne l'avoit esperé. Car il donna d'abord dans l'esprit de cette Reyne pour qui la nouveauté a tousiours eu tant de charmes, que, de cette foule d'Etrangers qu'elle attiroit à sa Cour, le dernier venu l'emportoit aussi-tost sur tous les autres; elle fut si satisfaite d'y voir un Espagnol, n'ayant encore point receu d'hommages de cette Nation, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à gagner ses bonnes graces, elle luy en fit si bonne part qu'il

Raisõs qui porterent le Conseil d'Espagne à envoyer un Ambassadeur à la Reyne de Suede.

qu'il n'euſt pas beſoin de corrompre quelqu'un de ſon Conſeil. Auſſi ceux qui ſçavent commment les affaires ſe paiſſoient en Suede, ne furent point ſurpris des lettres qu'elle écrivit à la Diete de Ratisbone, tant à l'Empereur, qu'aux Electeurs, & autres Princes ſur l'élection du Roy des Romains. Ils s'appercevoient aiſement que les grandes Teſtes, & les Conſeillers du Royaume n'avoient rien contribué à une declaration ſi ouverte & ſi autentique, en faveur du Roy de Hongrie. Ils avoient eſté autrement inſpirez ſous le regne de ſon Pere, & du temps de ſa minorité, & ſi l'on euſt ſuivy leurs ſentimens, il ne faut point douter qu'ils ne fuſſent allez à appuyer plûtoſt le party des Princes & des Villes, qui vouloient qu'avant cette élection, on obſervaſt ce dont on eſtoit convenu en la paix de Munſter. Ainſi il eſt aiſé de comprendre qu'un Ambaſſadeur de cette Cour y ait eſté neceſſaire durant tout ce temps là; mais qu'il y ait eſté continué pendant la decadence de cette Princeſſe, & qu'à ſa ſortie du Royaume, Pimentel l'ait ſuivie par tout ſous ce caractere: c'eſt un myſtere, dont on ne peut deviner aucune raiſon, qui ne ſemble trop froide & trop foible, pour eſtre la veritable. Car on ne ſçait dequoy ſe ſeroient adviſez les Eſpagnols de ne rien épargner pour poſſeder cette Princeſſe, apres qu'elle eſt dépoüillée de ſes Eſtats, & de vouloir eſtre ſes Galans apres que leurs ennemis ont receu toutes ſes faveurs,

Effet de cette Ambaſſade.

Pimentel, continué Ambaſſadeur apres l'abdication de la Reyne.

Examé de cette contiuation.

veurs, pendant qu'elle estoit sur le Thrône. Eux, disje, qui ne font jamais rien, où cet interest, qui commande aux Rois, de mesme qu'ils commandent à leurs peuples, ne soit tres-bien observé; qui se plaignent d'avoir à entretenir tant de Princes mécontents, qui ont pris leur party, & qui n'abandonnent guere le solide & le necessaire, pour le specieux & le superflu. Cependant ils ne se contentent pas de la faire escorter par un Ambassadeur, lors qu'elle n'en a plus le droit, & qu'en ayant perdu les Privileges avec la Souveraineté, il passera plûtost pour son Chevalier d'honneur que pour une personne publique. Mais deplus ils prennent soin de l'envoyer complimenter & regaler de *Madrid* mesme, & il vient de partir douze des plus beaux chevaux qu'eust le Roy dans son écurie pour luy estre presentez en Flandres. C'est une raillerie de dire ce que l'on publie icy, qu'elle a encore des Troupes à sa disposition, & que Koninksmarc accourt par son ordre au secours de l'Archiduc, avec uue Armée de douze mille hommes.

Discours sur l'abdication de la Reyne.

Son abdication à esté sans doute une piece de Cabinet, dont la trame & le tissu a esté plus fin qu'on ne se l'est imaginé, & tout autre que celuy qu'il a paru; elle ne s'y est pas reservée le credit & l'authorité qu'il faudroit, afin qu'elle fust demeurée maistresse d'autre chose que de ses pensions. Tout le monde a crû que par ce qu'on en avoit bien

doré

doré la pillule, elle avoit esté avalée de plein gré & qu'il n'y avoit point eu d'amertume. Mais voicy ce qu'un homme intelligent & curieux m'en a appris. Si le Palatin qui est aujourd'huy Roy de Suede, s'est montré grand Capitaine, lors qu'il a esté Generalissime en Allemagne, il vient de faire voir qu'il n'est pas moins bon Politique, en se mettant sans bruit sur la Teste la Couronne du grand Gustave son Oncle, du vivant mesme de sa Cousine, qui en estoit la seule heritiere. Il s'y est pris d'un biais qui estoit assez subtil: car apres que partie par les mouvemens heroïques de cette Princesse, qui ne sembloit amoureuse que de son esprit, & qui avoit plus de soin de paroistre femme sçavante & liberale, que Reyne prudente & bonne menagere de son pouvoir; partie par l'inclination des Conseillers & des Estats du Royaume, qui se lassoient d'estre gouvernez par une fille, qui pensoit plus à se rendre la merveille de son sexe, que celle de sa dignité, il fut declaré son Successeur, & qu'on eust resolu que si elle vouloit se marier. elle seroit obligée de l'espouser. Il ne s'estudia qu'à faire paroistre qu'il estoit plus propre pour estre Espoux de la Monarchie que de la Reyne. En effet il se montra aussi tost égal à la qualité de celle là, & fut par Art ou par Nature, il prit si bien l'air de Roy, qu'il luy falloit; qu'autant qu'il s'éloignoit par là, de le devenir avec celle-cy, il s'apporochoit de l'estre un jour

Son Successeur aussi bon Politique que grand Capitaine.

Jalousie de la Reyne apres qu'il fust elu.

par le souhait des peuples, & par l'interest de l'Estat. Ses inclinations, & la conformité de son humeur, & de ses mœurs avec celles du pays, luy donnoiēt un si grand ascendant pour ce Thrône, que la Reyne qui en avoit toutes contraires, en conçeut de la jalousie, & une aversion pour sa personne, qu'elle ne pouvoit pas si bien cacher, qu'on ne s'en apperceut. Cela l'obligea à se retirer en une Isle, qu'on luy avoit donnée pour son Appanage, & de laisser faire au temps & à la Reyne mesme, ce qui acheveroit de la ruiner en l'esprit de ses Peuples. Elle continua à en considerer moins qu'elle ne devoit les principales personnes, & les plus importantes affaires. Cette vaste imagination qu'elle avoit, & cette profonde soif d'un sçavoir curieux, & d'une conduite extraordinaire qui la possedoit, la faisoient sauter de pensée en pensée, & d'occupation en occupation, sans que jamais elle tombast pour s'y arrester, sur le deub de sa charge, & sur le soin de son Royaume & de ses Sujets. Tantost elle estoit toute dans les lettres, & l'attente d'un des Cartes, d'un Saumaise, & d'un Bouchard qu'elle avoit mandez, faisoit toute son inquietude, dans l'impatience qu'elle avoit de s'enfoncer avec l'un, dans le labyrinthe de sa Philosophie moderne, de battre avec l'autre l'estrade de l'antiquité Grecque & Romaine & d'approfondir avec celuy-cy les Mysteres de l'une & de l'autre Foy. Tantost elle quittoit ses Livres

Sa conduite extraordinaire luy cause des inquietudes extremes.

Ses occupations serieuses.

& ses Sçavants, & traitoit de bagatelles ceux qu'elle venoit de lire, & de Pedants ceux qu'elle venoit d'escouter. Alors on disoit qu'elle estoit dans son humeur galante, & une foule de jeunes gens qui l'entouroient, estoient en leurs bons jours avec elle. On ne vivoit que de douceurs, que de bals, que de collations, que de balets, que de masquarades, que de chasse, que de promenades, que de courses & que de tous ces petits amusements, qui sont les principaux ragouts de l'oisiveté des Cours. L'invention, le caprice, & tout ce qu'un enjoüement evaporé & inquiet peut produire, se déplioient alors avec grace; & celuy-là avoit l'esprit le mieux tourné, qui estoit le plus capable de ces divertissemens folastres, qui menent de plaisir en plaisir, & de passe-temps en passe-temps, sans sçavoir ce qu'on y cherche, ny ce qu'on y veut rencontrer. En quelque fantaisie de vie qu'elle fût, elle prodiguoit presque tousiours aux Etrangers les finances de l'Estat, & se gouvernoit en partie par leurs Conseils & en tout le reste par sa conduite. Cela donna occasion à un certain *Messenius*, qui estoit un Docteur ou un Historien, si je ne me trompe, qu'elle avoit avancé, de faire un écrit, qui ne luy estoit gueres avantageux. Il y loüoit hautement le Prince Palatin qui venoit d'estre declaré heritier de la Couronne, & s'adressoit à luy, & aux Senateurs du Royaume, pour remedier à tous les desordres qu'il y remarquoit.

Ses plaisirs.

Ingratitude d'un écrivain.

Son ſtile le fit connoiſtre, & la Reyne témoigna en cette rencontre beaucoup de moderation envers cet ingrat ; & le Prince beaucoup d'adreſſe & de jugement pour la perſuader, qu'il deteſtoit trop le crime de ce laſche pour y avoir rien contribué. Cependant on aſſure qu'il ſe forma peu à peu une averſion ſecrette en la plûpart des Senateurs & du peuple, pour la Reyne. Les uns diſoient qu'il falloit un Guerrier pour leur commander, & les autres ſe plaignoient de leur pauvreté, & qu'on ne voyoit plus de Richdales parmy eux. Que la Paix n'eſtoit pas pour un pays où il ne croiſſoit que du Fer, qu'il falloit l'aller troquer pour les Ducats de Pologne, ou pour les Patagons d'Allemagne. Que d'un coſté ou d'autre, on ne manqueroit pas de matiere ny de ſujet de rupture ; qu'on eſtoit à la veille de voir eſchoüer le Traité de Paix, ou de continuation de treves avec les Sarmates ; qu'il ne falloit qu'un Roy, un Charles, ou un autre Guſtave. Que ſi on le trouvoit à redire en ſa Fille, on l'avoit rencontré en ſon neveu. Le reſpect qu'on portoit au plus proche ſang de ce grand Prince, faiſoit pourtant qu'on n'en ouvroit la bouche qu'à demy, & qu'on n'en oſoit parler qu'en cachette; mais ſoit que les Senateurs s'en fuſſent en ſecret plus particulierement expliquez à la Reyne, ſoit qu'elle compriſt bien elle meſme par la conjoncture des affaires & la diſpoſition des peuples, qu'il ne luy reſtoit plus

Dégouſt des Senateurs & du peuple, contre la Reyne.

gueres

ères à regner, soit par quelque demangai-
 d'esprit heroïque, elle ne s'en soucia plus;
soit enfin que tout cela ensemble contri-
ast à son abdication, on la vit éclore avec
 admiration de tout le monde. Toute
urope parla de ce changement, & comme
uis plusieurs siecles, aucune Nation n'y
it causé tant de surprise & tant d'estonne-
nt, chacun essayoit d'en trouver le motif
 mille raisonnemens chimeriques. Cette
nde Reyne eut le malheur de n'estre pas
mpte des dents de la Satyre en cette occa-
. On commença d'abord d'avoir mauvai-
pinion de son sçavoir, on soupçonna sa
rale de mal reglée, & de mal épurée; son
ement & sa volonté semblerent peu fer-
, & ses ennemis disoient qu'elle ne quit-
 pas son sceptre & sa Couronne par un
cipe de vertu pour vivre à elle mesme, &
s une solitude où elle ne fust que cultiver
esprit & élever sa foy; mais par un desir de
ir, de sortir de son Royaume, & de mon-
à la Renommée, ce prodige du Nord,
lle avoit tant vanté. Ce foible motif d'u-
grande action, fit aussi juger qu'elle ne
it pas de son choix, & qu'afin qu'elle
endist du Thrône avec gloire, on luy ac-
a, ou on luy conseilla de couvrir du man-
de generosité & d'une vertu austere, la
ssité, à laquelle on la reduisoit, de remet-
 Couronne à son Cousin avant sa mort.
e grandeur d'ame & cet esprit fort, dont

Raisons & motifs de son abdication.

elle s'est toûjours picquée, luy fournit sans doute en cette rencontre toutes ces maximes, il luy dit qu'elle devoit quitter sa souveraineté avant qu'elle luy échappast, qu'il faloit en sçavoir prevenir la fin, & triompher de sa défaite. Que souvent une prompte retraite valoit mieux qu'un long combat. Qu'un habile Ecuyer mettoit pied à terre, quand il s'appercevoit que son cheval ne luy fourniroit pas toute la carriere. Qu'elle devoit imiter cet illustre Romain, qui se vantoit d'avoir esté en charge, avant qu'il l'eust desiré, & d'en estre forty avant que d'autres le desirassent; marquant par le premier un effet de sa bonne fortune, & donnant par le second une preuve de sa bonne conduite. L'evenement a montré qu'elle se rendit à ces raisons, & que pour n'y paroistre pas forcée, elle n'oublia rien de ce qui pouvoit cacher son dépit. *Pimentel*, qui estoit son Confident, en écrivit en ces termes en cette Cour, donnant à connoistre le fond de cette affaire, & l'humeur de cette Princesse. Il eut ordre de la ménager, & de luy offrir toute sorte d'honneur, & de bon accueil aux terres du Roy son maistre. Il n'eut pas de peine à y reüssir, puis qu'estant le tout puissant auprés d'elle, il n'y avoit rien qui vint de sa part, qui ne luy fust agreable. S'estant ainsi entierement livrée à ses Conseils, & à sa conduite, elle n'eut pas quitté le manteau Royal, qu'elle sortit de Suede en un équipage, & dans un ajustement de nouvelle

Amazone. Comme en ses actions elle ne voulut rien retenir de son sexe, dont elle méprisoit si fort la foiblesse, qu'elle en fuyoit la conversation, elle ne prit en sa suite pour la servir, ou pour l'accompagner que des hommes, dedaignant d'avoir des femmes à son lever & à son coucher. Ses habits estoient à demy d'homme, & à demy de femme. Une longue hongreline ou robbe volante, qui ne differoit gueres des just-au-corps que l'on porte aujourd'huy, qui luy alloit jusques à my-jambe, une juppe qui luy battoit jusques aux talons, un mouchoir au tour de son col en forme de cravatte, une perruque noire, bien qu'elle ait des cheveux blonds, & un chapeau chargé de plumes, ont esté son ornement ordinaire, ou plûtost son déguisement pendant qu'elle a esté en chemin. Il est vray qu'estant arrivée à Anvers & à Bruxelles, où elle s'arresta, elle ne changea pas de mode, & que ceux qui l'ont décrite, l'ont representée en un habillement peu different de celuy-cy. Par caprice ou par aversion, elle a tousiours évité autant qu'elle a pû les visites des femmes, & comme une autre Talestris pour un Alexandre, elle tesmoigna d'abord une grande impatience, & un empressement tout extraordinaire de voir Monsieur le Prince de Condé. Elle disoit hautement qu'elle avoit regret qu'il ne se pust trouver à Bruxelles un logis assez grand pour les loger tous deux, & que c'estoit son Heros, & le seul

Elle méprise son sexe, & ne se fait servir que par des hommes.

Son habillement.

Son desir extreme de voir Monsieur le Prince de Condé.

ſeul homme pour qui elle avoit de l'admiration. Il eſtoit alors au ſiege d'Arras, elle luy écrivit qu'elle vouloit y aller, & qu'apres luy elle ne faiſoit point de difficulté de prendre l'Eſcharpe rouge. Ce Prince ayant augmenté ſa gloire dans le triſte evenement de cette entrepriſe, luy redoubla l'envie qu'elle avoit de le voir, & de luy témoigner la part qu'elle prenoit en l'honneur qu'il s'y eſtoit acquis, par une retraite qui avoit égalé la déffaite des Eſpagnols à la victoire de ſes Ennemis. Apres de ſi belles avances & de ſi obligeantes recherches, pour une entreveuë qu'elle ſouhaittoit avec paſſion, on auroit peine à croire, qu'au point qu'elle ſe devoit faire il y eut du refroidiſſement, & qu'apres tant de marques d'impatience, elle en euſt donné de ſi viſibles de ſon indifference, en n'en facilitant pas les moyens. Cependant un des Agens de ce Prince vient de me raconter, que par une bizarrerie tout à fait extraordinaire & ſurprenante, elle s'amuſa à pointilles ſur la façon dont elle devoit le recevoir, lors qu'il eſtoit preſt de luy venir rendre viſite. *L'Archiduc* ayant pris le devant à la déroute d'Arras, fut la voir à Anvers, elle l'y receut avec des deferences & des honneurs qui allerent à l'excez. Car elle ne ſe contenta pas de l'attendre au pied de ſon degré, elle traverſa une grande Cour, & fut au devant de luy juſques à la porte de ſon logis. Monſieur le Prince, qui par ſa valeur doit eſtre mis au deſſus de

Changé tout d'un coup en froideur.

Honneurs exceſſifs qu'elle rend á l'Archiduc.

de tout ce qu'il y a de grand ſur la terre, & qui par ſa naiſſance ne peut le ceder qu'aux Teſtes couronnées, voulut ſçavoir de quelle façon elle agiroit en ſon endroit. Ceux qu'il y envoya n'en eurent jamais de reſponſe qui le peut ſatisfaire, & craignant qu'elle ne voulût faire quelque difference entre luy & l'Archiduc, il ſe reſolut de ne la point voir. Mais parce qu'il eſtoit en chemin, & qu'on le ſollicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle, il prit l'expedient de la voir *Incognito*. Il envoya tous ceux de ſa ſuite luy faire la reverence comme s'il fuſt retourné ſur ſes pas: & pour la voir ſans qu'elle le connuſt il reſolut d'entrer en ſa chambre, lors qu'elle feroit pleine de ſon monde, & de n'y paroiſtre que comme l'un de ceux qui la ſalüoient de ſa part. Elle ne le reconnut pas d'abord, mais enfin s'en eſtant apperceuë lors qu'il la quitta elle voulut l'accompagner; mais il luy dit qu'il luy falloit tout ou rien. Ainſi ſans attendre qu'elle luy reſpondiſt, il s'en alla comme il eſtoit venu; & ſi a t-on remarqué qu'un grand Theologien qu'elle avoit mandé de loin n'en dit à ſon retour ny bien ny mal, tant il trouva que l'un & l'autre eſtoit partagé & douteux en ſon Eſprit. Il eſt certain que celuy qu'elle tenoit pour le Heros du ſiecle, perdit en cette entreveuë la penſeé qu'il pouvoit avoir qu'elle en eſtoit l'Heroïne. Cependant ce naturel irreſolu, dont elle a donné tant de marques en diverſes rencontres, ne fut pas la prin-

Le Prince de Condé reſolu de ne la point voir.

Les Espagnols de concert avec elle pour en user de la sorte envers Monsieur le Prince.

principale cause de son inégalité envers Monsieur le Prince. Ce fut une piece que luy joüerent les Espagnols, ourdie par les mains de *Pimentel*, à l'instigation du Comte de *Fuensaldagne*, qui est tres-mal avec luy. Car encore que le Roy ait ordonné tres expresse ment, qu'on traite par tout Monsieur le Prince comme on traite l'Archiduc, & qu'on luy rende les mesmes honneurs, ce n'est pas la premiere fois qu'on a plus promis à *Madrid*, qu'on n'a tenu à *Bruxelles*. Aussi ne douta-t-on point que cette Princesse qui s'est tout à fait donnée aux Espagnols, & qui ne se gouverne que par leurs Conseils, ne fit rien en cette occasion, qu'elle n'eust auparavant concerté avec eux. Il est vray que Monsieur le Prince témoigna tant de mépris pour leur vanité, & tant d'indifference pour cette Reyne, qu'ils eurent honte eux mesmes de son procedé & du leur. Cela les obligea à penser de les bien remettre ensemble, & de chercher un lieu neutre où ils se pussent rencontrer. Ils firent qu'ils se trouverent au Mail, & qu'on y lia une partie, où l'on les mit tous deux d'un costé. Mais cela n'avança rien pour leur reconciliation, & ils se separerent avec la mesme froideur qu'ils s'estoient veus la premiere fois.

Il les méprise aussi bien qu'elle

Tout ce que je viens de remarquer touchant l'humeur & la conduite de cette Princesse, n'est qu'un receuëil de ce qu'on m'en a dit, en parlant du dessein que peut avoir cette

Cour

Cour en toutes les careſſes qu'elle luy fait: mais la curioſité publique en eſt ſi mal éclaircie, qu'on peut aſſurer qu'il n'y a rien de ſi certain que l'incertitude en laquelle elle en eſt. Les uns diſent que n'y ayant point de puiſſance dans le Nord qui ſoit plus fatale, & qui ait plus nuit à la Maiſon d'*Auſtriche*, que celle du Royaume qu'elle vient de quitter, le Miniſtre a pour but de s'acquerir ſes affections, afin que dans le dépit qu'elle a contre ſa Nation, elle luy en decouvre tous les ſecrets. Et ils adjouſtent à cette reſverie, que le Roy qui luy a ſuccedé, n'eſtant pas pour demeurer long temps en paix avec l'Empereur, les Conſeils de cette Prince, & les creatures qui luy reſtent en Suede ſerviront, comme d'un Antidote tres propre, contre toutes les intelligences qu'il pourra avoir en Allemagne pour y contrecarrer l'élection du Roy des Romains, & pour y former un party capable de l'y rappeller, avec un pouvoir tout autre que celuy qu'il avoit devant Prague, lors qu'il s'en retira avec tant de regret, & qu'il montra que s'il n'avoit pas les mains ſi fortes & les bras ſi longs que le grand Guſtave ſon Oncle, il n'avoit pas l'appetit moins bon, & la bouche moins échauffée du deſir de la victoire. Les autres qui ne ſont pas moins ridicules que les premiers, s'imaginēt que c'eſt par un principe de bonté, & de generoſité, que le Roy tient un Ambaſſadeur auprés de cette Reyne, pour la conſoler de ſa dignité éclip-ſée,

Raiſōnemens politiques ſur le grand attachemēt des Eſpagnols à la perſonne & aux interests de cette Princeſſe apres ſon abdication.

ſée, en luy continuant cette marque d'honneur & de puiſſance, & afin qu'elle n'en reſſente pas toute la douleur qu'elle en pourroit avoir avec le temps, qu'il la fera enfin Vice-Reyne de Naples, ou de quelque autre Royaume, ou, ſi elle ne commande pas ſur une ſi grande eſtenduë de terre, ny avec un pouvoir ſi abſolu qu'elle faiſoit de deſſus ſon Thrône, elle aura la ſatisfaction de joüir d'un plus beau climat. Il y en a qui confeſſant qu'ils ne peuvent comprendre à quel uſage ce Miniſtre cultive avec tant de ſoin les bonnes graces de cette Reyne, ont recours au zele de la Religion, & veulent qu'il ne s'y propoſe point d'autre fin, ny d'autre gloire que celle de faire ſucceder à l'abdication de ſa Couronne, l'abjuration de ſa foy, & de la mener juſques à Rome pour y triompher d'un ſi grand Ouvrage. Mais quels que ſoient les motifs que peuvent avoir les Eſpagnols pour une negociation qui paroiſt aſſez inutile à la plûpart des Eſprits, il eſt certain que s'ils ont de la complaiſance pour cette Princeſſe, elle n'en manque pas pour eux. Car outre ce que j'en ay déja remarqué, j'ay veu des avis qui portoiẹnt qu'à ſon arrivée à Anvers elle loüa avec tant d'excez la beaute de cette Ville, qu'elle ne fit point de difficulté de la preferer au Royaume qu'elle venoit de quitter, & de dire qu'elle aimeroit mieux eſtre Marquiſe d'Anvers, que Reyne de Suede.. Il eſt vray qu'à

Sa cõplaiſãce pour eux.

Stokolm mesme dans ses entretiens familiers, elle témoignoit qu'elle ne faisoit pas grand cas de son pays, ny de son peuple, soit par artifice, prevoyant que n'ayant pas longtemps à commander à l'un, elle sortiroit bien-tost de l'autre, ou par aversion qu'elle eust effectivement conçeu pour celuy-cy, par la frequentation des Estrangers, & pour celuy-là par les recits qu'il luy faisoit de la benignité de l'air qu'ils respiroient aux lieux où ils estoient nez. On sçait de plus qu'apres le desir qu'elle avoit fait paroistre de se porter pour mediatrice de la Paix entre les deux Couronnes, dont elle avoit entretenu Monsieur Chanut, lors qu'il fut la voir, l'assurant que les Espagnols la souhaittoient, & qu'ils la prendroient pour l'Arbitre de leurs interests, si la France vouloit faire le mesme. Elle s'emporta sur ce qu'on disoit, qu'il avoit découvert leur conversation, & qu'à Paris on ne vouloit pas accepter son entremise, & luy en écrivit en des termes bien differents des premiers & plus avantageux à l'Espagne, que ce qu'on en publioit. On pourroit aussi compter parmy les deferences qu'elle a pour tout ce qui luy vient de la part de ce Roy, sa façon de vivre avec *Antonio Pimentel*, si on croyoit qu'elle considerast autant son Ministere que sa personne, en le traitant ainsi. Elle a une bonté excessive pour tout ce qu'il veut, & elle l'a portée jusques à forcer ses inclinations pour se conformer aux siennes. On sçait qu'elle

Sa bonté pour Pimentel.

qu'elle eſt ſçavante, qu'elle aime les Livres & les Doctes, & cependant elle s'occupe à des bagatelles, & à des entretiens communs pour s'accommoder à ſon genie. Tellement que ſi elle reçoit en ſa preſence quelque viſite de gens de Lettres, elle évite que l'on ne tombe ſur des matieres qui puiſſent faire paroître ſon foible, l'ennuyer, le reduire au ſilence, & contraindre cette humeur galante, dont on dit qu'il eſt aſſez bien pourveu : enfin, ſi tout ce que l'on publie de cette Reyne eſt veritable, il faut avoüer qu'elle n'a employé tant de temps à la contemplation des belles choſe, que pour en eſtre plus extraordinaire en toutes ſes actions, & en toute ſa conduite, auſſi l'a t-elle diverſifiée de tant de couleurs & renduë ſuſceptible de tant de formes, qu'on peut juſtement apprehender de ſa fin, ce qu'un Eſpagnol a remarqué de la plûpart des Heros, que *Borraron como el Dragon, con lo infelicidad de ſus fines, la gloria de ſus hazañas.* De l'air qu'en parlent ces médiſans de Cour, qui ne ſçavent pas quel miracle veut faire leur Roy de cette nouvelle Convertie, on peut juger que ſi elle vient icy, & ſi elle s'y gouverne de la façon que l'on dit qu'elle vit, ces eſprits affinez dont la Satyre fait toute l'occupation, & qui ont compoſé un gros Volume de l*as bizarrias de la Princeſſa de* .... ne manqueront pas de faire un Calepin de celles de ....

Prognoſtique d'un Eſpagnol ſur la fin des Heros.

Des

Des Ambassadeurs, Residens. & Agens de Princes estrangers qui se trouvoient à Madrid, lorsque l'Autheur y estoit, & de ce qu'ils y negocioient pour les interests de leurs Maistres; Le Comte de Fiesque Agent du Prince de Condé. Maladie de ce Comte. Sa generosité. Ses occupations. Fascheux estat où son mal l'avoit reduit. Son train. Ses appointemens. Le sieur de Mazeroles, Agent du mesme Prince. Ses belles qualitez. Sa maladie. Son train deffrayé par le Roy. Qui estoit le sieur de Trincars. Le sieur de saint Agolin premier Envoyé de ce Prince. Sa maladie, & l'extravagance de ses Medecins. Son tombeau. Ambassadeur du grand Duc de Florence. Les interests de ce Prince l'obligent d'en entrenir un prés du Roy Catholique. Ambassadeur de Venise. Ses belles qualitez. Son entretien avec l'Autheur, & ceux de sa compagnie sur des matieres de curiosité & d'Estat.

CHAPITRE XXIX.

APres avoir rapporté dans les precedens Chapitres, tout ce que la critique d'Espagne m'a appris de Catholique ou de Paradoxe en ces matieres d'Estat, qui sont son plus ordinaire entretien, parce qu'elles sont de la plus nouvelle date, & avoir remarqué quels sont les sentimens qu'elle

a

a de ceux qui les manient, & de ceux qui en sont, ou qui en ont esté l'objet principal ou accessoire; il est temps que je dise un mot de quelques Ministres des Princes étrangers, que nous avons eu l'honneur de connoistre en cette Cour. Le premier que nous y vismes, fut le Comte de *Fiesque*, Agent de Monsieur le Prince de Condé. Il nous fit tres bon accueil, & comme il a esté un des plus beaux esprits, & des plus galans de la Cour de France, c'est dommage qu'il se soit jetté dans un party & dans un employ, où il a si fort alteré son temperamment, & tellement changé d'humeur, qu'a peine est-il reconnoissable à ceux mesmes qui l'ont connu le plus particulierement. Il est tombé dans une maladie qui par intervalle le fait pâlir, luy déregle le poux & le met en estat de ne pouvoir souffrir ny compagnie ny entretien. Il tient assez bonne table pour le pays où il est. Quand nous allions manger avec luy, ce nous estoit une affliction de voir, que souvent il se levoit au milieu du repas, pour se jetter sur un lict. Quand ces accez luy viennent, il change de couleur en un moment, & l'on diroit qu'il va tomber en défaillance. On croit que ce n'est qu'un effet de la melancholie & du chagrin, que luy ont causé tant de broüilleries où il s'est trouvé, & qui l'ont éloigné de ses proches, de son bien, & de son train de vie, doux & facile qu'il avoir accoûtumé. Cependant il s'est attaché à

Le Cõte de Fiesque Agent du Prince de Cõdé.

Maladie de ce Comte.

Sa generosite.

à Monsieur le Prince par pure inclination & generosité, car on dit qu'il n'avoit aucun sujet de mécontentement, ny de la Cour ny du premier Ministre, mesme il avoit plus d'interest à suivre le Duc d'Orleans & Mademoiselle qu'aucun autre, ayant sa femme auprés de cette Princesse; mais il crût qu'il falloit combler la mesure, & ne point reculer puisqu'il avoit choisi Maistre. Apres l'avoir bien servy à Bourdeaux & en quantité d'autres rencontres, il fut envoyé icy pour apporter plus de poids aux affaires de ce Prince, que saint Agolin y faisoit en qualité de Gentil-homme de sa Maison. D'abord il taścha de s'y divertir par toutes les recreations que peut donner ce lieu. Et outre celles qu'il en pouvoit tirer, il en prit une qui estoit tout de son fonds par quantité de beaux Vers qu'il y composa. Il eut la bonté de nous reciter quelques Sonnets qu'il avoit faits à la loüange de Monsieur le Prince, & presque une Scene d'une piece qu'il avoit commencée à l'imitation de la Medée de Seneque. Mais ny ses amours ny sa Poësie, n'ont pas esté d'assez puissans charmes contre le chagrin & la melancholie qui l'a mis au pitoyable estat, auquel nous l'avons laissé: puisqu'il ne jouyt que d'une santé entrecoupée de mille alterations si subites & si frequentes, que les Medecins, ses amis, & luy-mesme, n'y comprennent plus rien. Aussi s'est-il retiré de tous les divertissemens, & s'est jetté

Ses occupations.

Fascheux estat où son mal l'avoit reduit.

té dans la devotion. Et au lieu qu'il devroit chercher le monde & la compagnie, afin d'occuper son esprit sur des objets qui l'empeschassent de penser à son mal, & à ses affaires, il a fait sa solitude de la *casa del campo*, ou il va souvent seul, ou avec un amy qu'il y lasse à force de se promener & de ne rien dire. Le Roy luy fournit un carrosse à quatre chevaux, qui n'est ny trop bon ny trop mauvais, mais le Cocher & l'Estafier qui le suit, sont tres-mal couverts pour estre à un si grand Roy. Outre cet équipage d'emprunt, mais qu'il a à toutes les heures qu'il veut, il a son train qui consiste en quelques Estafiers, un Ecuyer, un Secretaire, un Page, & quelques autres Officiers. Pour son entretien & celuy de tout son monde, le Roy luy donne dix-huit cens escus par mois, & paye l'Hostel où il loge ; il est habillé à l'Espagnole, & est si bien entré dans les interests de cette Cour, que soit pour servir à la these qu'il soustient, soit que veritablement il s'en soit coiffé, il en parle en passionné, & ne trouve rien de comparable à la façon de laquelle on y vit. Ce n'est pas qu'il n'ait quelque sujet de s'en plaindre, mais il faut croire que c'est par prudence qu'il en use ainsi. A present il ne se mesle que de fort peu de chose, tant à cause de son incommodité que par ce qu'il y a quelque temps que Monsieur le Prince y a envoyé un de ses Conseillers & Gentilshommes de sa Chambre, qui semble avoir le

Son train.

Ses appointemens.

se-

secret & les principales affaires en main. Il se nomme *Mazeroles*, & est un aussi honneste homme que l'on en puisse voir. Il a du sçavoir autant que l'on en puisse souhaitter en une personne qui se mesle de traitter les affaires du temps. Il connoist parfaitement bien la Cour & la Nation. Il est d'un esprit masle, & toutes fois adroit & souple. Il a le jugement net & solide, & aux affaires qu'il traite, il ne faut pas craindre qu'il prenne jamais l'ombre pour le corps, ny le tranchant pour la poignée, sa conversation est agreable, & remplie de tant de lumieres qu'on ne le quitte jamais qu'avec satisfaction, & sans estre instruit de beaucoup de choses qui sont remarquables en elles-mesmes, ou par leurs circonstances. Enfin il est d'une vertu qu'on pourroit dire tout à fait bien soustenuë, & par l'Art & par la Nature, s'il n'estoit travaillé d'un astme qui ne luy laisse gueres de repos. En une course qu'il fit pour son Maistre il gagna cette incommodité qui luy est telle, qu'il y a plusieurs années qu'il ne dort la nuit que sur une chaise, n'osant se mettre au lict de peur d'y estre estouffé par la fluxion & par sa courte haleine. Le Roy d'Espagne luy donne aussi un de ses carrosses tiré par autant de chevaux que celuy qui sert au Comte de *Fiesque*. Dans cet Hostel qu'on nomme l'Hostel du Prince de Condé, il y a encore quelques refugiez de ceux qui ont suivy son party & qui n'ont pas accepté l'Amnestie ; le plus apparent

Monsieur de Mazeroles. Agent du mesme Prince. Ses belles qualitez. Sa maladie. Son train defrayé par le Roy.

Qualitez de Monsieur de Trincars refugié à Madrid.

rent de tous est Monsieur de Trincars, Conseiller au Parlament de Bourdeaux, c'est une personne d'esprit & d'honneur, qui avoit tres bien esté avec Monsieur d'Espernon, mais qui s'estant laissé emporter au courant de l'eau, s'estoit tout à fait donné à Monsieur le Prince, lors qu'il vint prendre possession du Gouvernement de Guyenne, & comme le party y estoit au declin, Monsieur le Prince de Conty l'envoya en Angleterre pour y solliciter du secours, pendant qu'il y estoit, les Bourdelois r'entrerent en l'obeïssance du Roy, qui fit qu'il se vit exposé à un rude traitement, qu'on luy auroit fait ressentir en ses biens s'il ne les eut mis à couvert par le dot de sa femme. Pour y mettre sa personne, il s'est retiré en cette Ville, d'où Monsieur le Prince le mande pour estre Intendant de son Armée, mais il ne peut obtenir de ces Ministres cinq cens pistoles qu'il luy a donné à prendre sur ses pensions, aussi ne les sollicite t'il plus, & il n'insiste que sur son passeport, sçachant bien qu'on ne voudra pas le luy expedier sans luy donner les cinq cens pistoles, de peur que se rendant auprés de son Maistre sans les avoir euës, ce ne luy fut un nouveau sujet de plainte d'autant plus juste, que ce Conseiller qu'il appelle à une charge où il luy est necessaire, ne leur demande pas une gratification, ou *aynda de costa*, comme l'on parle icy, mais le payement d'une somme qu'ils luy donnent sur ce qui luy est deu. Mais à ce que j'en ay veu lorf-

lorsqu'on en parloit à *Dom Christoval*, l'expedition du passeport ne fait pas le nœud de l'affaire, mais l'argent sans lequel on ne veut pas qu'il parte. Il y a de plus en ce mesme Hostel un Secretaire de Mr Marcin, qui sollicite les pensions de son Maistre, qui se montent à douze mil écus par an, pour la charge de general qu'on luy a donnée dans les Armées du Roy, outre les appointemens que luy donne Monsieur le Prince sur l'argent qu'il tire d'icy, tout ce monde & quelques autres qui sont en ce logis, vivent sur les dix-huit cens écus qu'on donne par mois au Comte de Fiesque, il est vray que par la mort de saint Agolin, qui avoit esté le premier envoyé par Monsieur le Prince, & qui vient d'estre enterré, la dépense sera un peu soulagée. C'estoit un Gentilhomme d'Auvergne qui a pâty fort lon-temps, & qu'on a tué par des remedes chauds, on m'a dit que les Medecins qui le traitoient estoient de plaisans Docteurs, car apres luy avoir appliqué, six mois durant, toute sorte de remedes froids, ils luy dirent que puisqu'on voyoit qu'ils ne profitoient de rien, il falloit essayer les chauds, ainsi ils le mirent au tombeau, où il est plus heureux que s'il eust continué de vivre, ruiné de santé comme il estoit; j'ay veu la bierre ou le tombeau où il estoit exposé, l'on m'y fit remarquer une pompe du pays, qui porte que les gens de condition la font habiller d'un velours cramoisy, où d'un satin rouge qui est

Le sieur de S. Angolin premier envoyé par Monsieur le Prince à Madrid.

Sa Maladie & l'extravagance de ses Medecins.

Son tombeau.

cloüe dessus en forme d'estuit qui l'environne, & y est taillé à la forme des ais ou du plomb dont est le cercueil, on l'enjolive de plus, d'un galon d'or & d'argent, qui est attaché tout au long des coustures, au moins si l'on ne l'en veut tout parsemer.

Ambassadeur du grand Duc de Florence.

Le second Agent ou Ambassadeur des Princes estrangers que nous y vîmes, fut celuy du Duc de Florence. Il est homme d'Eglise & ne manque pas d'esprit, il a l'abord agreable, & l'entretien doux & facile. Son frere que nous avions connu à la Cour du grand Duc, & où il est l'un des principaux, nous avoit donné une lettre pour luy. Nous la luy fûmes rendre peu apres nostre arrivée à *Madrid.* Il nous receut fort bien, & fit mille offres de services à Monsieur de la P. mais ce fut alors que nous apperceumes que l'estude de la langue Espagnole, & l'affinité qu'elle a avec l'Italienne, nous donnoit grand peine à parler celle-cy, sans y mesler des mots de celle-là. Mesme il se trouve des Italiens qui ne se peuvent empescher de les mesler, & qui ont peine à parler purement la leur des qu'ils sçavent un peu de Castillan. Comme il n'y a point de Prince en Italie qui soit plus bridé par les Espagnols que le grand Duc, il tient tousiours un Ambassadeur en cette Cour, afin d'estre averty de tout ce qui s'y passe, à quoy sans doute il a grand interest. Car outre ce que le Roy tient en l'Isle d'Elbe, il possede dans la Toscane tous les Ports, ou au moins les

Les interests de ce Prince l'obligent d'en entretenir un prés du Roy Catolique.

les meilleurs, qui estoient à la Republique de Sienne, mesme il luy doit hommage, & secours de six mille hommes en de certaines occasions. Tellement qu'il doit prendre grande part aux affaires de cette Couronne, & particulierement en celles qu'elle a en Italie. Monsieur *Encontri* qui l'y sert à present,& qui est celuy,dont je parle, est fort intelligent de tout ce qui le touche, & il a l'esprit trop penetrant & trop adroit,pour n'estre pas bien instruit de tout ce qui se passe icy. Aussi y découvrit il le Traité que les Genois vouloient faire avec le Roy, pour l'acquisition de *Pontremoli*, dés qu'il en eut éventé la mine, & qu'il eut ordre du Grand Duc d'agir le plus puissamment qu'il pourroit, afin qu'on l'accommodast d'une place, qui est si fort à sa bien-seance, il contrecarra si bien les Genois en leur marché, qu'il l'empescha & le conclud pour son Maistre. En reconnoissance de ce qu'on luy avoit donné la preference ce Prince envoya peu de temps apres à son Ambassadeur un cheval d'or massif, qui avoit esté autresfois fait pour estre presenté à Henry IV. ou à Loüis XIII. où l'on ne fit qu'oster la Statuë du mesme metail de l'un de ces deux Roys de France, pour y mettre celle de Philippe IV. à present regnant, afin qu'il en fit present à *Dom Lüis de Haro* qui en l'acceptant, témoigna qu'il ne le prenoit que pour estre une piece du Cabinet de son Mai-

tre, où l'on dit qu'il a effectivement esté mis. Monsieur de la P.... a rendu diverses visites à cet Ambassadeur, qui l'est aussi venu voir deux ou trois fois, comme il est Ecclesiastique, il n'a va qu'en habit long, & n'a point pris celuy de ce pays.

Ambassadeur de Venise.

Le troisiesme Ministre Etranger que nous y vismes fut le sieur *Quirini*, Ambassadeur de la Republique de Venise. C'est un homme d'un grand port, d'une prestance magnifique, & d'une mine qui respond tout à fait a la Majesté de cet auguste Senat. Mais il en soustient encore mieux la dignité, par une connoissance acquise de tout ce que doit sçauoir un habile homme, accompagnée de ce bon sens, qui modere si bien le brillant de la memoire, par le solide du jugement, que la promptitude de l'une ne détruit jamais la justesse de l'autre. Un Gentilhomme Piemontois, nommé *Ranusio*, qui avoit esté envoyé par le Duc de Savoye à la Duchesse de Mantouë sa tante, fit connoistre à Monsieur.....Secretaire de l'Ambassade, qui servit à nous introduire auprés de cet excellent personnage. Il nous reçeva parfaitement bien & témoigna à Monsieur de...... que la memoire de feu son grand Pere estoit chere à la Seigneurie, pour avoir esté le premier Ambassadeur que Messieurs les Estats luy envoyerent, & que les Peres qui gouvernoient alors, remarquerent tant de rares qualitez en ce grand homme, qu'ils en parlerent à leurs enfans, com-

Ses belles qualitez.

Son entretien avec l'Autheur & ceux de sa compagnie, sur des matieres de curiosité & d'Estat.

me de l'une des plus grandes Testes qu'ils eussent ouye dans leur Senat. Qu'ainsi son nom estoit si illustre parmy eux, qu'on ne faisoit jamais mention des Provinces unies, qu'il ne leur revinst en esprit. Apres il nous entretint de tout ce qu'il avoit veu de particulier en plusieurs villes d'Hollande, où il avoit esté, lors que par curiosité il fit un voyage à Munster, du temps qu'on y traittoit la Paix generale. Il ne pouvoit sur tout assez se satisfaire, quand il nous exageroit la beauté de la Haye, & nous estions estonnez qu'il eust si bien retenu les noms de tous les endroits les plus agreables, & qu'il en sceust tout ce qu'une personne qui y auroit fait long sejour, en auroit pû apprendre. Il est vray que ce n'estoit rien que de l'entendre parler sur ces objets muets, il connoissoit toutes les principales familles du pays, il sçavoit quelles estoient celles qui y estoient les plus accreditées, leurs interests, leurs inclinations, & quels ressorts elles faisoient jouër pour se maintenir dans le gouvernement. Il nous parla des presents que *Cnuyt* & *Pau* avoient eus de cette Cour, & de la façon qu'on les gagna, afin qu'ils fissent conclure la Paix avec la Hollande. Il nous entretint en suite des troubles d'Angleterre, & de la guerre que les Estats venoient de finir avec le Protecteur, il nous fit remarquer que la Seigneurie de Venise, qui avoit esté la premiere à envoyer des Ambassadeurs à Henry IV.
 lors

lors qu'il n'estoit pas encore assis sur son Thrône, & que la Ligue le luy disputoit avec tant de fureur & de forces, & qui n'avoit point marchandé à reconnoistre Messieurs les Estats, lors qu'ils s'estoient soustraits de l'obeïssance d'Espagne, n'avoit encore point envoyé d'Ambassadeur en Portugal, traitter avec celuy qui y regne, ny en Angleterre, reconnoistre la Republique & le Protecteur. La raison qu'il nous en donna estoit que ce sage Senat ne vouloit rien faire dont il se pût dédire ; & bien que ceux-cy semblassent tout à coup s'estre mieux establis que ces autres, il ne croyoit pas pourtant qu'ils fussent pour subsister long-temps, & qu'il vouloit attendre qu'ils eussent une puissance mieux affermie, & moins tumultuaire, & soudaine, que celle qu'ils s'estoient acquise. Et que partant il vouloit la voir un peu vieillir, de peur qu'il n'eust le regret d'avoir esté avec les autres testes couronnées chercher des potirons, qui n'estant nais qu'en une nuit, peuvent se fondre dés le lendemain, ce n'est pas qu'il eut une grande imagination, du pouvoir du Roy d'Espagne, pour le recouvrement du Portugal, ny des forces ou de l'industrie du Roy de la grand'Bretagne, pour remonter sur son Thrône, mais il ne jugeoit pas hors d'apparence que par les revolutions du dedans ; l'un & l'autre recouvrassent ce qu'ils avoient perdu, & qu'il ne se fist une espece de flux & reflux politique en leur faveur, où la mesme cause

ramenaſt ce qu'elle avoit enlevé. Auſſi en ce temps-là, parloit-on de deux grandes conſpirations découvertes en ce pays-là ; & qui ont eſté aſſez connuës, pour que je ne les couche point icy, encore qu'elles ayent entré en nos entretiens. De pareilles viſites & connoiſſances ſont l'ame des Voyages : car dans un moment on jouyt d'une partie de l'acquis de ces grands hommes pour le pays où l'on eſt. Et comme ils y remarquent tout avec ſoin, & qu'ils en ont le moyen, le diſcours qu'ils en font vaut mieux que des années de ſejour. Ils ſe communiqent d'ordinaire mieux aux Etrangers qu'à aucuns autres, & à ceux qui y ſont de la part des Republiques, ils le font plus ouvertement, & plus librement qu'à ceux qui ſont nais en des eſtats ſemblables aux leurs de meſme que ceux qui y viennent des Monarchies, à ceux qui ſont Sujets d'un Souverain.

Suite du precedent Chapitre.

Le Comte Lambert Ambassadeur de l'Empereur. Sa taille & sa mine. Il est comparé avec son Predecesseur. Un Agent du Roy de Dannemark. Un Envoyé du Landgrave d'Armstadt, & ce qu'il negotioit pour son Maistre. Le Nonce du Pape. Difficulté sur la reception de son Successeur. Depart de la Duchesse de Mantouë pour s'en retourner dans le Milanez. Sa naissance & ses Conseils donnez aux Espagnols, pendant sa Regence de Portugal méprisez.

Le Comte Lambert, Ambassadeur de l'Empereur.

CEs trois Ambassadeurs dont j'ay parlé, sont les seuls que nous ayons connu icy. Il y en a bien un de la part de l'Empereur, qui se nomme le Comte Lambert, qui a succedé au Comte de Grane, mais nous ne l'avons pas veu chez luy ; quand nous fûmes à Anvers, il y estoit avec toute sa famille, dont la mere est fille du Comte de Wallestin, grand Chambellan de sa Majesté Imperiale. Il y avoit receu le Collier de la Toison d'or des mains du Roy mesme, & en partit avec cet honneur aussi content que nous le fûmes, de ce que par là il nous cedoit quelques chambres en l'Hostellerie, & n'en ayant point trouvé, nous fûmes presque contraints de camper la nuit qui preceda son départ.

Sa taille & sa mine.

C'est

C'est un homme d'assez bonne taille, d'un visage maigre, & qui n'a pas la mine fort relevée; on dit qu'il s'accommode bien mieux aux gens de cette Cour, que le Comte de Grane que estoit un esprit hardy, & qui s'y faisoit plus redouter qu'aimer, car il disoit hautement la verité au Roy, & se mesloit d'un peu plus que de sa charge, aussi se mocquoit-il de l'ordre que l'on avoit donné, que personne n'allast par la Ville en carrosse à six chevaux, ou à six mules, que le Roy ou son grand Ecuyer. Il ne se croyoit pas obligé à l'observer, & marchoit toufiours de mesme qu'il avoit accoûtumé. Il s'emporta un jour, à ce que l'on dit, contre ceux qui l'en vouloient reprendre de la part du Roy, au lieu que celuy cy s'y accommode, & ne va qu'à quatre comme les autres Ambassadeurs.

Il est comparé avec son Predecesseur.

Le Roy de Dannemark y a aussi un Agent, mais que nous n'avons pas connu, aussi ne paroist il pas beaucoup, & un jour le peuple le traitta de *Luterano*, & le Roy mesme ne parla pas en des termes plus favorables sur quelque demeslé qu'il avoit eu, à cause de la Religion. Je croy que hors quelques petits interests d'Estat que son Maistre peut avoir en cette Cour, sa residence n'est que pour faciliter le commerce que ses Sujets & Alliez font en ce pays; il estoit prest d'en partir, & n'attendoient qu'un passeport de France pour se retirer sans estre arresté sur la Frontiere.

Un Agent du Roy de Danemark.

Un Envoyé du Landgrave d'Armstadt, & ce qu'il negotioit pour so Maistre. Un Envoyé du Landgrave d'Armstadt, estoit aussi sur son depart, avec plus de satisfaction, à ce que j'en connus par ses discours, de ce qu'il n'avoit plus à s'ennuyer en des sollicitations inutiles, que de ce qu'il y eut advancé quelque chose de rëel pour les interests de son Maistre. Il y estoit venu demander les pensions que les Espagnols luy doivent payer suivant les Traitez qu'ils avoient faits avec luy en Allemagne, & dont ils luy devoient de grands arrérages, mais il n'en remporta que quelques papiers pour des assignations que l'en donnoit assez mal assurées, à ce que j'en ay oüy dire, & on adjoustoit qu'il n'avoit rien touché de content, que quelque *Ayuda de costa*, c'est à dire quelque argent pour faire son Voyage.

Le Nõce du Pape. Nous vîmes aussi le Nonce du Pape qui estoit prest d'en partir, & il y avoit longtemps qu'il s'y disposoit, mais à cause que celuy qui luy devoit succeder, qui se nommoit le sieur de *Massimi*, si je ne me trompe, avoit esté arresté de la part du Roy à *Difficulté sur la receptiõ de so successeur* son debarquement au Royaume de Valence, avec deffence de passer plus avant, il avoit esté contraint de le retenir jusques à ce que ce differend fust accommodé; il venoit de ce que Innocent X. envoyoit celuy qui luy devoit succeder sans en avoir premierement donné avis en cette Cour, & sçavoir s'il l'agreroit; & comme en France pour un mesme sujet, on avoit arresté en Provence le

Nonce qu'on y envoyoit, sans l'avoir auparavant fait agréer au Roy ; on creut qu'en Espagne on en pouvoit user de mesme, outre que celuy-cy venoit chargé de quelques instructions touchant le Portugal, & les interests de cette Cour qui n'estoient pas assez Catholiques au jugement d'un Roy, qui en possedant ce titre preferablement à tout autre, le veut avoir à sa maniere, & à son point. Pareilles difficultez ou autres qu'il y pouvoit avoir sur sa reception estant enfin levées apres qu'il eut passé quelque temps au Royaume de Valence, comme particulier, il luy fut permis de venir en cette Ville exercer sa Nonciature ; il y arriva la veille de la Feste du *Corpus*, ou peu aparavant, & il la vit d'un balcon tout grillé, n'osant encore paroistre par ce qu'il n'avoit pas esté receu, & celuy qui estoit à attendre avec regret, sans doute qu'il le leva d'une charge si lucrative, & fit la derniere fonction ce jour, en accompagnant le Roy en cette Ceremonie.

Départ de la Duchesse de Mantoue, pour s'en retourner dans le Milanez.

Je mets aussi dans ce Chapitre où je parle des Ambassadeurs & Ministres des Princes estrangers, ce que je veux dire de Marguerite de Savoye, Duchesse de Mantoüe ; qui se preparoit à partir de cette Cour, pour s'en aller passer le reste de ses jours dans le Milanez, où le Roy luy avoit assigné quelque Apanage ou terres pour son entretien ; elle est fille d'une Infante d'Espagne, & de Charles Emanuel Duc de Savoye ; elle fut mariée au Duc

Sa naissance.

Duc Ferdinand, dernier Duc de Mantoüe de cette branche, & n'en eust qu'une fille qui espousa dés le vivant du pere le Duc de Rethel, fils du Duc de Nevers, pour luy asseurer la succession de ses Estats, comme au plus proche heritier ; mais comme l'Espagne se resolut de la luy disputer, cette femme qui avoit toutes les inclinations Espagnols, se rengea du costé de la maison d'Austriche, contre celle de sa propre fille : tout le monde a sceu les mouvemens que causa ce démeslé en Italie, & il suffit que je marque icy que cette Princesse s'estant retirée en cette Cour, pour laquelle elle s'estoit declarée si ouvertement, y fut assez bien receuë, & pour occuper son esprit & son grand zele, on la fit Vice-Reyne de Portugal, où à la verité elle se ménagea sagement. Mais l'insolence & l'avarice des Ministres qu'on luy donnoit pour agir sous elle, appuyez de la faveur & de l'approbation du Comte Duc, qui estoit lors Favory, estoit telle qu'elle ne pût empescher qu'ils ne desesperassent le peuple, qu'ils ne mécontentassent les Grands, qu'ils ne choquassent les Ecclesiastiques, & qu'ils ne donnassent matiere aux uns & aux autres de prendre les Armes pour le restablissement de leur liberté. Elle écrivit diverses fois ses sentimens au premier Ministre & au Roy, leur marquant tous les excez qu'on commettoit & le danger auquel on estoit exposé d'une revolte generale, mais le Favory faisoit qu'on

Ses Conseils donnez aux Espagnols pēdant sa Regence de Portugal mesprisez.

n'avoit pas grand esgard à ses avis, en disant tousiours que c'estoit une femme, & en traitant tout ce qu'elle escrivit de bagatelles, & donnant plus de creance aux lettres des Ministres qu'il y avoit envoyé avec le secret qu'aux siennes, aussi quand les affaires eurent changé de face à Lisbonne, & qu'apres ce peu d'exil qu'on luy fit souffrir, ne permettant pas qu'elle vint à la Cour, au sortir d'un Royaume perdu, elle pût parler au Roy, elle aida à ruiner en son esprit le Duc d'*Olivarez*. Depuis elle a esté entretenuë à *Madrid* par sa Majesté; qui a present luy donne la permission de se retirer auprés de son pays natal, afin d'y reporter ses os, car elle est fort vieille. Il y en a neantmoins qui croyent qu'on l'envoye en Italie, afin que par son moyen on essaye en détacher le Duc de Savoye son neveu de l'alliance de France, à present qu'il est majeur, & qu'on conserve le Duc de Mantouë son petit fils dans les interests d'Espagne, où il est entré depuis la prise de Casal, & dont on apprehende qu'il ne s'éloigne à cause des grands attachemens qu'il a en France, tant par sa naissance que par les biens qu'il y possede.

Qua-

Qualitez d'un Gentilhomme avec lequel l'Autheur avoit fait amitié à Florence. Danger où ce Gentilhomme se vit exposé allant en Espagne. Bon traitement qu'on luy fit à Majorque. Rencontre de deux Bandes de Voyageurs. Leur resolution de partir d'Espagne. Arrivée à Madrid d'une autre troupe de Voyageurs. Accueïl qu'on leur fait à la Cour. Leur dessein de faire le tour d'Espagne. Civilitez reciproques. L'Autheur & les personnes de sa compagnie se disposent à partir pour s'en retourner. Leur depart. Leur passage à Alcala & autres lieux de leur route. Maniere de ferrer les chevaux en Espagne.

CHAPITRE XXX.

Qualitez d'un Gentilhomme avec lequel l'Autheur avoit fait amitié á Florence.

PEndant que nous avons esté à *Madrid*, nous y avons eu plusieurs fideles compagnons de Voyage, Monsieur..... qui a joint a un grand desir de sçavoir les belles choses, un esprit si commode pour les apprendre, qu'ils s'en est acquis une connoissance capable de le faire remarquer dans le gouvernement de l'Estat, dés qu'il y aura la place que son propre merite, & les services de feu Monsieur son Pere semblent luy avoir acquise. Je ne diray rien de ses autres vertus, qui me sont trop bien imprimées dans la memoire, pour croire que le souvenir m'en puisse eschapper, j'eus le bonheur de le connoistre à Floren-

Florence, ou Monſieur de. . . . . . renouvella l'amitié qu'ils avoient contractée dés leur bas âge, en portant les Armes en Hollande ſous le jeune Prince Guillaume, lors qu'en ſe joüant il exerçoit la charge de Capitaine ſur toute cette jeune Nobleſſe, dont il avoit une Compagnie, qui à l'égal de ſon Prince, avoit plus de cœur que de force pour le meſtier. Comme les Voyageurs & les amis ſe communiquent leurs deſſeins, ayant appris que le noſtre eſtoit en quittant l'Italie & les Alpes, de paſſer les Pyrenées, & d'aller voir les Eſpagnols chez eux, plûtoſt que l'Eſpagne, pour ſçavoir de quel air vivoient ces derniers Maiſtres de la liberté de la Hollande, ennemis jurez de la Republique, pendant un ſi long-temps, & à preſent ſes Confederez & Alliez, il luy prit envie d'aller auſſi en perſonne ſçavoir de quelle façon ils ſe ménageoient en leur pays, & n'ayant pas encore veu Rome ny Naples, il ſe reſolut d'y aller faire un tour le plus viſte qu'il pourroit, & de s'embarquer en ſuite à Genes pour nous couper chemin, & arriver auſſi-toſt que nous à *Madrid*; car nous devions aller par terre & paſſer par la France. Il executa tout ce qu'il s'eſtoit propoſé, & il s'embarqua heureuſement ſur un Vaiſſeau Eſpagnol, quoy que ſon Marchand de Genes qui eſtoit natif de Hambourg, luy conſeillaſt de ſe mettre ſur un Navire Hambourgeois qui eſtoit preſt de faire voile en Eſpagne; car s'il euſt pris ce party il eſtoit perdu, ce Vaiſſeau

ayant

ayant esté attaqué par les Turcs & brûlé apres un rude combat ; ce n'est pas qu'il ne courut grand risque en celuy ou il s'estoit mis, car il fut costoyé prés d'un jour & d'une nuit par des Pyrates, qui les approcherent de si prés, qu'ils se virent presque bord à bord sur le point de combattre ; mais ils furent si heureux, que par leur bonne conduite ou par leur adresse ; ils les empescherent d'en venir aux mains : ainsi parmy la frayeur & les allarmes, ils arriverent à *Majorque*, où ils eurent moyen de respirer, & de ne plus apprehender les fers ou la mort.

Danger ou ce Gentilhomme se vit exposé allant en Espagne.

Bon traitement qu'on luy fit à Majorque.

Il y avoit en leur Vaisseau des Espagnols, qui ayant connoissance en ces Isles là, furent regalez, & comme Monsieur ..... s'estoit bien mis dans leur esprit, ils voulurent qu'il fust de la partie ; il nous a raconté qu'on les y traita assez bien, & que le peuple & la Noblesse y est assez magnifique, & les femmes assez belles & civiles. Ayant debarqué au Royaume de Valence, il prit le chemin de Madrid dans l'esperance de nous y rencontrer ou de nous y voir arriver ; mais il fut bien estonné quand il ne nous y trouva point ; & qu'il ne nous y vit point paroistre de long temps ; il y avoit esté quelques mois lors que desesperant de nostre arrivée il estoit resolu d'en partir, comme il y pensoit le moins, n'attendant pas au milieu du Printemps des personnes à Madrid qui y devoient passer l'Hyver, il y vit devant son logis quatre

Ca-

Cavalliers qu'il reconnut aussi-tost à leurs habits & à leurs Chevaux pour des Tramontains, sa couriosité le fit avancer jusques au lieu où il alloient mettre pied à terre ; il fut bien estonné de trouver que c'estoient ceux qu'il avoit si impatiemment attendus. Pour moy je confesse que je le méconnus d'abord en l'équipage où il estoit, car il avoit chargé la gonille, la roupille, le jupon, l'escarpin, & le bas tiré, & clair avec les chausses faites en foureaux de pistolets, qui le déguisoient si fort, qu'il me sembloit tout autre que celuy que nous avions veu à Florence ; les bigottes, & les longues moustaches retroussées qu'il s'estoit laissé venir, m'empeschoient encore plus de me remettre son visage, aussi n'avois-je jamais veu le Roy d'Espagne auquel il ressemble un peu, & dont il a l'air en cét habit de la nation plus que le sien propre quand il est vestu en Tramontain. Apres les témoignages de joye mutuelle, nous l'entretinsmes du retardement de nostre voyage, & il nous raconta le succez du sien ; & ayant passé prés de trois mois à Madrid, sans qu'il y eust jour que nous ne nous vissions, nous resolûmes ensemble de nous en retourner en France par l'Arragon.

Rencontre de deux bandes de voyageurs.

Leur resolution de partir d'Espagne.

Mais avant que nous nous missions en chemin, il arriva à *Madrid* une bande d'illustres Ettrangers, & que nous fûmes tres aises d'y voir. Il y avoit avec eux deux Gentils-hommes qui pour le corps & pour l'esprit possedent

Arrivée à Madrid d'une autre troupe de voyageurs.

dent des qualitez qui font remarquer, que si le Ciel par une heureuse naissance leur a donne de grands avantages, le soin qu'on a pris à les bien élever, & la docilité qu'ils y ont apportée, n'ont pas moins contribué à cette bonté de mœurs, & à cette sage conduite qui surpasse leur âge. Ils y vinrent avec quantité de lettres du Comte de *Fuensaldagne*, de *Dom Estevan de Gamarra*, & de plusieurs autres Ministres du Roy d'Espagne en Flandres. Elles estoient pour les principaux de cette Cour & ils en furent fort bien receus; mais parce qu'ils ne parloient pas la langue, ils prirent pour les accompagner un Cocteur Bourguignon nommé Rognar qui fait icy les affaires de beaucoup d'Officiers qui servent aux armées du Roy, & de quantité d'autres personnes de sa Nation qui ont quelques interests à ménager en cette Cour, il portoit la parole & leur redisoit ce que ces Messieurs qu'ils alloient voir, repondoient à leur civilités, il furent caressés de tous, & principalement de *Dom Luis*, des Comtes *d'Ognate*, & de *Pigneranda*; ils s'habillerent peu de temps apres à l'Espagnole bien qu'ils ne voulussent sejourner à *Madrid* que jusqu'à la Saint Jean pour voir la feste des Taureaux, & que selon le dessein qu'ils avoient d'aller en Portugal, ils n'y deussent estre que deux mois, ils commencerent mesme à se pourvoir bien-tost de Chevaux, & à solliciter l'expedition de leur passeport pour faire le grand tour d'Espagne, non-

Accueil qu'on leur fait á la Cour.

Leur dessein de faire le tour d'Espagne.

nonobstant les chaleurs excessives de cette region ; car de Lisbonne, ils vouloient entrer par les Algarves dans l'Andalousie, voir *Cadis, S. Lugar, Seville, Cordouë, Grenade,* & passant par le Royaume de Murcie se rendre en celuy de Valence, pour traverser la Catalogne au commencement de l'Automne, voir les deux armées & en parcourant le Languedoc, & la Provence s'approcher des Alpes pour entrer en Italie, y estre tout l'Hyver, & apres cela se retirer chez eux par l'Allemagne. Ils avoient avec eux un Gentil-homme de Bearn, qui estoit tout à fait sage, circonspect, propre à conduire des personnes de cette qualité. Une si belle occasion de voir l'Espagne en si bonne Compagnie, fit qu'un autre Gentil-homme se joignit à eux pour un Voyage si curieux, & si peu facile aux François, en ce temps de guerre entre les deux Nations. On estoit tres-aise de l'obliger, aussi luy promit-on que par tout il seroit participant des avantages qu'on se procureroit pour soy. Il y fut d'abord incommodé d'une fluxion sur la jouë, & comme il estoit tres-mal logé chez un certain Barbier Barbançon, je fis mon possible pour leur faire trouver de meilleures chambres, je fus averty que chez une Flamande qui tient *camera locante*, ou chambre à loüer, il y auroit bien-tost de la place ; je la disposay à l'accommoder le moins mal qu'elle pourroit, aussi tost qu'il fut guery, je le menay chez

chez Monsieur le Comte de *Fiesque*, pour qui il avoit une lettre, & duquel il estoit un peu allié. Il le receut fort bien.

L'Autheur & bes personnes de sa compagnie se disposent á partir pour s'en retourner.

Ayant obtenu nostre passeport, nous nous mismes en estat de partir de *Madrid*. Il nous avoit esté donné en la mesme forme, que çeluy que nous avions de *l'Archiduc Leopold gouverneur des pays-bas*, qui estoit fort ample& illimité, pour le temps, & pour le nombre des personnes. Ayant donc fait nos adieux, & outre les bidets que nous avions amené de France nous estant pourveus de quelques Chevaux d'Espagne, nous primes un garçon que nous obligeâmes à conduire un Superbe Andalouz, qu'un de la Compagnie avoit achepté, trois cens Piastres Ce Cheval estoit hargneux, parcequ'on l'avoit tousiours attaché dans une Ecurie apart, mais enfin l'ayant accoûtumé à souffrir des autres Chevaux, il n'est plus si farouche. Nous sortîmes de *Madrid* en cet équipage le 17. Juin prenant le chemin *d'Arragon*. Nous fîmes six lieuës avant disner au travers d'un pays assez sec, & qui continuë de l'estre, jusqu'à la riviere de *los henares*, où est située la ville *d'Alcala*, que les Latins nomment *Complutum*. Cette ville est fort fameuse pour son Academie, qu'on dit avoir esté fondée sur le modelle de celle de Paris, aussi me dit-on qu'elle estoit divisée de mesme en plusieurs Colleges, & que chacun est pourveu de quan-

Leur depart.

Leur passage à Alcala & autres lieux de leur route.

quantité de Professeurs, qu'on nomme *Cathedratiros*. La Theologie & la Philosophie y fleurissent plus qu'en aucun autre Academie d'Espagne, dont la principale, & qui égale celle cy, est *Salamanque*, au Royaume de Leon, où la jurisprudence a le plus de vogue. Au reste la Ville est assez longue, mais fort peu large, elle a une grande rue qui la traverse d'un bout à l'autre, où d'ordinaire les Ecoliers prennent leur logis.

On m'a dit que le Cardinal Mazarin y fut envoyé aux estudes par le Cardinal Colonne, lors qu'il étoit Legat en Espagne. La petite Riviere de *los Henares* qui passe auprés, fertilise toute cette campagne, & la rend plus agreable que n'est le reste des environs, qui n'ont ny arbre ny verdure faute d'eau; quittant icy le chemin de la poste, & prenant le plus court pour *l'Arragon*, nous fûmes coucher à *Marcamalo*, qui n'en est qu'à quatre lieuês, ce n'est qu'un grand Village qui n'a rien de remarquable.

Le dix huittiesme nous fûmes disner à *Hita*, qui n'est qu'une espece de Bourg, situé au sommet d'une petite Montagne, couverte d'une autre plus grande, Le soir nous éloignant un peu du grand chemin, nous fumes coucher à *Cadaera*, qui est une petite ville assez jolie, située dans un fonds. On nous y voulut vendre un assez beau cheval, mais qui estoit encastelé, c'est à dire, qui avoit l'ongle du pied serré par le haut, ce qui vient de

Maniere de ferrer les Chevaux en Espagne.

de la façon de ferrer en Espagne, où ils donnent aux chevaux des fers, souvent trop estroits, parce qu'ils ne les battent qu'à froid, à cause de la cherté du charbon, qui fait qu'ils n'ont guere de forges : outre qu'ils les relevent par le talon, & leur font des pointes rabattuës par les costés, qui les deffendant des pierres, leur pressent le pied, & empéchent la fourchette de se dilater. On peut avec le temps les guerir de cette incommodité, en leur faisaint bien ouvrir le talon, & en les ferrant a l'Italienne, comme ils nomment, ou à la Françoise selon nostre usage. J'en troquay un a *Madrid* pour une monstre, qui avoit a la verité cette tare, mais l'ayant guery, je le vendis apres cinquante pistoles pour quantorze qu'il me pouvoit avoir cousté. Celuy qu'on nous voulut vendre à Cadaera, l'avoit aux deux pieds de devant, tellement que cette incommodité, avec le prix qu'on en demandoit, nous empescha d'en faire le marché.

Le dixneufiéme nous partîmes d'assez bon matin de ce lieu, & nous fûmes disner à *Siguença*, qui est une assez jolie Ville, & logeâmes au fauxbourg, où nous fûmes regalez de meilleur vin qu'on n'en boit d'ordinaire en Castille, où il ressemble par tout à de l'eau-de-vie, tant il est ardent plutost que fort ; car il ne porte du tout point l'eau, & dés que l'on y en mesle, c'est une tres desagreable boisson. Nous y estant donc rafraichis,

car nous y eûmes une chambre fort fraiſche, & beaucoup de neige, nous allâmes coucher à *Fuente Caliente*, c'eſt à dire faire penitence du peu de plaiſir que nous avions eu à midy. Car ſi le nom de ce lieu veut dire fontaine chaude; je puis dire que nous y trouvâmes en effet qu'il eſtoit bien nommé; car nous y ſouffrîmes beaucoup de chaleur, & nous y fûmes tres mal accommodez de toutes choſes. Auſſi l'hoſte eſtoit une perſonne toute barbare, farouche, & digne du lieu qu'il habitoit, qui eſt aſſez ſauvage.

Paſſage de l'Autheur à Arcos. Il y eſt arreſtê avec ſa compagnie par les Fermiers de la Doüanne. Copie de ſon paſſeport. Avanie des Doüanniers. Ils depeſchent à Madrid pour la juſtifier. L'Autheur y retourne en poſte pour faire ſes plaintes au Roy. Les poſtes d'Eſpagne bien montées, & peu courues. Diverſes particularitez des Poſtes. Arrivée de l'Autheur à Madrid.

CHAPITRE XXXI.

LE vintiéme au travers d'un aſſez mauvais pays, & de qnantité de Montagnes fort chaudes, nous deſcendiſmes à *Arcos*, qui eſt le dernier lieu de la nouvelle Caſtille, & où par conſequent il y a *Puerto*, c'eſt à dire Doüanne. C'eſtoit un Dimanche, ou jour de Feſte, & à noſtre paſſage tout le monde eſtoit

Paſſage de l'Autheur à Arcos.

à la Messe. Nous traversâmes le Bourg au petit pas, sans que jamais on nous demandast rien. Nous avions passé une certaine porte, qui conduit hors le village au grand chemin, qui en cet endroit est borné par le ruisseau & par la montagne, & nous estions déja à plus de cent pas de toutes les barrieres, lors que nous vîmes venir apres nous quelques hommes courants & criants. J'arrestay pour sçavoir ce qu'ils vouloient, & m'ayant abordé, ils me dirent qu'il y avoit la *Puerto*, ou Doüanne. Je leur dis que nous n'estoions pas Marchands, & que nous ne devions rien, ayant bon passeport du Roy, & que si l'on avoit quelque chose à nous demander, on devoit se tenir au passage, & avertir le monde qu'il y avoit *Puerto*, & que nous n'avions point avec nous de Voiturin, ou *moço de mula*, pour en estre informez. Ils nous prierent que quelqu'un de nous rebroussast pour faire voir nostre passeport, ce qui fit que je retournay sur mes pas pour le leur montrer, en quoy je fis mal, car on m'a dit depuis que nous devions passer outre, puisque nous estions hors des portes, & nous rendre dans l'Arragon, pour eviter la chicane, & l'impudence de ces harpies. Quand je leur montray mon passeport, ils dirent qu'il falloit qu'ils tinssent conseil pour sçavoir s'il estoit bon, & que je fisse revenir les autres. Quand ils furent revenus, ils dirent que nous pouvions aller à la *posada*

Il y est arresté avec sa compagnie par les fermiers de la Doüãne.

da

da, & que toda la nuestra ropa estava descaminada. C'est à dire, que tout nostre fait estoit confisqué : aussi tost je jugeay qu'ils vouloient nous faire peur, & nous rançonner. Je leur dis qu'ils leussent nostre passeport, qui estoit en ces termes.

El Rey.

POr quanto por parte de . . . . . y . . . . . de . . . . y . . . . gentiles - hombres Olandeses se me ha rapresentado, se hallanen esta Corte, aviendo venidos à ella à negocios que les importavan, supplicanme que por que dessean bolverse, a su tierra, fuesse servido de mandar les dar passapuerto, loqual he tenido assi por bien. Por tanto mando à todos mis Virreyes, Capitanes generales, Governadores, Corregidores, Alcaldes, y demas Juezes y Justicias de mis Reynos y Señorias de qualquier grado y calidad que sean, por donde los contenidos, con quatro criados, ocho Cavallos, y sus armas, y bagaje hizieren su viaje, no les pongan en el embaraço, esterbo ni impedimiento alguno, antes les den y hagan dar todo el favor y ayuda que para hazerlo libremente huvieren menester, que tal es mi voluntad; dada en el büen Retiro à onze de Junio, de mil y seicientos y cinqnenta y cinco años.

Copie de son passeport.

Yo El Rey.

Geronimo de la Torre.

CE Passeport me sembloit assez clair pour faire que ces Maltotiers ne nous arrestassent pas. Cependant l'ardeur du gain qui leur avoit reüssi en quantité d'autres occasions contre toute raison & justice, les fit opiniastrer en celle-cy, croyant que ce seroit de mesme. Je leur demanday ce qui les obligeoit à ne pas deferer au Passeport de Sa Majesté, & ils n'en pouvoient donner aucune bonne raison, tantost ils disoient qu'on ne l'avoit pas monstré à temps, & tantost qu'il n'estoit pas en papier marqué. Par où je voyois bien qu'ils ne vouloient que nous amuser & nous mener à une composition de 50. ou. 60. pistoles pour nous tirer de leurs mains. Comme ils virent que nous nous opiniastrions, & que je demandois acte au Notaire, de ce que *Francisco Salazar* Alcalde du lieu, n'avoit pas voulu nous laisser passer & deferer au Passeport & au commandement de Sa Majesté, ils commencerent par complot à s'emporter, croyant par là nous intimider: l'Alcalde envoya prendre nos valises, & les fit porter chez le Doüannier, où on les ouvrit en faisant inventaire de tout, mesme de l'or & de l'argent que nous avions tant dans nos valises que sur nous, apres ils dresserent un procez verbal de tout ce qui estoit arrivé, & nous examinerent pour y inserer nos responses. Ils tâcherent de le faire avec supercherie; mais je fus si attentif à tout ce qu'ils escrivirent, que je n'y laissay rien couler que ce que j'avois dit,

Avanies des Doüaniers.

dit, proteſtant qu'autrement je ne le ſignerois pas. Ils en uſerent avec ces formalitez, pour voir s'ils ne nous ébranleroient point par ce pretexte de Juſtice, mais voyant que nous ne nous eſtonnions pas pour leur bruit & pour leur écritures, il y eut un Preſtre qui eſtoit avec eux, & un autre homme qui faiſoit la charge d'Ecrivain, qui me dirent en particulier, qu'il falloit donner une cinquantaine de piſtoles, & qu'on nous laiſſeroit paſſer. Mais je me mocquay d'eux, & leur dis que pour une trentaine de patagons je les leur donnerois comme pour leur vin, encore que leur inſolence ne le meritaſt point. Elle fut telle & de la part de l'Alcalde *Salazar*, qui portoit l'habit de *Cavallero de Santiago*, mais qui eſtoit un franc coquin, & de celle du Doüannier *Nicolas Lopes de Cordona* qui eſtoit un Portugais, c'eſt à dire un Juif, dont il avoit fort la mine lequel paſſa à un impudence ouverte, & à une rage de deſeſperé, voyant qu'ils ne pouvoient pas reüſſir en leur deſſein de nous rançonner. S'apercevant enfin, que noſtre reſolution allloit à ce que je pris la poſte pour retourner à *Madrid*, me plaindre de leur inſolence, & en demander juſtice ils ſe preparerent à y envoyer quelqu'un qui porta au Receveur general des Doüannes leur juſtification, & ainſi depeſcherent un homme à pied. Tout le reſte de la journée ſe paſſa en cette belle maniere de diſpute contre ces faquins, qui en-

Ils depeſchēt à Madrid pour la juſtifier.

L'Autheur y retourne en poste pour faire ses plaintes au Roy

fin permirent que je partisse sur les 8. heures du soir, leurs hommes ayans pris le devant, Monsieur de...... écrivit une lettre au Comte de *Pigneranda*, par la quelle il luy representoit l'impudence de cette canaille: Je montay à Cheval dans *Arcos* mesme, où il y a une poste, & l'on nous sala assez la premiere, car pour deux Chevaux on nous fit payer trente reaux de platte, qui sont plus de cent sols de nostre monnoye. Il n'y a païs au monde, où les Postes soient mieux montées qu'en Espagne, & où l'on coure moins, car hors ceux qui portent les lettres, & quelques Couriers extraordinaires qu'on envoye en Cour de divers endroits, & sur tout de S. Sebastien, & de Catalogne, on ne se sert gueres de cette voye pour aller en quelque part que ce soit, celle des Mules de loüage estant la plus estimée. Aussi faut il avoüer que c'est la plus commode, & je l'experimentay en cette rencontre; car bien qu'ils ayent de fort bons Chevaux, ils sont si mal harnachez, qu'on est roüé par les miserables selles qui sont dessus, fort estroites de siege, & hautes d'arçons, & par tout également dures. Tellement qu'on est sur une espece de chevalet quand on est monté de la sorte. A la troisiéme poste les Chevaux n'avoient pour tout harnois qu'une bastiere avec des estriers de bois attachez au bout d'une corde, dont on se servoit en forme de chapelets. Je fis difficulté de monter en cet equipage, mais le

Les postes d'Espagne bien montées & peu courrües.

Diverses particularitez des Postes.

Maiſtre me dit, que cela ne m'étonnaſt pas, qu'il n'avoit point de ſelles; mais que je trouverois que la barde ou baſtiere eſtoit plus commode, & que j'eſtois bien different des autres Couriers qui preferoient cette ſorte de harnois à tout autre. Je me laiſſay fléchir; & au commencement de ma courſe je me trouvay aſſez embaraſſé, à cauſe que les eſtriers n'avoient aucun arreſt, & que la baſtiere me tenoit ſi large à cheval, qu'à peine pouvois-je ſerrer les genoux, mais enfin m'y eſtant accommodé le mieux que je pus, je m'en trouvay moins incommodé, que de leurs ſelles, & commençay à demander une baſtiere à l'autre poſte; où n'en ayant point trouvé, il me fallut ſervir d'une ſelle encore bien eſtroite, & qui me fit bien regretter la baſtiere, ſur laquelle j'avois tant fait difficulté de monter. Dés la troiſiéme poſte, on me prit pour Courier de Catalogne, qui portoit quelque bonne nouvelle au Roy; & j'ayday d'autant plus aiſément à leur erreur, que je vis qu'on m'y traitoit en Courier du Roy; & qu'on ne m'y demandoit que quatre reaux par cheval, qui font une piece de trente sols de noſtre monnoye. Il n'y a gueres de Maiſtre de poſte, qui tienne plus de deux ou trois chevaux, n'eſtans pas obligé à davantage. On luy donne de penſion 3. ou 400. écus. Il y en a meſme qui en ont 500. & ce n'eſt que pour entretenir deux chevaux & un poſtillon.

Le Comte d'*Ognate* eſt General des poſtes, & il en tire un grand profit. J'eus par tout d'excellens chevaux, & qui alloient à pleine carriere; ce qu'il y a d'importun eſt, que les poſtillons arreſtent ſouvent pour leur donner temps de reſpirer, qu'ils nomment *recelar*; & que quand ils font changer de chevaux, ils ne ſont pas diligents à monter le monde, ſur tout quand on court la nuit, comme je faiſois. La poſte tient un autre chemin que celuy que nous avions fait en allant à *Arcos*. Elle paſſe en une plaine fort fertile, qui eſt arroſée par la riviere de *los Henares*. On fait ſouvent quatre, cinq, & ſix lieuës ſur les mémes chevaux, parce qu'il n'y a pas des Maiſtres de poſtes juſtement eſtablis au bout, de chaque deux lieuës, qui font une poſte en Eſpagne. J'arrivay à *Guadalaxara* ſur les ſix ou ſept heures du matin, aſſez las d'un exercice que je n'avois gueres accoûtumé. Le Maiſtre de la poſte ſe trouva le plus honneſte homme que j'euſſe encore rencontré en toute ma courſe. Auſſi me fit-il grand plaiſir en me donnant de fort bon vin, & d'excellent biſcuit pour dejeuſner Ce qui me redonna un peu de cœur, dont j'avois bon beſoin, n'ayant rien mangé depuis *Arcos*, où encore je n'avois fait que collation. Ce petit rafraiſchiſſement m'aida à fournir à la courſe de *Guadalaxara* à *Alcala*, qui eſt de cinq lieuës qui ſont fort bonnes. Le Soleil commençant à ſe lever, m'incommoda beaucoup par ſa chaleur, & plus encore à la-

der-

derniere poste d'*Alcala* à *Madrid*, qui est de six lieuës. Le Maistre de la poste s'y montra plus rusé que les autres, car il me demanda mon bulletin pour montrer que j'estois Courrier du Roy. Mais prevoyant bien où il tendoit, je luy dis que je n'y estois pas obligé, & qu'il me suffisoit de sçavoir pourquoy je courois, & qu'allant en Cour, il n'avoit point à s'informer si j'en avois un. Il s'opiniastra là dessus, & dit, qu'il ne me donneroit point de chevaux que je ne les payasse, comme personne qui ne couroit point pour les affaires du Roy, surquoy je luy dis, que je le payerois à l'ordinaire, & qu'à *Madrid*, s'ils luy falloit plus on le jugeroit au Bureau de la poste, où j'irois descendre. Il s'y accorda, & luy ayant payé vint-quatre reaux pour six lieuës qu'il y a là à *Madrid*, il me mit à cheval & comme en y montant, je luy dis que *à Torrica y à Guadalaxara tenian bizarros Caballos*, il me respondit, *estos los son tambien*: Et pour me le montrer, il commmença à les pousser à toute bride, & les mena de cet air plus de deux lieuës, & apres me demanda si ses chevaux ne valoient pas les autres, & les luy ayant prisé, comme ils le meritoient sans doute, pour plus *d'Alarde*, comme ils disent, & de parade, il continua à les pousser avec la mesme vigueur, jusques à ce qu'approchant de *Madrid*, nous rancontrasmes un Courrier qui allant d'où je venois, monta mes chevaux, & je pris les siens, qui n'estoient pas si bons. Au Bureau

 de

Arrivée de l'Autheur à Madrid. de la poste où il faut mettre pied à terre, le Postillon de *Madrid*, à qui l'autre avoit remis ses interests, me demanda encore six reaux que je devois, comme n'estant pas Courrier du Roy; & je les luy donnay, parce qu'on me dit que c'estoit dans l'ordre, & qu'il estoit juste.

Sollicitations de l'Autheur, pour avoir raison des Doüanniers d'Arcos. Effet de ses sollicitations. Prerogatives de la charge de President de Castille. Maniere dont s'expedient les affaires au Conseil du Roy. Copie d'un passeport autentique, & d'une lettre de cachet de sa Majesté Catholique, au Vice-Roy d'Arragon. Dom Lüis écrit à Dom Juan d'Austriche, en faveur de l'Autheur, & de ceux de sa compagnie. Sa Lettre. L'Autheur va remercier Dom Lüis, & prend congé de luy. Il rend les mesmes civilitez au Comte de Pigneranda. Copie d'une Lettre de ce Comte. Il part de Madrid avec un Alguazil & un Escrivain. L'Alcalde d'Arcos refuse de se rendre prisonnier. Les autres Doüanniers rendent toutes les hardes saisies.

CHAPITRE XXXII.

APres m'estre delassé au logis d'un nommé Philippe, qui avoit esté nostre hoste, pendant que nous avions esté à *Madrid*, & y avoir disné avec Monsieur de Mõgeron qui y estoit venu loger depuis nostre depart

je

je fus contraint de laisser encore passer la chaleur du midy, avant que je pusse agir, & rien entreprendre pour avoir raison de ces insolens *d'Arcos*. On dort apres le repas en Espagne, aussi bien qu'en Italie, tellement qu'il me fallut attendre jusques à quatre ou cinq heures de relevée, avant que je pusse voir le Comte de *Pigneranda*, qui estoit celuy par lequel je voulois commencer, & pour qui estoit la Lettre que je portois. Je le manquay ce jour là, parce qu'il estoit sorty de bonne heure, pour quelque Conseil où il devoit se trouver. Son Secretaire ne se rencontra pas non plus au Logis. En attendant les neuf heures du soir, je voulus aller prendre conseil sur mon affaire des Seurs van Galle & Cocquel; mais comme j'estois en la *Calle mayor*, un Flamand tres-honneste homme, qui a esté Capitaine sous le General Borry, dont il fait icy les affaires, & que je connois par le nom de *Dom Pedro*, m'entrevit & m'aborda avec estonnement, de ce que j'estois à *Madrid*, lors qu'il m'en croyoit bien loin. Il entend fort bien cette Cour & toutes sortes d'affaires, & parle *çerrado Castellano*, c'est à dire tres bon Castillan. Je luy racontay l'accident qui nous estoit arrivé, & je fus bien aise d'avoir son conseil. Comme il est fort officieux, il me dressa un *Memorial* pour estre presenté par le Comte de *Pigneranda* au Conseil du Roy, ne doutant point qu'il ne m'y fist trouver bonne Justice; mais que je ne devois

Sollicitations de l'Autheur pour avoir raison des Doüaniers d'Arcos.

pas m'impatienter des longueurs qu'on y apporteroit, estant certain qu'aux moindres affaires on observe autant de formalité que s'il s'agissoit de quelque chose de grande importance. Ensuite il m'entretint de l'insolence des Doüanniers en general dans toute l'Espagne, & me dit qu'on leur en souffroit trop; & qu'elle passoit à l'excez, me racontant divers mauvais traits qu'il luy avoient joüé, lors qu'il faisoit Voyage. Surquoy il me fit remarquer, que l'indulgence qu'on avoit pour cette canaille, venoit de ce que le principal revenu du Roy, estant en cette sorte de droits, on souffroit qu'ils volassent un peu, afin qu'ils les fissent mieux valoir. En effet la taille reélle sur les fonds, ne produit presque rien en toute l'Espagne, à cause que la terre y est mal cultivée, & si l'on chargeoit les Laboureurs d'imposts, elle le seroit encore moins, & on tomberoit par là dans une disette plus grande de toutes sortes de denrées. Il me dit de plus, que quand le Roy afferme ses Doüannes, il les engage si absolument qu'il ne peut rien faire passer, pas mesme pour sa personne, qui ne paye les droicts. Tellement que s'il exempte quelqu'un, ceux qui les tiennent le luy deduisent sur le prix de la ferme. Ce qui leur donne occasion de le tromper en beaucoup de façons ajoustant que lors que le General Borry partit de *Madrid*, le Roy donna ordre qu'on le laissast passer librement, & sans qu'il payast aucun droit, Surquoy ces voleurs

pour frauder sa Majesté firent un inventaire de tout ce qui devoit, comme s'il l'eût porté parmy ses hardes, encore qu'il n'y eust rien ; ce qu'ils supposoient pour diminuer d'autant la ferme, en se faisant passer en ligne de compte tout ce qu'ils avoient écrit a tort & à travers. Ils se servent de mille autres friponeries qui seroient trop longues à raconter, n'y ayant rien à l'épreuve de l'avidité des Fermiers qui regardent les hardes, sur lesquelles ils ont quelques droits à lever, comme leur domaine; & n'en respirent que la confiscation. S'ils ne la peuvent faire ordonner de plein droit, ils usent souvent de suppositions, & de fourberies pour en venir plus aisément à bout. Comme ils sont aux droits des Princes sous lesquels ils vivent, ils exercent leur rapine avec souveraineté, de sorte qu'on leur entend dire à tout moment qu'ils sont les hommes du Roy; & un miserable garde barriere, visiteur de Doüanne, ou autre rejeton de maltote aura bien souvent l'impudence de menacer un honneste homme de le battre, ou de briser sa valaise, s'il ne luy en donne pas assez tost la clef pour l'ouvir. En France on éprouve aussi les effets de la soif enragée de ces insectes, qui abusent tres-souvent du pouvoir qui leur est confié, j'en puis parler comme sçavant, ma memoire étant encore recente de la peine qu'ils prirent à Dieppe, d'envoyer jusques dans le Vaisseau duquel j'estois debarqué, une cohorte de Gardes prendre ma valise pour la

 visiter,

visiter, comme ils firent, jusques au plus usé de mes hardes que je portois & me taxerent deux écus pour un morceau de drap d'Angleterre qui me restoit d'un habit que je m'étois fait faire à Londres où j'avois esté traité beaucoup plus doucement. Enfin si leur envie dereglée de piller, n'est arrestée par les Princes ou par leurs Ministres, lors qu'on leur donne les fermes, on peut dire que les passans sont exposez à d'estranges avanies. C'est là le plus grand fleau des Voyageurs, & ce brigandage est d'autant plus à redouter qu'il est presque toûjours impuny. En Espagne ils sont la plû-part Portuguais c'est à dire Juifs. Aussi quand ils ont bien volé, & qu'ils se sont bien gorgez d'or & d'argent, on tasche de les prendre au trebuchet de l'Inquisition, découvrant qu'ils ne se disent de cette Nation que pour estre soufferts, bien qu'effectivement ils soient de celle de ces blasphemateurs du Nom de JESUS-CHRIST. Alors on leur fait rendre gorge, & on les fait perir à petit feu, afin qu'ils payent tous les torts, & toutes les injures qu'ils ont faites au Roy, & à ses Sujets. M'estant rendu sur les 9. heures du soir au logis du Comte de *Pigneranda*, je trouvay qu'il n'estoit pas encore revenu; mais *Dom Martin* son Secretaire y estant, je le vis, & je l'instruisis de mon affaire, le priant d'en parler à son Maistre, & de luy donner la lettre que luy en écrivoit M. de. . . . . avec le *Memorial* que j'en

avois

avois fait dresser. Il promit de faire l'un & l'autre, & me dit qu'il ne croyoit pas que je pusse voir son Maistre que le lendemain entre sept & huict du matin. Je ne manquay point de m'y rendre environ ce temps là; & trouvay ce bon Seigneur, tout à fait affligé de ce qui nous estoit arrivé, & apres m'avoir offert un Carrosse, de l'argent & tout ce qui dependoit de luy, il me dit que j'eusse un peu de patience, & qu'il avoit bien du regret que Monsieur. . . . .&. . . . . fussent en un si mauvais lieu, & que l'insolence de ces coquins qu'il nommoit *Picaros*, les y eut arresté, mais qu'on les puniroit si exemplairement que nous en aurions de la satisfaction. Aussi-tost il commanda à *D. Martin* d'aller chez D. *Ger. de la Torre*, le prier de sa part qu'il rapportast le premier de tous mon *Memorial*, qu'il luy envoyoit. Apres l'avoir supplié de me faire expedier le plutost qu'il se pourroit, je ne voulus point perdre le temps, & prenant *Dom Martin* dans un carrosse de loüage que j'avois, je le menay chez D. *Geronimo de la Torre*, où je voulois aussi aller porter mes plaintes. Il en fut fort surpris, & dit incontinent, *es menester echar estos picaros à la galera*, c'est à dire, qu'il falloit envoyer ces coquins aux galeres; il prit le *Memorial*, & promit que ce seroit la premiere affaire qu'il proposeroit au Conseil, qu'on y pourvoyroit de la bonne sorte, & que j'en fusse asseuré. L'ayant laissé en si bonne disposition, je m'en allay aussi-tost au

Büen

Büen Retiro, pour parler à *Dom Lüis*; mais il estoit si occupé, que je ne pûs voir que *Dom Christoval* son Secretaire, qui luy fit sur le champ sçavoir, ce qui nous estoit arrivé. Il me vint rendre réponse de la part de son Maistre, & m'asseura qu'il en avoit un tres sensible déplaisir, mais qu'il s'en alloit au Conseil, où il en parleroit luy mesme. Ayant ainsi assez bien estably la justice de ma cause, je retournay à mon logis me reposer; car j'estois encore si fatigué de ma course, qu'à peine pouvois-je me soustenir, tant les hanches & les cuisses me faisoient mal. Selon la coûtume du pays, ne pouvant voir personne que sur le soir, je fus visiter l'apresdinée quelques-uns de mes amis, & entr'autres la Comte de Fiesque, & Monsieur de Mazerolles, qui connoissans tous deux la lenteur de cette Cour, me disoient que j'en avois pour quelques semaines, avant que je fusse expedié. Cela m'affligea beaucoup, considerant que j'avois laissé ma Compagnie dans un tres- miserable lieu, ne doutant point qu'ils ne s'y ennuyassent estrangement, bien qu'ils fussent tous de bonne humeur, & capables de se divertir. Ils pouvoient aller à la promenade, les harpies ne prenant garde qu'à ce qu'on n'enlevast rien des hardes, & laissant les personnes en toute liberté; mais Monsieur de Mazeroles me dit, que son fils passant en France avec un tres-bon passeport, ne laissa pas d'estre arresté sur les Fron-

tieres

tieres d'Arragon, & d'estre prisonnier dans un Chasteau, dont il ne sortit qu'apres qu'il luy eust envoyé un homme expres, & qu'il eust sollicité assez long-temps, qu'on le fist relascher, & qu'on punist celuy qui l'avoit arresté. Cela fit que sur le soir estant allé chez le Comte de *Pigneranda*, pour sçavoir ce qu'on avoit resolu sur mon affaire, j'insistay sur ce qu'on asseurast nos personnes, afin qu'on ne nous en fist pas autant en Arragon. J'y appris qu'aussi-tost le Roy avoit ordonné qu'on feroit expedier une Commission par le Conseil de Castille, pour un Alguazil de la Cour, & un Escrivain qui s'en viendroient avec moy à *Arcos*, pour amener prisonnier *Francisco Salazar*, & le remettre dans les prisons publiques, afin qu'il fust pourveu au chastiment qui luy estoit deu, pour la rebellion qu'il avoit commise, n'ayant pas voulu obeyr à ses ordres : que l'on me donneroit un passeport plus ample, & accompagné d'une clause comminatoire, pour tous ceux qui nous donneroient le moindre empeschement en nôtre Voyage, & qu'afin qu'en Arragon il ne nous pût arriver aucune insulte ; on nous pourvoiroit d'un passeport expedié par le Conseil, & sous le sceau de ce Royaume là ; levant ainsi d'eux mesmes l'empeschement dont on m'avoit averty ; & pour lequel j'estois resolu de faire quelques instances. Dés que je sceû ce qu'on avoit ordonné sur mon affaire, pour ne perdre point de temps, & seconder les

Effet de ses sollicitations.

les diligences dont ils avoient usé, & qui surprit ceux qui connoissoient la maniere d'expedier en cette Cour. Je fus chez le President de Castille pour presser la Commission pour l'Alguazil, & l'Escrivain. Je trouvay qu'il les avoit mandez, & que leur Commission estoit dressée. Il n'y a point d'Officier de Justice en toute l'Espagne qui soit plus considerable que celuy-cy, bien qu'il n'ait aucun degré de *Grandat*, il peut se couvrir en presence du Roy, & il y en a mesme qui m'ont dit qu'il s'y pouvoit asseoir. Cependant cette Charge est le plus souvent donnée à des Docteurs, ou à des simples Legistes, dont la naissance n'est pas des plus illustres. Outre les honneurs & prerogatives qu'elle traisne apres soy, elle a cecy de particulier, que celuy qui la possede agit en Souverain, en ce qu'il ne rend visite à personne.

Prerogative de la charge de President de Castille.

Me voyant ainsi expedié pour ce qui estoit de la Justice j'allay aussi-tost solliciter, ce qui estoit de la faveur qu'on me vouloit faire; J'appris chez *D. Lüis* que pour mon passeport, il falloit m'adresser à *Ferdinando de Contreras* Secretaire *del despecho universal*: Il suit tousiours la Cour, il estoit lors au *büen Retiro*, où je le trouvay dans son Bureau: C'est un homme de grande taille qui a la veuë extrémement courte, ce qui fait qu'il paroist (comme tous ceux qui ont ce defaut) d'un abord un peu orgueilleux & rude. Il estoit occupé à signer & écrire, & me dit que, *de la con-*

consulta, avia subido al Rey, el mio negocio, qu'apres disner je pourrois retourner, & que je trouverois le tout prest. Je ne sçavois ce qu'il vouloit dire par son *subir de la consulta al Rey*, mais m'estant enquis, je compris que toutes les affaires se resolvent au Conseil, & qu'apres on en envoye la resolution au Roy, qui souvent ne s'y trouve pas, & on nomme cela *subir al Rey*, estre portée au Roy: de mesme que quand elle en revient, ils disent, *que la consulta ha baxado*; que la consulte est descendue. L'apresdisné je trouvay doncques, *que avia baxado la consulta*, & que mon passeport avoit esté signé par sa Majesté, & parce que ceux qui ont veu de cette sorte d'éxpeditions, m'asfurerent qu'il estoit le plus autentique & le plus ample qu'on puisse obtenir. Je le transcriray icy: il estoit en papier marqué, parce qu'il étoit expedié par le Conseil; estant au reste une raillerie, la difficulté qu'on nous fit à *Arcos*, sur le premier de ce qu'il n'estoit pas en papier marqué, puis qu'on me dit icy que ceux qui viennent immediatement de sa Majesté, comme faisoit celuy-là, ne se donnent jamais en papier marqué, & qu'ils sont d'une faveur particuliere, passant comme des lettres de cachet, celuy-cy doncques qu'on trouva si magnifique, estoit en ces termes.

Maniere dont s'expedient les affaires au Conseil de Roy.

El

El Rey.

Copie d'un passeport autentique du Roy.

MY Capitan General de la Provincia de Guipuscoa Alcalde de la ciudad de Fuentarauia, y mis Corregidores de la dicha Provincia, Señoria de Biscaya y quatro villas de la costa de la mar, Alcalde ordinario y deputado general de Vittoria y qualesquieres mis Juezes, y Justicias de todas las Ciudades, villas y Lugares que ay en estos mis Reynos y señorias de Castilla, y en los de Arragon, Valencia y Navarra, Alcaldes de sucas, y cosas vedadas, desneros, advaneros, Portaqueros, guardas, y otras personas, que estan en la guarda de los puertos de mar, y passos de tierra de las partes referidas, y a cadauno y qualquier de vos, à quien esta mi cedula fuere mostrada y lo en ella contenido toca en qualquier manera. Sabed que aviendo venido en esta Corte................ y el Señor...... Gentilhombres Olandeses. y dadoles cedula mia despachada por el mi consejo de Estado, paraque los dexassen passer libremente con 4. criados 8. cavallos, y sus armas y bagajes por los puertos que quesiessen de mar y de tierra, d'estos mis Reynos, para bolver à su pays he entendido les han hecho molestin y detenido los advaneros del puerto de Arcos; siendo mi intencion y voluntad se les hiziesse todo agasajo y buen tratamiento y assi os mando, que luego que esta mi cedula os sea mostrada, los dexeis y consenteis passar con sus criados, ropa, dinero, armas, cavallos, cosas de olor y lo demas que llevassen por qualquier dessos puertos; libremente, sin consentir, ny dar

dar lugar, à que ſi abren ni eſcudriñen las caxas, y vaules en que fueren, ni pedir les derechos, ni otra coſa alguna, haziendoles todo büen tratamiento y agaſajo con apercivimiento que los que no lo hizieren aſſi, ſeran caſtigados con todo rigor; y en caſo que ſe les ayan llevado algunos derechos y dexado prendas por ellos ſe les bolvian y reſtituyan ſin dilacion ninguna pués aſſi conviene a mi ſervicio y à la ſatisfacion que ſe les deve dar del embaraço que en eſto ſe les ha cauſado; todo ello no embargante qualquier proibicion o vedamiento que aya en contrario; que para en quanto eſſo tocca y por eſta vez diſpenſe quedando en ſu fuerça, y vigor eſta mi cedula para en lo de mas adelante, valga, aunque no vaya Señalada de los de mi conſejo de Hazienda y Contaduria mayor de la fecha, en Madrid à 24. de Junio de mil y ſeicientos cinquenta y cinco años.

Yo el Rey.

Por mandado del Rey nueſtro Señor.

Antonio Carnero,

CE paſſeport eſtant en papier marqué n'avoit point d'autre ſceau, que la marque ordinaire qui eſt au haut de chaque fueille, & celle ſur lequel il eſt couché porte les armes du Roy, avec ces paroles à coſté *para deſpachos de officio*, & plus bas *ſello quarto, año de mil y ſeicientos y cinquenta cinco*, en me le donnant, on me dit qu'il me faudroit un peu attendre pour

pour la depesche d'Arragon, & on m'en apprit le sujet qui estoit que le Roy ayant commandé au Conseil de ce Royaume là, de m'expedier un passeport sous leur sceau, il s'en estoit excusé sur ce que ce n'estoit pas la coûtume; mais que, s'il plaisoit à sa Majesté, une Lettre de cachet au Vice-roy que leur Protonotaire souscriroit, feroit le mesme effet. On apporta la response de ce Conseil au Roy comme il avoit lavé les mains pour se mettre à table, ce grand Prince eut la bonté de signer sur le champ la Lettre de cachet, afin que je pusse m'en retourner avec plus de diligence, je ne pus pourtant l'avoir que le lendemain apres la tenuë du Conseil d'Arragon. *Dom Christoval* qui en avoit la copie, me fit la faveur de me la donner, elle estoit au Duc de Monteleon, & en ces termes.

Copie d'une Lettre de cachet de sa Majesté Catholique au Vice-Roy d'Arragon.

ILlustrissimo Duque de Monteleon mi primo lugartenente y Capitan general, Francisco y Cornelio ..... Gentiles-hombres Olandeses passan à Francia por esse Reyno, con 4. criados, 8. cavallos en que van unos y otros sus armas bagajes, y llevan dinero para su gasto y algunas cosas de olor, y porque holgaré mucho, que en esto y en qualesquieres otras cosas que llevaren se les dè el passo libremente, y en caso que devan derechos sea con la mayor commodidad que se pudiere, os encargo que llamais al Arreddador general y se los signifiqueis de mi parte, facilitando la materia

quanto

quanto sea possible paraque se devieren derechos sea los meno que huviere lugar, en que quedaré servido, y tambien advertirysà los Ministros que convenga, por donde passaren que les assistàn en quanto se les offreciere porque de no hazerlo me daré por desservido, y mandar è castigarles, dado en el büen Retiro à 25. Junio 1665.

Yo el Rey.

D. Mig. de Lanusa, Protonotario.

IL fallut qu'on me munist de cette Lettre, parce que les passages d'Arragon sont encore plus fascheux que ceux de Castille, à cause que la moitié des droits qu'on y leve appartient au Royaume, & c'est un pays où le peuple est tres-insolent : & sur tout ceux qui servent à deux Maistres, au Roy & au Royaume, & qui se prevalent de la liberté de l'un, si le pouvoir de l'autre les lie. Aussitost que nous vîmes *Dom Lüis*, il eut la bonté de nous offrir des Lettres de sa part, à ceux qui y commandent, afin que par là il prevint les déplaisirs que nous y pourrions revoir, Il nous donna une pour le mesme Vice-Roy, mais dont je n'ay pas la copie, il est vray qu'elle estoit au mesme sens que celle qu'il nous donna pour *Dom Juan d'Austriche* qui commande en Catalogne, sur ce que nous desirions voir Barcelonne, & cette Province qui est si disputée par les deux Couronnes. Elle estoit en ces termes.

Dom Lüis écrivit à D. Juan d'Austriche en faveur de l'Autheur & de ceux de sa compagnie.

Sereniſſimo Señor.

FRanciſco y Cornelio de . . . . y el Señor de . . . . . Gentilhombres Olandeſes, deſpues de aver viſto eſta corte, buelven à ſu patria, y deſſeando yo que hallen buena acogida y paſſaje en todos los dominios de ſu Majeſtad no he podido excuſar el ſupplicar à V. A. como hago ſe mandarles dar toda aſſiſtencia y favor en todo lo que ſe pudiere ofrecer, aſſi mientras ſe detuvieren alli, como para continuar ſu viaje, que para mi ſerà de muy particular eſtimacian, guarde Dios la Sereniſſima perſona de V. A. con las felicidades que deſſeo. Madrid à 14. *Junio* 1655.

Dom Lüis Mendez de Haro.

L'Autheur remercie Dom Lüis & prend congé de luy.

AYant receu la Lettre de cachet, ſignée par le Protonotaire du Conſeil d'Arragon, pour partir le jour meſme, qui eſtoit le 25. du mois, il ne me reſtoit qu'à remercier ceux à qui je m'eſtois addreſſé pour avoir raiſon de ces inſolens *d'Arcos.* Je fus auſſitoſt chez *Dom Lüis*, où tous les Eſpagnols & les Etrangers que j'y trouvay, furent ſurpris d'apprendre que j'avois eſté expedié en cinq jours, ſur une affaire pour laquelle ils m'avoient donné trois ſemaines ou un mois à exercer ma patience. *Dom Chriſtoval* me confirma de nouveau que ſon Maiſtre avoit eſté extremement en colere, de ce que ces co-

coquins d'*Arcos* en avoient usé de la sorte, & qu'il luy avoit donné ordre que je ne partisse point, sans qu'il me parlast, sur quoy il entra dans la chambre des Audiences, & un moment apres me vint querir. Je remerciay le mieux qu'il me fut possible cet obligeant Favory, de toutes les bontez qu'il avoit eu pour nous, il ajousta celle de me faire offre de tout ce qui estoit en son pouvoir, en me priant d'assurer Monsieur de..... que sa Majesté & luy, estoient fort faschez de l'insolence de ceux d'*Arcos*; & qu'on les feroit si bien chastier, qu'il auroit sujet d'en estre satisfait. Je respondis à la civilité de ce premier Ministre d'un si grand Roy avec toutes sortes de respects, & m'estant retiré de mesme je m'en allay au logis du Comte de *Pigneranda*, ou ne l'ayant pas trouvé, & apprenant de son Secretaire, que je ne le pourrois voir que sur les neuf ou dix heures de nuit, je fus obligé de remettre mon depart au lendemain. Comme il est l'un des plus occupez de cette Cour, il donne cette heure à l'expedition des affaires du Conseil des Indes dont il est President. Quand j'y allay il estoit en sa chambre à signer diverses expeditions, & bien qu'il fust à demy deshabillé, ayant quitté la roupille; il me fit entrer, me confirma tout ce que m'avoit dit *Dom Lüis* & apres m'avoir fait offre de chevaux, d'argent, & de tout ce dont je pourrois avoir affaire, il me pria de m'asseoir pendant qu'il écriroit une Lettre à Mon-

Il rend les mesmes civilitez au Comte de Pignerãda.

ſieur de...... Ayant beaucoup de monde à expedier il ſe mit à ſigner quelques papiers qu'on luy preſentoit, & dit à ſon Secretaire au ſens, qu'il vouloit qu'on luy écriviſt. Cependant il laiſſa un de ſes parens auprés de moy pour m'entretenir, & un moment aprés, il me donna luy meſme ſa Lettre, & comme je le remerciois & prenois congé de luy, il m'embraſſa deux fois, & me dit que je luy ferois tort, ſi me pouvant ſervir en quelque choſe de plus, je ne l'employois pas. Je vous avouë que la façon d'agir de cét homme me ſurprit, & qu'elle eſt plus ſouple que ne le porte le naturel de la Nation, qui ſans doute ſe feroit autant aimer qu'elle l'eſt peu, de la plûpart des Etrangers, ſi elle avoit beaucoup de *Dom Lüis de Haro* & de Comtes de *Pigneranda*. La Lettre qu'il écrivoit à Monſieur de...... eſtoit en ces termes.

Illuſtriſſimo Señor.

Copie d'une Lettre de Pigneranda.

Recivi la carta que vueſtra Señoria me eſcrivio, ſentiendo mucho la deſcomodidad, que les han hecho padecer y que eſſos picaros ayan uſada tan mal con unas perſonas de tanta condicion y obligaciones; mas eſpero que ellos eſperimentaran el deſervicio que han hecho en ello à ſu Mageſtad con las demoſtraciones que merece ſu poca atencion, y ſi de mi parte pudiere contribuir en algo à la ſatisfacion y ſervicio de vueſtra Señoria; lo haré en toda voluntad, guarde Dios à vueſtra Señoria como deſſeo. Madrid à 25. de Iunio 1655.

Il

Il avoit ajousté ces mots de sa main avant de la signer.

He sentido infinido el disgusto y incomodidad de vuestra Señoria pero el que se le hà ocasionado lo pagara.

Conde de Pigneranda.

COmme l'Alguazil & l'Escrivain que je devois mener avec moy, ne vouloient pas marcher de nuit ny aller en poste, il me fallut attendre au lendemain 26. Juin à me remettre en chemin, & me resoudre à retourner en mule, qui est la monture ordinaire de ce pays. Je puis dire par experience que de la façon qu'on s'en sert elle est incommode; car outre que pour aller viste, ils vont toûjours le trot, on ne sçauroit dire combien la mauvaise bouche de ces bestes lasse & pese à la main, & quel tourment c'est en une descente de souffrir leur peu de jambe & leur paresse. Enfin m'estant si bien monté avec une si venerable compagnie, je n'espargnay rien de ce qui pouvoit me rendre bientost à *Arcos*. Nous y arrivâmes le 29. Juin, & je trouvay Messieurs de ... & de ..., déja avertis du succez de mon Voyage: car ils venoient de recevoir une Lettre que je leur avois écritte de *Madrid*, qui ne me devança de gueres. Je menay d'abord l'Alguazil & l'Escrivain executer leur commission. L'Alcalde, se trouva fort estonné, & se prevalant

Il part de Madrid avec un Alguazil & un Escrivain.

L'Alcalde d'Arcos refuse de se redre prisonnier.

de ce qu'il estoit Chevalier de S. Jacques, il refusa d'obeïr, parce qu'il n'y avoit point de mandement du Conseil des Ordres. L'Alguazil, qui n'estoit pas un Alguazil commun, mais un du premier Ordre de la barre, estant Alguazil de *Corte*, luy fit diverses sommations de le suivre prisonnier à *Madrid*, mais il n'y voulut jamais consentir, dont il prit acte, nous disant qu'il ne le pouvoit contraindre, parce que cette place estant au Duc de *Medina celi*, il n'y avoit point de *Corregidor* par dessus luy qui luy pût donner main forte ; mais qu'il se ruinoit, & qu'il ne doutoit point qu'on ne le renvoyast avec un Alcalde de *Corte* & d'autres Alguazils, pour le mener pieds & mains liez en prison à *Madrid*. Nous avons appris depuis, qu'afin d'éviter sa perte assurée, car la Justice ne pardonne point en Espagne, il estoit à *Madrid* pour s'excuser & obtenir son pardon, mais qu'il y a esté pris & puny comme il le meritoit, pour sa rebellion & ses actes de voleur public. Les autres Officiers de le Doüanne voyant l'insolence de leur Protecteur sur le point d'estre rudement punie, estoient aussi souples & civils qu'ils avoient esté arrogans & insupportables. Ils nous rendirent toutes nos hardes sans rien pretendre, & ceux qui auparavant vouloient nostre dépoüille, & qui nous avoient tant menacé de payer tous les frais & toutes les Escritures qu'ils faisoient, ne souhaitoient rien tant que de nous voir éloi-

Les autres Doüanniers rendent toutes les hardes saisies.

gnez avec la proye, que nous avions garentie de tomber en leur filets. Nous avions aussi tant d'impatience de n'estre plus parmy ces canailles, que nous nous contentâmes afin de pouvoir partir promptement de les recommander à cette autre sorte de harpies, qui ne laschent guere ce qu'une fois elles serrent, & de leur donner tous les frais & dommages que nous pouvions pretendre afin de les animer encore davantage à nostre vengeance.

L'Autheur & ceux de sa compagnie partent d'Arcos, Erizza, Texa, & Callataiud, Villes d'Arragon. Lorenzo Gracian Infanzon, Autheur moderne. Sa maniere d'écrire. Lastañosa aussi Autheur moderne. Son cabinet. L'Autheur arrive à Sarragosse. Description de cette Ville. Le Duc de Monteleon Viceroy d'Arragon. Raisons pour lesquelles les Espagnols luy ont donné cet Employ.

CHAPITRE XXXIII.

Dès que nous nous vîmes hors de l'embarras que nous avoient causé les Douanniers, nostre principal soin fut de monter à cheval pour marcher vers l'Arragon. Cette Province a d'assez beaux endroits, & en sortant des montagnes, au milieu desquelles *Arcos* est enfermé, nous trouvâmes des valées assez agreables, & sur le soir du 29. Juin nous entrâmes à *Erizza* ou *Heriza* pre-

L'Autheur & ceux de sa compagnie partent d'Arcos.

Entrent dans l'Arragon. miere ville du Royaume, de ce costé là elle est petite mais assez forte pour le pays. Le lendemain nous allâmes disner à *Texa*, qui n'a rien de remarquable, & coucher à *Callatajud* qui est une des principales villes de tout le Royaume; aussi est elle située au bout d'une valée fort fertile; je n'y ay rien veu de considerable si on ne compte pour quelque chose que j'y ay appris, que c'étoit le lieu de la naissance & de la demeure de *Lorenzo Gracian Infanzon.* C'est un Escrivain de ce temps, fort renommé parmy les Espagnols. Il a mis au jour divers petits Traitez de Politique & de Morale, & entre ses Onvrages il y en a un qu'il intitule el *Criticon*, dont il n'y a que deux parties imprimées, où suivant les âges des hommes, il fait une espece de Satyre de tout le monde assez ingenieuse à l'imitation de Barclay en son *Euphormion*. En cette piece son stile est bien different de celuy de ses petits Traitez, où il est si concis, si rompu & si estrangement coupé, qu'il semble qu'il ait pris l'obscurité à tasche: aussi le Lecteur a besoin d'en deuiner le sens, & souvent quand il l'a compris, il trouve qu'il s'est estudié à faire une enigme d'une chose fort commune. Seneque & Tacite n'ont rien entendu en cette façon d'écrire au prix de luy, & si l'on dit du premier que son stile est du sable sans chaux, & que celuy du second est si mysterieux, qu'il contient plus qu'il n'exprime, on peut assurer que celuy de *Gracian* a si peu de liaison en ses periodes, & tant

Eriza ou Heriza.

Texa.

Callatajud.

Lorenzo Gracian Infanzon, Autheur moderne.

Sa maniere d'écrire.

tant de restriction en ses paroles, que sa pensée y est comme un diamant mal enchassé, dont le feu & le brillant ne paroist qu'à demy, & fait tort de plus de la moitié du prix à un si bel Ouvrage.

Il y a un autre Sçavant en ce mesme Royaume, qui affecte comme luy d'encherir sur l'ancien Laconisme, il se nomme *Dom Vincencio Juan de Lastañosa*, c'est par son moyen que la plûpart des Ouvrages de *Gracian* sont imprimez, aussi y a-il grand amitié entr'eux, & l'on voit un Livre publié par *Lastañosa* qui n'est qu'un recueil des Sentences & Aphorismes politiques & moraux, qui se trouvent dans les Ouvrages de *Gracian*. Ce *Lastañosa* passe pour un de plus curieux de toute l'Espagne. Il se tient à *Huesca* seconde ville de l'Arragon, où l'on dit qu'il à dressé un Cabinet, qui est un agreable theatre de l'antiquité Grecque & Romaine, on y voit quantité de Statuës, de Pierres anciennes, de Vases, d'Urnes, de Lames, de Camayeux, & un ramas de Monnoyes du vieux temps, de Medailles & d'Anneaux. Aussi s'est il si fort estudié sur toutes ces antiquailles, qu'il en a tiré un Livre des anciennes monnoyes d'Espagne, qui passe pour exquis sur ce sujet, & rare en ses remarques.

Lastañosa, Autheur moderne.

Son Cabinet.

Le premier Juillet ayant disné à *Ofranco*, nous fusmes coucher à *Almunia* qui est un bourg tres-bien situé dans une agreable plaine, & dont les avenuës sont belles de quelque

costé qu'on le regarde, nous n'avions de là à *Sarragosse* que neuf heurës, & nostre dessein estoit d'aller le lendemain diner à *la Muela*, & d'y arriver avant la grande chaleur, mais par malheur nous manquâmes le chemin, & nous nous trouvâmes sur une grand bruyere qui n'a ny eau, ny arbre, ny maison, & qui s'estend jusques à *Sarragosse*, sans qu'on ait moyen de s'y raffraischir ny de se soustraire aux rayons du Soleil cinq ou six lieuës durant. Ce jour là ne fut pas extrémement chaud, ce qui nous sauva d'une grande souffrance; ce n'est pas qu'il n'y eust quelqu'un de la compagnie qui se chagrinast avec excez d'avoir à faire cette longue traite sans debrider, & qui s'en plaignit autant que s'il eut eu à traverser les sables de la Libye, mais ou il n'y a point de remede on a beau s'inquieter; il faut prendre patience, & avant qu'elle fust à bout nous trouvâmes à une demie lieuë de *Sarragosse* un ruisseau où chacun mit pied à terre pour se raffraischir, & comme à la bonne faim rien n'est trop dur, la grande soif qu'on avoit, fit que cette eau qui n'est pas la meilleure du monde, fut beuë avec delices: Nous arrivâmes enfin à *Sarragosse* qui est la Capitale de l'Arragon, située en une plaine d'assez grande estenduë, elle est separée en deux par l'Ebre, mais la plus grande partie est du costé que nous l'abordions.

L'Autheur arrive à Sarragosse.

Description de cette ville.

Avant que d'arriver à la porte, on trouve un vieil Chasteau ceint de quelques méchans

fossez

fossez qu'on nomme *Altaferia*, on nous dit que c'avoit esté le Palais des anciens Roys, & qu'à present c'estoit celuy de l'Inquisition. A l'entrée de la Ville nous rencontrâmes quelques gardes du Doüanier, qui voyant que nous ne portions rien en nous arresterent pas long-temps, sur tout quand ils sceurent que les valets venoient apres nous, & qu'ils avoient les hardes. Nous leur dismes qu'ils les avertissent que nous allions à la place *de la Virgen del Pilar*, & qu'ils apprendroient nôtre logis chez Remondon. C'estoit l'un des Marchands pour qui nous avions des lettres de credit, où nous fûmes mettre pied a terre, nous les trouvâmes à table, & il nous fit boire frais & d'assez bon vin, qui nous rendit un peu de la vigueur que la longue traite & la grande chaleur nous avoient ostée. Apres ce rafraisschissement, il nous mena à la meilleure *Posada* de la Ville, où nous eûmes une fort belle chambre & assez fraische, & pour empescher qu'à la Doüanne on n'arrestast nos valises ou elles devoient de necessité estre portées, je fus parler à l'*Arrendador* general, & luy montray nos passeports; cela l'obligea d'en user civilement, & dés que l'on les amena à son Bureau, il nous les renvoya. Nous demeurâmes tout ce jour la à nous delasser du surcroist de fatigue que nous avions eu, pour avoir marqué la disnée *à la Muela*. Quelques uns de nous se mirent au lict pour reprendre leurs esprits, les autres se contente-

rent de se dépoüiller, & de changer de linge pour se rafraischir. Le sieur de. . . . qui arriva le dernier, estoit le plus alteré de tous, bien qu'il n'en fust pas le plus abatu ; aussi demeura-t'il debout, mais il but au commencement tant d'eau & apres tant de vin pour en corriger la crudité, qu'enfin il s'en trouva incommodé. Il est vray qu'outre qu'il travailla tout à coup à esteindre sa soif, il se tint long-temps deboutonné, & presque tout nud dans le logis, mesmes comme nous estions sur le bord de *l'Ebre* qui passoit derriere l'Hostellerie, où nous estions, & que de ce beau quay nous humions un petit vent frais qui souffloit le long de cette riviere, il nous y vint trouver sans pourpoint & en pantoufles. Le lendemain il fut saisi d'une fievre qui luy dura cinq ou six jours, ce qui fit que nous en sejournâmes dix en cette Villle. Le lendemain de nostre arrivée nous fûmes voir le Duc de *Monteleon* Vice-Roy de ce Royaume. C'est un des principaux Seigneurs de Naples, qui dans les dernieres revolutions de cette Ville, devint suspect aux Espagnols, bien qu'aux premieres il les eust utilement servis. Pour se guerir de la jalousie qu'il leur donnoit ils l'ont fait venir en Espagne, & pour couvrir mieux leur defiance, ils l'ont fait Vice-Roy d'Arragon. C'est un employ fort honorable, mais fort peu lucratif, car il n'a guere du Roy & moins encore du Royaume, aussi n'y a-t'il aucun esclat

Le Duc de Mõteleon Vice-Roy d'Arragon. Raisõs pour lesquelles les Espagnols luy ont donné cét employ.

clat en sa maison. Comme nous luy eûmes rendu la lettre du Roy & celle de *Dom Lüis*, il les leut en nostre presence, & nous fit offre de tout ce qui dependoit de luy. Il ne nous parut pas d'un esprit fort sublime, soit que les afflictions qu'il a de se voir ainsi traité par les Espagnols le luy ayent miné, soit qu'il en cache une partie, de peur que cela ne luy nuise de le montrer tout entier. Outre le Vice-Roy dont la Charge ne dure que trois ans, il y a un Gouverneur de la Ville ou plutost du pays, puis qu'on dit que son pouvoir s'estend principalement sur tout le territoire. Sa Charge est d'autant plus considerable qu'il ne la quitte qu'avec la vie.

Grande authorité du Chef de la Justice du Royaume d'Arragon, appellé el Justicia. *Remarques sur les droits & privileges de ce Royaume. Estrange Serment des Arragonois à leur Roy. La Loy qui ordonnoit ce Serment, abolie par Dom Pedro el Puñal. Beau privilege des Arragonois qui subsiste encore. Deux Juges accusez en vertu de ce privilege. Le Roy les protege. Ils sont exilez & leurs biens confisquez. Grand bruit dans le Royaume pour la conservation de ses privileges. Pourquoy les Juges de ce Royaume tremblent quand ils jugent. Le procez fait au Juge dans l'Arragon pour un Arrest injuste, n'empesche pas l'execution du mesme Arrest.*

CHAPITRE XXXIV.

Grãde authorité du Chef de la Justice du Royaume d'Arragon appellé el Justicia.

QUoy que la Vice-Royauté & le Gouvernement de *Sarragosse*, soient les deux plus grandes Charges du Royanme, il n'y en a point neanmois qui égale en authorité celle du Chef de la Justice qu'ils nomment *el Justicia*, pour montrer que c'est luy qui doit faire Justice en tout & par dessus tous: tellement qu'il juge du Roy, du Royaume, des Sujets, de la Loy & des privileges; mais pour mieux entendre cecy, & ce que j'observeray plus bas touchant une grande contestation que nous avons trouvée icy entre les Puissances souverains : il est necessaire que

que je marque ce que l'on m'a appris touchant les droits de ce Royaume.

Remarques sur les droits & privileges de ce Royaume.

Apres l'entrée des Maures en Espagne, par le tort que fit *Dom Rodrigue* au Comte *Dom Julian*, en la personne de sa fille qu'il viola, nommée *la Cava*, l'Arragon fut la premiere Province qui se retira du joug de ces Infideles, & qui trouvant la memoire & la race de ses anciens Roys tout à fait esteinte, se reconquit à soy-mesme & par soy-mesme, sans reconnoistre aucun Souverain en terre. Mais pour n'estre pas un corps sans teste, & vivre plus en repos & avec plus de fermeté en leur nouvelle liberté, les Arragonois de ce temps là, delibererent de se choisir un Roy. Ils jetterent les yeux sur un Gentil-homme particulier nommé *Garcia Ximenez*. Il est vray qu'ils le firent plûtost leur Prince ou President de leur Gouvernement que leur Souverain, & qu'à l'imitation des Spartes, ils lierent si fort son pouvoir, que celuy de Theopompus ne le fut pas davantage par le Conseil des Ephores, que celuy de ce Roy par les Loix qu'ils luy imposerent qu'ils nommerent *Fueros*, & sans l'observation desquelles il n'avoit point d'authorité sur eux: & comme il est facile de violer les Loix les plus fondamentales d'un Estat, quand il s'agit de regner s'il n'y a personne, qui au peril de sa teste soit obligé de veiller à leur conservation, ils establirent *el Justicia*, ou Magistrat Souverain, dont je viens de parler, &

afin qu'il ne craignist rien en faisant sa Charge avec vigueur, ils ordonnerent qu'il ne pourroit estre condamné, ny en sa personne, ny en ses biens pour quelque cas que ce fust qu'en l'assemblée generale des Estats, c'est à dire du Royaume & du Roy, qu'on nomme *las Cortes*. Apres avoir ainsi bridé celuy qu'ils vouloient choisir pour leur Roy, ils firent une Loy qu'ils nommerent *de la Vajon*, qui portoit qu'aussi-tost que le Roy violeroit leurs privileges, ils pouvoient en choisir un autre, encore qu'il fust payen, & qu'en cas que le Roy fist aucun tort à quelque Sujet ou Vassal, ou qu'il violast quelques privileges; Les Nobles & les plus considerables du Royaume, pourroient s'assembler pour deffendre & empescher qu'on ne luy payast aucune pension, jusques à ce que celuy auquel il auroit fait tort, fust dédomagé, & le privilege restably en sa force. Ils establirent pour Conservateur de cette Ordonnance & de plusieurs autres *el Justicia*, comme je viens de le dire, & afin qu'il eust plus d'authorité, ils voulurent qu'estant élevé sur un siege, & ayant le chapeau sur la teste, le Roy sans chapeau, & à genoux devant luy, jurast leurs privileges entre ses mains; apres quoy ils le reconnoistroient pour leur Roy, mais d'une estrange façon, car au lieu de luy promettre fidelité, ils luy disoient, *nous qui valons antant que vous, vous faisons nostre Roy & Seigneur, à condition, que vous garderez nos privile-*

Estrange serment des Arragonois a leur Roy.

ges

ges & franchises ; autrement non. Les termes Espagnols sont ceux-cy, *Nos que valemos tanto como vos os hazemos nuestro Rey y Señor, con tal que guardeis nuestros fueros y libertades, si no. no.* Cette vile façon de reconnoistre un Roy, deplût tellement au Roy *Dom Pedro* surnommé *el Puñal*, que par prieres, par brigues, & en offrant d'autres privileges au lieu de celuy-cy, il la fit abolir en une assemblée des Estats, & dés qu'il eut le parchemin où estoit écrite cette Loy ; il tira son poignard, & en se coupant la main volontairement : il dit qu'une Loy qui portoit que les Vassaux pourroient élire leur Roy, devoit s'effacer avec le sang du Roy, *Ley de poder eligir Rey los Vassallos sangre de Rey avia de Costar*, sont les paroles qu'on dit qu'il prononça ; depuis il fut nommé *el Rey Dom Podor el Puñal*, on voit sa Statüe dans la salle de la deputation à *Sarragosse*, où il tient le poignard en une main, & le privilege en l'autre, & où est marqué le coup qu'il s'en donna en celle-cy. Outre tous ces privileges, dont je viens de parler, & dont la plûpart a esté mal observée par les derniers Roys, ils en establirent un qui est encore aujourd'huy en sa force, on le nomme la loy de *Manifestation* : Elle porte que chaque Sujet qui se sentira lezé, en sa personne ou en ses biens, par quelque Jurisdiction que ce soit, s'en pourra plaindre devant *el Justicia*, qui sera obligé apres une exacte recherche, de faire punir le Juge qui a mal jugé. Cette Ville est à pre-

La Loy qui ordonnoit ce sermẽt aboly par le Roy Dom Pedro el Puñal.

Beau privilege des Arragonois qui subsiste encore.

Deux Juges accusez en vertu de ce privilege.

present toute murmure, pource que l'on veut violer cetteLoy. Il y a deux Juges qui on esté accusez pour un Arrest qu'ilsont donnét contre une personne qui se croit lezée, & suivant les formes,elle a consigné cincq cens escus,& s'est plainte de ces deux Juges. *El Tribugnal del Justicia*, le Roy,le Viceroy, le Gouverneur, & quelques autres qui taschent d'augmenter l'authorité du Prince, & de diminuer celle du Royaume, ont pris ces Juges en leur protection. La partie lezée, voyant qu'elle ne peut avoir raison du tort qu'elle pretend luy avoir esté fait,& à la Loy;a eu recours *à las Cortes*, ou Estats du Royaume, qui nonobstant que les Inquisiteurs favorisassent les Juges accusez, luy ont donné des Commissairesqu'on nomme icy *Judicantes*. Ce sont neuf personnes qu'on tire des quatre corps de l'Arragon, c'est à dire des grands Nobles qu'on nomme *Señores*, des Ecclesiastiques, de la petite Noblesse qu'on nomme *Hidalgos* ou *Gavalleros*, & des Communautez qu'on nomme *Universidades*. Du premier Corps, on en prend trois, & de chacun des autres deux, on choisit les moins lettrez pour juger de ces gens de Robbe, soit afin qu'ils le fassent avec moins de faveur, soit que la raison qu'on donne soit veritable, qui est que la loy doit estre si claire que le paysan mesme, & l'homme le plus ignorant puisse juger de son equité, & voir si on l'a suivie. Ces neuf Commissaires ou Deputez condamnerent les

Le Roy les protege.

Juges

Juges comme n'ayant pas fait Juſtice, & ordonnerent qu'ils ſeroient exilez, & que leurs biens ſeroient confiſquez. Cette Sentence fit grand bruit, le Vice-Roy & le Gouverneur par Ordre de la Cour, firent tout ce qu'ils purent pour en empeſcher l'execution ; le Roy meſme en écrivit au *Juſticia*. Le peuple s'eſt réveillé au bruit de cette affaire, & l'on n'entend parler icy que de paſquins & de menaces, ſi l'on n'execute la Sentence. Les Payſans viennent en foule des champs à la Ville, & ne s'entretiennent que du tort que l'on veut faire à leurs privileges ; de peur qu'en portant les affaires à l'extremité, on ne miſt tout en combuſtion en un temps, où la guerre de la Catologne, rend encore les Arragonois plus fiers & plus hardis. Le Vice-Roy, & les autres fauteurs des Juges, ſans parler davantage & ſi à contre temps de la volonté du Roy, ont ſouffert qu'on miſt hors de leurs Charges & de la Ville, ces deux Juges iniques, & qu'on ait confiſqué leurs biens. S'il en eſtoit par tout de meſme, on ne verroit pas tant d'Arreſts donnez ſelon la faveur, la paſſion, & l'intereſt des Juges, plûtoſt que ſelon la Loy & l'equité, qui ne peut eſtre connuë qu'en ce ſeul endroit de l'Europe, où on dit que les Juges tremblent quand ils doivent prononcer un Arreſt, craignant que ce ne ſoit ſouvent le leur, ou celuy de leur mort ou de leur ruine, ſi ils y commettent la moindre injuſtice, ou la moindre erreur.

Ils ſont exilez. & leur biens confiſquez.

Grand bruit dans le Royaume, pour la conſervation de ſes privileges.

Pour quoy les Juges de ce Royaume tremblent quand ils jugent

Ce-

Le procez fait au Juge pour un Arrest injuste n'empesche pas l'execution du mesme Arrest.

Cependant la Justice ne laisse pas d'y estre souveraine, car encore qu'on punisse le Juge qui a failly, l'Arrest qu'il a prononcé, quoy qu'injuste, demeure en son entier: tellement que celuy qui accuse son Juge n'a que le plaisir de se vanger, en faisant plus pour le public que pour soy-mesme; car par là il assure le droit de tout le peuple, en poursuivant celuy qui luy á fait injustice, & reveille l'attention des autres Juges à bien faire leurs Charges. S'il a accusé son Juge à tort, il ne perd que les cinq cens écus qu'il a consignez & si on trouve qu'il ait eu raison de se plaindre, on ne luy rend guere plus que sa consignation qui se prend en ce cas sur les biens du Juge inique. L'exil de ces deux Juges dissipa l'apprehension des troubles en laquelle on estoit à *Sarragosse*, le peuple estant bien persuadé par l'execution de leur Sentence qu'on ne vouloit point pour cette fois donner atteinte à son privilege.

Diffe-

Differente maniere de trancher la Teste par devant & par derriere à Sarragosse. Particularitez de cette Ville. De l'humeur des Arragonois. Leur pays n'a jamais manqué de grands hommes. Qualitez de Ferdinand. Il aspira à la Monarchie universelle. D'un Arragonois qui vouloit arracher les dents aux François en Catalogne. La guerre de cette Provence a esté avantageuse à l'Arragon. Preparatifs ridicules de ceux de Sarragosse pour la prise d'Arras.

CHAPITRE XXXV.

SI nous eussions sejourné plus long-temps à *Sarragosse*, nous eussions veu une ceremonie qu'on y observe en decolant les meurtriers & les assassins ; car on y tranche la teste par devant à ceux qui ont tué leur homme par devant, mais à ceux qui l'ont pris par derriere on la coupe de mesme, qui est une coûtume qui n'a pour but que de faire connoistre si le criminel a procedé en traistre, ou en vaillant homme ; car il n'y a point de doute que le coup du Bourreau qui vient par derriere, est moins cruel que celuy qui vient par devant, & qu'on le devroit plûtost donner à celuy qui a tué le plus genereusement. Pendant nostre sejour en cette Ville, nous avons receu mille civilitez de *Dom Pedro Miranda*, il est natif *d'Oleron* en Bearn, & est

Differente maniere de trancher la teste par devant & par derriere à Sarragosse.

eſt un des plus riches Banquiers de cette Ville. Il avoit ordre de nous fournir de l'argent, & bien que nous n'en euſſions pas beſoin, il nous rendit toute ſorte de ſervices & de bons offices, nous envoyant tous les jours ſon carroſſe, & venant ſouvent luy-meſme nous tenir compagnie, & nous conduire en tout les endroits les plus remarquables de cette ville.

Particularitez de cette Ville.

Il nous mena en un Convent où il y a un Saint ou une Sainte fort eſtimée pour ſes miracles, mais je n'y vis rien de merveilleux qu'une lampe qui brûle tous les jours, & où il y a de la meſme huile qu'aux autres ſans que pourtant elle jette jamais de fumée qui noirciſſe, en effet l'endroit où elle eſt & l'argent qui l'accompagne, n'en ſont point teints, & l'on me fit tenir la main au deſſus de ſa flamme, que je retiray de meſme que je luy avois portée ſans noirceur ny humidité puante, ce qui me fait croire que l'on ſe ſert de quelque autre coton que de l'ordinaire, & qu'on y mêle quelque ingredient qui empeſche cette fumée, ce qui me ſemble plus apparent que ce qu'en dit la populace qui rapporte cette petite particularité, à la vertu des Reliques du Saint ou de la Sainte. Ils ont de plus en cette Ville une Image pour laquelle ils ont une grande veneration. Elle eſt en l'Egliſe de la Vierge *del Pilar*. Les baſtimens ſont icy aſſez grands & hauts, & en general ont quelque choſe de plus beau que ceux de *Madrid*, il y a une ruë large, longue, & fort belle où l'on fait

le

le Cours, de mesme qu'à la *Calle Mayar* de *Madrid*. Il est vray que son propre lieu est sur le bord de l'Ebre, de mesme qu'à *Madrid* le *Prado*; mais en celuy-cy on voit plus de carrosses & attellez de plus belles mules que sur le quay: ce n'est pas qu'il n'y ait assez de gens de condition, mais où il n'y a point de Cour, il n'y a d'ordinaire pas grande pompe. La maison qui est la plus considerable est celle du Duc de *Villa hermosa* qui se dit de celle des vieux Roys d'Arragon, aussi pretend-il à la Couronne, & croit que ceux qui en jouyssent luy font tort.

De l'humeur des Arragonois. A parler en general de l'humeur des Arragonois, ils ont sans doute autant d'orgueil que les Castillans, & s'estiment plus qu'eux, & que toutes les Nations d'Espagne, aussi peut-on dire qu'il n'y en a guere dont ils n'égalent l'esprit, & qu'ils ne surpassent souvent, tantost en bien, tantost en mal. *Leur pays n'a jamais manqué de grands hommes.* Leur terroir est fort peu fertile, & hors quelques valées & quelques endroits où l'on conduit de l'eau de l'Ebre par des canaux, pour en oster la secheresse, le reste n'est que sable, bruyere où rochers, tellement qu'à peine y croist-il du bled pour les nourrir. Si ce pays n'est pas abondant en denrées, il n'a jamais manqué de grands hommes, & depuis leur premier Roy jusques à Ferdinand, ils n'en comptent pas un, qui par son esprit ou par sa valeur ne se soit rendu considerable à ses voisins; le dernier sur tout, a esté un prodige en l'art de re- *Qualitez de Ferdinand leur Roy.*

gner;

gner ; sa grande ambition s'accordant mal avec les bornes de son petit Royaume, il entreprit de les changer, & les porta si avant, que des pieds des Pyrenées, il les estendit jusques au détroit de Gibraltar. Ces succez & quelques autres luy firent dresser le plan d'une Monarchie universelle, dont on accuse ses successeurs de garder le secret & la tablature qu'il en donna dés lors à son petit fils, qui devoit estre heritier de tant de Provinces, & unir en sa personne tant de Puissances, qui seules avoient esté formidables à leurs voisins. Outre les richesses d'un nouveau Monde qu'il luy laissa en partage pour en faciliter l'entreprise, & l'aider à establir un Empire si vaste, qu'il n'y en eust jamais eu d'esgal. Je sçay qu'il est des Curieux qui jugent que c'est l'accuser d'une chimere, que de dire qu'il a eu cette pensée, mais ce fameux Aragonois qui vient de nous donner un tableau racourcy de sa politique, en parle en ce sens, *Parecieronle à Fernando Estrechos sus hereditarios Reynos de Arragon para sus dilatados desseos y assi hanhelo siempre à la grandeza y anchura de Castilla y de ally à la Monarquia de toda España y aun à la universal de entrambos mundos*; c'est à dire, que les vastes desseins de Ferdinand, se trouverent trop resserrez dans ses Royaumes hereditaires d'Arragon, qu'il aspira incontinent, à l'estenduë de la Castille, en suite à la Monarchie de toute l'Espagne, & enfin à l'universelle des deux Mondes. Ce

Il aspira à la Monarchie universelle.

n'est pas qu'il fut grand Capitaine, & que cette ambition luy vint d'un excez de courage, aussi vescut-il en un temps où l'esprit & l'adresse faisoient plus que les bras & la vaillance. Il eut à balancer la Politique d'un Louys XI. l'industrie d'un Alexandre VI. la finesse d'un Louys le More, la vigilance d'un Henry VIII. & la prudence d'une Maximilian premier. Il mit toute leur dissimulation, & toute leur sagesse, en un si bon creuset, qu'il en separa le solide d'avec la fumée, qu'il en vit le fort & le foible, & en sceut tirer un establissement pour luy & ses successeurs, qui faisoit à bon droit dire à Philippe II. lors qu'il voyoit son portrait, à celuy-cy nous devons tout, *A este lo devemos todo.* La plûpart des Escrivains Espagnols se perdent dés qu'ils viennent à parler de la grandeur de la maison de leurs Roys, & il y en a qui en sont presque venus à l'impieté, *Casa*, dit un Autheur moderne, *que la escogio Dios en la Ley de gracia, assi como la de Abraham en la escrita, para llamarse Dios de Austria, Dios de Rodolpho, de Philippe y de Ferdinando.*

Mais pour revenir à ce peuple, parmy lequel nasquit ce Prince si adroit, & que les Politiques joignent à Tibere & à Louys XI. pour une troisiesme Idole de leur raison d'Etat, j'adjousteray qu'il n'est guere Hospitalier ny amateur de l'Etranger. Son humeur altiere n'est pas temperée de tant de bon-

té que celle des Castillans, aussi est-ce de cette Province qu'il s'épand jusques dans la Castille quelques voleurs, qu'on nomme *Vandoleros*, & qui rendent bien souvent les grands chemins peu seurs, ce qui vient peut-estre, qu'ayant la guerre en son voisinage, ses habitans s'adonnent plus aux armes ; que ceux des autres parties de l'Espagne, mesmes la Noblesse se picque d'une bravoure effective, & qui passa jusques à protester incessamment qu'elle ne respire rien, que de dégainer l'espée pour le service de son Roy. Ce n'est pas qu'elle n'y raporte la rodomontade naturelle à la Nation ; & on m'a raconté qu'un jeune Gentil-homme s'estant monté le mieux qu'il avoit pû pour aller en Catalogne, faire une campagne, s'amusa avant que de partir à se promener plus d'un mois dans *Sarragosse* tantost sur un cheval & tantost sur un autre ; & dés qu'il rencontroit quelqu'un qui loüoit ses chevaux, son adresse, ou ses armes, il luy demandoit si avec un tel secours, & un bras comme le sien, il ne croyoit pas qu'il y avoit moyen d'arracher les dents aux François, *con estas armas y esto braço no se sacaran las muelas à los Gavachos?* Dés qu'il fut en Catalogne, il trouva occasion de faire paroistre son cœur, mais il y fut assez malheureux pour y recevoir d'abord un conp au bras, & un autre à la jambe qui l'ont estropié, à present on le nomme l'arracheur de dents, *el Sacador de muelas*. Cependant si cette guerre a causé quel-

Un Aragonois qui vouloit arracher les dents aux François en Catalogne.

quelque incommodité à ce Royame, elle l'a rendu plus pecunieux, car le passage des Troupes & l'amas des munitions, ont fait rouler l'argent du Roy dans ses principales Villes, & comme il a des privileges particuliers, & qu'il ne se mesnage pas suivant les Ordres de la Cour, mais à sa mode, nonobstant la guerre avec la France, il a toûjours maintenu le commerce libre au de là des Montagnes, & les Marchands d'Oleron, de Thoulouse, & des autres endroits du Bearn & du Languedoc, vont & viennent fort librement à *Sarragosse* & en tous ces quartiers-là & mesme la plûpart des Banquiers de *Sarragosse*, sont de ces pays la. Il est vray qu'il faut qu'ils prennent bien garde à ne rien dire & à ne rien faire, qui donne le moindre pretexte de mettre la main sur eux, car comme on sçait qu'ils sont accommodez, il est certain que la Justice les regarde comme une bonne curée, & dont elle ne feroit pas faschée de se graisser les doits. D. *Pedro Miranda* est un des plus apparens & des mieux appuyez parce qu'il a espousé une femme du pays tres-bien apparenté. C'est un des plus curieux de *Sarragosse*, & chaque ordinaire il reçoit les Gazettes de Paris, & d'autres avis écrits à la main, mais il ne les communique qu'à ses amis particuliers. Il nous a raconté que lors du siege d'Arras, il vint un ordre de *Madrid* au Magistrat de cette Ville, de faire des preparatifs pour une grande réjouyssance, sur la prise d'une place de

Preparatifs ridicules de ceux de Sarragosse, pour la prise d'Arras.

de cette importance. Comme on ne doutoit point qu'on apprist au premier jour qu'elle s'étoit renduë, on fit travailler à des échaffaux ponr une Feste de Taureaux. A peine en avoit-on dressé la moitié que par une lettre particuliere, *Miranda* sceut qu'Arras avoit esté secouru : n'osant publier une si mauvaise nouvelle, il voyoit avec admiration continuer cét Ouvrage, ne pouvant s'imaginer que le Vice-Roy & les principaux de la Ville n'eussent eu avis aussi bien que luy, qu'on s'étoit preparé à chanter le triomphe avant la Victoire. A quelques jours de là, & comme tout estoit prest pour la Feste, le Vice-Roy reçeut une lettre de *Madrid*, que le siege d'Arras n'avoit pas reussi, aussi-tost il mande le Gouverneur & le Magistrat de la Ville, & leur fait voir ce qu'on leur en écrivoit, ils en furent fort surpris, & pour s'en mieux éclaircir, ils manderent sur le champ *Miranda*, qui leur confessa qu'outre qu'un de ses correspondans de Paris le luy avoit écrit il y avoit plus de huict jours, il venoit de recevoir avec les Gazettes un Imprimé, qui en disoit les particularitez. Un de ces Messieurs se mit en colere contre luy, & voulut presque le maltraiter de ce que sçachant ce mauvais succez, il ne les en avoit pas avertis, afin qu'ils ne fissent pas une depense inutile, & qu'ils ne fussent pas mocquez du peuple, le menaçant qu'il luy feroit payer les quatre ou cinq mil francs qu'il en coustoit à la Ville. Le Vice-

Roy

Roy qui est plus moderé, appaisa le colere de cet homme, & fit retirer *Miranda* sans que jamais on luy en ait parlé. Cependaut le peuple vit abbatre les échaffaux qu'on avoit dressez pour la Feste, avec plus de tristesse de se voir privé de ce divertissemeut, que de ce que l'on n'avoit pas reconquis Arras.

L'Autheur part de Sarragosse. Plaisant equipage d'un voyageur Espagnol, qui conte à l'Autheur, & aux personnes de sa Compagnie, trois galanteries du Duc d'Ossone Vice-Roy de Naples. Applications que font les Espagnols des differentes pointes, & traits de l'Esprit à quelques-uns de leurs Roys. Liberalité de Philippe II. Tudela Ville de Navarre, habitée par des Voleurs & par des Bandits. L'Autheur rapporte ce qui estoit arivé au Cardinal de Rets, en passant par cette Ville. Ce Cardinal persuada ingenieusement aux Espagnols, que le siege d'Arras n'estoit pas levé, afin d'estre mieux traité en traversant leur pays.

CHAPITRE XXXVI.

APres que nous eûmes sejourné huict jours à *Sarragosse*, & que nous fûmes resolus de rentrer en France par la Navarre, plûtost que par la Catalogne, où l'on disoit que l'on ne pouvoit voyager, ny seurement, ny commodement: nous fûmes prendre con-

gé du Duc de *Monteleon*, qui nous donna une Lettre pour le Comte de *S. Estevan* Vice-Roy de Navarre Le 10. Juillet jour de nostre depart, nous fûmes coucher à *Halagon*, qui n'est qu'un chetif Village. Un Commis de *Miranda* nommé Bertrand, qui estoit de *S. Jean pied de port*, nous servit de guide en ce Voyage, car son Maistre ayant à envoyer un homme à Bayonne pour quelques affaires, eut la bonté de le faire partir à mesme temps que nous, afin qu'il nous conduisist par tout ce pays-là, dont il connoist parfaitement les routes, parce qu'il y fait toutes les années deux ou trois Voyages. Le 21. de Juillet nous eûmes en nostre compagnie un Espagnol qui estoit homme d'esprit & de bonne chere à la mode du pays. Il voyageoit en un plaisant équipage, il avoit selon la coûtume du pays à l'endroit du pomeau de la selle de sa mule, sa valise ou porte manteau sur lequel il s'appuyoit. Aux deux arçons & sur ses cuisses pendoit son bissac de mangeaille, & sur le poitrail de son cheval, estoient attachez en guise de fourreaux de pistolets deux boites de cuir, où au lieu d'armes, il avoit des bouteilles de vin qui se rafraischissoient par la glace qu'il y mettoit toutes les fois qu'il les remplissoit, c'est pour cette raison qu'on nomme ces estuits de cuir bouilly *Refreadores*. A chaque lieuë ou demye lieuë, il tiroit une bouteille & nous invitoit fort civilement à nous rafraischir de son vin, nous en excusant, il prenoit

Plaisant équipage d'un Voyageur Espagnol

ber-

Bertand pour compagnon de sa desbauche, qui y estoit mieux accoûtumé que nous. Dans l'entretien il nous fit mille contes assez jolis, mais il ne me ressouvient que de trois galanteries du Duc d'Ossone dont il nous parla, en nous representant l'humeur de cet enjoüé Vice-Roy de Naples, qui a esté si fameux pour la gentillesse de son esprit, & pour la bizarrerie de sa conduite. Il nous dit qu'un jour pour se vanger d'une veuve qui luy avoit esté un peu cruelle, & qu'il sçavoit pourtant ne l'estre pas à tout le monde, il fit épier auprés de sa maison, un certain Moine qu'il soupçonnoit estre fort bien avec elle, & qu'on l'assuroit estre toute la consolation de son veuvage. Comme il sçeut qu'il y estoit entré, il vint avec ses Gardes, fit investir la maison, & faire commandement qu'on luy en ouvrist la porte, disant qu'il importoit au service du Roy qu'elle fust visitée. Il pressa si fort les valets de la Dame, que sans l'en avertir ils luy ouvrirent la porte comme elle estoit avec le drolle de Moine, & qu'il estoit deja bien tard. Il s'amusa le reste de la nuit à l'en railler, & sur les huit heures du matin il fit prendre en croupe le Reverend Pere à un Cavalier, & commanda qu'un trompette allast devant, & qu'il s'arrestast à chaque carrefour, où aprés avoir sonné de sa trompette il le montreroit, & crieroit *qui a besoin d'un Moine consolateur des veuves à minuit, s'addresse à ce Cavalier, il l'en accommodera, &*

Qui conte à l'Autheur & à sa compagnie trois galanteries du Duc d'Ossone.

qu'apres l'on allaſt de Convent en Convent demander qui avoit perdu un Religieux, & qu'ayant trouvé le ſien, on le rendiſt à l'Abbé, le priant que quand il s'iroit coucher, il priſt la clef de la Cellule, de peur qu'il ne s'égaraſt une autre fois. Le ſecond trait de ſes Galanteries qu'il nous raconta fut, qu'ayant vis à vis de ſon logis un Marchand fort riche, & fort avare, qu'il voyoit tousjours de ſon cabinet qui regardoit ſur la Mer aller à ſes commoditez, qui avoient leur décharge ſur le meſme lieu, avec de coquilles de moules ou huiſters à la main: il envoya un jour prendre chez luy à credit trois ou quatre pieces de la plus belle batiſte qu'il euſt en ſa boutique. Dés qu'il les eut, les fit porter à la Vice-Reine, & la pria de les luy faire couper en petits morceaux quarrez & larges de quatre doigts, & de les luy envoyer apres en ſa chambre. Quand il les eut, il appella ſon Maiſtre d'Hoſtel, & luy commanda de mettre toutes ces pieces dans ſes plus beaux baſſins d'argent, en guiſe de magnifique regale, de les faire porter par ſes Pages chez ce Marchand, de les y conduire, & de luy teſmoigner qu'en reconnoiſſance de tant de bons ſervices qu'il avoit rendus à ſon Excellence, elle luy envoyoit ce preſent, & qu'apres ce compliment, il mit les baſſins ſur la table en ſe retirant incontinent, & que ſi le Marchand luy offroit quelque gratification il la priſt. Il ne manqua point de s'acquitter dignement de ſa Commiſ-

miſſion, & le Marchand ſurpris de cet honneur, voulant paroiſtre liberal, luy coula auſſi toſt quelques piſtoles en la main, qu'il receut avec moins de refus qu'un Medecin, diſant qu'il envoyeroit querir les plats, quand il les auroit vuidez ; le Marchand qui l'avoit accompagné, remonte tout glorieux d'avoir eſté regalé par le Vice-Roy, & fort empreſſé de voir ce qu'il luy avoit envoyé, mais il fut bien ſurpris de ne trouver en tant de plats que des morceaux de linge, & quand il penſoit à l'argent qu'il avoit donné au Maiſtre d'Hoſtel, à peine pouvoit-il s'empeſcher de ſe mettre au deſeſpoir. Comme il étoit en ſa cuiſante affliction, les Pages vinrent requerir les plats, qu'il rendit ſans rien témoigner du trait que l'on venoit de luy joüer, & de peur de le faire éclatter, & d'eſtre hautement mocqué, apres avoir eſté ſi vilainement trompé. Le Vice-Roy de ſon coſté, attendant la fin du jeu, ne fit ſemblant de rien, commandant à ſon Maiſtre d'Hoſtel d'en uſer de meſme. A quelque temps de là, cet avaricieux Marchand qui ne vouloit pas perdre le prix de ſes toiles, en fut demander le payement, on luy dit qu'on les luy avoit renvoyées, ſurquoy ce Machand s'en va à ſon Excelllence, ſe plaint de ſon monde, qui ayant pris des toiles chez luy pour ſon ſervice, le vouloient frauder du payement. Le Duc en riant luy dit, que c'avoit eſté pour le ſien, & qu'on les luy avoit renvoyées, ſans luy demander la fa-

çon de tant de petits mouchoirs, qui valoient mieux que les coquilles de moules ou d'huiſtres. Alors il fut hué de tous ceux qui connoiſſoient le perſonnage, & il ſe retira ſi confus & ſi honteux, que le Vice-Roy ne le vit plus au lieu d'où il luy avoit donné occaſion de luy joüer ce trait. La troiſiéme Galanterie qu'il nous en raconta, fut, qu'y ayant à Naples trois Courtiſanes ſi ſuperbes, qu'à peine plioient elles les genoux pour faire la reverence quand elles le rencontroient: ce Vice-Roy s'aviſa un jour de les faire inviter à une collatiõ. Elles ne manquerent pas d'y venir les mieux ajuſtées qu'elles purent, & bien qu'elles le fuſſent differemment, & qu'elles euſſent chacune une beauté differente, elles ne laiſſerent pas d'y apporter une égale fierté, & firent les Reines avec ce Vice-Roy, qui les reçeut fort civilement, & comme il vit qu'elles n'en devenoieut point plus ſouples, les obligea à ſe deshabiller ſous pretexte qu'il faiſoit trop chaud, & qu'elles eſtoient trop geſnées en leurs habits. Il fit apres jetter par la chambre quantité de dragées, & ſur tout de ces gros muſcadins qui ſont comme des pois,& les leur faiſant, ramaſſer ſans permettre qu'elles quittaſſent leurs *Zoccoli* ou patins, ellles faiſoient a chaque moment des gliſſades propres à leur eſtendre les nerfs, & afin qu'il les y aidaſt davantage, il prit une arbaleſte,& à chaque fois quelles ſe baiſſoient, il en tiroit un coup tantoſt à l'une tantoſt à l'au-

tre

tre, & quand il leur eut bien fait arpenter sa chambre à force de glisser, de se baisser, de tomber, & de se relever, il les quitta, leur disant qu'apres un tel manege, il ne les trouvoit pas si robustes qu'on luy avoit fait croire. Le pere de cet Espagnol avoit esté au Duc *d'Ossone*, & il en sçavoit mille autres contes de cette sorte que j'ay oubliés, il est vray que ce n'estoient la plûpart que des tours de l'Espiegle, qui ne meritoient pas d'estre retenus, non plus que ceux-cy, que je n'ay rapportés que pour mieux marquer le genie de la Nation, qui se frape de ces petits traits, & de ces gaillardises d'esprit, & qui oppose les subtilitez de ce Duc à toutes celles qu'on leur peut dire du feu Mareschal de Bassompierre. Outre ces Galanteries que l'on nomme *Doñosas*, c'est à dire facetieuses, comme sont celles du *Zapata de balenquer*, & autres semblables saillies d'esprits railleurs, elle en a qu'elle appelle Heroiques, & elle met en ce rang toutes les pointes du grand Capitaine, toutes les profondeurs de Ferdinand, tous les Apophtegmes de Charles V. & toutes les responses aiguës de Philippe II. elle attribuë à Charles V. celles de de la valeur, à Philippe II. celles de la prudence, à Phillippe III. celles de la pieté, & à Philippe IV. celles de l'amour, mais elle n'en a point qu'elle estime davantage que celles de Philippe II. qu'elle tient pour le Prince, du goust le plus delicat & le plus relevé qn'elle ait eu. Outre quanti-

Applications que font les Espagnols de differentes pointes & trais d'Esprit, à quelques-uns de leurs Roys.

té de preuves qu'elle en a, elle raconte avec admiration un trait de son esprit & de sa liberalité, de ce qu'un jour un Portugais ayant porté en sa Cour un Diamant de grand prix, qui passa aussi tost parmy ses Courtisans, pour la plus riche merveille que l'Orient eut jamais produite, il ne s'en émeut pas, & le regarda avec peu d'estime. Le Portugais s'en estant apperceu, luy dit: Sire soixante & dix mil écus que j'ay abregé en ce digne enfant du Soleil, ne sont pas à mépriser, *Señor (dixo) setenta mil ducados que abrevié en este digno niete del Sol no son asquear*, le Roy à qui sa hardiesse pleut, luy demanda à quoy il avoit pensé en l'achetant si cherement, *En que pensavadies quando disteis tanto.* Sire, respondit le rusé Portugais, j'ay pensé qu'il y avoit un Philippe II. au monde. Cette subtilité ou cette flaterie luy pleut de telle sorte que le *Gracian* qui a mis ce trait en son Heros, ajouste que Roy luy fit sur le champ payer son Diamant, & recompenser la pointe d'esprit *Ostendando*, dit-il, *la superioridad de sugusto en el precio y en el premio*, mais la gaillardise de cét Espagnol qui se joignit à nous, & qui s'en alloit en Biscaye, m'a fait oublier par ses contes la suite de notre Voyage que je décris: il est vray que comme je marque tout ce que nous y avons veu & appris, ce que je viens de dire peut passer à la montre avec tant d'autres bagatelles que j'ay rapportées. Il ne me fournira plus de sujet de disgression; car apres la disnée que nous

fismes

fiſmes le onzieſme *à Cortes* qui eſt le premier Village de la Navarre, & la couchée de ce meſme jour, il prit le chemin de *Logroño*, & nous le quitâmes à *Tudela*, qui eſt une aſſez jolie Ville, mais qui ſe trouvant ſur les confins de l'*Arragon* de la *Caſtille*, & de la *Biſcaye*, eſt la retraite & le nid de quantité de Maltaiteurs & de Bandits, qui ont abandonné leur patrie, pour éviter la punition qui eſtoit deuë à leurs crimes. A ce qu'on nous en dit, c'eſt une vraye retraite de Voleurs, mais j'y vis des perſonnes d'aſſez bonne mine, pour me faire croire que parmy cette canaille il y a des gens de bien : auſſi en quelques endroits il y a d'aſſez beaux baſtimens, d'où l'on peut juger qu'il y a de la Nobleſſe ou des hommes de meilleure condition que celle de ſimples Refugiez qui les habitent. Quoy qu'il en ſoit, comme nous eſtions preſts d'en partir, il y eut quelques Gardes qui avoient deſſein de nous faire payer au paſſage, mais comme ils virent que je me mocquois d'eux, & que nous avions de bons paſſeports, ils n'oſerent l'entrependre. Cependant on nous raconta que le Cardinal de Rets, apres s'eſtre ſauvé de France, paſſant de S.*Sebaſtien* au Royaume de *Valence*, oû il vouloit s'embarquer pour l'Italie, fut arreſté & gardé fort étroitement en cette Ville. Il y arriva en litiere avec aſſez petit train; l'Alcalde qui ſe promenoit alors ſur le pont, envoya demander qui il eſtoit, mais ne voulant pas eſtre connu, il refuſa de

Tudela Ville de Navarre, habitée par des Voleurs & par des Bandits.

L'Autheur raporte ce qui eſtoit arrivé au Cardinal de Rets en paſſant par cette Ville.

dire son nom & ses qualitez ; aussi tost l'Alcalde luy envoya des Gardes, & le fit arrester dans l'Hostellerie où il estoit allé mettre pied à terre. Ce procedé le surprit, & il ne sçavoit que juger d'un tel traitement en un pays où il croyoit avoir mis en seureté cette liberté qu'il venoit de recouvrer, pour ne la pas perdre en mesme temps qu'il commençoit de la gouster. Il depesche un homme à *Pampelone*, écrit au Vice-Roy ce qni luy estoit arrivé, & le supplie de punir l'insolence de ce Juge, & de le delivrer de ses mains : l'Alcalde de son costé envoye au Vice-Roy & au Conseil de Navarre un procez verbal de ce qu'il avoit fait suivant le deu de sa Charge, croyant éviter par là, le blâme que l'on pourroit luy donner d'avoir plûtost agy par curiosité & par caprice, qu'avec jugement & raison. Mais tout ce qu'avança son écrit fut, qu'il retarda d'un jour l'élargissement du Cardinal, & que ce Vice-Roy ayant esté obligé d'assembler le Conseil de Navarre, y fit resoudre en mesme temps le chastiment de ce temeraire, qui fut absolument dépossedé de sa Charge, & chassé pour quelque temps de la Ville, où le Cardinal ayant esté connu, reçeut en suite mille civilitez, & quand il en partit, il fut accompagné de tous les principaux avec beaucoup d'honneur & de respect. En mesme temps on eut avis que les François avoient forcé les lignes, & chassé les Espagnols de devant Arras; mais il soustint si fortement que cela ne pou-

voit eſtre, qu'il laiſſa par tout une impreſſion du contraire, qui dure encore parmy le peuple. *Pedro Miranda* ou un de ſes hommes qui ſe trouva alors à *Tudela*, luy fit voir ce que l'on luy en écrivoit de Paris, mais il perſiſta toûjours à dire qu'il eſtoit impoſſible, & combatit par toutes les raiſons qu'il peuſt la nouvelle qu'il en avoit. Il eſtoit aiſé à voir qu'il vouloit carreſſer les Eſpagnols par cette flaterie, & qu'il ne ſoucioit pas que le temps le détruiſit, peurveu qu'on luy en fit meilleur viſage par tout où il paſſeroit, réconnoiſſant par là qn'il eſtoit entierement entré dans leurs intereſts; auſſi l'artifice & le ſoin qu'il apporta à decrediter cette faſcheuſe nouvelle, en un pays où l'on fait tout ce que l'on peut, pour cacher ce qui n'eſt pas à l'avantage de l'Eſtat, le fit mieux recevoir par tout où il paſſa, car ce bon office qu'il rendoit au Roy, en ſemant ainſi un bruit contraire à celuy qui couroit, s'eſtendit juſques à *Madrid*, où chacun écoutoit à l'envy que le Cardinal les avoit deſabuſé de ce que l'on publioit de la deffaite de l'Armée de Flandre devant Arras. Cela obligea le Miniſtre d'ordonner de nouveau qu'on luy fit bon accüeil par tout où il paſſeroit, & de commander au Duc de *Montalte* Vice-Roy de Valence, de ne rien oublier de ce qui pourroit contribuer à ce qu'il ſortiſt d'Eſpagne, fort content de la reception & de l'honneur qu'on luy auroit fait.

Ce Cardinal perſuada ingenieuſemēt aux Eſpagnols que le ſiege d'Arras n'eſtoit pas levé, afin d'eſtre mieux traité en traverſant leur pays.

Arrivée de l'Autheur à Pampelone, Description de cette Ville. Il visite le Vice-Roy de Navarre. Description de la Citadelle. Moulin à bras merveilleux. L'Autheur & ceux de sa compagnie, vont remercier le Vice-Roy du bon accueil qu'il leur avoit fait. Leur entretien avec luy. Bassesse du Capitaine de ses Gardes, pour avoir des gans. Le Roy d'Espagne ne tire aucun profit du Royaume de Navarre. L'inclination que conservent les Navarrois, de retourner sous la domination de leur Prince legitime, les garantit de subsides. L'Autheur passe la plaine de Roncevaux. Il raille agreablement sur les traditions des bonnes gens du pays. Montagne de Roncevaux, la plus haute des Pyrenées.

CHAPITRE XXXVII.

LE douxiesme de Juillet apres avoir disné à *Caborosso* & traversé *Olite*, où les anciens Roys de Navarre tenoient leur Cour, où il reste quelque chose de leur Palais, mais qui est à present un miserable lieu, ruiné par les guerres qu'il y a eu entre les vrays heritiers de cette Couronne, & ceux qui l'ont envahie, nous fûmes coucher à *Tessalia*, qui est un assez bon Bourg, à cause du terroir qui est plus fertile qu'aux autres endroits que nous avions passez. Le lendemain nous arrivâmes à *Pampelone*, qui est la Capitale de tout le Royaume;

Arrivée de l'Autheur à Pampelone.

me; elle eſt ſituée au bout d'une aſſez grande plaine, mais qui ne ſemble pas fort fertile. Elle eſt preſque au pied des Pyrenées, avec une telle diſtance toutefois qu'elle n'eſt commandée d'aucune hauteur. Sa Citadelle qui eſt ſi fameuſe, regarde la plaine, & eſt entourée d'un coſté d'un aſſez grand marais. La Ville n'a pas de fortifications fort conſiderables, elle eſt ſur une eſpece de pante qui y fait trouver des montées & des deſcentes, mais qui ſont preſque imperceptibles: il y a une fort grande place où l'on fait la Feſte des Taureaux. Le peuple y eſt groſſier & abonné au commerce qu'il fait en France auſſi librement, que s'il n'y avoit point de guerre entre les deux Couronnes, nous y arrivâmes ſur la fin de la foire, & nous y rencontrâmes encore quantité de Marchands François, qui eſtoient venus pour leurs payemens. Il n'y a que la ſortie de l'argent qui leur donne peine, mais s'ils ne peuvent avoir permiſſion pour le tranſporter, ou qu'il leur faſche de l'acheter trop cherement: ils trouvent des payſans ſur les lieux qui s'obligent de le leur rendre à un ou deux pour cent à *S. Jean pied de port*, ou au premier Village de la baſſe Navarre. Ces payſans ſont affidez & connus pour éviter la rencontre des Gardes des paſſages, ils marchent la nuit ou prennent des routes peu connuës au travers des rochers & des montagnes, où il ne va que des chevres ou des bergers. Nous ſejournâmes trois jours en

Deſcription de cette Ville.

cette

cette Ville, tant à cause de l'indispoſition de Monſieur. . . . . . qui n'eſtoit guerre bien remis de la fiévre qu'il avoit euë à *Sarragoſſe*, que parce que nous avions un cheval qui jettoit la gourme, & qu'à peine on pouvoit faire avancer plus loin, ſans luy donner quelque repos. Cependant nous fûmes voir le Comte de *S. Eſtevan*, Vice-Roy & Capitaine general de ce Royaume, & luy rendre la Lettre que nous avions pour luy, c'eſt un petit homme fort civil & fort curieux de toutes les belles choſes, il nous receut fort bien, & donna ordre au Capitaine de ſes Gardes qu'il nous fiſt voir l'apreſdinée la Citadelle. Comme il eſtoit preſt de ſortir, & qu'il alloit au Conſeil, nous l'entretinſmes fort peu en certe premiere viſite. A deux heures apres midy, le Capitaine de ſes Gardes nous vint prendre avec un carroſſe de ſon Maiſtre, & nous conduiſit à la Citadelle. Elle eſt ſituée à l'endroit qui regarde la plaine, comme j'ay déja dit. Du coſté de la ville elle à une belle place, où il n'y a que quelques allées d'arbres pour la promenade; c'eſt une place à cinq baſtions, que Philippe II. fit conſtruire avec ſoin, comme un fort rempart contre les François, tous ces baſtions ſont reveſtus de pierre, & les foſſez ſont fort beaux, & en partie remplis d'eau, elle n'a point de dehors, auſſi n'en a-t'elle pas beſoin à cauſe du marais qui eſt du coſté dont on la pourroit le plus facilement attaquer, ſi elle eſtoit aſſiegée. Ils diſent

Il viſite le Vice-Roy.

Deſcriptiō de la Citadelle.

qu'elle

qu'elle eſt toute ſur le roc, & quoy que ce ſoit la plus importante place de tout le Royaume, & la ſeule qui puiſſe empeſcher les François d'aller juſques à *Madrid*, s'ils avoient paſſé les Pyrenées, elle n'eſt pas des mieux entretenuës. Les fortifications ont beſoin de reparations en beaucoup d'endroits, & la garniſon en eſt aſſez chetive, car il y a peu de ſoldats, & pour ſuppléer à ce defaut, ils obligent les payſans de s'y rendre au premier commandement qu'on leur en fait. Afin que nous ne la trouvaſſions pas ſi dépourveuë de monde, on y en avoit fait entrer bon nombre, qu'on meſla parmy les Soldats effectifs qu'on y entretient, mais il nous fut aiſé de les reconnoiſtre, par ce qu'outre qu'ils n'avoient point la miene de traiſneurs d'epée, la plûpart n'en portoient point, & faiſoient la parade avec un ſimple mouſquet ou quelque vieille picque, qu'il tenoient ſi mal, qu'ils montroient qu'ils eſtoient plus accoûtumez à manier le hoyau que les armes. Le corps de la place eſt aſſez bien entendu, car au milieu des maiſons pour la garniſon on voit une grande place ronde où l'on ſe peut mettre en bataille, & par cinq grandes ruës, s'en aller tout droit aux cinq baſtions qui la compoſent. On nous fit voir les magazins qui ne ſont pas trop bien fournis de munitions de bouche, ny de munitions de guerre; & une fort belle tour qui a eſté faite pour y tenir da la poudre, en eſt tout à fait dégarnie, & on

on la fait ſervir de priſon pour les plus Criminels. On nous y montra un fort beau moulin à bras, & où l'on peut auſſi ſe ſervir de chevaux pour le faire tourner. C'eſt la plus grande machine en ſon eſpece que j'aye veuë elle a quatre ou cinq meules & autant de tremies, & on nous dit qu'à chacune on pouvoit à meſme temps moudre 24. charges de bled par jour; cela me ſembloit impoſſible, & je ne ſçay ce que j'en dois croire. Je leur dis qu'un ſi grand corps où il y avoit tant de chevilles, pouvoit à peine travailler long-temps ſans qu'il ſe démontaſt & ſe rendiſt inutile, & qu'à moins que le Maiſtre qui l'avoit fait vécuſt autant que dureroit le moulin, il ſeroit fort difficile de le racommoder aux occaſions quand on s'en ſerviroit, & qu'il y manqueroit quelque choſe, veu qu'il me ſembloit eſtre de la particuliere invention de l'Ouvrier qui l'avoit conſtruit, & qu'il s'en trouveroit à peine un autre qui entendiſt la fabrique & tous les reſſorts, & qui peuſt les rajuſter quand ils ſeroient rompus; mais ils m'aſſurerent qu'ils avoient ſucceſſivement conſervé un homme qui entendoit bien la conſtruction de cette machine, & qu'afin qu'il ne leur en manquaſt point, il avoit tousjours ſous luy un apprentif qu'il formoit à la ſçavoir entretenir. Elle a deux ou trois bons puits, où l'on dit qu'il y a des ſources d'eau vive. Nous trouvâmes peu de ſentinelles ſur le rempart, auſſi bien que du canon, & nous n'y vîmes qu'une aſſez belle cou-

Moulin à bras merveilleux.

couleuvrine, qui portoit les armes de France & le nom de François I. Il y a un Gouverneur particulier, & qui y est mis immediatement par le Roy, il en estoit absent, & nous y fûmes receus par son Lieuteuant, qui nous fit toutes sortes de carresses, mesme apres que nous eûmes fait le tour de la place, il nous conduisit à son logis, & nous y donna la collation de bonne grace & de meilleur cœur qu'il ne nous fit bonne chere, sa franchise nous pleut beaucoup, & nous nous apperceûmes qu'en nous éloignant peu à peu de la secheresse de *Castille*, & de l'austerité *d'Arragon*, qui n'a rien d'ouvert ny pour soy ny pour l'Etranger, nous nous approchions d'un pays plus lié, & où il y a plus de communication entre ceux qui l'habitent, aussi bien que pour ceux qui n'y sont que quelque sejour.

N'ayant plus rien à voir au Chasteau, pour n'abuser pas de la bonté du Lieutenant, & ne pas lasser la civilité du Capitaine des Gardes du Vice-Roy, nous prismes congé de l'un, en luy témoignant que nous estions tres satisfaits de la reception & des caresses qu'il nous avoit faites en sa place, & nous remontâmes en carrosse avec l'autre, qui nous reconduisit en nostre logis où nous mismes pied à terre, afin qu'il allast rejoindre son Maistre, & le remerciâmes de la peine qu'il avoit pris. Le lendemain nous allâmes remercier le Vice-Roy mesme, & comme nous le trouvâmes de loisir, nous eûmes le moyen

L'Autheur & ceux de sa compagnie vont remercier le Vice-Roy du bon accueil qu'il leur avoit fait. Leur entretien avec luy.

moyen de l'entretenir plus particulierement que la premiere fois que nous l'avions veu. Comme c'est un homme sçavant, & qui est du Conseil d'Estat & de guerre de sa Majesté, il nous mit aussi-tost sur le Gouvernement des pays-bas, & nous fit remarquer qu'il sçavoit assez bien comment les affaires s'y passoient, il est curieux de bons Livres, & en parlant de la netteté des Impressions de Hollande il nous dit que parmy les *Republiques* que les Elzeviers ont imprimées, il avoit trouvé tant de fautes en celle d'Espagne aux Matieres, & tant d'erreurs aux noms des principales familles qu'on y a décrites, que n'ayant pu souffrir l'ignorance grossiere de son Autheur, il l'avoit toute corrigée de sa main, & que si Elzevier, avoit dessein de la reimprimer, tant pour l'honneur de son Imprimerie que pour celuy de sa Nation, il seroit aisé de la luy envoyer avec ses corrections. Cela nous obligea de luy offrir de le sçavoir d'Elzevier, & de luy en écrire. Il nous dit en suite que le Comte de *Pigneranda* estoit son proche parent, & nous luy témoignâmes l'estime que nous faisions d'un si honneste homme, & de l'un des plus habiles Ministres qu'eust l'Espagne, & auquel nous avions principalement esté recommandez, & sur cela nous prismes congé de luy, en le remerciant du bon accueil qu'il nous avoit fait, bien que nous eussions un passeport du Roy aussi avantageux que celuy que j'ay inseré dans

l'un des precedens Chapitres,il nous en-fallut un de ſa main. Son Secretaire qui eſtoit Brabançon, & qui enſeigne le Latin & le François à ſes enfans nous l'apporta ſur le ſoir, & nous demanda de la part de ſon Maiſtre l'addreſſe pour nous écrire, que nous luy donnâmes : & je pretends dés que je ſeray à Paris, de taſcher de lier commerce avec un ſi honneſte homme,& qui a fait tant d'avances, afin qu'il euſt quelque communication avec nous. Le quinziéme au matin, comme nous nous preparions pour monter à cheval, & aller coucher au dernier Village de la haute Navarre ſujette au Roy d'Eſpagne. Le valet du Capitaine des Gardes du Vice-Roy, vint demander ſi l'on n'avoit point trouvé en noſtre chambre les gans de ſon Maiſtre, qui croyoit les y avoir laiſſez le jour precedent, nous fiſmes auſſi-toſt chercher par tout, & luy diſmes qu'il y montaſt avec le Valet deChambre de Monſieur de..... Apres avoir bien cherché ce qu'il n'y avoit pas perdu, il s'en alla, & par ſa mine & par ſon geſte, il nous fit bien comprendre que ce n'eſtoit pas pour ceux-là qu'il eſtoit venu, mais pour voir ſi nous ne luy en envoyerions pas quelques paires des parfumez que nous avions dans nos valiſes, & qui eſtoient ſur nos paſſeports, mais comme il n'y a point de plus grands ſourds que ceux qui ne veulent pas entendre, nous le laiſſâmes aller ſans luy faire connoiſtre que nous nous doutions de ſon deſſein : & à la verité ſon Maiſtre voit

Baſſeſſe du Capitaine de ſes Gardes pour avoir des gans.

avoit tort de vouloir de nous cette petite liberalité, car il pouvoit croire que nous n'emportions des gans que comme des raretez à demy promises & données, puisque ceux qui ont esté au pays, où elles se font ne s'en soucіant pas pour eux, ne les emportent que pour leurs amis, & qu'estant en chemin, ils donneroient plus volontiers deux fois autant d'argent qu'elles valent, que la moindre partie de ce qu'ils ont destiné pour des presens, quand ils seront de retour chez eux. Cependant il n'eust pas toutes ces considerations; & croyant que nous n'avions pas esté assez subtils pour comprendre son artifice, il renvoya son Valet nous demander par un mauvais compliment *de los nuestros guantes de Ambar*. Ce procedé nous surprit, & comme nos valises se chargeoient, & que nous estions prestes de monter à cheval, nous luy fismes voir que tout estoit empacqueté & serré, & qu'il faudroit trop de temps à r'ouvrir les valises, & à rompre les enveloppes des parfums qui estoient bien liez, cousus & embalez, de peur qu'ils ne se gastassent, mais que s'il vouloit nous escririons à nostre Marchand de *Madrid*, de luy en envoyer autant de paires qu'il voudroit; ainsi nous nous desfismes de luy le plus adroitement que nous pûmes, sans croire avoir peché contre la bienseance, puisque celuy, qui demande trop hardiment & sans consideration a tousiours plus de la moitié de la honte du refus. Apres nous estre ainsi

ſi tirez de *Pampelone*, nous priſmes le grand chemin des Pyrenées par où l'on va en France. On n'eſt pas fort loin de la Ville qu'on commence à monter, & avant que nous fuſſions au premier Village que l'on rencontre, nous trouvâmes quelques Soldats de la garniſon du Chaſteau qui nous demanderent l'aumoſne; ce qui me ſurprit, car quoy que le Roy d'Eſpagne ait bien beſoin d'argent, ſi eſtce qu'il ne touche point aux quarante mille écus de rente qu'on dit que vaut le Royaume de Navarre, & l'on m'a aſſuré que tout ce que l'on y leve, quand meſme il excede la ſomme dont je viens de parler, demeure dans le pays pour payer le Viceroy qui a dix mil écus d'appointement, bien que celuy d'Arragon n'en ait que ſix, pour les gages du Preſident & des ſix Conſeillers, & pour l'entretien des Places & des Garniſons. Auſſi ceux qui connoiſſent bien ce Royaume, aſſurent qne le Roy d'Eſpagne n'en reçoit autre avantage que celuy de la ſureté, & de l'eſtenduë de la Frontiere, juſques aux Pyrenées, qui eſt la vraye & naturelle barriere que Dieu a miſe entre la France & l'Eſpagne, ce n'eſt pas que ſi les impoſts y eſtoient comme en Caſtille, il n'en pût tirer quelque choſe de plus. Mais les Privileges que les Navarrois ſe ſont reſervez, & la conſideration de ce que s'ils ſe rebelloient, ils pourroient retourner ſous la domination de leur legitime Prince, & pour lequel ils reſervent encore quelque inclina-

Le Roy d'Eſpagne ne tire aucun profit du Royaume de Navarre.

L'inclinatiō que conservent les Navarrois de retourner sous la domination de leur Prince legitime les garantit de subsides

clination, fait qu'on n'oze entreprendre de les charger de subsides ; tellement que les deniers les plus clairs qui se levent pour les frais qu'il faut faire, se tirent de la Doüanne qu'on afferme vintquatre mille écus. Cependant l'avarice & la mauvaise foy de ceux qui manient cét argent qui se leve en Navarre, pour l'entretien de ses Garnisons, qui y devroient estre les mieux payées de toute l'Espagne, fait que ces pauvres Soldats sont reduits a la gueuserie, & que le service du Roy est si hautement negligé, qu'il y a apparence que si on y envoyoit une Armée, elle y feroit d'abord de grands progrez. Il est vray qu'hors l'incommodité qu'on donneroit par là au Roy d'Espagne, il n'y a pas tant d'avantage à attendre de ce costé-là qu'on y doive envoyer les meilleures Troupes, tandis qu'on pourra plus utilement les employer en Flandres, en Catalogne, ou dans le Milanez.

L'Autheur passe la plaine de Roncevaux.

Avant que d'arriver au *Burguette*, nous fûmes repaistre, plûtost que disner à un certain méchant Village où nous trouvâmes un Commandant, ou Garde du passage qui estoit assez honneste homme ; il vint voir nos passeports avec civilité, & nous entretint du temps qu'il avoit servy en Flandres sous le Marquis *Spinola*. Apres avoir traversé des bois des valées, & des montagnes, & trouvé quelquefois d'assez bon, & quelquesfois d'assez mauvais chemin, nous arrivâmes enfin le soir à la plaine de Roncevaux, qui est si fameuse

meuse pour cette grande bataille que Charlemagne y donna, & y perdit contre les Sarrazins. Messieurs de. . . . . . & de. . . . . . qui avoient pris le devant, gagnerent encore de jour le Village qui se nomme *Burguette*. Ils y purent à peine trouver logis, & il fallut qu'ils s'addressassent au Juge du lieu, qui les fit reçevoir en celuy où nous passasmes la nuit. Le lendemain sixiéme de Juillet, sans estre beaucoup incommodez de la chaleur en une si grande plaine, enfoncée dans les Pyrenées : nous la traversâmes, en nous faisant montrer par des Marchands *d'Oleron*, qui font souvent ce chemin, le lieu où s'estoit donnée la bataille. En un endroit ils nous disoient, icy *Roland* fut assommé, nonobstant la roideur de sa lance. Ils nous montroient une Croix, & nous disoient, là perit le brave *Renaut*; & si nous eussions esté curieux de tout ce que leur a appris la tradition fausse ou veritable, je crois qu'ils nous auroient designez tous les endroits où perirent les douze Pairs de France, & que peut estre enfin ils nous y auroient fait remarquer de leur sang, car celuy des Heros ne s'efface jamais, & on dit qu'il y a un endroit qui est encore teint. Pour nous qui n'avons jamais eu une curiosité si creuse, que celle qui s'amuse au Marbre, aux Pierres, à la Terre, aux Tombeaux, & à tous ces objets muets, nous ne vîmes tout cela qu'en chemin faisant, & ne nous destournâmes pas seulement d'un pas pour aller voir si l'air estoit autre en ces endroits, où l'on veut que ces

Il rail le agreablemēt sur les tranditions du pays.

grands hommes ayent rendu ou vomy ces ames prodigieuſes qui animoient ces corps qu'on range parmy les Geans de l'antiquité. Nous ne vîmes pas *Noſtre-Dame* de *Roncevaux*, où il y a quelqu'un de ces Illuſtres enſevely, & qui a eſté baſtie à ſon ſujet, ou à celuy de la bataille, & où la Sainte qui y preſide, fait des miracles en vertu de cette grande journée ou de ces grands os qui y repoſent. Pouſſez par l'envie d'eſtre bien-toſt au delà des Pyrenées, nous nous haſtâmes de traverſer tout ces pays de Romans ou d'Hiſtoire. Eſtans au bout de la plaine nous nous trouvâmes au pied d'une montagne à qui elle donne le nom, car on la nomme la montagne de *Roncevaux*. On nous dit que c'eſtoit la plus haute des Pyrenées, cependant elle n'avoit point de neige ſur ſon ſommet, bien que preſque toutes les autres que nous avions à main droite, en euſſent la teſte blanchie, mais on nous dit que cela n'empeſchoit pas qu'elle n'approchaſt de plus prés le Ciel, que toutes celles qui en portoient la livrée, & que celle-cy perdoit la ſienne de bonne heure, & au commencement de l'Eſté à cauſe du voiſignage de la Mer qui par l'acrimonie de ſes vapeurs l'aide à ſe fondre & à diſparoiſtre plutoſt que celles des autres qui en ſont plus éloignées.

Montagne de Roncevaux, la plus haute des Pyrenées.

Conclusion de cét Ouvrage par une comparaison admirable de l'Espagne avec la France, & de l'humeur des Espagnols avec celle des François.

CHAPITRE XXXVIII.

LOrsque nous fûmes au sommet de la montagne de Roncevaux, *Egregia contemplatione pavimus animum*, nous nous arrestames à considerer d'un costé l'Espagne que nous venions de quitter, & de l'autre la France où nous allions entrer. Celle là nous paroissoit une campagne brulée, & où les montagnes pelées, & qui ne font voir qu'un rocher nud, ne cachoient que fort peu de plaines & de valées, où il y eust quelque vert & quelque marque de fertilité. Celle-cy au contraire, se representoit à nos yeux comme un jardin, où la Nature n'avoit disposé ses hauteurs, ses enfonceures, ses terres, ses plaintes & ses valées, que pour montrer une plus grande diversité en ce beau theatre d'une feritilité presque generale, qu'elle y a semée si abondamment, que ces pays mesmes que nous voyions, & qui ne sont pas les plus beaux de la France, nous sembloient quelque chose de surprenant & de fort agreable, dés que nous les comparions avec ceux que nous venions de quitter. Enfin sans me servir d'hyperbole ny d'exageration, & croyant dire les choses comme elles sont; je puis assurer que faisant agir mon esprit sur deux objets si divers, je trouvois qu'en l'un le

 jour

jour du jugement n'auroit gueres à bruler & qu'en l'autre les flames qui feront les funerailles du monde seront les dernieres esteintes, par ce qu'il semble qu'en celuy-là, il est déja tombé du feu du Ciel qui l'a à demy cuit: & qu'en celuy-cy il n'envoye qu'une chaleur bien faisante, & qui ne s'échauffe que pour vivifier. Peut-estre que cét Italien n'avoit pas mauvaise raison, qui se faschant contre ces Docteurs qui estoient en peine du lieu, où ils mettroient le Purgatoire, disoit qu'ils estoient bien embarrassez pour des gens d'esprit, & que s'ils eussent sçeu la Carte, ils auroient mis celuy de l'Europe en Espagne, & celuy du Levant en Lybie. S'il avoit raison ou s'il s'extravaguoit, je m'en rapporte & il me suffit d'ajouster que ce que je viens de dire de la diversité de ces deux veuës, n'empesche pas que je n'estime l'Espagne, & que je n'admire la sagesse, la temperance, la prudence, & tant de vertus morales & politiques, qui brillent en la plûpart des hommes qu'elle produit. Ce n'est donc point ny par un esprit de mespris pour l'une, ny par une trop grande idée que j'aye de l'autre, que je remarque la difference que mon œil y a trouvée: Je sçay que les meilleures terres ne sont pas tousiours celles qui rendent plus, & qui portent les plus grands hommes. Le plus habile de tous les Grecs nasquit parmy les rochers d'Itaque, & il y a en Provence un endroit qu'on nomme la *Crau* tout couvert de cailloux, que ses Maistres ne voudroient pas

avoir changé pour un autre tout remply de fleurs & de fruits, parce qu'en ce champ de la ſterilité meſme, il croiſt une herbe ſi fine & de ſi grande vertu, qu'un brin en vaut mieux que des poignées entieres de celles des prez les plus gras, cela veut dire que les plantes du plus haut gouſt viennent ſouvent des terres les plus maigres, & que ſi l'Eſpagne eſt ſeche & aride, elle ne laiſſe pas d'eſtre vigoureuſe & robuſte. En effet on ſçait que les Eſpagnols ſont d'ordinaire plus forts & plus capables des longues fatigues, que ceux qui ſont naiz en des pays delicats. Et l'on remarque qu'entre eux-meſmes les plus vaillans & les plus fiers naiſſent aux endroits les plus élevez, & aux Provinces les plus ſablonneuſes, au lieu que celles qui ſont plus abondantes, ſont habitées des perſonnes qui ont l'eſprit moins guerrier, & l'imagination moins enflée, la fertilité eſtant ordinairement compagne de l'humilité. Auſſi les Romains ne ſe trouverent jamais plus embarraſſez qu'à ſe rendre Maiſters de cette Nation, ſon courage indomptable, la difficulté des paſſages, la diſette des proviſions, l'excez de la chaleur qui regne preſque par toute cette peninſule, leur couſterent plus de ſix vints ans de travail pour la conquerir, & il n'en faudroit guere moins eſſuyer, à qui l'entreprendroit en ce temps, ſi elle avoit autant d'hommes qu en celuy-là.

Mais avant que de lever la main de deſſus mon papier, & pour rendre juſtice à l'Eſpag-

ne avant que je la perde tout à fait de veüe, il faut que je remarque que cette ſterilité & cette diſette dont on l'accuſe, ne vient pas tant de ſa faute, s'il m'eſt permis de le dire ainſi, que de celle de ſes habitans. S'ils avoient un peu plus d'induſtrie, & ſi au lieu de ſe nourrir de fumée, aupres de leurs miſerables foyers, ils cultivoient un peu mieux la terre, & ne mépriſoient pas de s'adonner aux Arts mechaniques, elle leur ſeroit une liberale mere de tout ce qui eſt neceſſaire à l'entretien de la vie, tant pour le veſtement, que pour la nourriture; en effet ils peuvent recueillir chez eux aſſez de bled, de vin, d'huile & de toutes ſortes de fruits, pour ſe paſſer de ceux de leurs voiſins, quand les années ſont bonnes, & s'ils entendoient l'Agriculture, ou qu'ils vouluſſent s'y appliquer, ils pouroient vivre dans une ſi grande abondance, que non ſeulement les Provinces les plus fertiles ſuppléroiēt à la ſterilité de quelques-unes qui le ſont moins, mais encore envoyroient elles de leurs biens aux pays Eſtrangers, ſans s'apauvrir ny ſans s'epuiſer. Les matieres les plus excellentes de toutes les Eſtoffes, les Laines de *Segovie*, les Soyes de *Grenade*, les Cordoüans de *Giudad Rodrigo*, les Lins & les Chanvres de l'*Andalouſie*, le Fer & le Cuivre de la *Biſcaye*, & quantité d'autres riches dépoüilles de ſon beſtail, de ſon terroir, & de ſes mines, devroient remplir les villes d'Artiſans, & des meilleures fabriques de l'Europe. Cependant on y en travaille ſi peu que comme je l'ay remarqué ail-

leurs,

leurs, on les en tire toutes cruës, & apres les avoir convertis en une autre espece, & les avoir disposées à l'usage des hommes, on luy en raporte une partie par le moyen de laquelle on retire souvent avec double interest tout l'argent qu'on en a donné, & on garde l'autre à pur & à simple gain.

Enfin me voicy au deça des Pyrenées, & si du sommet de cette haute Montagne, qui separe la France d'avec l'Espagne, contemplant ces deux grands Royaumes, je me suis emporté à comparer leurs climats, & à rapporter ensemble, & comme en un lieu tout ce que j'ay remarqué en décrivant mon Voyage, il faut que je finisse en comparant les mœurs, & la politique de ces deux Nations voisines, & qu'on veut estre si opposées l'une l'autre, que les mouvemens qui font monter le feu, & ceux qui font descendre la terre, ne le sont pas davantage. Pour en dire d'abord mon sentiment, il est certain que pendant que j'ay esté à *Madrid*, j'ay tasché de connoistre si cette aversion qu'on dit leur estre reciproque & naturelle, estoit si forte au fonds & dans la realité qu'on le croit & qu'elle le paroist. Mais j'ay trouvé que cette contrarieté qu'on met en leurs humeurs, & en leur conduite publique & particuliere, est plûtost une diversité de genie & de temperament, qu'une vraye contrarieté qui rende plus incompatible le François avec l'Espagnol, qu'avec l'Italien, l'Alleman, l'Anglois, ou quelque autre Nation que ce soit. Chacune

cune a ſon caractere particulier, & ſon ſceau ſpecifique tant au corps qu'en l'eſprit, qui eſt (pour ainſi dire) ſon principe d'individuation, qui la diſtingue l'un de l'autre. Si outre cette diverſité commune & generale qui vient du pays où l'on naiſt, il y en a quelqu'une de plus expreſſe & de plus formelle d'un peuple à l'autre, elle vient quelques accidens d'une certaine conjoncture, ou de quelques autres circonſtances qui font le meſme effet, pour la haine & le mépris ſur des Communautez entieres que ſur des particuliers, qui hors de là ne ſont pas plus oppoſez que deux rivieres qui ont leur cours different, & qui ſuivent leur lit avec une inclination égale, bien que ce ne ſoit pas touſiours avec la meſme vehemence, & qu'il y en ait de moins impetueuſes. Cela poſé, je dis que hors cette competence de puiſſance, & cét eſtat de rivales, auquel ces deux Nations ſe trouvent depuis ſi long temps, & qui a eſté échauffé par tant de guerres & par tant de diſputes, qui ne ſont pas encore finies ; on ne remarqueroit pas plus d'oppoſition entr'elles, que chacune d'elles en a avec les autres ; auſſi quand ces conſiderations ont eſté levées, & que ce ſujet d'averſion d'Eſtat à Eſtat, & d'animoſité publique a ceſſé, elles n'ont pas moins bien veſcu l'une avec l'autre, qu'aucune des deux le fait avec le reſte des Etrangers. Outre ce que j'en ay moy-meſme veu en tant de François qui peuplent *Madrid* & *Sarragoſſe*, & qui n'épouſans pas les intereſts de leur patrie, s'ac-

com-

commodent fort bien avec les Eſpagnols ; les Catalans & les Portuguais fourniſſent une preuve convainquante de cette verité. Il n'y a perſonne qui ne ſçache qu'en ſe ſouſtrayant de la domination du Roy Catholique, & abjurant avec l'obeyſſance qu'il luy devoient, tous les myſteres de la Monarchie Eſpagnole, ceux-cy ſont entrez en confidence avec la France, & en une telle correſpondance, que nonobſtant la diverſité d'humeur, ceux des deux Nations ont eſté auſſi bien veus & auſſi bien reçeus à *Paris* & à *Lisbone*, qu'ils le peuvent eſtre à *Stokolm* ou à *Warſovie*, où je croy qu'on ne s'imaginera pas, qu'on ait quelque antipathie pour aucune des deux, ceux-là ont fait un quart de converſion de plus, & ſe ſont jettez entre les bras des François, ſans que la difference de mœurs & d'inclinations qui eſt entr'eux, ait empeſché qu'ils ne ſe ſoient auſſi bien accordez que les Flamans avec les Eſpagnols ou les Napolitains avec les meſmes. C'eſt doncques depuis cette emulation de gloire, qui commença avec l'agrandiſſement de l'Empire d'Eſpagne ſous Ferdinand, qui s'accreut ſous Charle-quint, & qui s'eſt continuée ſous ſes Succeſſeurs, que ces deux peuples n'ont pû ſe ſouffrir, ny en public, ny en particulier, & qu'ils ont ajouſté à la diverſité de leur temperament & de leur naturel, un eſprit de haine, d'envie, & de mépris, qui les rend inſuportables l'une à l'autre. Ainſi l'un n'eſt pas ſeulement reſerré & ſpeculatif; mais il ne peut ſouffrir

l'humeur gaye & ſociable de l'autre, l'un n'eſt pas ſeulement lent & tardif, mais il ne peut ſouffrir la promptitude & l'activité de l'autre, l'un ne va pas ſeulement à pas comptés, mais il ne peut ſouffrir la demarche rompuë & deliberée de l'autre. L'un ne fait pas ſeulement la reverence, en ſe relevant ſur le derniere, mais il ne peut voir qu'en riant, que l'autre ſe panche ſur le devant pour la faire. Enfin l'un n'a rien de conforme à ſon humeur & á ſes coûtumes, qui ne déplaiſe a l'autre, & qu'il ne condamne par ce principe de jalouſie & d'ambition, dont je viens de parler. Ces differentes proprietez du naturel de ces deux Nations, aidées de cette emulation de grandeur,& de ce deſir de preéminence, qui les travaille depuis ſi long-temps, & qui a couſté tant de ſang à la Chreſtienté,ſont la ſource de la diverſité de leur politique, tant en ſon eſſence qu'en ſes maximes. Ce n'eſt pas que l'une n'emprunte quelquefois la nature & les qualitez de l'autre, & qu'elle ne copie ſouvent quelques-uns de ſes traits les plus ſubtils, mais comme elle n'y apporte jamais la meſme main ny le meſme pinceau, & qu'il eſt difficile de veſtir ſi bien l'habit d'autruy, qu'on ne reconnoiſſe qu'il n'a pas eſté fait pour nous. Il y a touſiours quelque choſe en l'action & aux moyens qu'elle obſerve,qui montre que les principes ne ſont pas les meſmes,non plus que les agens. Qui aura leu cette fameuſe diſpute des Venitiens avec Paul V. & qui y aura remarqué quelle part

y prirent sur la fin & de quelle façon s'y ménagerent ces deux grandes Puissances pour leur interest & pour leur gloire, y trouvera une preuve manifeste de cette verité. Il est donc certain qu'en leur politique elles marchent souvent sur les brisées l'une de l'autre, mais il l'est encore davantage, qu'elles ne vont jamais à pas égal, quelque chemin qu'elles fassent. On represente celle d'Espagne dans un char & sur un Trône d'écailles de tortuë, tiré par des Remores, qui au travers des longs espaces du temps, perd souvent celuy de l'occasion. On luy donne toute la patience, & beaucoup d'attention dans le jeu, où elle sçait si bien mesler les cartes, qu'elle rompt souvent le bonheur, & embarrasse presque toûjours l'adresse des plus fins joüeurs. Si on la met à un exercice plus violent, elle ne tombe jamais pour aller trop viste, elle attend sa balle au bond, & si elle luy fait faut, elle se console de ne l'avoir pas mal jugée, & de n'avoir pas perdu son coup par precipitation, en voulant la prendre de volée. Aussi par la profondeur de ses pensées, elle embrasse toute l'estenduë de l'objet qu'elle se propose. Elle en voit toutes les parties, tous les muscles & toutes les jointures, & si elle ne s'en rend pas maistresse, ce n'est pas qu'elle se trompe au choix de l'endroit, par où elle s'y doit prendre : mais parce qu'elle s'atache trop à en estudier le moment & l'heure, qui passe souvent, ou luy est enlevée pendant qu'elle l'attend & qu'elle delibere.

Il faut avoüer que ce malheur ne luy arrive guere dans le cabinet, & aux affaires qui n'ont pour but que la negotiation. On ſçait qu'il n'y a point de partie en l'art de regner qui luy ſoit plus avantageuſe, où ſon eſprit arreſté & fixé à toutes les circonſtances reüſſiſſe mieux, & où il ait moyen de faire paroiſtre plus adroitement la delicateſſe de ſes reſſorts, en prenant toutes les meſures pour cette operation lente & circonſpecte, qui l'aſſure du ſuccez de tout ce qu'elle peut lors manier avec loiſir, & ſans eſtre preſſée. Au lieu qu'à la campagne & aux affaires de la guerre, où elle n'a pas ce meſme eſpace ny cette même liberté de ſoumettre à une longue & meure deliberation, un objet qui d'ordinaire n'en ſouffre point, où il faut anticiper ſur le temps & ſur l'occaſion, & où ſouvent on donne plus au hazard & à la fortune, qu'à la prudence & au raiſonnement, elle n'a pas ce meſme avantage, & ſe trouve quelquefois ſi courte au compte qu'elle avoit fait, qu'elle voit perir ſes plus hauts deſſeins pour ne les avoir pas commencez aſſez toſt, & pour avoir eſté prevenuë au terme qu'elle deſtinoit à leur accouchement, s'il m'eſt permis de le dire ainſi. Je ne m'amuſeray pas à rapporter des exemples de cette verité, puis qu'outre le ſiege de *Maſtricht*, où elle perdit le temps de le faire lever faute de l'entreprendre, dés qu'il fut commencé, & où elle voulut joindre tant de force & tant de conſeil, qu'elle n'employa puis apres ny l'un ny l'au-

l'autre, que pour y recevoir un affront avec plus d'éclat; les guerres d'aujourd'huy nous en fourniſſent quelques preuves que tout le monde ſçait, & qu'il ſeroit inutile de marquer icy.

Mais j'ajoûteray que cette lenteur, & cette trop grande circonſpection avec laquelle les Eſpagnols bronchent quelquefois pour vouloir aſſeoir leurs pieds trop ſeurement eſt ſuivie, & comme recompenſée d'une qualité bien conſiderable, ſçavoir une conſtance extraordinaire dans le malheur, quand elle leur a eſté ruineuſe, & une perſeverance ſans relaſche avec une vigueur infatigable à pourſuivre leurs avantages, quand elle leur a reüſſi; ſi on conſidere les rudes épreuves auſquelles ils ont eſté expoſez par le ſoulevement de tant de peuples, par la defection d'une de leurs plus riches Provinces, & par la ſeparation d'un Royaume; ſi on regarde les grandes ſecouſſes qu'ils ont receuës par mer & par terre des Armées de tant de Princes liguez contre eux, & ſi on examine les pertes des batailles qu'ils ont ſouffertes, on trouvera qu'il y a dequoy s'eſtonner qu'ils ſoient encore debout, & qu'il n'appartient qu'à leur grandeur de ſupporter tant de maux ſans y ſuccomber, & qu'à un eſtomach fait comme le leur, de digerer de ſi faſcheux morceaux ſans perdre l'appetit: que s'il leur en reſte encore, comme il n'en faut pas douter, à quoy le peut-on attribuer qu'à cette chaleur lente & naturelle qui agit ſans precipitation, & qui

souffre sans alteration ce qu''elle ne peut digerer ny resoudre, pour le donner à guerir au temps, & à une saison plus favorable ; c'est à dire, qu'à cette politique constante & si bien concertée, qu'elle ne paroist jamais entreprise ny faillie de cœur, bien qu'elle la soit souvent de force & d'expediens, & que dans l'ordre de l'action, elle ne voye point de merite qu'en la patience & qu'en l'exercice de quelques vertus qu'elle pratique dans le cabinet & à la campagne, pour abatuë qu'elle soit. Aussi n'a t'elle guere accoûtumé de se retirer sur sa perte, pour malheureux que luy soit le jeu, & elle abandonne rarement la partie & l'esperance de se raquitter, & d'avoir sa revanche, quelque épuisée qu'elle soit. Que si de nos jours elle a cedé aux Provinces unies leur liberté, & si elle a renoncé au droit qu'elle avoit de la leur disputer, ce n'a esté qu'aprés une guerre de quatre-vints ans ; & par cette necessité absoluë, qui oblige à choisir de deux maux le moindre, sans qu'on puisse inferer qu'elle ait eu mal de cœur, & qu'elle s'accoûtume à rendre ce qu'elle a une fois avalé. Peut-estre aussi un jour, si elle est dégagée de tant de liens qui la pressent, & si elle a le moyen de se servir à son aise de tout le raisonnement de sa prudence, elle fera voir qu'elle n'a remis la partie qu'à cause de la quantité de joüeurs qu'elle avoit sur les bras, & qu'elle peut la reprendre avec cette protestation, qu'il n'y a point de prescription pour les Roys qui sont tousiours mineurs,

neurs, que l'acte & le jurement contraire à celuy de leur Sacre, ne les lie point, qu'il peut tomber en leur ame, aussi bien qu'en celle de *l'homme-de bien des Casuistes*, une certaine crainte qui les dispense de tenir ce qu'ils ont promis.

Si l'on considere d'un autre costé (& c'est pour revenir à ce que j'ay avancé de leur vigueur égale en sa prosperité) combien les Espagnols sçavent user à propos des faveurs de la Fortune, & se servir de leurs avantages, quand le Ciel a secondé cette circonspection, & cette longue prevoyance avec la quelle ils agissent, on reconnoistra aisément qu'il n'y a point de politique semblable à la leur, qui soit plus hardie, plus active & plus vigilante apres un bon succez, qui poursuive mieux le gain d'une bataille, qui s'assure mieux d'une place apres l'avoir conquise, qui soumette mieux un peuple apres l'avoir vaincu ou l'avoir remené à son devoir, s'il s'en estoit écarté, qui accommode mieux à ses interests, ceux des Princes qui sont de son party, & qui en un mot travaille plus vertement apres la victoire, à en recueillir tous les fruits qu'elle peut produire, & en tirer toutes les bonnes suites qu'elle peut donner. Au lieu qu'il y en a qui s'émoussent dans la prosperité, dont l'ardeur se rallentist apres le combat, & qui aiment mieux jouyr de leur bonheur, que de s'en servir, & perdre la gloire & le profit de leurs belles actions, que de ne s'arrester pas pour se reposer, & pour reprendre haleine au

bout

bout de la carriere. Cette politique n'appartient qu'à ceux qui ont les bras meilleurs que la teste, & qui n'estiment pas tant le prix que la course, ny le triomphe, & la Couronne, que la bataille & la victoire, c'est à dire qui preferent les moyens à la fin ; & les bonnes œuvres à la felicité où elles menent.

A ces deux avantages de celle d'Espagne dont je viens de parler, & qui découlent de cette grande circonspection qui l'accompagne, on pourroit en adjouster une troisiesme source, qui est que quand elle a quelque haut dessein en main, elle en sçait si bien dérober la connoissance au monde, & le meurir si en secret, qu'il ne paroist que pour surprendre & pour estonner tout à la fois. Elle travaille en secret, & dresse ses batteries avec un soin extrême de ne rien éventer de son intention ; & de peur qu'on ne la devine à son port & à sa contenance, elle fait semblant de fermer les yeux & de dormir, lors qu'elle est la mieux éveillée, qu'elle est le plus en sentinelle, & qu'elle est sur le point de tirer son plus grand coup. Elle est mesme bien aise qu'en cette occasion, bien qu'elle soit d'ailleurs si jalouse de sa reputation, on décrie ses forces, on l'accuse de foiblesse, & que sur ce faux prejugé on se tienne si mal sur ses gardes, qu'elle puisse prendre au dépourveu, & porter par terre celuy qui la croyoit en estat de ne se pouvoir remüer, ny se defendre. A l'ombre de ce secret & à la faveur de cet artifice, elle a quequefois rem-

porté de tres grands avantages ; & ſans parler de ce que luy a autrefois valu la conqueſte de toute la *Sicile*, on ſçait que de nos jours elle s'en eſt utilement ſervie, & que lors qu'on s'y attendoit le moins, elle s'eſt fait ſentir devant *Taragone*, & devant *Lerida*, avec plus de force qu'on ne croyoit qu'elle en euſt. Enfin elle a toûjours eſté merveilleuſement ſecrette, & a ſi bien pratiqué cette diſſimulation d'Eſtat, qui aide tant à regner, & qui ſe ſert ſi bien des apparences & de la feinte, qu'elle a d'ordinaire redreſſé par là ſes affaires, quand elle n'a pû les reſtablir hautement. Mais lors que ces petites maximes qui entrent en ſa conduite dans la guerre, ne peuvent luy eſtre utiles en celle-cy, elle a recours aux traitez & aux conferences, où elle les employe ſi adroitement qu'elle en tire d'une façon ou d'autre, le fruit qu'elle en pouvoit attendre. Surquoy je remarqueray que ce qui la rend ſuperieure en fait de negotiations, eſt cette grande froideur, avec laquelle elle laſſe & abat le feu des autres Nations, & les mene par tant de deſtours, qu'enfin ennuyées de ne rien conclure & de tant conferer, elles ſe laiſſent aller à une partie de ce qu'elle veut, & achetent encore ſouvent d'un quart ou d'une moitié l'autre qu'ils luy diſputent, le repos, qu'elle ſemble ne leur vouloir pas accorder, lors qu'elle connoiſt leur foible, qui eſt de ſouhaitter avec patience ce qu'ils ont une fois commencé d'eſperer.

Ainſi elle vient ſouvent à bout par une eſpe-

pece d'opiniaſtreté judicieuſe de la plus forte reſiſtance qu'on puiſſe faire aux avantages qu'elle cherche & arrache par ſoupleſſe ce qu'elle n'auroit pû obtenir à jeu découvert & de droit fil.

Mais pour ne m'arreſter pas plus long temps à la conſideration d'une politique qui a dans elle des plis & des recoins tous particuliers, j'ajouſteray ſeulement que touchant les maximes qu'elle obſerve, on trouve qu'il y auroit quelque choſe à corriger en ſon Catholiciſme, c'eſt à dire en cet excez de zele vray ou apparent qu'elle fait paroiſtre dans les choſes de la Religion. On ſçait que ſouvent c'eſt un feu qui ne l'échauffe que pour luy nuire, & qu'elle pourroit en eſtré conſommée, ſans le perſuader à ceux qu'elle veut par là attacher à ſes intereſts. On ſçait que les Papes ne leur en font pas de plus grandes faveurs, & qu'ils ſoupconnent touſiours leur paſſion pour l'Egliſe d'une infirmité humaine qui ne pouſſe vers le Ciel, que pour s'avancer ſur la terre. On ſçait qu'elle ne s'aquiert des amis qu'à demy, & dont elle ne gagne qu'une partie de la volonté, par les meſmes moyens qu'elle ſe fait de veritables ennemis, & qui luy donnent toute leur haine & toute leur averſion. En effet, le deſſein conſtant qu'elle a fait, & auquel elle ſemble s'eſtre devoüée comme par ſerment, de ne point ſouffrir de Proteſtans en ſes Eſtats, & de les perſecuter juſques dans les leurs meſmes, eſt une piece de ſon cabinet, qui a eſté

trop

trop bien examinée par les Catholiques, pour n'en ſcavoir pas le juſte prix & la valeur, & qui l'a aſſez eſté par ceux contre qui elle butte, afin qu'ils ayent compris que ſur de ſi beaux principes elle s'eſt engagé à leur déſtruction & à leur ruine, pour ſatisfaire à ſon ambition, & à ce haut point dont on l'accuſe de vouloir remaſſer en un corps tant de differents Eſtats, & donner un Chef à la Chriſtienté. Cependant de la façon que l'Europe eſt aujourd'huy compoſée, & que le Chriſtianiſme y eſt eſtably, c'eſt une penſée qu'elle ne doit plus avoir, il faut qu'elle conſidere que les deux partis auſquels il eſt diviſé, ſont à peu prés égaux, & que s'ils venoient à ſe choquer avec toute la maſſe de leurs forces, la victoire flotteroit long-temps incertaine, de quel coſté elle ſe rangeroit, & que peut eſtre elle ne prendroit pas le ſien, encore qu'il fuſt ſuivy de toutes les Legions Romaines. Il faut qu'elle regarde ſa raiſon d'Eſtat traveſtie de ſon Catholiciſme comme un tres mauvais maſque, qui a cent fois trahy le ſecret, & qui a eſté par tout reconnu, quelque deguiſé qu'il fut, il faut enfin qu'elle examine le peu d'avantage qu'il y a, à ſuivre des maximes qui irritent tout un party, & qui ne gagnent l'autre qu'à demy & qui donnent moyen à ſes ennemis de luy en accroiſtre le nombre. Cela veut dire qu'elle doit ſe reſtreindre dans ſes limites de l'intereſt temporel, qu'elle ne doit point y meſler la Religion, qui n'eſt pas deſcenduë du Ciel pour dé-

truire la ſocieté, & qu'elle ne doit point en un mot tant faire de ſignes de Croix contre les Proteſtans. Mais les laiſſant vivre en vivāt avec eux, leur faire connoiſtre qu'elle s'eſt defaite du vœu qui la lioit (s'il y en a quelqu'un) de travailler à leur deſtruction, & à celle de leur Egliſe; par tout où elle ſe rencontreroit. En changeant ainſi de conduite, elle en tirera deux grands avantages, car, elle en ſera plus conſiderée à Rome, en ſe montrant moins attachée aux intereſts de ſa Cour, & plus redoutable à la France, en luy ſouſtrayant une partie de l'inclination des Religionnaires, qu'elle croit poſſeder toute entiere, & preferablement à tous les autres Princes Catholiques, depuis que par un ſaint raviſſement de prudence, elle s'eſt reſoluë de ne point donner des marques d'une haine ouverte, & de ne plus traiter de perſecution, de feu & de fer, une matiere qui ne doit eſtre que l'objet de la priere, de la perſuaſion, & de la parole. Apres avoir tiré quelques traits de la nature, & des proprietez de la Politique des Eſpagnols, il me reſteroit à eſbaucher le plan de celle des François, qui en fiſt voir une partie de ſon étenduë & de ſa force, afin qu'en comparant ces deux ennemies on puſt juger laquelle eſt pour l'emporter ſur ſa rivale; mais celle-cy eſt ſi vague & d'une forme ſi paſſagere, que les momens & les heures qui roulent toûjours, ne ſont pas dans un plus grand flux que ſa conduite; & celle-là luy eſt un ſi puiſſant correctif, & ſi propre à

l'ar-

arrester, que s'il est difficile de dépeindre l'une lors qu'elle va le plus viste, a cause de la rapidité de sa course, qui suit le mouvement des Dieux, il ne l'est pas moins de determiner laquelle des deux est la plus forte, à cause de ce continuel conflict, où elles vivent depuis si long-temps, sans qu'aucune ait encore succombé. On diroit qu'elles se sont partagées toute l'adresse de l'escrime, & que l'une va mieux à la parade, & a le poignet plus delié, mais que l'autre a la botte plus preste, & allonge mieux son coup; ainsi Dieu pour maintenir en un point presque égal la valeur de ces deux Nations, a opposé à la vivacité & au grand esprit de l'une, la prudence & la fermeté de l'autre, afin que ce qui manque à celle-cy de promptitude, soit recompensé par son attention à tout ce qu'ellle fait, & que ce que l'autre n'a pas de circonspection & de lenteur, soit supleé par sa diligence incroyable en tout ce qu'elle entreprend. Par là leurs victoires & leurs triomphes sont a peu prés paralleles, & leurs bons & leurs mauvais succez sont si fort meslez, qu'elles ne se doivent guere de retour si l'on en oste ce qui s'est passé de nos jours, & dont on ne sçait encore quelle sera l'issuë.

Il faut neantmoins avoüer que quand la promptitude du François, n'est pas destituée de son esprit ny de son jugement, & que ce feu qui l'accompagne, ne vient pas à l'éblouyr ny à le priver de lumiere, il produit d'autres effets que la retenuë & l'attention

de

de l'Eſpagnol, pour clairvoyante qu'elle ſoit.

Il n'y a rien de prodigieux & d'heroïque dont elle ne ſoit capable. Elle force les affaires à changer de face, & oblige la fortune & la victoire à ſe ranger de ſon party, lors qu'elles ſont ſur le point de le quitter. Elle anticipe ſur l'arrivée des malheurs par ſa proyance, & ſur l'application des remedes par ſon activité. Elle porte enfin en meſme temps l'œil, la main, & le cœur, ſur tout ce qui luy peut aider ou nuire ; de l'un elle doit embraſſer ou éviter, de l'autre elle ſaiſit tout ce qui luy eſt avantageux, & repouſſe tout ce qui luy ſeroit funeſte; avec le dernier, elle ſouſtient tout le faix du travail, & arrive ſouvent où ſes forces ne pouvoient atteindre, & avec tous les trois enſemble, elle coupe d'un coſté chemin au mal & luy fait prendre l'écart, & de l'autre elle s'ouvre le paſſage au bien & va au devant de luy. Au lieu que la profonde intelligence de l'Eſpagnol, laiſſe ſouvent geler en fleur par le froid de ſon irreſolution & de ſa longue deliberation, le fruict de ſes plus belles entrepriſes, pour n'eſtre pas auſſi diligente à les executer, qu'il eſt ſubtil à en rechercher les moyens. Je pourrois apporter quelques exemples de cette verité tirés de noſtre temps, & qui ſeroient aſſez concluans pour le ſujet que je traite, ſi ce n'eſtoit que je deſire finir. Ainſi je me contenteray d'ajoûter que je ſçay bien que la viteſſe des François fait ſouvent a-

vorter leurs desseins : que quelquefois leur diligence n'est pas celle des sages, & qu'elle court avec si peu de discours & de reflexion, qu'elle ne prend garde à rien, & qu'ainsi n'ayant que les pieds & les mains, elle va de toute sa force donner dans la confusion, & se precipite dans le malheur avec cette surprise, qui fait souvent qu'elle est si peu maistresse d'elle mesme, qu'elle dement son grand courage, & recule avec frayeur. Mais c'est une ancienne plainte & un vieux reproche contre leur conduite, dont il semble qu'ils se sont de nos jours hautement justifiez par tant de belles actions & de grandes entreprises, où ils ont montré une diligence pour l'execution, qui n'a gueres esté abandonnée de conseil & d'intelligence, ny faillie de cœur & de jugement. C'estoit donc au temps passé que l'usage & l'experiense n'avoient pas encore épuré leur feu, ny chastié cét excez de chaleur avec laquelle ils commençoient bien & finissoient mal, qu'on pouvoit les accuser de n'agir qu'avec furie, & de n'avoir que cét emportement aveuglé, qui apres la premiere saillie se tourne en peur ; ils n'en sont pas en ces termes, & ne font guere une retraite de lievre apres une attaque de Lyons. C'est à dire que si leurs entreprises ne sont pas toussiours suivies de bon succez, ils s'en demeslent tres souvent avec reputation, & sans perdre tout à fait coutenance ; enfin la plus grande vitesse quand elle est accompagnée de lumiere & de jugement, est aussi souvent

mere

mere de la bonne fortune, qu'elle en eſt la maraſtre. *Alexandre* conquit tout en ne laiſſant rien pour le lendemain , & *Ceſar* ne mettoit qu'un moment entre la deliberarion & l'execution, parce qu'il craignoit ou que la grandeur du deſſein ne l'epouvantaſt, ou que l'occaſion n'en paſſaſt s'il s'amuſoit à l'examiner. Mais comme la celerité de ces deux Heros a preſque toûjours eſté heureuſe, à cauſe de leus prodigieuſe capacité en tout ce qu'ils entreprenoient, & que la lenteur & la circonſpection de *Fabius Maximus*, & du grand *Gonſalve* a reſtably des eſtats & conquis des Royaumes, à cauſe qu'elle n'eſtoit ny languiſſante ny molle, on peut dire que chacune de ces deux Nations, ſelon que la qualité qui la predomine eſt temperée de raiſon & eſclairée d'intelligence, a l'eſtomac propre aux grands morceaux & aux longs traits de la fortune, bien que ſouvent l'une a des maux de cœur, qui luy cauſent des vomiſſemens, & que l'autre ſouffre des douleurs de teſte qui l'obligent à ſe repoſer; *Auguſte* avoit taſté le poux à l'une & à l'autre, lors qu'il prononça ſon *Feſtina lente*, & on peut aſſurer que de la promptitude des François, & de la lenteur des Eſpagnols, il ſe peut faire un admirable compoſé pour la conqueſte du monde & pour le gouvernement de l'univers.

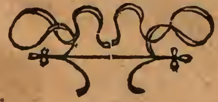
FIN.

TABLE des CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

L'Au





RELATION
DE L'ESTAT
ET
GOUVERNEMENT
D'ESPAGNE.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.
M. DC. LXVII.

ESTAT D'ESPAGNE.

De la jonction de tous les Royaumes qui la composent.



CET espace de terre qui s'appelle Espagne, & qui est toute environée de Mer, à la reserve des Monts Pyrenées qui la separent de la France, n'a en sa longueur depuis ces montagnes qui sont au Nort, jusques au Détroit de Gibraltar, qui est au Midy, que cent cinquante, soixante, & quatrevingts lieües, selon les endroits; & environ aussi cent, six vingts, cent trente, & quarante lieües de largeur, en la prenant de la Mer Oceane à la Mediterranée; & Madrid est quasi à quatrevingts lieües des quatre costes.

Toute cette estendue de pais, qui par sa situation devoit estre plus à l'abry de l'invasion des Nations estrangeres qu'aucun pais de l'Europe, y a esté pourtant plus en proye que la France ni l'Allemagne, qui sont des pais ouverts de tout costez, qui se deffendent, par le nombre, & par le courage de leurs peuples; car sans compter les Pheniciens qui ont esté les premiers qui s'y sont venus establir d'Asie, ni les Romains à qui

tout le reste du monde à tenu à honneur d'obeir, & qui en chasserent les Carthaginois qui y estoient passez d'Afrique, sans parler de l'irruption des Gots qui inonderent toute l'Europe, & dont quelques uns s'establirent en Espagne. Elle fut conquise par les Mores en l'année 714. pendant que la France estoit florissante du temps de Charles Martel. Dom Pelage s'estant sauvé dans les Asturiers, se fit appeller Roy d'Oviedo, & peu apres de Leon, apres qu'il l'eut conquise sur les Mores. Dans ce mesme temps-là, un autre se fit appeller Duc de Biscaye; Un autre, Roy de Navarre; Un autre, qui estoit Duc de Guyenne, Comte d'Arragon; Et un autre Capitaine François, Comte de Barcelonne, (parce que c'estoient des lieux où les Mores avoient de la peine à penetrer.)

En suite de cela, apres que les Mores qui au commencement estoient passez en Espagne par ordre des Miramolins d'Afrique, qui veut dire les plus grands entre les croyans, & qui ainsi n'estoient que leurs Generaux, ils voulurent se faire eux mesmes Rois indépendans, & ainsi se broüillerent avec les Afriquains, & se diviserent entre eux, les uns se faisans Rois de Seville, & les autres de Tolede, de Cordoüe, & Saragosse, de Grenade, de Jaen, de Valence, de Murcie, & d'autant de villes quasi qu'il y en a en Espagne. Les Princes Catholiques reprirent vigueur, & s'accrurent insensiblement chacun de leur costé;

costé; mais cependant les Rois de Leon, dont les Espagnols vantent si fort les belles actions, payoient aux Mores l'infame tribut de cent filles Chrestiennes, dont cinquante estoient nobles & les cinquante autres roturieres & j'ay veu à huit, ou dix lieües de Tolede, un Chasteau que l'on appelle encore, *de las cien donzellas*, parce que c'estoit là où on les amenoit. Et en l'année mil cinq cens septante trois, un Cardinal Archevesque de Tolede achepta ce Chasteau là avec tout son territoire, & qui a quatre ou cinq lieües, qui vaut quinze mille ducats de revenu, & en fonda un College à Tolede pour cent filles, cinquante nobles, & cinquante roturieres, & du revenu l'on en marie tous les ans quelques unes, & celles qui se veulent faire Religieuses y demeurent. Mais pour revenir à ces Princes Espagnols, on peut remarquer que dans ce commencement on n'entend parler que de Navarre & de Leon, car il n'y avoit encore qne des Comtes d'Arragon, qui estans tombez dans la maison de Navarre, & s'en estans apres separez, prirent en l'an mil trente-quatre le tiltre de Rois d'Arragon, & en l'année mil cent cinquante D. Petronilla ayant espousé un Comte de Barcelonne, se fit la jonction de la Catalogne & de l'Arragon, dont elle estoit heritiere. Pour la Castille il est constant qu'elle doit aussi le tiltre de la Royauté aux Rois de Navarre, aussi bien que l'Arragon; car il n'y

Manregat.

Gari-bay. chap. 1. du tome 2.

avoit que des Comtes de Castille, jusques en l'année mil trente cinq, que Ferdinand premier du nom, fils de Dom Sanche, Roy de Navarre, & Comte de Castille, ayant la Castille en son partage, s'en fit appeller Roy, à cause que son pere estoit Roy d'un autre Royaume; & ce fut en ce temps-la que ce Ferdinand-là, épousant une heritiere de Leon, joignit la Castille avec Leon, & Oviedo, la Biscaye estoit aussi à des Seigneurs particuliers, & en partie aux Rois de Navarre. C'est une fort grande Province, car elle en contient trois, *l'Alava, la Biscaye*, & *Guipuscoa*, & pour là *Cantabria*, qui comprenoit autrefois toutes ces trois Provinces; comme on voit par la Montagne, qui s'appelle encore *Cantabria* où j'ay passé partie de la Navarre, & tout le pais devers *Sogurgno*, *Nazara*, & *San Domingo de la Calçada*, jusques à Burgos, qui passe maintenant pour Castille, ce n'est plus qu'un nom aucien. Le Roy de Navarre *D. Sanche el Fuerte*, les ayant voulu charger d'imposts ils se deffendirent, & se donnerent au Roy de Castille *Alonze* neufiesme, à la charge de ne payer aucunes tailles, ni subsides.

Alonze douziesme donna en suitte à la Province *d'Alava* de fort beaux privileges en l'an mil trois cens trente-deux. Pour la Biscaye, ayant esté possedée long-temps par les Seigneurs de *Haro*, & l'Infant *Dom Juan el Tuerto*, ayant esté tué par le commande-

mandement d'Alonze douziesme, il se fit un traité avec sa mere, à qui il laissa quelques terres, & luy se mit en possession de la Biscaye, en l'an mil trois cens trente quatre, & puis il la donna à *Juan Nunnes de Lara* ; & le dernier Seigneur de cette maison estant mort, *Dom Pedro el Cruel* s'en empara en l'an mil trois cens cinquante-un. Mais *Dom Tolo.* frere de Henrique, espousa la fille du Seigneur *de Lara*, & devint Seigneur de Biscaye, qui s'enfuit en France. Enfin le Roy Henrique estant paisible, donna la Biscaye à Dom Juan son fils, qui devenant Roy l'incorpora à la Couronne.

5. Les Rois d'Arragon ayant chassé les Mores de Valence, & ceux de Castille, les ayant chassez de Tolede, de Cordoüe, & de Seville, l'union de l'Arragon, & de la Castille se fit par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, qui unirent encore le Royaume de Grenade en l'an 1462. à cause des guerres civiles de ce Royaume, dont les Rois Mores s'estans déja affoiblis d'eux-mesmes, furent obligez enfin de se retirer en Afrique ; & celuy de Navarre en l'année mil cinq cens douze, que le Pape Jule second en priva Jean d'Albret & sa femme Catherine de Foix, femme de François Phœbus, qui avoit succedé en ce Royaume à sa grande mere Leonore qui avoit espousé Gaston de Foix, dont elle avoit eu un autre Gaston de Foix, pere de ce Francois Phœbus, & d'un Jean de Foix, pere de

Gaſton de Foix qui fut tué à la bataille de Ravenne, qui laiſſa une ſœur nommée Germaine de Foix, qui fut Reine d'Arragon, & qui donna ſon droit à Charles Quint, qui eſtoit de ja en poſſeſſion apres le Roy Ferdinand. Or de ce Jean d'Albret, & de Catherine de Foix, eſt venu Jean d'Albret pere de la Reine Jeanne, Femme d'Antoine de Bourbon, & mere de Henry quatrieſme.

Long temps apres Philippe ſecond y joignit celuy de Portugal, que le Duc de Bragance qui en eſt mort Roy, en à deſuny en l'année mil ſix cens quarante.

Cette jonction de tant de Royaumes s'eſt ainſi faite avec beaucoup de deſordres, & de guerres que faiſoient les pretendans favoriſez par la coſtume d'Eſpagne, où les filles heritent, & meſmes les baſtards, de façon qu'il y en a eu bon nombre qui y ont ſuccedé ſans compter un Diacre, & ſes enfans ; de facon que depuis Dom Pelage qui vivoit du temps de Pepin, pere de Charlemagne, en l'an ſept cens cinquante-trois, juſques à la Reine D^{a}. Juana femme de Philippe premier, la Couronne eſt tombée dix fois en quenoüille.

Juſques au Roy Alphonſe, qui fut nommé le Sage, parce qu'il eſtoit ſçavant, & particulierement en Aſtrologie ; car ce fut luy qui fit les Tables Alphonſiennes, & qui fit compiler les Loix de Caſtille, & de Leon en un livre que l'on nomma *las ſiete partidas*, on ne ſe ſervoit que de la langue Latine dans les

les instrumens publics, & ce fut luy qui ordonna que l'on se servist de la langue du pais; de façon que l'on ne voit de livres Espagnols plus anciens que de l'année mil deux cens soixante, ou environ; car l'Archevesque de Tolede Dom Rodrigo Ximenez de Navarre, qui estoit du temps de son pere le Roy Dom Fernand, avoit escrit son histoire d'Espagne en Latin.

Des trois principales usurpations du Royaume d'Espagne.

De l'usurpation du Royaume de Castille sur S. Louis.

PREMIEREMENT, il est constant que le Roy *Alonzo el Casto* n'ayant pas voulu connoistre sa femme, & voyant la reputation de Charlemagne, l'institua son heritier, mais les Grands, & Princes d'Espagne s'y opposant, luy firent revoquer cette institution; à cause de quoy Charlemagne entra en Espagne, où il perdit la bataille de Roncevaux dans les Pyrenées, & le fils du Roy Bermudo le Diacre nommé Ramiro luy succeda. Le Roy de Castille *Dom Alonzo el nono* ne laissa qu'un fils fort jeune nommé Henry, pendant la minorité duquel les Seigneurs *de Haro*, & les Seigneurs *de Lara*, qui se saisirent de sa personne, gou-

vernerent comme ses tuteurs, & mourut en 1217. sans enfans; ainsi le Royaume de Castille appartenoit à ses filles, dont l'aisnée estoit Dª. *Blanca*, femme du Roy Loüis huictiesme, fils de Philippe Auguste, & mere de Saint Louis; & sans difficulté le Royaume de Castille luy appartenoit, Mais *Donna Berenguela* sa cadette qui avoit espousé le Roy de Leon, qu'ils nommerent *Alonzo decimo*, quoy qu'il ne fust pas Roy de Castille, & qui avoit gouverné long-temps pendant la minorité de son frere Henry, & avoit eu de grandes guerres contre les Seigneurs de *Haro*, & les *Nuñes* de *Lara*, envoya promptement querir son fils Dom Fernand (que l'on appelle le Saint) à cause qu'il osta Seville aux Mores; & se fit reconnoistre Reine de Castille, & son fils Roy; à cause dequoy son pere, Roy de Leon, fit la guerre à son fils, & à *Donna Berenguela*, qui luy avoit envoyé son fils, sans sçavoir pour quoy. Pendant ce temps, Philippe Auguste vivoit encore, mais estant mort bien tost apres, & Loüis huictiesme mesme, Donna Blanca demeura Regente, pendant la minorité de S. Loüis, & eut à soustenir beaucoup de guerres, que luy firent les Princes de France, les Comtes de Toulouse, de Champagne, & autres; de façon qu'au lieu de disputer la Couronne de Castille à son neveu Fernand, elle luy demanda du secours, & il ne luy en donna point. Garibay

& tous

& tous les Historiens d'Espagne content l'affaire ainsi, horsmis quelques uns qui veulent dire que Donna Berenguela estoit l'aisnée, mais elle estoit la seconde, & Donna Leonora qui espousa Dom . . . . . Roy d'Arragon, estoit la troisiesme; & peu de temps apres S. Loüis mariant sa fille Blanche avec l'Infant de *la Cerda*, luy donna son droit,

---

Usurpation des Royaumes de Castille, & de Leon sur les Infants de la Cerda, dont viennent les Ducs de Medina Celi par femmes.

L'Infant Fernando de la Cerda, ainsi appellé, à cause d'une grande moustache qu'il avoit sur l'estomach, ou sur le des, ce qui s'appelle Cerda, ou Guedeja, estoit fils du Roy Dom Alonze surnommé le Sage, qui fut esleu Empereur par une partie des Electeurs d'Allemagne, & ce Ferdinand-là espousa Blanche fille de Sainct Loüis, qui luy ceda les droits qu'il avoit au Royaume de Castille, & à ce mariage qui se fit en l'an mil deux cens soixante-huit à Burgos, assisterent le Roy d'Arragon, Philippe fils aisné du Roy de France, Edoüard fils aisné du Roy d'Angleterre, Dom Pedro Infant & heritier d'Arragon, Mahomad Roy de Grenade, le Marquis de Montferrat, sans compter Alonze qui s'appelloit Roy des Romains, & tous ses fre-

& entre tous les Grands d'Eſpagne un Rodrigo Rodriguez de Saldaña ; Ce Fernand de la Cerda fut reconnu Roy d'Eſpagne, & en fut Regent pendant qu'Alonze s'en alla s'aboucher avec le Pape qui favoriſont l'Empereur Rodolphe d'Habspourg : mais mourant en Andalouſie, & ayant recommandé ſes enfans Alonzo & Ferdinando, qui eſtant fort jeunes à *Dom Juan Nuñes de Lara*, celuycy avec Dom Lopez Dias de Haro ſeigneur de Biſcaye, ſe joignirent avec l'Infant Dom Sanche frere du Prince mort, & ſe liguerent avec luy pour l'eſtablir ſur le Troſne au prejudice de ſes Neveux, & meſme contre ſon Pere, qui fut contraint de le faire declarer heritier de la Couronne, au preiudice de ſes petits fils : ils ſe retirerent en Arragon avec leur Mere Blanche de France qui y alla demander ſecours au Roy Philippe troiſieſme ſon frere, pendant que Dom Sanche ſçeut gagner tellement le Roy d'Arragon qu'il l'obligea d'arreſter les Infants de la Cerda, & fit enfin ſouſlever toute la Caſtille contre ſon pere Alonze, au ſecours duquel le Roy de Maroc paſſa en Eſpagne pendant que Philippe troiſieſme envoya une Armée en Eſpagne, tant pour ſouſtenir la Reyne Jeanne de Navarre, qu'eſpouſa Philippe le Bel ſon fils que contre le Roy d'Arragon, & l'Infant Dom Sanche : cependant Alonze mourut, & donnant ſa malediction à Dom Sanche ſon fils, il inſtitua pour heritier en

ses Royaumes les Infants de la Cerda; & le Pape Martin excommunia tous ceux qui suivroient le parti de Dom Sanche. Et en cas qu'ils mourussent sans enfans, il substitua ses Royaumes à Philippe Roy de France, & à ses enfans, comme petits fils du Roy Alonzo neufiesme; Mais enfin il se fit un traitté à Lyon par lequel Garibay dit que le Roy Philippe le Bel renonça à ses droits, moyennant que les enfans de la Cerda fussent mis hors de prison, & que Dom Sanche donnast à l'aisné d'Alonzo, le Royaume de Murcie dont il luy rendroit hommage, & Gaston de Bearn venant pour cela en Arragon, en fit sortir l'Infant Dom Alonzo de la Cerda Roy de Castille, & de Leon; & D. Lopez de Haro Seigneur de Biscaye luy presta serment, & tous declarerent la guerre à Dom Sanche, qui alla voir Philippe le Bel à Bayonne, ou ils firent la paix sans parler des la Cerda, mais apres il fit une nouvelle ligue avec l'Infant Dom Juan frere de Dom Sanche, & le Roy d'Arragon, & celuy de Grenade y entra avec le Roy de Portugal, par laquelle Alonzo de la Cerda fut estabi Roy de Castille, de Tolede, de Murcie, Jaen, &c.

Et l'Infant Dom Juan de Leon par la mort survenüe du Roy Dom Sanche, & pendant la minorité du Roy Fernand quatriesme, l'Infant Dom Juan s'estant accommodé; enfin, luy & le Roy de Portugal, & l'Evesque de Saragosse, sur lesquels ces trois Princes avoient

avoient compromis, reglerent le partage de Murcie entre le Roy de Caſtille & celuy d'Arragon, & que le Roy Fernand donneroit à Alonze de la Cerda beaucoup de terres veritablement, mais point de Souveraineté, car il fut arreſté qu'il quitteroit le tiltre & les armes de Roy de Caſtille & de Leon en l'an mil trois cens quatre, & ſi on ne l'en mit pas en poſſeſſion; c'eſt pourquoy Fernand de la Cerda, cadet d'Alonze de la Cerda eſtant Major dome il recommença à broüiller pendant la minorité d'Alonze douzieſme: Mais Alonze renonça encore à tous ſes droits en l'an mil trois cens trente. Il s'eſtoit marié en France, & y avoit eu deux enfans, Loüis & Jean; celuicy fut fait Conneſtable de France par le Roy Jean. Pour Loüis, le Pape Clement ſixieſme luy avoit donné les Canaries, où il pretendoit aller, mais il n'y alla pas, & on l'appella pourtant le Prince de la fortune, ou des Iſles Fortunées. Loüis Fils de Jean, Conneſtable de France, ſervit le Roy *Dom Pedro el Cruel*, qui le fit tüer apres; & ce Loüis de la Cerda eſt d'une Guzman, Dame de Medina Celi, & qui eſtoit outre cela petite fille de l'Infant Alonze de la Cerda; il n'y eut qu'une fille D. Iſabella de la Cerda qui eſpouſa Bernard de Foix appellé le baſtard de Bearn, fils baſtard de Gaſton Phœbus douzieſme Comte de Foix; & de là ſont venus les Ducs de Medina Celi qui ſont Foix, & la

Cer-

Cerda ; ce fut ce baſtard de Bearn qui vient avec Bertrand du Gueſelin reſtablir Dom Henrique, qui le fit Comte de Medina Celi. Il eſt vray que le Roy d'Eſpagne Jean premier fils de Henry ſecond, qui avoit eſté chaſſé par Don Pedro *el Cruel* eſtoit fils d'une Donna Juanne Manuël, fille de Dom Juan Manuël, & d'une Blanche de la Cerda.

Uſurpation de Henry ſur Dom Pedor el Cruel, & le Duc de Lanclaſtre, & autres.

IL n'y a pas de doute que le Roy Alonze douzieſme eut en legitime mariage de ſa femme Donna Maria de Portugal, l'Infant Dom Pedro qui fut reconnu Roy, & obeï, & ſervit long-temps auprés de Henry Comte de Traſtemare, & Dom Fabrique, d'où viennent les Admirantes, & d'autres qui eſtoient baſtards du meſme Roy Alonze douzieſme, que Donna Leonor de Guzman ſa maîtreſſe avoit gouverné. Mais le Roy Dom Pedro ſe laiſſa encore bien plus gouverner par Donna Maria de Padilla ſa Concubine, qui fut cauſe que ſon mariage s'eſtant traité avec Blanche de Bourbon, fille du Duc de Bourbon, & couſine germaine de Charles Dauphin de France, & Duc de Normandie, fils du Roy Iean, qui fut depuis Charles

les cinquiesme, qui estoit marié avec Jeanne de Bourbon sœur aisné de Blanche, dés qu'elle fut arrivée en Espagne. Il se maria le Lundy, & le Mercredy il la quitta là, & la revit une seule fois à la priere de tous les Estats, qui en murmuroient; il disoit qu'elle avoit couché avec Dom Fabrique Grand Maistre de Santiago, frere jumeau de Henry de Trastemare. Mais Garibay demeure d'accord que l'on ne void pas que Dom Fabrique l'eust esté querir en France; un peu apres cela il la fit arrester, & enfin mourir, aussi bien qu'un grand nombre de Princes, d'Infants, & de Seigneurs, & mesme le Roy de Grenade Mahomad qui s'y vint mettre entre ses bras. Mais aussi en punition de toutes ces cruautez & trahisons, s'estant venu mettre entre les bras de son frere Henry, Comte de Trastemare qui l'assiegoit, & devenant enragé dans la tente de Bertrand du Guesclin, Henry survint, & ils se jetterent l'un sur l'autre, & Henry le tua & fut par ce moyen Roy paisible d'Espagne, encore que le Roy Dom Pedro de Portugal fust fils de l'Infante Beatrix, fils du Roy Sanche le Brave, & qu'il y eust encore d'autres Seigneurs qui vinssent en legitime mariage d'Infantes d'Espagne, sans compter les La Cerda, & particulierement le Duc de Lanclastre, qui avoit espousé D^a^. Constança, fille du Roy Dom Pedro *el Cruel*, apres la mort

mort duquel il prit le tiltre de Roy de Castille.

Ces usurpations estoient si ordinaires en Espagne, que Henry troisiesme de Castille estant mort, & ayant laissé son fils fort jeune, tous les Seigneurs voulurent offrir la Couronne à l'Infant Fernand son oncle qui la refusa, & fit reconnoistre son neveu Jean second; & on remarqua cela comme un prodige de fidelité.

De la Nature du Pais.

LE pais est traversé de tous costez de montagnes, qui ne sont ni plantées, ni plaines de villages, comme celles de France; mais il y a des montagnes, ou des rochers effectifs tous de pierres, ce qu'ils appellent *Sierras*, ou *Peñas*, ou avec quelques arbres, & alors ils les appellent *Montes*.

Il y a parmi tout cela beaucoup de plaines fort unies, comme dans la Castille, & dans l'Andalousie, mais il n'y en à pas une dont on ne voye tousiours quelqu'une de ces montagnes sauvages que je viens de décrire, & la plus part ne sont cultivées qu'aux environs des grandes villes, & à une lieüe, ou demie lieüe des petites, qui sont à cinq, six & sept lieües les unes des autres, sans aucun village entre deux, horsmis dans la

Biſcaye, & dans la Navarre, où les villages ſont aſſez prés à prés ; car pour le Portugal & la Catalogne, où je n'ay pas eſté, je n'en puis parler.

La ſterilité du Pais & ce defaut de culture vient de quatre cauſes, du defaut des hommes, & de le pareſſe, & de l'orgüeil, du peu qu'il y en a, de la ſeichereſſe de la terre, & des trop grands impoſts dont les peuples ſont chargez; d'où vient que dans la Biſcaye, & dans la Navarre, qui ſont de fort méchans pais, il y a bien plus de peuple, & la terre eſt bien mieux cultivée, à cauſe qu'il n'y a ni tailles ni diſmes, ni entrées.

Pour le defaut d'hommes il vient de la quantité d'Eſpagnols qui ſe ſont habituez en Italie, en Flandre, & particulierement aux Indes, d'où peu de perſonnes en reviennent ; car ou ils meurent de maladies que leur cauſe le changement de climat, particulierement à Portovelo, & à Lima, où ils s'y marient & s'y font riches ; & on peut meſme conter la débauche deſordonnée des hommes & des femmes qui commencent en ce pais-là dés leur enfance, qui fait que les enfans n'y ſont pas ni en ſi grand nombre, ni ſi vigoureux que dans les pais plus froids & plus continens.

Mais particulierement le defaut des artizans vient dans ces derniers temps de l'expulſion des Moriſques, qui eſtans demeurez diſperſez par toute l'Eſpagne, depuis qu'il

qu'il n'y avoit plus de Rois de leur nation, & ayans la pluspart fait profession de la Foy Catholique, furent soupçonnez d'avoir intelligence avec les Mores d'Afrique, & de vouloir faire Roy quelqu'un d'entr'eux; de façon que le feu Roy Philippe troisiesme, poussé d'un zele de devotion les bannit, & dans les années mil six cens dix, & mil six cens onze il en sortit neuf cens trante mil hommes de compte fait, de Valence, d'Andalousie, & de Castille, & c'estoient tous ces gens-là qui estoient les manœuvres & les làboureurs; de sorte que depuis ce temps-là beaucoup de terres sont demeurées en friche, car c'estoient des gens agissans & fort industrieux. L'accoûtumance qu'avoient les Espagnols de faire travailler les Morisques qui estoient libres parmi eux, & les Mores esclaves, dont il y en a encore quelques uns qu'ils prennent sur leurs costes, & en Afrique les a entretenus dans la faineantise, & dans l'orgüeil, qui fait qu'ils dédaignent tous de travailler, & on acheve de les perdre par l'egalité du menu peuple, & de tous les moindres Marchands & Artizans, qu'ils nomment *Officiales*, avec les Gentilhommes, qui demeurent tous dans les petites villes; & le peu de soucy qu'ils prennent de l'avenir.

Pour ce qui est des ouvriers, estant rares, ils sont aussi fort chers, & ainsi ils ne remedient pas comme faisoient les Mores à la seicheresse de la terre; car encore

qu'il

qu'il y ait quantité de fontaines, cela n'eſt pas capable d'humecter ſuffiſamment les terres, comme font les grandes rivieres de France & d'Allemagne, qui en ont une infinité d'autres petites, & qui portent bateaux quaſi toutes fort prés de leur ſource, au lieu que les plus grandes rivieres d'Eſpagne, qui ſont l'*Ebre*, & le *Tage*, & qui ſont ſi renommées, ne ſont navigables guere loin de leur embouchеure, non plus que le *Guadalquivir*, qui n'eſt pas (à Seville) plus large que la Marne, & que l'on paſſe à guay à huit ou dix lieües au deſſus; & *le Guadiana*, le *Duero*, le *Piſuerga*, & les autres rivieres ne ſont guere plus grandes que ces petites que nous appellons en France rivieres à truites.

Ainſi il n'y vient point d'arbres en Eſpagne, & les jardinages n'y produiſent rien qu'à proportion de l'eau que l'on y fait venir, tellement qu'à *Aranjuez*, qui eſt entre le *Tage* & *Xarama*, ces belles allées d'ormes qui y ſont, n'y ſont venuës, & ne s'entretiennent qu'à cauſe qu'entre les deux rangs qui ſont de chaque coſté, il y a une petite rigole où les jardiniers ont ſoin de faire aller l'eau. Les *Azequias*, ou tranchées que les Mores ont faires d'eſpace en eſpace dans toute l'eſtenduë de la *Vega* de Grenade, où ils faiſoient venir de l'eau de grands reſervoirs qu'ils y avoient faits en beaucoup d'endroits dans les Montagnes,

qui

qui sont au pied de la *Sierra Nevada*, de la façon que l'on encave les prez en France, rendoient leurs colines si fleuries, & leurs campagnes si fertiles; & c'est ce qui reste encore de cela, qui rend cét endroit d'Espagne le plus beau pais du monde. J'ay veû aussi autour de beaucoup de villes d'Andalousie, d'autres machines qu'ils avoient faites pour arrouser ces terres dont on se sert encore à present, qui sont des puis d'espace en espace, où il a des roües, autour desquelles sont attachez quantité de pots de terres qui montent l'eau jusques au haut, d'où elle tombe dans un grand reservoir en forme d'un petit estang, d'où ils tiroient & tirent encore de petites rigoles, qui portent l'eau dans leurs terres qui sont des pleines en ces endroits-là, comme les legumiers des fauxbourgs de Paris, ce qui fait voir que s'ils avoient ce soin là par toute l'Espagne, ce seroit la plus fertile terre de l'Europe.

De la Cour du Roy d'Espagne.

LA Cour du Roy d'Espagne ne se peut pas appeller proprement Cour, au prix de celle de France, & de celle d'Angleterre du temps de ses Rois, ni mesmes au prix de celle de beaucoup d'autres Princes de l'Europe bien moins puissans que ceux-

là,

là, & c'est plustost une Maison particuliere, & de celles qui menent une vie, comme nous appellons serrée.

Le Roy ne se voit que par Audiance, qu'il donne à tous les particuliers qui la luy font demander, & particulierement un jour de la semaine, où il vient dans une salle exprés pour cela, & quand il va tenir Chapelle, ou donner audiance à quelque Ambassadeur, & cela se fait comme je l'ay décrit dans la Relation de celle de Monsieur le Mareschal de Grammont; & le reste du temps il est enfermé dans son Palais, où tout le monde se va promener dans les Cours, dont il y en a deux à Madrid de la maniere des Cloistres de nos Moines, soit pour y acheter quelques marchandises dans les boutiques qui y sont establies, soit les matins pour les affaires que l'on a aux Conseils qui se tiennent dans toutes les salles basses du Palais, qui fait que la place est tousiours pleine d'une infinité de Carrosses. Mais on ne voit personne aux fenestres, ni monter en haut, ni aller & venir, non plus que si le Roy n'y estoit pas.

Pour les femmes, elles y sont encore bien plus retirées, il n'y a pas un homme marié qui couche dans le Palais, que le Roy; de façon que hors la Reine toutes les femmes sont, ou veuves, qu'ils appellent *Dueñas*, ou Dames de la Reine, qui sont les filles de la plus grande qualité.

Les Infantes n'en ont point, & n'ont que des Meniñes qui sont aussi des filles de qualité, mais on les appelle comme cela, à cause qu'elles n'ont que des souliers bas, & point de patins, & le Roy & la Reine ont aussi des Meniñes, qui sont comme les Pages en France, & qui dans les Palais & dehors mesme, n'out jamais ni mauteau ni chappeau.

Il y a de certains jours de la semaine, qu'on laisse pas de voir disner le Roy & la Reine, qui disnent chacun en leur particulier; mais pour les Infantes, on ne les voit jamais manger; & l'on m'a dit une chose assez particuliere, qui est que les Princesses se nomment Infantes, avec cette distinction, que quand il n'y à point de Prince, l'aisnée se nomme *Infant*, comme si c'estoit un garçon, & les autres *Infantas*, avec un *à*, pour les garçons, il n'y à que l'aisné qui s'appelle *Principe d'Asturias*, en consideration de ce que ce fut le premier pays où regna *Dom Pelage*; car les Asturies contiennent *Oviedo, Langas & Lineo.*

L'origine en est venuë en Espagne, à ce que dit Garibay, à l'imitation des Princes d'Angleterre, qui s'appellent Princes de Walles; Et comme il y en avoit un qui faisoit la guerre au Roy Henrique, à cause de la fille de *Pedro Cruel*, que le Duc de Lanclastre espousa; & en effet ce fut le fils aisné du Roy Jean premier, qui s'appella du vivant de son pere, Prince des Asturies, en

se

ſe mariant à la fille du Duc de Lanclaſtre, qui pretendoit eſtre Roy de Caſtille, à cauſe que ſon pere, en le mariant luy donna la Principauté d'Ouiedo ; & il fut arreſté que ſa femme Donna Catalina s'appelleroit auſſi Princeſſe des *Aſturies.*

Encore que l'Eſpagne ſoit un pais hereditaire, les Rois d'Eſpagne ne laiſſent pas de faire aſſembler *las Cortes*, qu'ils appellent, qui ſont les Eſtats du Royaume, où tous les Royaumes envoyent leurs Deputez, & là ils font *jurar el Principe de Aſturias y de Eſpaña*, c'eſt à dire qu'ils luy font preſter le ſerment de fidelité par tous les Deputez qui ſont dans l'aſſemblée ; & on parloit quand je ſuis parti de Madrid de les convoquer bien toſt pour faire jurer celuy-cy, encore qu'il n'ait que deux ans.

Pour les cadets du Prince, quand il y en a, ils ne s'appellent qu'*Infants* ; pendant que nous eſtions à Madrid, le petit *Infant* mourut, de façon que preſentement il n'y a que le Prince de deux ans, & les deux *Infantes*, dont l'aiſnée eſt née le vingtieſme Septembre mil ſix cens trente-huit, qui eſt noſtre Reine, qui ſe nomme *Donna Maria Thereſa*, & l'autre née le douzieſme Iuillet mil ſix cens cinquante-un, *Donna Margarita Maria* ; La Reine d'Eſpagne, *Donna Maria d'Auſtria*, Sœur de l'Empereur, eſt ſeconde femme du Roy d'Eſpagne, née en l'an mil ſix cens trentequatre.

Des Officiers de sa Maison.

TOUTES les Charges de la Cour d'Espagne se donnent, & pas une ne se vend, encore qu'il n'y en ait pas tant qu'en France, il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup; Et pour commencer par ses Gardes il n'en a que de trois sortes, la Bourguignonne, ou Walonne, à cause que la principale Grandeur des Rois d'Espagne vient de la Maison de Bourgogne, dont ils ont gardé l'ordre de la Thoison; l'Allemande à cause que la Maison d'Austriche est d'Allemagne, & l'Espagnole, qui est l'ancienne garde des Rois de Castille; de la Bourguignonne le Duc d'Arscot en est Capitaine; de l'Allemande, Dom Pedro d'Arragon frere du Duc de Cardonne; & de l'Espagnole, Dom Lüis Ponce de Leon: De celle-là il y en a trois Compagnies, & Dom Christoval de Gaviria, qui est aussi conducteur des Ambassadeurs en est Lieutenant, & elle s'appelle aussi de la *Lancilla*, car ils portent de petites lances à cheval, au bout desquelles il y a des houppes assez belles qui pendent; outre cela il y a cent *hombres de Armas*.

Ceux cy s'appellent Archeros d la guarda. La Guarda de à pié.

Il y a une autre Compagnie de cinquante gardes, nommée *los monteros d'Espinosa*; qui doivent estre naturels du bourg de *Spinosa* prés de *Burgos*, qui ont le privilege

de coucher plus prés de la perſonne du Roy.

Il n'y a point à cette heure de *Mayordomo* ; c'eſt pourquoy la plus belle charge de la Maiſon eſt celle de *Sommiglier del corps*, qu'ils appellent, c'eſt un nom Bourguignon & François, & c'eſt le Duc de *Medina de las Torres* qui l'eſt, & qui à cauſe de cela a touſiours ſa chambre au Palais : Mais parce qu'il eſt marié, & qu'il n'y a point d'homme marié que le Roy qui couche au Palais, c'eſt le Duc de *Terranova*, plus ancien Gentilhomme de la *Camara* qui y couche à ſa place.

Cavallerizo Mayor, c'eſt Dom Lüis de Haro.

Les Seigneurs d'Eſpagne commencent par des *Habitos* de *Santiago*, de *Calatrava*, & d'*Alcantara*, car celuy de *Monteza* n'eſt guerre connu, & pour celuy *del Tuzon*, qui eſt l'ordre de Bourgogne, on ne le donne guerre qu'aux Princes & Seigneurs eſtrangers, & les Eſpagnols en effet ne s'en ſoucient guerre ; car il ne rapporte aucun revenu, au lieu qu'il y a de belles Commanderies dans les autres ordres, auſſi bien que dans celuy de Malthe.

Le Roy donne aiſément *los habitos* ; mais celuy qui en a le Brevet ne s'en ſçauroit prévaloir s'il ne fait ſes preuves, non par tant d'eſtre de grande Nobleſſe, mais d'eſtre *Chriſtiano viejo*, & de ne point ve-

nir de Morisques, & cela leur couste beaucoup ; car il faut bien souvent acheter des tesmoins bien cher. Apres cela on leur donne *las Encomiendas*, ou *Comiendas*, selon la faveur qu'ils ont.

Apres Chevalier de cét Ordre, ceux qui s'attachent à la Cour, qui ne vont point à la guerre, & qui ne sont point envoyez dans les Gouvernemens, un des plus grands honneurs où l'on puisse monter, c'est d'estre fait Gentilhomme de la *Boca*, de ceux-là il y en a pourtant encore beaucoup, & ils ont le privilege d'entrer jusques dans une certaine salle du Palais ; qu'ils n'osent jamais passer, quoy qu'il n'y ait point d'Huissiers, ni de Gardes ; & particulierement ils ont droit d'entrer au disner, & au souper du Roy ; mais le plus grand honneur c'est d'estre Gentilhomme de la *Camara*, dont il y en a encore de deux sortes, les uns qui n'en font là fonction, & ne servent point, & les autres qui servent les uns apres les autres chacun leur semaine. Ils portent tous la *Llava dorada*, la Clef dorée, mais il y a quelque difference à cette Clef dont je ne me souviens point.

Les Gentilhommes de la Chambre, sont

El Duque de Medina de las Torres Grande.

El

El Duque de Tierra nova, Grande.
El viejo Marques d'Orani, que no es Grande.
L'Admirante de Castilla Grande.
El Conde de Medellin.
El Marques de Liche, Grande, fils de Dom Lüis de Haro,
El Conde de Ayala, qui n'est Grand.

Le jour que je vis disner le Roy d'Espagne, le Comte de Monterey fit la premiere fois la fonction de Gentilhomme de *la Camara*, & donna à boire au Roy, & ce fut luy qui m'y introduisit. Il est second fils de Dom Lüis de Haro, & il s'appelle ainsi à cause de la fille du Comte de Monterey, & d'une sœur du Comte Duc qu'il a espousée, qui est assez agreable, quoy qu'elle soit fort noire; car je la vis avec la Marquise de Liche la plus belle femme d'Espagne, qui est fille du Duc de *Medina Celi*.

Le Roy d'Espagne avoit encore fait un autre Gentilhomme de la Chambre avec le Comte de Monterey, & je pense que c'estoit le Marquis de *Tavarra*.

Tous les Gentilhommes de *la Camara*, ont une clef qui ouvre toutes les portes du Palais, où ils peuvent entrer à toute heure, car toutes les portes sont tousiours fermées, & il n'y a point d'Huissiers; mais pourtant ils n'y entrent gueres, & c'est aussi ce me semble dans le grand Salon où ils s'arre-

stent, si ce n'est que celuy qui est en faction soit necessaire.

Il y a six Maistres d'Hostel, ou *Mayordomos*, qui ont aussi leur place jusques où ils peuvent entrer, comme les Gentilshommes de la bouche, & ce sont.

Maistres d'Hostel de la Maison du Roy.

El Conde de Pugno en rostro.
El Conde de la Puebla.
El Conde de Castro,
El Conde de Barajas.
El Marques de la Guardia.
El Marques de Malpica.

qui estoit celuy qui avoit soin de traiter Monsieur le Mareschal de Grammont.

De ceux qui sont du Sang Royal, & de leur authortité pendant la minorité des Rois.

IL est constant que la Loy Salique n'estant point observée en Espagne, les prerogatives des Princes du Sang n'y sont pas si grandes qu'en France, où encore ce n'est que depuis peu qu'ils l'emportent sur les Pairs; mais avec tout cela, s'il y en avoit, ils seroient fort considerez. Et c'est depuis long-temps, que par malheur, ou autrement

ment, il y en a plus, car autrefois il y en avoit qui se faisoient bien valoir; on ne les appelloit pas veritablement Princes du Sang, mais *Infants*, & ce nom-là leur demeuroit tousiours, encore qu'ils fussent mariez, aussi bien que leurs enfans, & mesmes aux bastards. Mais comme ces *Infants* avoient de grandes terres qu'on leur donnoit en partage, & qu'ils faisoient apres la guerre aux Rois, & prenoient le tiltre de Souverains de leurs terres, comme il est aisé de voir dans les guerres civiles de Castille & de Leon depuis le regne d'Alonze neufiesme, jusques à Alonze douziesme qu'ils pretendoient gouverner l'Estat, & estre tuteurs des Rois mineurs. Ce Roy commença à y donner ordre, en faisant prier de venir disner chez luy *l'Infant Dom Juan el Tuerto*, Seigneur de Biscaye, & apres l'avoir fait égorger, le fit condammer comme traistre, *Sentenciando lo en un estrado niegro*, & il fit la mesme chose à son favori *le Comte d'Alvar Nuñes Oxorio*, commençant aussi par l'execution.

Dom Pedro el Cruel aimoit tant à faire tuer les Grands, que ce n'estoit pas merveille s'il fit tuer ses freres, croyant dit Garibay, qu'ils seroient de son humeur, aussi ne leur donna-t'il pas le loisir de devenir méchans.

Apres la mort malheureuse du Roy de Castille, Jean premier, qui mourut de la cheute

cheute d'un cheval de Barbarie qu'il voulut essayer, son fils Henry troisiéme n'avoit qu'onze ans, Garibay remarque que l'on fut long-temps sans rien resoudre touchant le Gouvernement, à cause que Frederique de Castille, Duc de Benevent, Dom Alonzo de Arragon, Marquis de Villana, & Comte de Denia premier Connestable de Castille, & Dom Pedro de Castille Comte de Trastamare, petit fils du Roy Alonze douziesme, & fils du Maistre Dom Fabrique dont sont venus les *Admirantes* de Castille, n'estoient pas à Madrid, où Henry troisiéme fut reconnu Roy, & la raison qu'il en donne, c'est à cause qu'ils estoient de *Sangre Real*, & pour cela ils furent establis Regens; c'est à dire les principaux du Conseil, où estoient anciennement les Archevesques de Tolede, & de S. Jaques, & les Maistres de *Calatrava*, & quelques autres *Maestros y Cavalleros, y Procuradores de las dies y seis ciudades de los Reynos*, mais l'Archevesque de Tolede n'estant pas content, non plus que le Comte de Benevent, il y eut bien de la broüillerie & bien des guerres pendant l'imbecillité de Henry quatriesme, qui estoit frere de la Reine Isabelle; car enfin ces Grands-là faisant une ligue contre le Roy l'obligerent de faire reconnoistre son frere *Dom Alonze*, qui mourut peu apres, & mirent une statuë du Roy sur un Theatre où ils luy osterent la Cou-

ronne, & le Sceptre, & luy firent la guerre à cause de la dissolution de la Reine qui avoit eu une fille de Dom Bertrand *de la Cueva Duc d'Alburquerque*, que ce pauvre Roy qui estoit impuissant croyoit que ce fust sa fille; c'est celle là qui se nommoit *la Bertranea*, & qui estant décheüe de la succession, quoy qu'elle eust esté reconnuë pour heritiere du Royaume, laissa sa place à Isabelle, qui se maria sans le sçeu de son frere Henry quatriesme à Ferdinand Prince de Gironne, fils aisné du Roy d'Arragon.

Apres la mort de Philippe premier qui arriva en Espagne, le Roy Ferdinand estant parti pour s'en aller à Naples, le Cardinal Ximenez, avec le Cardinal de Castille, & le Duc de Naxarra, qui estoit du Conseil, furent esleus tuteurs & gardiens de la Reine Jeane veûve de Philippe, & fille de Ferdinand & d'Isabelle, qui estoit folle, & tuteurs de son fils Charles Quint; & Ferdinand estant mort à son retour de Naples, par son testament fait à Burgos, fit d'abord Ferdinand son petit fils, cadet de Charles Quint, Regent en Espagne pendant l'imbecilité de la Reine Jeanne sa mere, qui estoit la veritable Reine. Mais ce Cardinal Ximenez le fit changer de resolution, & luy fit instituer Charles Quint, qui estoit en Flandres Regent, afin d'estre Administrateur, & Regent pendant son absence.

absence. Voila le dernier Prince du Sang que nous voyons en Espagne, sçavoir Ferdinand frere de Charles Quint, qu'il fallut que le Cardinal Ximenez fist observer & garder soigneusement jusques à l'arrivée de son frere, à cause des caballes qu'il avoit en Espagne, où tous les Grands eussent bien voulu qu'il fust demeuré Roy; car depuis ce temps-là Philippe second ayant succedé à Charles Quint son pere, il se défit de son fils le Prince Charles, qui l'embarrassoit, & aussi comme l'on pretend de Dom Juan d'Austriche son frere naturel; & il y eut encore trois autres Princes qui moururent; de façon que Philippe troisiesme demeure seul, à qui succeda Philippe quatriesme, Roy d'à present, qui n'a pas veû long-temps en vie l'Infant Charles, & Fernand Cardinal ses freres, non plus que le Prince Baltazard Charles son fils, qui mourut âgé de 17. ans en l'an 1646.

Des Grands d'Espagne.

EN parlant de l'ordre de la Noblesse, je parleray de l'origine des Grands d'Espagne, il y en a quatre-vingt-treize, mais à cause des successions qui en ont porté plusieurs dans une mesme maison, il n'y en à pas tant maintenant.

Pour les Grands d'Eſpagne, il y en a premierement de deux ſortes.

La premiere, quand le Roy leur dit de ſe couvrir ſimplement *cobre os*, ou *cubre os*, & cela n'eſt attaché en ce cas-là qu'à leurs perſonnes, & pendant leur vie; mais il y en a peu de ceux-là, & preſentement il n'y a que le Marquis de Liche qui l'eſt comme cela, pendant la vie de Dom Lüis de Haro ſon pere, qui a aſſez de terres, auſquelles *la Grandeza* eſt attachée, & les Rois n'en font guerre de cette ſorte là, ſi ce ne ſont des Eſtrangers qui paſſent, & qui ne ſont point de conſequence, & parmi ceux-là, ils content le feu Duc d'Elbeuf.

L'autre ſorte, eſt de ceux auſquels le Roy dit, *Cobre os Conde*, ou *Marques de un tal Lugar*, & alors cela eſt attaché à la terre, & paſſe avec la terre en quenoüille & *en d'autres familles*; ce que ne font pas les Duchez & Pairies de France; & de cette ſorte il y en a de trois claſſes, qu'ils appellent.

De la premiere Claſſe, ſont ceux qui ſe couvrent devant que de parler au Roy, & ce ſont ceux que Charles Quint fit couvrir, qui furent neuf, d'autres diſent douze.

De la ſeconde, ceux qui commençent à parler, & puis ſe couvrent.

De la troiſiême, ceux qui ne ſe couvrent qu'apres avoir parlé, & s'eſtre retirez en leurs places.

Encore qu'ils ayent tous droit de ſe cou-

vrir, comme ils font devant la Reine mesme, & dans les Eglises où est le Roy, où ils sont tousiours assis & couverts, & causent ensemble, comme s'ils estoient dans la salle d'une maison particuliere. Ils attendent toûjours que le Roy leur fasse signe, ce qu'il ne manque jamais de faire; si bien qu'un Grand s'estant couvert, sans que le Roy luy en eust fait signe, sa Majesté le fit avertir qu'il ne se couvriroit plus jamais s'il y retournoit.

Du rang entr'eux, ils n'en ont point, car que les plus jeunes, & ceux de la derniere Classe soient assis sur le banc, où il se mettent tous en haye du mesme costé *del dozel*, qui est du costé de l'Evangile, les plus anciens & ceux de la premiere en entrant, ne se mettent point au dessus, quoy que les autres leur offrent leur place.

Voicy les Grands que je connois en Espagne, pour les avoir veûs, ou chez le Roy, ou chez Monsieur le Mareschal de Grammont, qui vindrent visiter ceux qui estoient à Madrid; ou chez Monsieur l'Admirante de Castille, au festin qu'il nous donna, que j'ay décrit dans mon Journal; ou que j'ay veû dans mon voyage, où par les pays que j'ay passé, & des familles desquelles j'ay eu connoissance, & c'est la plus grande partie de ce qu'il y a dans le pays.

Premierement, Dom Lüis de Haro, que j'ay veû à la Conference, il est Mar-

quis *del Carpio*; mais on ne pretend pas qu'il ſoit de la Maiſon des Seigneurs de Biſcaye, qui portoient ce nom, & qui avec les *Diegos Nuñes de Lara*, autrefois faiſoient la guerre aux Rois de Caſtille, & ſe joignoient ſouvent avec les Rois Mores de Grenade. Il eſt pourtant d'une ancienne Maiſon de Cordouë, où il eſtoit *Alguazil Mayor*, perpetuel, & hereditaire, qui eſt la plus belle charge, & qui ſe vend, comme je diray cy-apres. Mais il l'a donnée à un Dom de *Cardenas y Guſman* ſon parent, avec le frere duquel, & d'autres Gentilhommes de Cordouë, j'ay eſté deux ou trois jours à Cordouë; il eſt fort eſtimé en ce pais-là, & n'eſt point haï en Eſpagne, à cauſe qu'il a la reputation d'eſtre Saint; mais il ſe laiſſe gouverner, à ce qu'on dit, par *Dom Juan de Gongora de Cordoue*; il eſt auſſi parent du Poëte Dom Lüis de *Gongora*, que de ſon Maiſtre d'Hoſtel qu'il eſtoit, il l'a fait Preſident *del Conſejo del hazienda*, qui eſt comme Sur-intendant en France, & cét homme eſt fort haï en Eſpagne.

Pour Dom Lüis, il eſt aſſeurément auſſi abſolu en Eſpagne, que Monſieur le Cardinal en France. Si bien que tout le temps qu'il fut à l'expedition *d'Eluas*, on ne faiſoit rien qu'on n'envoyaſt querir *el Parecer* de Dom Lüis. Il ne s'eſt point enrichy dequis ſa faveur; horſmis par le mariage de la ſœur du Comte Duc; & ſa broüillerie avec le Comte Duc, outre la jalouſie de l'authorité,

& de

& de la faveur, vint de ce que n'estant pas Grand, il vouloit qu'il ne le fust qu'à cause de sa femme, & comme son heritier. Mais il ne le voulut jamais estre comme cela, mais de son estoc, comme Marquis *del Carpio*, car le Comte Duc avoit trois sœurs, à cause dequoy on fit ce couplet sur la faveur de leurs maris, dans les chansons qui couroient contre le Duc.

Monterey ya grande està
A Carpio en su camara està
D. Gaspard el Presidente
Las Mugeres d'esta gente
Nos governan, bueno va.

A cause que l'on avoit fait le Comte de Monterey Grand, Dom Lüis de Haro, Marquis *del Carpio* Gentilhomme de la *Camara*, & ce Dom Gaspard, est ce me semble le Comte de *Pegneranda* President *del Consejo de Indias*, & par là il est aisé de voir que Dom Lüis soit à cause de sa femme, soit à cause de l'heritiere du Comte de *Monterey*, qu'il a fait espouser à son fils, a mis dans sa Maison tout le bien du Comte Duc.

Le Marquis de *Liche* son aisné, qui est Grand, comme je viens de dire, vit plus à la Françoise, qu'aucun Seigneur d'Espagne; laissant les affaires à son pere, que l'on ne voit guerre, non plus que le Roy; & luy, ayant toûjours une espece de Cour le matin

à ſon lever, où il ſe laiſſe voir, encore qu'il ſoit un des plus laids hommes du monde; mais droit & bien fait dans ſa taille. Il a beaucoup d'eſprit, & eſt fort débauché, encore qu'il ait la plus belle femme du monde; il n'aime que des Comediennes & des vilaines; il s'eſt fort inſinué dans l'eſprit du Roy, & pour cela il eſt quaſi *Alcayde* de toutes ſes Maiſons de Campagne, comme *del Retiro*, & autres; & on croit qu'il eſt auſſi bien aupres de luy que ſon pere, & qu'il luy ſuccederoit dans le poſte qu'ils appelloient autrefois de *Privado*, mais qu'ils appellent à cette heure de *Valido*, ſi ſon pere manquoit.

Le Comte de *Monterey* ſon Cadet.

Le Comte de *Caſtille* qui s'appelle Henriquez, qui eſt de la Maiſon Royale de Caſtille, qui vient en droite ligne de Fabrique, baſtard du Roy *Alonzo el dozeno*, auſſi bien que le Roy Dom Henrique qui en eſtoit Baſtard; auſſi ces deux freres eſtoient ſortis tous deux d'une meſme mere, & jumeaux, & ce Dom Henrique fut eſtably Roy d'Eſpagne par le Conneſtable de Gueſclin qui chaſſa le Roy Dom Pedro *el Cruel*, qui eſtoit le Roy legitime, mais qui eſtoit l'horreur de toute l'Eſpagne. Pour ce qui eſt de la qualité de l'Admirante de Caſtille, elle ne luy donne aucun pouvoir ſur la Mer, ils diſent ſeulement, qu'au cas que le Roy d'Eſpagne montaſt ſur la Mer il pretendroit

droit de commander, il est Duc de *Medina del Rio seco*. Ce Dom Fabrique, frere du Roy Dom Henrique, & Maistre de *Santiago* eut bien un fils dont sont venus les *Admirantes*, mais on ne voit pas qui estoit sa mere; car il fut nourry à Seville par une Juifve nommée *Paloma*, que beaucoup croyent avoir esté sa mere, ne voyant pas que Fabrique ait jamais esté marié. Et il y a eu de tout temps bien des chansons sur cette *Paloma*; mais d'autres disent qu'il eut ce fils de Blanche de Bourbon, femme du Roy Dom Pedro *el Cruel*; que Dom Fabrique amena de France en Espagne; estant certain que le Roy Dom Pedro l'en accusa, & le fit tuer sous ce pretexte.

Le Connestable de Castille, de la Maison de *Valasa*, n'a pas plus de commandement sur les trouppes de terre, qu'en a l'Admirante sur la mer. Seulement quand on leve des soldats en Castille, on les leve au nom du Roy & du Connestable; celuy-cy a servy de General à la Cavallerie en Catalogne sous le Marquis de *Martara*, & a assez bien servy, mais il n'en est pas plus estimé pour cela; car les Grands d'Espagne se mocquẽt de ceux qui vont à la guerre, il est Duc de *Frias*.

Le Duc *d'Albe*, dont le nom est de Tolede, Connestable de Navarre, où il est Comte de Lerin, où j'ay passé, & son fils se nomme le Marquis de la *Villanueva*

de

de los Rios, qui eſt un de ceux de la Cour qui a le plus d'eſprit, auſſi bien que ſon pere. Il eſt auſſi deux fois *Grand*, car cette dignité eſt attachée à cette charge de Conneſtable.

Le Duc *d'Abrantes*, qui eſt un homme bien fait, & aſſez galand, de la Maiſon de Lanclaſtre. Abrantes eſt aupres de Lisbonne en Portugal.

Le Duc *d'Auero* Grand de Portugal & d'Eſpagne, eſt de la meſme Maiſon.

Le Duc de *Montalto*, de la Maiſon de Moncada & d'Arragon, dont le principal bien eſt à Naples, je l'ay entretenu pluſieurs fois; & comme il a eſté Viceroy de Naples, & a paſſé par tous les emplois, il eſt fort poly & fort honneſte homme, quoy qu'il ſoit un peu particulier.

Le Marquis *d'Ayetona* de la Maiſon de Moncada.

Le Marquis *del Priego*, que l'on appelle ainſi, quoy qu'il ſoit Duc de Feria, & Comte d'Aguilar, à cauſe que c'eſt le *Mayorazgo*, ou le tiltre de la Maiſon de *Cordoüe*, eſt de la race du grand Capitaine, dont j'ay veû la Chapelle ſuperbement baſtie à Grenade, où il eſt enterré, & au dehors de laquelle il y a au haut apres ſon nom de *Gonzal*, *Fernando de Cordoüa*, *Turcarum & Gallorum Terrori*. Celuy-cy demeure en ſon Chaſteau de Montilla à quatre lieuës *d'Eſcija*, & il y vint comme j'y eſtois à la feſte des Taureaux

que

que je vis, & que je décris dans mon Journal, il est fort riche, & deux ou trois fois Grand.

Le Duc de *Salla*, qui est de la mesme Maison de Cordouë, & Duc de Baena Comte de Cabra est trois fois Grand aussi.

Le Duc de *Medina de las Torres Gusman*, Duc de *Sanlucar*, Duché qu'erigea le Comte Duc, qui n'est pas *Sanlucar* du Duc de *Medina Sidonia*, & il a eu de grands procés avec Dom Lüis. Apres la mort de la fille du Comte Duc, il a espousé la Princesse *d'Astigliano*, & il en a presentement une troisiesme; qui est ce me semble la veûve du Comte d'Ognate; il est fort magnifique, & mange tout autant de bien comme on luy en donne; il a les plus beaux meubles qu'il y ait en Espagne.

Le Duc de *Terranova*, dont j'ay parlé cy devant, est de la Maison d'Arragon, & Cortez.

Le Prince *d'Astigliano* est de sa Maison de Carraffa, & fils aisné du Duc de *Medina de las Torres*; il a de l'esprit, & estoit fort bien fait, & fort adroit, mais en joüant à la paulme on luy creva un œil, & il en a un de verre.

Le Marquis *d'Alcanizes*, est de la Maison d'Henriquez, ce fut luy qui me prit dans son carosse le jour de l'audience.

Le Comte *d'Aguilar* avec qui j'ay fait assez

assez de connoissance, de la Maison de *Bellano*, *Señor de los Cameros*.

Le Duc de *Bejar* de la Maison de Zuniga.

Le Marquis de *Leganez d'Avilla*, *Mezia y Guzman*. Il a la maison que le feu Marquis de Leganez a fait bastir à *Madrid*, qui est pleine de fort beaux tableaux, & une des plus belles de Madrid.

Le Marquis *d'Aranda* de la Maison *d'Urrea*.

Le Marquis de *Sancta Cruz* de la Maison de Bazan. J'ay passé aupres de la maison de *Santa Cruz* à son Chasteau *del Vizo*, qui est un quarré de bastiment avec des portiques tous peints. Il est General des galeres d'Espagne, & a espousé une Doria de Genes.

Le Comte de *Fuensalida* de la Maison *d'Ayala*.

Le Marquis de *Velada del appellido de Avila*.

Le Marquis de *Mondejar*, qui a herité de cette grandesse par sa femme, il estoit auparavant Marquis de Salces de Navarre, à cause dequoy il est parent des Grammonts. Il a succedé aussi au feu Marquis de *Mondejar a l'Alcaide de l'Alhambra* de Grenade.

Le Duc de *Naxarra* fils du Marquis de la Reville est Duc de Naxarra & de Maqueda par sa mere, & ainsi deux fois Grand. J'en parle dans mon Journal, il estoit à la Conference.

Il n'y a plus presentement de Ducs de *Lerme*, qui se nommoient *Sandoual Roxas*, & *Moscoso*, dont est encore le Cardinal de Tolede. Mais il y avoit cinq Grands en la Maison, qui ont passé en d'autres, avec les filles du dernier Duc, dont l'une a esté mariée au Duc de Cardonne, & l'autre au Duc d'Ossonne, & je pense une autre au Duc de *l'infantado* qui est morte, ou qui n'a point laissé du Duc de ce nom.

Le frere du Cardinal de Tolede, c'est le Comte d'Altamira.

Le Duc *d'Ossonne* Giron, outre son Duché, a eu de cette fille celuy *d'Useda*, & par ce moyen est deux fois Grand. Il est aussi fort riche; car il a eu encor la monnoye de Seville, & celle de Madrid où est logé Dom Lüis de Haro, a qui il la louë. Dans mon voyage d'Andalousie, je fus souvent chez luy, & fus voir la Comedie à *Escija*, où il m'en avoit prié; je parle plus amplement de luy, & de sa femme dans mon Journal.

Le Duc de *Carbonne* est six fois Grand, trois par sa Maison d'Arragon, à cause des Duchez de Cardonne, de Segorbe, & du Marquisat de Comares, dont je croy que dépend Lucene, où il demeure ordinairement, où est le meilleur vin de toute l'Espagne. & qui luy vaut tant d'argent; & les trois autres Grandesses par le mariage de la fille de Lerme, dont il a eu *celles de Santagadea*, & *Lerme*, sans

ſans compter la Marquiſat de *Denia*, que le Comte de Lerme de la Maiſon de *Sondoüal* luy diſpute, & l'on croit qu'il gagnera ce Marquiſat-là, où le tiltre de Duc de Lerme dont il poſſede deſia le Chaſteau avec le tiltre de Comte ſeulement, & ainſi il ne ſe couvre point encore.

Le Duc de *Medina Celi* ſe nomme de Foix, venant par maſles d'un baſtard de Foix, & la Cerda par femme, par où il pretend à la Couronne d'Eſpagne, dont les *Infants* de la Cerda ont ſouvent pris le nom. Mais enfin leurs ſucceſſeurs y ont renoncé, & ſe ſont contentez de quelques terres que les Rois d'Eſpagne leur ont données. Ils eſtoient pauvres dans les derniers temps; mais ils ſe ſont enrichis par la ſucceſſion des Ducs *d'Alcala*, qui eſt venuë à celuy-cy par ſa femme, qui eſt *Rebera*, & ainſi il y a deux Grandeſſes. Il eſt à cauſe de cela Seigneur *del puerto Sancta Maria*; c'eſt pourquoy on l'a eſtably General des coſtes d'Andalouſie à la place du Duc de *Medina Sidonia*.

Le Duc de *Medina Sidonia* s'appelle *Guſman*, quoy qu'il y en ait beaucoup qui pretendent qu'il n'eſt pas le Chef de cette Maiſon; c'eſtoit autrefois le plus riche Seigneur d'Eſpagne, & il y a long-temps que l'on diſoit qu'il avoit trois fois quatrevingts mille ducats de rente, ſçavoir en la Comté de Niebla, qui eſt à preſent à ſon fils aiſné

le

le Comte de Niebla, que nous avons veû à Madrid, en la terre *d'Almadrava de Hercules*, qui porte encore ce nom, & où la pesche des *Tons*, & en la ville de *Sanlucar*. Lors de la revolte de Portugal, comme il entretenoit commerce avec sa sœur, que tout le monde sçait avoir obligé son mary à s'en faire declarer Roy, & qu'en ce temps-là il parut des vaisseaux François, Portugais, & Hollandois; sur les costes d'Andalousie, on crût qu'il devoit les favoriser; & comme il a quasi toutes les costes de cette Mer, où j'ay esté, qui sont *Vexel*, *Conil*, *Medina Sidonia*, *Niebla* & *Sanlucar*, & qu'il en estoit General. Le Comte Duc son parent pour le sauver, le fit venir au *buen Retiro*, où il demanda pardon au Roy, qui s'y rendit exprés; & dit beaucoup de choses devant un Secretaire, qui firent couper le col au Marquis d'Ayamonte, & pour luy on luy osta le Generalat, & apres que cela fut fait, il fit faire un grand Manifeste, & un Placart qu'il envoya au Duc de Bragance, qu'il défioit, & luy donnoit rendez-vous pour se battre contre luy sur les frontieres des deux Estats, où il se rendit de son costé, mais le Roy de Portugal n'y voulut pas venir, & apres ce bel exploit on luy envoya ordre de demeurer à Vailladolid, où il estoit encore quand j'y passay.

Le Marquis de *los Balbaçes*, & qui a tout nouvellement pris possession de sa Gran-

Grandeur, & qui eſt fort jeune, ſe nomme *Spinola*.

Le Duc de *Paſtrana*, s'appelloit *Silva*, & à preſent la Maiſon de *l'Infantado*, qui eſt *Mendoſa*, & qui avoit tant de biens, & tant de grandeurs, eſt jointe a celle de *Paſtrana*; de façon que ce Duc-cy eſt preſentement, à ce que l'on croit, le plus riche Seigneur d'Eſpagne, & eſt cinq ou ſix fois Grand. Cependent il ne fait aucune deſpence, ne paroiſt point à la Cour, & ne fait autre choſe qu'acheter & revendre, & amaſſer de l'argent auſſi bien que le Duc de Cardonne dont j'ay parlé; & l'on croit que c'eſt pour ce ſujet que l'on a envoyé ordre depuis peu de s'en aller ailleurs qu'à *Lucene*, où il vouloit s'approprier tous les droits du Roy, & faire des impoſts ſur ſes ſubjets.

Le Duc *d'Hijar*, celuy-cy eſtant mécontent de la Cour, en parlant mal du Gouvernement avec *Dom Carlo de Padilla*, qui eſtoit un homme d'eſprit, & remüant, & qui avoit bien des intrigues en Italie & en France, fut arreſté chez le Preſident *de* Caſtille qu'on l'engagea d'aller voir, & en meſme temps *Dom Ferdinand de Ruez* de *Contreras*, qui eſt Secretaire d'Eſtat, alla chez *Dom Carlo* de *Padilla*, que l'on flattoit de l'eſperance de l'envoyer negocier la paix en France; il eſtoit avec une Damoiſelle, & avoit donné ordre, qu'on

diſt

dist qu'il n'estoit point au logis. Mais quand ses gens luy furent dire qui c'estoit, il les renvoya apres luy pour le faire entrer, & s'habilla en diligence pour le venir trouver, & peu de temps apres on vint l'arrester en presence de Dom Fernando, qui fit l'ignorant, quoy qu'il fust allé exprés pour empescher qu'il ne s'emportast, car il estoit déterminé, & avoit pour amis tous les jeunes gens en Madrid; on en arresta encore un autre, lequel avec *Dom Carlo de Padilla*, confesserent beaucoup de choses, & eurent bien tost le col coupé. Pour le Duc *d'Hijar*, on ne luy put jamais rien faire dire, & il eut la force de souffrir la gesne ordinaire, & extraordinaire; de façon qu'il eut le corps tout brisé, & fut relegué en la ville de Leon, apres avoit payé une bonne somme de deniers au Roy. On dit que c'est le plus galant homme de tons les Grands. Son fils demeure à Sarragosse, & ne peut aller voir son pere sans permission du Roy.

De la Cour, & de la Maison de la Reine.

LA Reine *Donna Maria* de *Austria*, fille de l'Empeteur Ferdinand troisiême, est née, comme j'ay dit, en l'an mil six cens trente-quatre, outre ses Maistres d'Ho-

ftel, *Cavallerifes*, & autres Officiers & Domeftiques, elle a plufieurs femmes, tant veûves ou *Dueñas*, que Dames & Meniñes.

Le *Camarera Mayor*, qui eft ce que nous appellons en France, Dame d'honneur, eft la Marquife de *Valdoveza*; mere du Marquis de *Villafranca*, qui eft auffi Duc de *Ferendina*.

Toutes les *Dueñas*, qui font les veûves de qualité, font couvertes de toile blanche, qui eft l'habillement le plus ordinaire des veûves; & je me fouviens qu'à la Cour de Suede, je vis autrefois en l'Audience que Monfieur de la Thuillerie eut de la Reine de Suede, deux ou trois Dames habillées ainfi, à caufe qu'elles eftoient veûves. En effet, le Reine noftre Maiftreffe, eftoit habillée ainfi dans les premiers temps de la mort du feu Roy.

Il y a beaucoup de ces femmes là, mais je ne me fuis pas enquis que du nom des Dames qui font fes filles, dont la plus ancienne, & qui pour cela a beaucoup de prerogatives, eftoit celle, s'il m'en fouvient bien, qui portoit le flambeau devant la Reine quand elle entre à la Comedie, qui fe nomme *Doña Leonora Pimentel*, de la grande Maifon des Pimentels, Ducs de Benevent; car *Pimentel* qui eft venu en France pour le commencement de la paix, & qui a beaucoup d'efprit, n'a pris ce nom qu'à caufe

que

que son pere à esté Domestique de cette Maison, & on n'en fait pas grand cas en Espagne, quoy qu'il soit plus habille que la plusspart de ceux qui le méprisent.

Doña Leonora de Velasco sœur du Comte de *Siguela*, & qui avoit une Commanderie de *Calatrava*, & qui pria le Roy de la laisser à sa sœur, & la donner à celuy qui l'espouseroit, de façon qu'elle en joüit.

Doña Juana de Silva,

Doña Francisca de la Cueva, qui est le nom des Ducs d'Alburquerque *Meniña*.

Doña Maria Bazan, fille du Viceroy de Navarre, qui est celle que nostre Reine aime le mieux; & que l'on croit qu'elle amenera en France. Son pere est fort bien auprès de Dom Lüis, c'est le Comte de *San Estevan*, qui n'est pas fort riche, mais qui est sçavant pour un Espagnol. Il estoit à la Conference avec ses deux enfans habillez à la Françoise. Cette fille est assez agreable.

Doña Maria Coloma, qui est une des plus belles.

Doña Francisca Manriquez l'est aussi.

Doña Francisca Henriquez.

Doña Maria Michaela, hija del Marquez de Viana meniña.

Doña Anthonia de Zuniga.

Doña Luisa de Soto Mayor meniña.

Doña Velasco, celle-là estoit fort jolie, mais elle mourut le jour que nous prîmes congé du Roy; & de la Reine.

Devant la Reine, non seulement tous les Grands se couvrent, mais tous les hommes de qualité, pourveu qu'ils entretiennent quelque Dame, aupres de laquelle ils peuvent estre deux ou trois dans les jours & dans les heures qu'on la voit, ce qu'ils appellent *dar lugar*; ce qui n'arrive pas souvent, c'est pour quoy il s'y en trouve beaucoup ces jours-la, & ils excusent cette incivilité, en disant qu'ils sont *Embevecidos*, c'est à dire si esperdus, ou si attentifs à considerer cette Dame, qu'ils ne songent pas qu'ils sont devant la Reine.

Les femmes des Grands ont aussi beaucoup de prerogatives pardessus les autres Dames, qui fait que la Reine se leve quand elles entrent, & leur fait donner *Almohadas*, qui sont des Carreaux. Les femmes des fils aisnez des Grands, & des Ambassadeurs des testes Couronnées joüissent du mesme privilege, & s'assisent aussi à la Messe; & mesmes quand les Grands meurent, & ne laissant qu'une fille, elle herite de *la Grandeza*.

De la vie d'Espagne.

AUTREFOIS il y avoit beaucoup de galanterie & beaucoup d'esprit en Espagne, & la *bravoure* des Espagnols, du

du temps de Charles Quint, joint à la delicatesse d'esprit, qui estoit du temps de Philippe II. alla jusqu'à la paix, qui dura pendant le regne de Philippe III. qui y avoit laissé en partage la galanterie ; & il y en a eu encore au commencement du regne de celuy-cy que le Ministere du Comte Duc fit esclore beaucoup de Satyres ; mais tout cela à degeneré depuis en desbauches, & en ignorance ; de façon qu'il est bien plus vray encore presentement que quand Charles Quint dit, que *los Espagnoles parecen sabios, y no lo son*, & j'ay esté surpris en bien des choses, la premiere, en ce que je les croyois galands, & ils ne le sont point. Je ne dis pas cela à cause de leurs habits, qui sont tous de méchante frize, & de la maniere dont ils sont fait, ni à cause des grandes lunettes qu'ils ont tousiours sur le nez, par la ruë, dans les Eglises, & dans les maisons où ils vont faire visite, ni a cause du tabac, qu'ils prennent tous en poudre, & dont ils ont toûjours les narines plaines, ce qui fait qu'ils n'ont que des mouchoirs de laine, de toile grise, & peinte, comme de la toile de la Chine ; pource qu'enfin tout cela est la mode du pais, qu'on ne trouve pas si ridicule quand on y est accoûtumé. Mais qu'ils sont quasi tous *amancebados* avec quelque Comedienne, ou quelque femme de pareille estoffe.

•*Amancebado* en Espagne, ne veut dire

ni galand, ni débauché en general, mais un homme qui entretient une femme, qui eſt comme nous diſons en France à pot, & à roſt avec elle.

J'ay oüy dire veritablement qu'il y a quelques Grands, qui ont des *galanteries* pour quelques Dames du Palais, ou qui font ſemblant d'en avoir; car il y en a de publiques & de permiſes, mais d'une maniere qui paroiſtroit vilaine & ridicule en France; car une eſpece de galanterie, comme ils diſent; c'eſt d'envoyer des plats à manger publiquement à une Dame dans le Palais, l'autre plus belle, c'eſt de les ſuivre à cheval à la portiere d'un Carroſſe, quand la Reine ſort pour aller à *Nueſtra Señora de Atocha*, ou autre part, ce qui arrive fort rarement, & de ſçavoir quand elles ſortent quelquesfois pour aller viſiter leurs meres, & leurs parens dans quelque occaſion extraordinaire; s'eſt pourquoy on leur donne congé de ſortir, & alors leurs galands ſont alerte, pour ſe trouver à leurs paſſages, & pour faire tenir des flambeaux preſts pour les faire eſclairer à leur retour; car encore que tous les carroſſes n'ayent que de meſchantes lanternes, cela eſt permis aux Dames, mais je n'ay rien veû de tout cela: En effet, horſmis quelques uns qui ſongent tout de bon à eſpouſer quelques Dames du Palais, qui ſont toutes des filles de la plus grande qualité, & à qui on donne pour recompenſe

quelque charge pour le mary qu'elles espousent. Il n'y a point de galanterie qui ose paroistre, ce n'est pas que les Dames ne soient de la meilleure volonté du monde, & que bien souvent elles n'aillent chercher les hommes, sans faire connoistre ce qu'elles sont, croyant toutes que c'est une chose dont on ne sçauroit se passer que de se divertir; c'est pourquoy les hommes les enferment, ne pouvant comprendre comment nos femmes en France sont dans la liberté avec les hommes dont ils entendent parler sans faire du mal, au lieu que je leur disois que c'estoit cette liberté-là qui les rendoit sages, & qui faisoit qu'elles ne s'abandonnoient pas au premier venu, mais qu'elles vouloient connoistre si les gens meritoient d'estre aimez, & que bien souvent elles trouvoient que non, & n'avoient point d'empressement pour un plaisir qu'elles estoient en estat de prendre quand elles voudroient; aussi on est si bien persuadé de cela en Espagne, que ce n'est pas estre homme que de ne pas accoster une femme que l'on rencontre, soit dans l'Eglise, soit dans la ruë, pourveû qu'elle n'ait point d'homme avec elle; car en ce cas là, cela est contre l'ordre & il y a du danger; outre qu'une femme en cette occasion ne regarde pas les gens, & c'est pour cela que se font les querelles, & dés que le jour arrive, on ne va point, ni a Madrid, ni ailleurs sans Cotte

de maille, & ſans broquel, qui eſt une Rondache ; pour les femmes, elles ne ſortent point qu'emmentelées d'une mante noire, comme le duëil des Dames de France, & elles ne ſe découvrent qu'un œil, & vont cherchant & agaçant les hommes avec tant d'effronterie, qu'elles tiennent à affront quand on ne veut pas aller plus loing que la converſation.

Je croyois auſſi les Eſpagnols patiens & prevoyans, mais ils n'ont que l'allure grave, encore eſt-ce par la ville de Madrid ; car quand ils vont à la Campagne, ils font courir les mules de leurs Caroſſes touſiours à toute bride, & ils ſont plus impatiens & plus fougueux que nous, paſſent tout d'un coup du plus grand froid du monde au plus grand emportement ; auſſi diſent-ils que c'eſt nous qui avons le flegme ; & il eſt vray que les Allemands & les Hollandois, & nous meſme en avons beaucoup plus qu'eux, & meſmes les Italiens.

Ils ſont auſſi les moins prevoyans du monde, & comme la pluſpart ne ſçavent guerre ce qui s'eſt paſſé devant eux ; car ils ne liſent quaſi point, auſſi ne ſe ſoucient-ils guerre de l'avenir, & ne vivent qu'au jour la journée, juſques là qu'encore que leur pais ſoit fort fertile, & que *los baſtimentos*, qu'ils appellent, qui ſont les vivres, y ſoient fort chers, on ne voit pas

pas qu'ils se mettent en peine de faire des provisions nulle part ; aussi bien souvent le pain leur manque, comme j'ay veû dans *Almagro*, petite ville scituée, dans le pais d'*Andalousie*, & à *Segovie*, qui est une des grandes villes d'Espagne, où il y avoit autrefois de plus riches Marchands, à cause des draps & des chapeaux que l'on y faisoit, qui a esté long temps le sejour des Rois de Castille, & qui n'est qu'environ à douze ou quatorze lieuës de Madrid, où il n'y avoit point de pain dans toute la ville ; le jour que j'y arrivay il n'y en eut qu'à quatre heures apres midy, qu'on le distribua par ordre du *Corregidor*, aussi bien qu'à *Almagro*, & cependant ils ne s'éfarouchoient point pour cela, & disoient que c'estoit la gelée qui estoit cause que les moulins n'alloient point, parce qu'ils sont accoutûmez à faire bonne chere aujourd'huy, & mourir de faim demain, & ne font provision de rien que pour le jour, encore est-ce quand ils vont par pais ; car on ne trouve rien dans les hostelleries par toute la Castille, & dans toute l'Andalousie, horsmis dans le *Sierra Morena*, qui est le lieu le plus desert, & où il n'y a que quelques *Ventans* sans villages. Je ne parle pas de la Routte de Madrid à Seville, car il y a de fort bons lieux, & où j'ay fait meilleure chere qu'en aucun lieu d'Espagne, &

dans ces *Ventas*-là, encore qu'on y apporte à manger, on vous oblige de prendre ce qu'ils vous apprestent, disant qu'ils sont mis dans ces lieux inhabitez pour la commodité des passans, & qu'ils y font apporter des provisions à grands frais, qu'il faut que les passans leur payent, horsmis dans les *Villas* où il faut porter tout avec soy dans des *Alforjas*, qui sont des bissacs, que les valets, ou les Muletiers portent derriere eux; mais quand on est accoutûmé à prendre ce soin là, ce n'est pas grande peine, & on en est plus commodément, car on n'a que ce que l'on veut, & on le fait accommoder comme l'on veut, & les hostes ne vous donnent que les lits, le linge, & le feu, & cela est bien à meilleur marché que quand on trouve tout dans les hostelleries; car c'est une chose reglée que l'on paye pour chaque lit un real, ou un real & demy, ou deux reales de billon, ce qui revient à dix sols, & un real ou deux, *por el servicio*, qui a la peine d'accommoder à manger, qu'ils nomment aussi *el quitar*: & apres cela au moins on ne vous sçauroit surfaire, ni le pain ni le vin, ni la viande. Mais le mal est qu'on ne trouve guerre de viande de boucherie tuée; mais par les chemins on se pourvoit de Perdrix, & de Lievres, car le gibier est bon, & n'y est pas cher, à cause que tout le monde chasse.

Horsmis quelques uns que j'ay remarqué qui sont devenus riches par succession, &

qui ne sont point de despence, la pluspart des Grands d'Espagne, sont ruinez encore qu'ils soient titulaires de terres de grands revenus, & voicy comment.

Par la coûtume ancienne d'Espagne, le *Mayorazgo*, qui est comme nostre preciput, ne se peut engager, ny vendre, & ils appellent cela *tenir tel bien*, ou *tel Castillo vincolado*, mais ils peuvent vendre, & transporter le revenu de deux, trois, quatre, & cinq années. Mais cela n'a plus de force contre les heritiers de celuy qui a vendu & transporté, car ils peuvent y obliger leurs successeurs, & en cette façon, engager leur *Mayorazgo*, avec permission du Roy ; & quoy qu'ils ayent fait, quand ils doivent plus qu'ils n'ont vaillant, ils font un *Pleyto d'acredores*, qu'ils appellent, c'est à dire, ils font assembler tous leurs creanciers, qui sont obligez de leur donner tous les alimens, & de les entretenir honorablement, moyennant quoy le Seigneur n'en dispose plus, & presentement la pluspart des Grands d'Espagne, & l'Admirante de Castille en sont là ; & ç'a esté l'adresse de Philippe second pour les abaisser, car ils estoient trop fiers devant qu'ils eussent permission d'engager leur bien.

Nta. On disoit que l'Admirante de Castille n'accompagnoit pas le Roy d'Espagne à la *Journada* de Fontarabie, à cause qu'outre les *Ayudas de Costa* qu'on luy offroit, il

il demandoit permission d'engager ses terres pour cent mil escus, sans estre obligé de soliciter aucun *Oydor* du Conseil, où il faut que ses engagemens-là soient verifiez, ce que le Roy luy accorda, mais les *Oydores* n'en voulurent rien faire.

Tout le divertissement de Madrid, est le Cours, & la Comedie; pour le Cours, il y en a deux, *el prado nuevo, y el prado viejo*, cela s'appelle pré, mais il n'y a jamais d'herbe; celuy qui separe, *el buen Retiro* de la ville, est fait de trois rangées d'Ormes, plantez en fort petit nombre, & loin à loin, qui tient toute la largeur de la ville, dans l'espace duquel il y a sept où huit fontaines jalissantes qui sont fort commodes en ce païs-là, & sous lesquelles on ne pourroit pas s'y promener, à cause de la poussiere qui est insupportable l'Esté dans les ruës mesmes. L'autre est à l'autre bout de la ville, & va en descendant dans la prairie, qui fait le ruisseau de *Mançanares*, dans le sable duquel les Carrosses se promenent, & celuy là est plus agreable que l'autre; & dans la descente, qui est une allée d'Ormes, il y a aussi plusieurs fontaines jallissantes dans ces deux Cours, & au delà du *Mançanares*. Autour d'un estang qui est derriere *la Casa del Campo*, aussi bien qu'à la *Calle Mayor*, où l'on se promene en Automne, & en Hyver, on trouve tous les hommes, mais guere

guere d'honnestes femmes ni de Dames de qualité, encore que l'on y voye une infinité de Carosses de femmes ; car les femmes de qualité ne sortent gueres, que pour se visiter les unes les autres, & alors elles sortent en chaises avec un Escuyer à cheval, & elles ne vont gueres entendre la Messe aux Eglises, ayant des Chapelles dans leurs maisons.

Pour la Comedie, il a des troupes de Comediens quasi dans toutes les villes, & meilleurs à proportion que les nostres ; il n'y en a point de gagez du Roy ; ils representent dans une Cour où il y a beaucoup de maisons qui y donnent, de façon que les fenestres des logis qu'ils appellent *Rexas*, à cause qu'à la pluspart il y a des grilles, ne sont point à ceux, mais aux proprietaires. Ils representent au jour, & sans flambeaux, & leur Theatre n'a pas de si belles décorations que les nostres, horsmis dans *el buen Retiro*, où il y a trois ou quatre salles differentes, mais ils ont des Amphitheatres, & le parterre. Il y a deux lieux, ou Salles, qu'ils appellent *Corales* à Madrid, qui sont tousiours pleines de tous les Marchands & Artizans, qui quittant leurs boutiques, s'en vont là avec la Cappe, l'Espée, & le Poignard, & qui s'appellent tous *Cavalleros*, jusques aux *Capateros*, & ce sont ceux-là qui décident si la Comedie est bonne, ou non, & à cause

qu'ils la sifflent, ou qu'ils l'applaudissent; qu'ils sont d'un costé & d'autre en rang, & que c'est comme une espece de salve, on les appelle *Mosqueteros*; & la bonne fortune des Autheurs dépend d'eux. On m'a conté d'un, qui alla trouver un de ces *Mosqueteros*, & luy offrit cent realles pour estre favorable à sa Piece. Mais il respondit fierement que l'on verroit, si la Piece seroit bonne ou non, & elle fut sifflée. Il y en a qui ont leur place aupres du Theatre, qu'ils gardent de pere en fils comme un *Mayorazgo*, qui ne se peut vendre ni engager, tant ils ont de passion pour cela. Les femmes sont toutes ensemble dans l'Amphitheatre à un bout separé des autres, & où les hommes ne sçauroient aller.

De la maniere du Gouvernement.

EN Espagne, les Gouvernemens, les Charges de Judicature, & les Miltaires ne se vendent point, & il semble que ce soit la plus belle chose du monde, mais cela à ses inconveniens; aussi bien que la venalité des Charges qui s'est introduite en France peu à peu, & que les autres Nations ne sçauroient comprendre. Nous avons vû parmy nous, aussi bien que parmy nos voisins, les Charges se donner à des gens de peu de naissance & de peu de merite, par la

fantaisie des Favoris. Ce qui n'est pas presentement, qu'elles ne peuvent estre possedées par des gens nouveaux qui n'auroient pas le moyen de les acheter, & qui y aspireroient pour piller, & pour s'enrichir comme ils font en Espagne, mais par des gens qui y viennent par succession de leurs peres, & qu'ils les acheptent seulement pour se mettre en dignité. Et pour les Gouvernemens, comme ils ne sont là que triennaux, si ce n'est qu'on les y continuë, les Gouverneurs n'ont pas le loisir de connoistre le Pais, & ils font comme les soldats, qui lors qu'ils sont en quartier d'hyver en un pays où ils ne croyent plus revenir, ont grand soin de n'y laisser rien de ce qu'ils peuvent prendre; au lieu que les nostres qui regardent cela, comme un bien dont ils peuvent obtenir, ou ont desja obtenu la jouïssance pour leurs enfans, l'espargnent comme leur domaine propre, & taschent de gagner l'amitié des gens avec qui ils ont long-temps à vivre.

Et pour preuve de cela, c'est qu'en Espagne mesme où l'on fait sonner si haut, que les Charges ne se vendent point, il y en a quelques-unes qui se vendent comme les nostres, & ce sont celles qui sont remplies des plus honnestes gens, & du gouvernement desquels on se plaint le moins, comme à Cordoüe, à Grenade, Seville, où il a une espece de Chapitre, qu'ils appellent *Cabildo*,

bildo, de vint-quatre Places, qui ne sont remplies que de Gentilshommes, & ce sont ceux qui gouvernent toute la Ville, & tout le Territoire, avec *un Alguazil Mayor*; & cela est au lieu de nos Eschevins & de nos Consuls, qui ne se vendent point en France, tant il y a de contrarieté entre les deux Nations; & ces Places-là sont hereditaires dans les familles, & se peuvent vendre, mais non pas à tout le monde qui en donneroit de l'argent, mais à des Gentilshommes & à d'honnestes gens; & si elles ne laissent pas d'estre cheres; & c'est à peu prés comme cela, que se vendent les Charges dans les Parlemens de France, où il ne suffit pas de donner de l'argent pour y estre receu; & on ne void pas que l'on se plaigne en Espagne de la corruption de ces vint-quatre-là, comme on se plaint tous les jours de celle des *Oydores*.

J'ay déja dit que Dom Lüis de Haro avoit esté *Alguazil Mayor* de Cordoüe, il me semble que le Duc *d'Alcala* l'estoit de Seville; & enfin ce sont les plus qualifiez du Païs, qui content cela dans leur bien.

Toutes les autres Charges ne se vendent point, tous les Gouvernemens, comme j'ay dit sont triennaux, horsmis ceux des Indes, que l'on donne tousiours pour sept ans,

ans, car on compte six années de demeure, & un an pour aller & venir ;. ce n'est pas que l'on ne continuë quelquefois un Gouverneur apres les trois ans, mais cela n'est pas si ordinaire, & avec toute la grande politique de Philippe second, tout le monde demeure d'accord que ce qui luy fit perdre la Flandre, fut d'avoir osté l'authorité à Marguerite de Parme pour la donner au Duc d'Albe, & apres l'y avoir envoyé une fois, de l'en avoir osté pour y mettre un Gouverneur plus doux, qui donna aux revoltez de ce Païs-là le courage que la severité du Duc d'Albe avoit abbatu.

Le Roy d'Espagne envoye des Vicerois à Naples, en Sicile, en l'Isle de Sardagne, en Arragon, à Valence, & en Catalogne, encores que ces trois Païs soient de la Couronne d'Arragon, en Navarre, en la nouvelle Espagne, & au Perou.

De Gouvernemens, il n'y en a point des autres Provinces qui sont reünies au Royaume de Castille, qui se gouvernent par les Conseils, & il n'y a que des *Corregidores*, où des *Tenientes* dans les Villes, des *Alcaydes* dans les Chasteanx, & des Generaux des Côstes ; Car *Alcayde* est different d'*Alcalde*, *Alcayde* est un Commandant d'un Chasteau, & *Alcalde* est un Juge inferieur, comme nos

Bail-

Baillifs, & Lieutenans generaux; par exemple, à Grenade le Marquis de Mondelar, Grand d'Espagne, est *Alcayde de l'Albámbra*, & General de la côste de Grenade jusques à Gibraltar; Dom Lüis de Haro est *Alcayde de la Leasar, de Seville*, & le *Duc de Medina Celi* est General de la Côste d'Andalousie compris Gibraltar; mais ils n'ont aucune authorité dans les Provinces, comme nos Gouverneurs ont en France; C'est *l'Assistente* de Seville, avec la Chambre des Conseillers qui y est, & la Salle des Vint-quatre. Tout cela est au dessous du Conseil de Grenade, & dans toute l'Andalousie; c'est le President de ce Conseil qui gouverne la Province. *En Guipuscoa*, le Baron de *Batteville* n'est pas reconnu Gouverneur de cette Province, encore que nous l'appellions ainsi nous autres, mais pour Capitan general *de los Presidios*, Capitaine des Armées, & des garnisons de Fontarabie, & de sainct Sebastien; & l'on me dit en repassant, que quand Dom Lüis avoit repassé à Madrid, luy ayant envoyé des Deputez, ils voulurent comme representans la Province, avoir la droite, que le Baron vouloit avoir, & Dom Lüis jugea pour eux. Mais hors d'Espagne il y en a beaucoup; le Gouvernement des Pais-bas, celuy de Milan, celuy de Majorque & Minorque; il y en a aussi dans les principales villes d'Afrique, car il y a Pegnon

de los Veles & Medilla, qui ne ſont pas ſi grande choſe, & *Oran*, dont le Gouverneur eſt le fils du Marquis *de Vilada*, il eſt auſſi Capitaine de cette Côſte, comme auſſi de *Cantagni*, qui eſt proprement de la Couronne de Portugal, auſſi bien que *Tanger*; mais *Ceuta*, qui m'a paru plus grand que *Gibraltar*, eſt demeuré au Roy de Caſtille. Le Marquis de *los Arcos* Portugais y eſtoit, quand je fus à *Gibraltar*, mais il en devoit bien toſt ſortir, pour faire place au Comte de *Linarés*, & *Tanger* eſt demeuré au Roy de Portugal, qui par l'alliance qu'il a faite avec le Roy de Maroc, s'y pretend maintenir à toute extremité; je ne conte point une infinité d'autres Gouvernemens dans les Indes Orientales & Occidentales, dans la nouvelle Eſpagne & dans le Perou, & dans les Royaumes adjacens, où il y à outre les deux Vicerois que je viens de nommer, quantité de Capitaines generaux, à qui on donne meſme le tiltre de Gouverneurs & de Vicerois, qui ſont Preſidens des Chancelleries, & des Conſeils de ce Pais-là où il y a plus d'*Oydores*, de *Veedores*, de *Contadores*, & de *Teſoreros*, & d'autres Officiers qu'en Eſpagne, dont j'ay fait deſſein de parler ſeulement quant à preſent.

De

De la Maniere que se rend la Justice.

PUis que me voicy sur le Chapitre *des* Officiers de Justice ; Apres avoir dit que depuis le plus simple *Alcalde* de Village, jusques au President des *Alcaldes*, ils portent tous aussi bien que les *Corregidores* une petite cane longue d'une aulne ou environ : pourquoy ils l'appellent la *Vara* ; & que c'est la marque d'authorité, qui est en ce Païs-là fort respectée, & qui est faite de la mesme façon depuis le plus haut Officier, jusques au plus bas, & jusques aux Huissiers & Sergens.

Il faut remarquer que la Justice s'y rend à peu prés de la maniere qu'en France ; On commence devant les *Alcaldes* des lieux, qui sont comme nos Baillifs, dont il n'y en a qu'un dans les petits Bourgs, qu'ils appellent *Villas*, & c'estoit-là anciennement en Espagne le seul Juge qu'il y avoit ; depuis cela on a estably dans les grandes Villes des *Corregidores*, qui répondent aux Lieutenans generaux de France, & qui sont davantage, car ce sont des especes de Gouverneurs ; aussi sont-ils la pluspart *Cavalleros* de *Cappa y Espada*, qu'ils appellent, & Chevaliers de quelqu'un des *Habitos*, car il n'y a point d'autres Gouverneurs, & ils

ils en font la fonction, mais c'est un tiltre inferieur, & il ne laisse pas d'y en avoir. Par exemple à Grenade, à Madrid, & é Vailladolid, où est le President de ce Royaume, qui y a tout pouvoir; de façon qu'ils ont particulierement le soin de la Police; comme qui diroit le Maire de Bourdeaux, qui est d'espée, ou Prevost des Marchands à Paris, mais il n'y a point de *Corregidor* à Pampelonne, à cause qu'il y a un Viceroy pour Gouverneur; mais il y en a par toutes les autres villes d'Espagne, que j'ay veuës horsmis Seville, où il ne se nomme pas *Corregidor*, mais pour plus grand honneur *Assistente*, & il preside à la Salle des Vint-quatre, dont j'ay parlé.

Outre ce premier *Alcalde* qui est tout dans les Bourgs, & qui a un *Teniente* & un *Alguazil*, avec lesquels il juge les causes civiles & criminelles, il y a dans les plus grandes Villes une Cour *d'Alcaldes*, qui sont ou plus, ou moins, selon les Villes, comme à Pampelonne il n'y en a que quatre, dont le plus ancien est President; à Grenade & à Vailladolid il y en à ce me semble davantage, & à Madrid il y en a huit, & dans celles où il n'y a point de Cour *d'Alcaldes*, comme à Seville, & à Cordoüe, il y a un *Alcalde del civil* & *del crimen*.

De tous ces Tribunaux il y a appellation

tion aux Conseils, dont il y en a quelques uns qui sont Souverains dans les Provinces, comme nos Parlemens, & il y en a fort peu, & d'autres dont il y a appellation à Madrid, où sont tous les Conseils Suprémes, car ils ne les appellent pas *Soberanos*, comme nous Souverains; & c'est ce qui rend Madrid si peuplé, & la place de devant le Palais, où ils se tiennent tous, comme j'ay dit, horsmis la Corte de *los Alcaldes*, qui est en la *Casa* de la *Carcel*, comme qui diroit nos Chastelets, mais qui est la plus belle Maison de Madrid.

A proprement parler, il n'y a hors de Madrid que le Conseil de Navarre qui soit Souverain, de la maniere que nos Parlemens, sans appelle, & sans revision à Madrid; je m'imagine que c'est à cause que lors que Ferdinand l'usurpa, ils avoient déja une espece de Cour souveraine comme en France, où la pluspart des Parlemens estoient desja establis avec la méme authorité qu'ils sont presentement, & comme ce fut par Pampelonne (où en passant je vis le President du Conseil, & le President de *los Alcaldes*, qui me mena par toutes les Salles où se rend la Justice) que je commençay à m'instruire, & qu'à Grenade, à Valladolid & à Madrid, où j'ay esté voir plaider à des Audiences, c'est la mesme chose: Je commenceray par-là à remarquer, de peur de l'oublier, la maniere dont cela se fait.

Prémierement les Salles sont toutes faites de mesme, & fort petites, au prix des nostres, elles ne sont tapissées qu'au bout; il y a une estrade de bois où l'on monte par deux marches, & qui n'est fermé qu'au milieu par une table couverte d'un tapis vert; il y a un dais au milieu, & en la pluspart il n'y a pas d'autre tapisserie que cela, sinon à quelques unes, où il y a quelques morceaux de vieux cuirs dorez, & hormis une Salle de Grenade, où le President de ce Conseil-là qui loge dans la mesme maison, me mena quand je le fus voir, qui estoit une Salle haute, où il y avoit un grand tapis, sur lequel il y avoit quantité de carreaux, & deux chaires fort propres, où il me dit que se faisoient les Assemblées extraordinaires du Conseil, qu'ils appellent *Juntas*; je n'ay point veû de Salle plus belle, ny plus propre.

Sous ce dais que je viens de dépeindre, il n'y a qu'une chaise, & c'est la Salle d'Audience, qui est tenuë par un seul *Alcalde*: dans la Chambre du Conseil il n'y en a que trois ou quatre, car les quatre *Alcaldes* s'y peuvent tous trouver, & encore qu'ils ne soient que deux, ou trois, ils peuvent juger; & il en est de mesme dans les Conseils, où encore qu'il y ait plusieurs *Oydores*, il n'y en a jamais en une Salle guerre plus de trois; & celle où il y en a le plus est une à Madrid dont je parleray, où il y en a cinq.

Les

Les *Oydores* sont assis en face au milieu, & il y a un Procureur & un Advocat fiscal, qui sont assis aux côtez, & au bas est la table des Greffiers, qu'ils appelent *Escrivanos.*

Ce ne sont point les *Alcaldes* ny les *Oydores* qui rapportent les procez, mais les Advocats qui sont nommez par le Conseil, & s'appellent *Relatores*; ils se tiennent debout à l'Audience, les uns aupres des autres, avec les papiers des parties, & il me semble qu'on me dit qu'ils s'asseoient quand ils rapportoient à huis clos; souvent outre ces *Relatores*-là, le Conseil commet quelqu'un de sa Chambre pour examiner un procez, & alors il va dans une petite chambre, & il juge l'affaire sans en faire rapport à la Chambre.

Il est aisé de voir qu'il vient du petit nombre de Juges qu'il y a en chaque Chambre, & encores des Juges ambitieux du gain, n'ayant pas dequoy vivre, & au luxe desquels ne suffisent pas les gages que leur donne le Roy d'Espagne, qui sont ce me semble, moins de mil escus, qu'en ce Païs-là les affaires y durent si long-temps, & que mesme la corruption, dont on se plaint bien plus là, qu'en France, s'y glisse bien plus aisément, que dans nos Parlemens, où un homme seul ne se peut pas rendre Maistre d'une affaire.

En la Cour des *Alcaldes* de Pampelone,

ne, le Roy ne sçauroit mettre qu'un Castillan, & les trois autres doivent estre Navarrois.

Dans le Conseil il y a sept *Oydores*, & le President que l'on appelle Regente, fait le huctiesme, que le Roy peut choisir de tout païs, & presentement celuy qui l'est de Cordoüe, & se nomme *Dom Lopez de los Rios y Gusman*, qui est le plus proche heritier par femmes, & qui seroit heritier des Ducs de *Medina Sidonia*, au cas que leur branche manquast, & pour les sept autres, les cinq doivent estre du Royaume, dont les deux peuvent estre de Bastille, & par la convention qu'il fit avec les Rois d'Espagne quand il s'y donna, les Navarrois peuvent estre de tous les Conseils, & avoir toutes les mesme Charges, que les Castillans naturels ; & en effect, il y en a eu quelques-uns dans le Conseil de Castille.

Quand il y vaque une Place dans le Conseil, ordinairement on la remplit d'un des *Alcaldes*, & c'est le Roy qui en dispose de cette maniere ; mais il faut expliquer comment se fait cette promotion des *Estudientes*, qui paroist si belle en idée, & que l'on vante si fort lors que l'on ne fait point passer un Officier d'une compagnie à une autre *d'Alcalde*, à un *Oydor*, & *d'Oydor*, d'un Conseil, à *Oydor* d'un autre, comme celuy de

de Castille, où l'on monte de la pluspart des autres. Comme je fis cinq ou six journées de chemin depuis *Pampelonne* jusques à *Burgos*, avec deux *Estudientes* de Navarre, qui s'en alloient à *Salamanca*, dont il y en avoit un qui estoit receu *Collegial*, & l'autre estoit *Licenciado*, & que tous deux ils avoient environ vingt-cinq ou trente ans; ils m'en instruisirent assez.

Comment l'on parvient aux charges de Judicature.

PREMIEREMENT, en Espagne, depuis que les Mores ont esté chassez, qui avoient fait fleurir la Philosophie, la Medecine, & les Mathematiques, & toutes sortes de sciences à *Cordoüe*, d'où estoient *Averroës* & *Avicenne*; & si ce dernier n'est pas un Philosophe, comme j'avois tousiours crû, mais plustost le Roy More *Albahali Avicenni*, qui fit faire une Compilation par vingt-quatre Sages de son temps, à laquelle il donna son nom, de la mesme façon que Justinien donna son nom au *Code*, comme veut *Garibay*. Depuis ce temps-là, dis-je, on ne s'est guere meslé en Espagne que de Droict, à la reserve de la Thologie Scolastique, & de la Morale, à quoy les Jusuites Espagnols se sont fort adonnez.

Pour cela toutes leurs Uuiversitez ne sont

sont celebres que pour les Loix, encores qu'ils n'ayent pas quasi d'Espagne qui en ait escrit, & qu'ils ne se servent que de nos Autheurs François, qui ont esté constamment les plus grands Jurisconsultes de l'Europe.

Dans leurs Jugemens, ils suivent le droict Romain; mais outre cela, quasi tous les Royaumes d'Espagne ont leurs *Fueros*, qu'ils appellent, qui sont leurs Privileges, leurs Coûtumes, & les Ordonnances des Rois d'Espagne. Dom Philippe second à fait faire une nouvelle Compilation, & dont mesme ce Roy-cy Philippe quatriesme en a fait une, ils appellent cela *Leyes y Prematicas*; de façon que toute l'estude qu'ils font dans ces Colleges, où ils ne voyent encore que les vieux Glossateurs & les plus méchans livres; car en Espagne ils n'oseroient lire, ni avoir pas un Autheur Huguenot, comme du Moulin, qui est le plus grand Jurisconsulte des derniers temps, ni pas un de nos Catholiques mesmes; dés qu'ils parlent un peu plus librement que le peuple; de façon, dis-je; que toute cette estude ne les rend guere sçavans, outre que leurs Maistres font quasi toutes leurs leçons en Espagnol, si bien que ces deux estudians avec qui j'estois ne pouvoient pas dire deux mots de Latin de suite.

Il y a donc quantité d'Universitez, dont les plus celebres sont, *Salamanca*, & *Alcala de Henares*, dans toutes lesquelles il faut au-

 tant,

tant, & plus d'années pour obtenir les degrez de Bachelier, de Licentié, & de Docteur Regent, qu'il en faut aux Colleges de Sorbonne, & de Navarre, pour y estre receu Docteur en Theologie. Car apres avoir estudié aux Humanitez, & en Philosophie, il faut ce me semble quatre ans d'estude des Loix pour estre receu Bachelier, car ils y sont un an sur les Instituts seulement, & il faut au moins avoir ce grade-là pour estre receu Advocat, & d'Advocat on monte quelquefois à estre *Alcalde*, & apres *Oydor*, & ce sont-là les plus habiles, mais on y monte ordinairement par l'autre voye, qui est que quand les *Escudientes* sont une fois Bacheliers, ils se mettent en licence, & apres quelques années ils briguent, ou des places de Collegiales, qu'ils appellent, ou des chaires.

Dans chaque College il y a un certain nombre de chaires, & certain nombre de places de Collegiales : Comme par exemple, dans le College de *san Bartolomeo* de *Salamanca*, dont celuy-cy estoit ; il y en a quatorze ; il y en a d'autres où il y en a plus, & d'autres où il y en a moins ; ce sont comme des places de Boursiers, & de *Socij Sorbonici*, ou de *Socij Navarrici*, c'est à dire qu'il y a fondation pour le logement, & pour l'entretien d'un tel nombre d'Estudians, & qu'il ne leur couste rien tant qu'ils sont-la, pour leurs personnes ; mais s'ils veulent

lent avoir un valet il faut qu'ils en payent la pension ; & pour estre receus en cette place, il faut faire plusieurs actes, & disputer contre vos pareils, qui pretendent la mesme chose ; c'est pourquoy ils appellent cela opposition. Il faut aussi avoir enseigné, par exemple un an, quelque traité de Droict dans quelque chaire ; pourquoy on fait aussi une opposition, & alors on est appellé *Cathedratico*, qui est encore un grade au dessus de celuy de Collegial, mais pour cela, l'argent & la faveur l'emportent bien souvent par dessus le merite; & tous ces livres de satyres qui sont en Espagne sont tous pleins des railleries qui s'en font ; d'où vient que ces deux *Estudientes* me dirent qu'ils ne pouvoient estre receus en ces places qu'avec beaucoup d'argent,&il me semble qu'ils me disoient deux, trois, & quatre mille ducats. Et cela, pour ce qu'il faut prouver que vous avez fait les années d'estude requises ; & apres cela, il faut faire ses preuves de venir de *Christianos Viejos*, & de gens vivans noblement ; pourquoy il y a des Commissaires envoyez dans le Pais s'informer ; & outre ces frais-là qu'il faut payer ; il faut acheter bien cher les tesmoins, & corrompre bien souvent les Commissaires, outre les presens de l'entrée.

Apres que l'on est posté là ; quand il vacque quelque place *d'Alcalde* ou *d'Oydor* dans la Province, où on la peut pretendre, on fait une *Consulta* de ceux qui meritent

mieux cette place; & on l'envoye au Roy, luy proposant un tel, & alors le plus fort l'emporte, & l'argent y sert aussi comme il servoit autrefois en France, & ce qui estoit defendu par les Ordonnances, & non par la démission d'un Conseiller, à un autre qui s'est depuis introduite.

Des Conseils d'Espagne qui se tiennent à Madrid.

COmme j'ay des-ja remarqué, toutes les Salles des Conseils dans le Palais du Roy, sont disposées de telle maniere que par des jalousies & des fenestres qui y donnent, le Roy peut entendre tout ce qui s'agite dans toutes; & outre cela, tous les Vendredis on luy vient rendre compte en abregé, de ce qui s'est passé de considerable dans la semaine, & cela s'appelle *Consulta*, & toutes les semaines il y a un du Conseil, qui est le *Consultante*; le Roy est sous son daiz, devant lequel il y a un bureaux, & aux trois costez il y a trois bancs; à droict se met le President de Castille, & quand il est Cardinal (ce qui a esté quelques-fois) on luy met une chaise un peu plus bas que *celle du Roy*, qu'il occupe seulement quand le Roy n'y est plus, car tant qu'il y est il n'occupe que la chaise du President; au dessus du President il y a une place vuide, au dessous est le *Consultant*, ou *Semainier*, qui rend compte au Roy

Roy ce jour-là, & puis le Doyen des Conseillers ; & les autres Conseillers avec leurs robbes, sont aux deux autres bancs ; dés que le Roy est assis il les fait tous asseoir & couvrir, disant *Sien os*, & puis *Cubri os* ; alors le *Consultant* parle assis & descouvert ; à chaque chose que consulte *el Consultante*, le Roy répond, ou *está bien*, ou *hablareis me vos Presidente* ; & quand le Roy est party, le Conseil demeure jusques à ce que l'on vienne dire au President que le Roy l'attend', & c'est le Secretaire de *Camara* qui luy vient dire, *S. M^{nd} aguarda à V.* S. *I.* & alors il n'y a que le President avec deux Conseillers de la *Camara* qui y vont ; les Conseillers demeurent dans la *Galeria Pintada*, & le President entre en *otra pieça*, où le Roy le fait seoir. On dit que le Roy d'Espagne fit une fois assister le Prince Dom Baltazar dernier mort à la *Consulta*, où il eut une chaise de velours cramoisy à costé de celle du Roy, mais un peu plus basse. Le Samedy le *Consultant* rend compte au Conseil de ce qui s'est passé à la *Consulte* du Vendredy, & puis on expedie les Decrets.

J'ay desja dit qu'il n'y avoit que le Conseil de Navarre qui fust veritablement souverain dans les Provinces, car encore qu'il y ait des Viceroîs en Arragon, en Catalogne, & à Valence, comme à Navarre, & qu'il y ait des Conseils à Saragosse, à Barcelonne, & à Valence, & dans ses Isles de Sar-

deña, Majorca, & Minorca, qui sont jointes à la Couronne d'Arragon; si est-ce pourtant qu'il n'y a point à Madrid de Conseil de Navarre, tout ce jugeant souverainement à Pampelonne; mais il y a un Conseil souverain d'Arragon à Madrid, dont tous les Conseillers doivent estre de ce Pais-là; à sçavoir un President, que l'on nomme Vice-chancelier; & six ou sept *Oydores*, que quelques-uns nomment *Regentes*; deux d'Arragon, deux de Valence, deux de Catalogne, & un de Sicile, sans le Fiscal, les Protonotaires, & les autres Officiers; & ce Conseil d'Arragon fut erigé par Ferdin and, & confirmé par Charles Quint.

Le Conseil d'Italie, qui fut aussi estably par Charles Quint, est encore composé de mesme nombre de Presidens, & de tel pais qu'il plaist au Roy d'Espagne.

Pour les six Regens ou Conseillers, trois doivent estre Napolitains, & deux Milanois, mais il y en peut auoir trois Espagnols, pourveu qu'ils ayent esté Ministres & Officiers à Naples, en Sicile, & à Milan, sans *los Fiscales Protonotarios*, *Secretarios* & autres Officiers.

Il y avoit aussi un Conseil de Portugal, composé de Portugais, qu'establit Philippe second, d'un President & de quatre Conseillers, & deux Secretaires, tous Portugais.

En l'an mil six cent vingt-huict, le Roy d'apresent a fait aussi un Conseil de Flandres,

où

où il y a un President Espagnol, deux Conseillers, & un Secretaire Flamand.

Charles Quint establit aussi le Conseil des Indes, encore que Ferdinand en eust commencé un, & il est composé d'un President, de douze Conseillers, sans les Secretaires, fiscal, & autres Officiers. Et le Roy d'à present en l'an mil six cens quarante-quatre, à fait encore un Conseil de la *Camara de Indias*, dont est Dom Lüis de Haro, qui en est grand Chancelier.

Du Conseil de Castille.

RESTE à parler *del Consejo Real de Castilla*, dont il faut considerer la Jurisdiction devant que de parler des Conseils d'Estat, de guerre, de finance, d'Inquisition, *de Ordenes*, & de la *Cruzade*; Le Royaume de Castille comprend presentement toute l'Espagne, horsmis le Navarre, l'Arragon, Valence, & Catalogne; car le Royaume de Grenade y a esté reüny, comme il me semble avoir desia dit; de façon que cela va depuis le destroit jusques aux Pyrenées; & outre cela cette estenduë de Pais est divisée en trois Jurisdictions. La premiere, de la ville de Madrid, & de cinq lieuës aux environs, où tous les procez viennent en premiere Instance devant les *Alcaldes*, où les *Tenientes* de Madrid, & en ap-

pellation au Conſeil de Caſtille, & pour cela il y a une Chambre que l'on appelle la *Sala* de la *Provincia.*

Les autres deux Juriſdictions ſont diviſées par le Tage, depuis cette riviere juſques au deſtroit de Gibraltar, à l'exception de ce qui eſt de Valence, qui eſt un Royaume particulier; ſçavoir depuis la ſource du Tage, juſques à la mer Mediterranée, tout cela eſt de la Chancellerie de Grenade, & depuis cette meſme riviere juſques aux Pyrenées, à l'exception de la Navarre, qui s'eſtend depuis l'Ebre, juſques aux meſmes montagnes en longueur, & en largeur juſques à celle de Guipuſcoa & l'Alava, en tirant une ligne de Logroño aux Pyrenées, tout cela eſt de la Chancellerie de Valladolid.

Ces deux Chancelleries ſe diſent ſouveraines, mais il y a pourtant un cas, où il y a reviſion à Madrid, des procés qui y ont eſté jugez en dernier reſſort; ce qui fait une autre Chambre du Conſeil de Caſtille, qui s'appelle *de Mil y Quinientos Ducados*, à cauſe que ceux qui ont perdu un procés, ou à Grenade, ou à Valladolid pour le faire revoir en cette Salle, ſont obligez de conſigner *mil quinientos ducados*, qui ſeroit quaſi cinq cens eſcus de noſtre monnoye, laquelle ſomme ſi l'Arreſt eſt confirmé, va moitié au profit de la Chancelerie, dont l'Arreſt eſt confirmé, & moitié à la partie ce me ſemble, & ſi l'Arreſt eſt infinué, la Chancellerie n'en

à rien.

a rien. J'ay escrit cela en quelque part, mais je ne m'en souviens point ; il y a seize *Oydores* & un President en chaque Chancellerie, lesquels se separent en quatre Salles, à l'imitation de ceux du Conseil de Castille.

A Grenade & à Valladolid, la Salle des *Alcaydes* est dans le mesme logis où se tient le Conseil, & la Chambre des *Hijos d'Algo*, qui sont quatre *Alcaldes letrados*, qui est comme une espece de Cour des Aydes ; car l'on y juge si un homme est Gentilhomme ou non, & s'ils sont exempts de certains imposts en chacune de ces deux Chancelleries ; il y a ce me semble seize Conseillers, le President de Grenade qui me montra son Cabinet de livres, & son Appartement, qui est meublé fort proprement, s'appelle *Rodesno* des Montagnes de Burgos ; celuy de Valladolid, *Zarate*, & est de Biscaye. Il y a aussi quatre *Alcaldes del Crimen*, outre le *Corregidor*, & son Lieutenant ; sous ces deux Chancelleries il y a plusieurs Jurisdictions, dont on y va par appellation : & les plus grandes & les plus belles, & qui sont comme des especes de Chancelleries, sont l'Audience de Seville, qui est composée de cinq Conseillers & un President, ou Regent, que des *Oydores* ne font pas difficulté d'estre, quoy que cela soit sous le Conseil de Grenade ; & l'Audience de Galice, qui est ce me semble à la *Couria*, sous la Chancellerie de Valladolid.

Outre cela, comme il y a ſous Valladolid la Juriſdiction de quatre Villes, qu'ils appellent, *ſant Andrés* & *Laredo*, & deux autres ; Auſſi ſous Grenade il y a Cadis, qui vaut preſentement luy tout ſeul plus que *Seville*, ſans compter *ſan Lucar*, & le *Puerto de ſanta Maria*, depuis que les Gallions y viennent ; & ainſi ces deux Chancelleries ſont toutes deux aſſez ſemblables, & je n'y ay trouvé de difference, ſinon que la Salle de *Juez Mayor* de *Biſcaya*, qui eſt à Valladolid, & dont il y a appellation à la Chancellerie ; car il me ſemble qu'il n'y a point de Salle de Province qui reſſemble à celle là que Grenade. Voilà donc deſia deux Salles, dont eſt compoſé le Conſeil de Caſtille, leſquelles, ce me ſemble, ont chacun cinq Conſeillers ; il y en a deux autres, l'une qu'ils appellent *del Govierno*, où aſſiſte le Preſident avec trois Conſeillers ; & pour le Preſident il n'a point de voix dans les affaires de Juſtice, quand il aſſiſte à la Chambre qu'ils s'appellent ; tout cela eſt compoſé de Conſeillers de Caſtille. Mais la Salle de *los Alcaldes nel Crimen*, qui ſe tient dans la *Caſa* de la *Caroel*, qui n'eſt pas compoſée *d'Oydores*, s'appelle *quinta Sala del Conſejo*, à cauſe qu'elle juge ſouverainement en matieres criminelles,

Du

Du Conseil d'Estat.

IL est aisé de s'imaginer, & ainsi il n'est point besoin d'expliquer la fonction du Conseil d'Estat, qui eut son origine du temps de Charles Quint à Grenade, qui n'est remply que de ceux qui ont vieilly dans les Gouvernemens, dans les Commandemens d'Armées, & dans les Ambassades; & ce qui répond à ce que nous appellons presentement en France *Ministres d'Estat*, qui est un tiltre que la *Regence* a produit, car auparavant il n'y en avoit qu'un, & cette Dignité de Conseiller d'Estat est si grande, que Dom Lüis de Haro, par une fausse modestie ne s'estoit pas fait du Conseil d'Estat; & quoy que dans nostre Traité de Paix, nous luy donnions ce tiltre, je croy qu'il ne le prend pas, au moins on m'a fait remarquer cela à Madrid, & dans la liste que m'en a donné un Conseiller du Conseil de Castille, il n'y est pas nommé.

Il ne faut pas non plus expliquer la fonction du Conséil de Guerre, & celle du Conseil de *Hazienda*, qui répond à nos Finances. Il y a outre cela, divers Conseils composez de Commissaires tirez des autres, & qu'ils appellent *Juntas*, comme il y a la *Junto* de *Competencias*, pour les conflicts de Iurisdiction. *Iunta de Obras y busques reales*, *nueva junta de meliones*, où se dépeschent

plusieurs affaires de Finances de la *Mirantasgo y minas*, & quelques autres sur les cas qui arrivent ; outre cela, ce Roy-cy Philippe quatriesme, a estably un Conseil de Flandres, comme Philippe deuziesme en avoit institué un de Portugal Mais il y en a trois qui sont particuliers à l'Espagne ; sçavoir celuy de *l'Inquisition*, celuy de la *santa Cruzada*, & celuy de *las Ordenes*.

Du Conseil d'Inquisition.

IL y a dix Tribunaux d'Inquisition en Espagne, sçavoir à Tolede, Grenade, Seville, Cordouë, Murcie, Cuença, Logroño, Lerena, & Volladolid, & pardessus tous ceux-là, il y a le Souverain qui est à Madrid. Ce fut du temps de Ferdinand que cela commença, & de la maniere dont sont faits les Espagnols, qui n'ont pour la pluspart point de lecture, qui s'adonnent fort à toutes leurs passions, & qui n'ont point de foy veritable, ny interieure, mais seulement une fausse, qu'ils croyent ne consister que dans les Ceremonies de l'Eglise, & dans le culte exterieur. Cette crainte leur est necessaire pour les tenir en bride ; car si on leur donnoit la liberté d'examiner, ils ne sçauroient d'où ils en seroient, ressemblans aux Mores qui se font Chrestiens autant de fois qu'on les prend, & redeviennent *Mahometans* dés

qu'ils

qu'ils sont en liberté ; car ils ne sçavent pourquoy ils sont Chrestiens, non plus que les Mores sçavent pourquoy ils suivent *Mahomet* : & c'est bien d'eux que l'on peut dire *qu'ils sont Catholiques, parce que leurs Meres Nourices le sont.*

Le President de *l'Inquisition* s'appelle Inquisidor general, & les Conseillers Inquisiteurs ; & comme ils n'ont autre chose à faire qu'à s'informer de la mauvaise vie, & de la doctrine des gens, & qu'un chacun aime à se faire valoir dans son employ ; ils ont des espions par tout. Veritablement ils ne persecutent pas les estrangers, mais seulement ceux du Pais. Mais la maniere dont ils se servent est contre toutes les formes, & contre toutes sortes de Loix divines & humaines. Car sur les rapports que l'on fait contre un homme (que je veux croire que l'on ne considere pas legerement, mais seulement apres qu'ils ont esté confirmez de plusieurs costez.) On prend un homme, & au lieu qu'il faut en toutes sortes de crimes que l'on declare au prisonnier le crime dont il est accusé, & que jamais on ne croit un homme qui s'accuse ; icy, au contraire, on attend qu'il declare qu'il est coupable, & dequoy ; car s'il ne s'accuse de rien on le retient tousiours, la pluspart du temps on luy donne la gesne, & on le fait mourir ; on ne nomme jamais les témoins qui l'ont accusé, & on ne luy confronte point ; ainsi il ne

sçauroit

sçauroit leur reprocher, ny les rejetter, comme bien souvent ils pourroient estre portez à les déferer pour des inimitiez particulieres; & un homme se trouve pris, mis à la torture, condamné, bruslé, sans pouvoir se defendre. Quand je blasmois cela, ils ne me disoient rien autre chose, sinon que c'estoit la plus belle chose qu'il y eust en Espagne qu'un *Auto* d'Inquisition; Ainsi appellent-ils l'Arrest de condamnation, & l'execution d'un miserable, & traitent ce spectacle comme une feste de Taureaux, car on m'a dit en effet, qu'ils font cela avec grand apparat. Et pour obliger toute la Noblesse à maintenir cette invention, on a donné de grands Privileges à tous les Gentilshommes qui veulent se faire familiers, qu'ils appellent de la *sainte Inquisition*, dont la fonction est de servir & prester main forte pour prendre les accusez, & les mettre en prison; car il y a cela de particulier qu'ils les menent en prison & au supplice sans que le condamné soit lié; mais il est tellement environné de Gentilshommes, qu'on n'a que faire de craindre qu'il s'eschappe.

Mais aussi ce cruel Ministere leur apporte beaucoup d'avantage, & un Gentilhomme familier de l'Inquisition, peut apres cela faire toutes les plus meschantes actions du monde, tuer, assassiner, violer; sans qu'il luy en arrive du mal. Car dés qu'on le veut faire prendre il se reclame tout aussi-

tost de l'Inquisition, où il a ses causes commises, & il faut aussi-tost que toute autre Jurisdiction cede, car celle-cy a les mains plus longues que les autres ; les Inquisiteurs entreprennent donc ce procés, & le familier ne manque point aussi-tost de se faire escroüer prisonnier de l'Inquisition, & apres cela il ne laisse pas de se promener par tout ; sortir de la Ville, & faire comme s'il n'estoit pas prisonnier, pendant qu'on fait tirer le procés en longueur pour le mettre en accommodement. Mais ceux qui ont de meschantes affaires sont bien aises de demeurer des dix années, & quelquesfois toute leur vie prisonniers de *l'inquisition.* Et quand je passay à *Cordoüe* je vis un Dom Diego de *Cabrera y Soto Mayor*, *Chevalier del Habito* de *Calatrava*, où de *Santiago*, qui me fit voir la Salle de *l'Inquisition*, & tous les coings & les prisons, & le lieu où se donne la gesne aux accusez, & il me dit qu'il y avoit fort long-temps qu'il estoit prisonnier de *l'Inquisition* de cette nature, & je l'avois veu à la feste des Taureaux *d'Ecija*, & il avoit esté à l'expedition *d'Elvas*, quand Dom Lüis y fut ; & tout cela estant prisonnier, & luy & un autre Gentilhomme de Cordouë, où ils sont plus galans, & vivent plus noblement, & plus à la Françoise qu'en aucune autre ville d'Espagne ; me dirent en me menant promener par tout en leur carrosse,

rosse, qu'une fois un familier de l'Inquisition ayant tué un homme qui avoit grand credit, & beaucoup de parens; les Inquisiteurs furent obligez de le condamner à la mort, mais en mesme temps ils le firent sortir, & les autres Gentilshommes familiers luy firent tenir prest un cheval avec une bonne somme d'argent, & il fut quelque temps sans se montrer, pendant quoy on accommoda l'affaire mais ils me dirent, ce me semble qu'elle avoit traisné long-temps avant que d'en venir à cette extremité. Comme je passay à Logroño, on me dit qu'on y avoit mis depuis peu à l'Inquisition un Gentilhomme de qualité, qui avoit parlé & disputé un peu dessus la liberté, & dessus la grace. Mais il est vray qu'ils n'y en mettent guerre de cette nature, à cause que personne ne sçait rien, & ainsi ils ne parlent gueres de choses de la Religion. Ils n'y mettent guere souvent que ceux qui sont soupçonnez de Morisme, ou de Judaïsme, dont ils en prennent souvent qu'ils menent par les ruës, avec une *Coroca*, qui est une espece de bonnet pointu, & fort haut de papier jaune & rouge; pourquoy on les appelle *Encorocados*. Le Conseil, & les Officiers de l'Inquisition marchant devant en Mules; & les *Familiers* apres, & les *Encorocados* sont au milieu. On les mene ainsi dans l'Eglise des Dominiquains, & on leur fait un grand Sermon. Il y en a d'autres qu'on

foûette

foüette quand ils sont relaps, d'autre à qui on donne *el Sanbenito*; c'est une espece d'estole qu'on les oblige de porter à leur col & on les appelle *Sanbenitos*. On escrit les noms de tous ceux qui ont esté pris ainsi, & l'année, sur les murailles des Eglises, avec des Croix de sainct André, & la pluspart des Eglises d'Espagne en sont pleines.

Du Conseil de la Santa Cruzada.

IL y a encore le Conseil de la *Santa Cruzada*, qui est composé, outre le Commissaire general, qui en est President, de six Conseillers, qui sont du Conseil de Castille, ou de celuy des Indes, ou de celuy d'Italie. Il a esté estably en mil cinq cens neuf, du temps du Pape Jule deuxiesme, & sous ce pretexte de la Croisade, ou de la guerre que les Rois d'Espagne disent tousiours qu'ils ont contre les Infidelles, encore qu'ils ayent reçeu depuis peu un Envoyé du grand Turc, avec qui ils sont presentement mieux que nous; & encore qu'ils vivent en paix avec les Potentats de l'Affrique. Sous ce pretexte, disje, le Roy d'Espagne tire du revenu de Tolede, qui est en effet trop grand pour une Archevesché, cinquante mille ducats pour l'entretien des Galeres, contre les Infidelles, & de grandes sommes à proportion sur tous les benefices d'Espagne.

Ce Conseil connoist donc de tous les subsides

ſides que le Pape permet au Roy de lever ſur les Eccleſiaſtiques, & ſur reſte de ſes peuples ; pour cela, & pour ce que l'on fait payer à tout le monde pour manger du beurre, du fromage, & de la *groſſura*, qui ſont toutes les iſſuës & les entrailles, comme pieds, cous, aiſles, freſſures, de toutes ſortes de viandes ; pour cela, dis-je, on fait de certaines Bulles pleines d'indulgences pour animer les Eſpagnols contre les Infidelles, & il y a un grand debit de cela ; car qui n'en achete point paſſe pour Juif, ou pour Heretique, & cela ne vaut rien que pour un an, auſſi bien en Eſpagne, comme aux Indes, où le Roy vend toutes ces Bulles-là, & le revenu qui vient de cela, eſt comme j'ay oüy dire, plus grand que celuy des mines d'or, & d'argent ; la moindre Bulle ſe vend trois reaux de *Vellon*, & le prix en augmente à proportion de la qualité des gens.

Du Conſeil des Ordres Militaires.

EL Conſejo de Ordenes, composé auſſi d'un Preſident, & de ſix *Oydores*, ſans les autres Officiers qui doivent avoir tout *el habito*, connoiſt des cauſes Civiles & Criminelles de ceux des Ordres de *Santiago*, *Calatrava*, & *Alcantara*, dont j'ay parlé, des informations qui ſe font pour eſtre receu Chevalier de cét Ordre ; car ce n'eſt

n'est pas tout d'avoir le Brevet *del habito*, que le Roy donne, il faut faire preuve que l'on est Noble, & venu de *Christianos Viejos*, sans aucun meslange de Morisme, ni de Juifverie, & cela couste de l'argent, aussi bien que les informations des *Estudientes* dont j'ay parlé. Ce Conseil propose aussi au Roy les Consultes pour la provision des Commanderies, & autres charges de ces trois Ordres, dont il y en a un fort grand nombre, & le Roy d'Espagne a des Commandes à donner, par permission des Papes, & comme *grand Maistre*, & il semble que ce soit au lieu, & pour le recompenser des Abbaies & Prieurez Commandataires, qu'il ne donne point comme nos Rois.

Des ordres Militaires d'Espagne.

TOus les Ordres militaires d'Espagne sont venus de la lascheté des Chevaliers Templiers, dont on donna les biens à ceux qui se liguerent ensemble, & se croiserent contre les Mores; ainsi l'Ordre de *Montesa* dans le Royaume de *Valence*, & celuy de *Christo* en *Portugal*, eurent tous les biens des Templiers. Mais les principaux Ordres d'Espagne sont ceux de *Santiago*, qu'ils appellent le Noble, & dont la marque est une Croix rouge en forme d'une espée; Celuy de *Calatrava* le *Galant*; dont la mar-

que est une Croix de la mesme façon que celle de *Calatrava*, horsmis qu'elle est verte; car pour l'Ordre de la Toison, c'est l'Ordre des Ducs de Bourgogne, qui n'a point d'autres marque que la Toison d'or qui pend à un ruban de soye, & que les Espagnols negligent parce qu'il n'y a aucunes commanderies, le Roy d'Espagne ne le donne guere qu'a des Princes, où à des Seigneurs estrangers.

Les Ordres *Santiago*, & de *Calatrava* disputent ensemble la préference, & pretendent tous deux estre les plus anciens.

Comme Saint Jaques a esté depuis fort long temps le Patron d'Espagne, & que tous les Espagnols disent qu'en cette sanglante bataille, qu'ils appellent *del Clavio*, où le Roy *Dom Ramiro* en l'an huit cens quarante-quatre défit les Mores aupres de *Logroño*, où j'ay passé, Saint Jaques luy apparut, & l'asseura du gain de la bataille, plusieurs croyent que la devotion de Saint Jaques augmenta, & qu'alors tous les Gentilshommes firent une Confederation qui fut le commencement de cét Ordre; cela peut bien estre, mais Garibay, & la pluspart des autres Historiens demeurent d'accord que ce fut seulement sous le regne de Ferdinand II. en l'an mil cent soixante & quinze, que treize Gentilshommes firent approuver leur Ordre au Pape Alexandre, & cét Ordre suivoit la regle de Sainct Augustin : de façon que l'Or-

l'Ordre de *Calatrava*, ayant esté institué par le Roy *Dom Sanche* en l'an mil cent cinquante-huit, il semble qu'il soit plus ancien que celuy de S. Jaques.

Cét Ordre de *Calatrava* prend son nom & son origine de la ville de *Calatrava*, où j'ay passé aupres du fleuve *Guadiana*, laquelle estant abandonnée des Chevaliers Templiers, & des autres Chrestiens, & les Mores estans pretz de s'en rendre les Maistres, deux Religieux de Cisteaux en France, de l'Ordre de Saint Bernard estans venus en Espagne, se jetterent dedans, & animerent beaucoup de gens à y demeurer pour la deffendre contre les Mores; si bien que l'ayant deffenduë contre eux, elle demeura à ceux qui se mirent de cette Confrairie.

Peu de temps apres le Roy Fernand second en l'an mil cent soixante & dix-sept, institua l'Ordre *d'Alcantara*, qui fut une filiation de *Calatrava*, dont le grand Maistre ayant conquis la ville *d'Alcantara*, y establit une maison, qui en suitte devint autant où plus riche que *Calatrava*.

Ces trois Ordres estoient en ce temps-là de vrais Religieux de Saint Bernard, & de Sant Augustin, qui ne se marioient point; mais la vie militaire à laquelle ils estoient obligez, & les grands biens qu'ils eurent apres que les Mores furent chassez d'Espagne, firent tant d'envie, que les Grands vou-

voulurent estre de cét Ordre, & obtindrent des dispences de se marier, & encores ils ne se marient point sans dispence, mais on ne leur refuse point: autrefois ils dépendoient des Generaux de Cisteaux.

Au commencement il y avoit un grand Maistre de chaque Ordre ; & comme ces grands Maistres disposoient de toutes les Commanderies, & qu'ils estoient comme Souverains sur les Chevaliers ; de mesmes que les grands Maistres de Malte, & chaque charge de grand Maistre valoit bien cent mil ducats de revenu ; ces trois grandes Maistrises de ces Ordres estoient les plus considerables personnes de l'Estat, & les brigues de tous les Grands pour y arriver, estoient cause de beaucoup de guerres Civiles. Ferdinand, & Isabelle reünirent ces trois grandes Maistrises à la Couronne, & par ce moyen gagnerent trois cens mil ducats tout d'un coup.

Le mesme Ferdinand mourant fit un testament, par lequel il laissoit l'administration du Royaume de Castille pendant l'infirmité de la Reine *Doña Juana la loca*, à Ferdinand cadet de Charles, qui fut apres l'Empereur Ferdinand, & luy donnoit ces trois Grandes Maistrises ; mais il le revoqua peu apres, & ainsi elles sont demeurés incorporées à la Couronne. Et pendant que j'estois en Espagne, on disoit que si Monsieur le Prince ne se racommodoit point

avec

avec le Roy, (ce qu'ils ne pouvoient pas croire, encore qu'il se peût faire) on le feroit grand Maistre de ces trois Ordres. Ainsi le Roy d'Espagne comme grand Maistre donne toutes les Commanderies, & quelques fois tient Chapitre de ces Ordres, dans lesquels il fait couvrir tous les Chevaliers.

Lors que je passay à *Almagro*, jolie ville *d'Andalousie*, qui est tout contre *Calatrava la vieja*, qui est ruinée à present, *Dom Iñigo de Gusman*, Chevalier de cet Ordre qui en estoit Gouverneur, & à qui je parlay long temps, me dit qu'*Almagro* estoit de la grande Maistrise, & qu'elle avoit autrefois quarante grands villages, & m'envoya la liste des Commanderies de cét Ordre.

Pour l'Ordre de *Montesa* qui n'est que dans le Royaume de *Valence*, & qui n'a que treize Commanderies, qui toutes ensemble valent deux mil trois cens ducats de revenu, ce me semble, il avoit esté fondé par le Roy *Dom Sanche el quarto* en l'année 1317. & Philippe second en remit la charge de grand Maistre à la Couronne.

De l'Ordre de la Noblesse d'Espagne.

COMME il n'y a point de Chasteaux en Espagne, & pas mesme de Villages, & qu'il n'y a que des Villes, qu'ils appellent *Ciudades*,

des, ou des Bourgs qu'ils appellent *Villas* qui ſont toutes aſſez joliment baſties, avec des Maiſons de briques & des balcons.

Les Gentilshommes ne demeurent point à la campagne comme en France & en Allemagne; de façon que demeurans tous dans les Villes, & n'ayant aucun droict ny privilege de chaſſe pardeſſus les Bourgeois, & n'ayant aucune Juſtice, ny Fiefs, ny vaſſaux, comme nos Gentilshommes, qui ſont Seigneurs de leurs Parroiſſes. Ils n'ont aucunes prerogatives pardeſſus les Bourgeois, ſi ce n'eſt les Gentils-hommes d'Arragon, dont je ne parle point; de façon, que ce que l'on appelle *Hijoſdalgo*, n'eſt guere different des ſimples Artizans, qu'ils appellent *Officiales*, que l'on appelle ainſi *Cavalleros*, encore que ce ſoient des Cordonniers, & autres Artizans, qui ſont tous habillez de noir, avec des bas d'eſtame tirez, & la golille & l'eſpée au coſté, comme les plus grands Seigneurs.

Ainſi à bien parler, on ne ſçait ce que c'eſt que la ſimple Nobleſſe, qui eſt la plus conſiderable en France, & il n'y a de Nobles que ceux qui ont *los habitos* des Ordres Militaires, & à ce qu'on appelle *Titulos*, qui ſont les Comtes, Marquis, ou Ducs.

Il y a pourtant encores quelques Maiſons que l'on appelle *Caſas Solariegas*, & ce ſont des Gentilshommes en effet qui ſont de *Solar conocido*, comme ils diſent; c'eſt a dire, dont

dont on connoist la souche, qui est bonne; & Philippe second l'en an 1566. fit faire un recueïl de leurs lettres, qu'il fit mettre dan les Archives de Valladolid.

Et à ceux qui sont-là comme Nobles, on leur donne des actes quand il est question, où des extraits, qu'ils appellent *Cartas executorias*, par le moyen desquelles ils se maintiennemt en certaines exemptions, qui ne sont pas grand chose.

Pour les *Titulos*, les plus anciens, c'estoient ce qu'ils appellent *ricos hombres*, qui est bien differend de *hombre rico*, qui signifie homme *riche*; car *ricos hombres*, c'estoient les grands Seigneurs d'Espagne autres frois, devant qu'il y eust des Comtes, des Marquis, ny des Ducs; & c'estoient des grands Seigneurs de ces premiers temps-là, qui se couvroient tous devant les Rois, & qui avoient voix active & passive dans les Assemblées, & où quelquesfois on élisoit les Rois, dont les images sont demeurées encores dans le serment qu'ils font aux Princes d'Asturies.

Du temps des Rois Gots, ils ne s'appelloient pas seulement *ricos hombres*, mais *Tinphados*, qui sont dictions Gotiques; car *ric* & *tief* sont des termes Allemands, qui signifient puissant, riche, haut; d'où vient que l'on voit quantité de noms de Princes Gots & François, qui s'appellent *Alaric*, *Atalaric*, *Ricarede*, *Theodoric*, &c.

La plufpart des Efpagnols difent, que les Grands des derniers temps, font la mefme chofe que les *ricos hombres* des Anciens. Et en effet, on trouve que les anciens Rois accordoient ce Privilege de *rico-hombria*, comme celuy de *Grandeza*. Mais quelques-uns difent, que tous les *ricos hombres* n'eftoient pas Grands, mais feulement, les *ricos hombres de pendon y caldera*; c'eft à dire *ricos hombres*, qui pouvoient *alçar pendon*, lever des Trouppes, & les entretenir à leurs defpens; ce que fignifioit *el Calnera*, la *Chaudiere*, comme nos Chevaliers bannerets; d'où vient je m'imagine, que *las Calderas*, font des marques de Nobleffe dans les Armes, & il y a des Efcuffons qui en font environnez tout autour.

Il y a auffi des Efcuffons, où il y a des rouës en orle tout autour, & je croy auffi que cela vient de l'ancien Privilege de *los Rodados*, dont les Rois donnoient les Brevets; au commencement on mettoit des croix dans ces rouës-la, & apres on y mit les Armes des Rois.

L'origine de l'Efcharpe rouge, vient auffi en Efpagne, fans doute, des Chevaliers de la *Vanda*, & *Lorada*, ou *Colorada*; dont l'Ordre fut inftitué par Alonfe douziefme, & les principaux Statuts en eftoient; que les aifnez des grands Seigneurs n'y pouvoient eftre reçeus, cela eftant refervé aux cadets; & pour cela, il falloit qu'ils euffent dix ans de fervice à la Cour, où à l'Armée.

Je

Je feray un discours particulier des quatre Ordres de Chevalerie aussi bien que j'en ay fait un des Grands ; de façon qu'il me reste seulement à dire, que les principaux des *ricos hombres*, s'estans tousiours couverts devant les Rois & devant Ferdinand, quand l'Archiduc Philippe vint en Espagne, dont il avoit espousé l'heritiere de Castille, la Reine *Doña Juana*, tous les grands Seigneurs furent partagez, & il y en eut peu qui demeurereut du party de Ferdinand, Roy d'Arragon; toute la jeunesse voulant gagner les bonnes graces de Philippe, fils de l'Empereur Maximilian ; & pour cela ils resolurent tous de ne se point couvrir devant luy, à la mode d'Allemagne. Philippe estant mort, & Ferdinand estant revenu administrer le Royaume de Castille, il fit couvrir toux ceux qu'il avoit fait couvrir autrefois. Mais apres, Charles Quint s'en allant en Allemagne, où il estoit esleu Empereur, les Allemands declarerent, qu'ils n'assisteroient point à son Couronnement si les Espagnols se couvroient, de façon que Charles Quint employa *Dom Fabrique* de Tolede, Duc d'Albe, pour persuader aux Grands d'Espagne, de ne se point couvrir en cette occasion, & qu'il leur conserveroit leurs Privileges ailleurs. Ce qu'il fit estant revenu en Espagne, où il tint *las Cortes*, qui est à dire *les Estats*, & alors il fit couvrir seulement neuf *Grands* ; d'autres disent douze; & cela fut en suite augmenté quand il fut

à Naples ; il fit auſſi couvrir ceux qui avoient eſté couverts autrefois. Et les *Grands* de ce temps-là, à ce que quelques-uns diſent, ſont les *Grands* de la premiere Claſſe.

Les Comtes & Marquis ſont auſſi *de los Titulos*, & ont des Prerogatives, & des Preëminences dans les Eſtats de leurs Pais, ſoit de Caſtille, ſoit d'Arragon, & ainſi des autres, & cela paſſe à leurs enfans.

Il y a auſſi des Tiltres comme celuy-cy *Adelantado*, comme il y en avoit de Caſtille, de Grenade, d'Arragon, & de toutes les autres Provinces ; c'eſt une eſpece de Dignité, pareille à celle de Seneſchal en Normandie, d'Anjou, &c. car c'eſtoit en Eſpagne le Chef de la Juſtice dans la Paix & le Capitaine general dans la guerre ; mais cette Dignité eſtant demeuré hereditaire dans les familles, elle eſt demeurée ſans fonction.

Le *Conneſtable* de Caſtille eſt la meſme choſe, auſſi bien que *l'Admirante* ; car ces deux Dignitez ſont depuis ſi long-temps attachées à la famille des *Velaſques* ; ſçavoir celle de *Conneſtable*, & à celle des *Henriquez* celle *d'Admirante*, qu'il y a longtemps qu'ils n'ont eu de fonction. On dit ſeulement, que quand on leve du monde ſur terre, on les leve au nom du Roy & du Conneſtable, & lors auſſi qu'on fait des armemens de Mer, ils ſe font au nom du Roy & de l'Admirante, qui commanderoit l'Armée ſi le Roy montoit ſur Mer. Pour Conneſtable, celuy qui l'eſt preſen-

presentement a, ce me semble, commandé la Cavalllerie en Catalogne, sous le Marqnis de *Mortara*; cequi montre que ce tiltre ne luy donne aucun commandement; & c'est comme la dignité de *Connestable* hereditaire de Normandie, qui est attaché au Comté de Tanquarville, qu'a Monsieur de Longueville.

De l'estat Ecclesiastique.

LE Roy ne donne pas veritablement en Espagne les abbaïes, qui sont toutes regulieres, à la reserve de deux ou trois qui sont Commandataires, à ce qu'on m'a dit, mais qui ne vallent pas beauooup; & sont plustost des especes de Doyennez, & de Chefs d'Eglises Collegiales, comme la nouvelle dignité de l'Abbé de *Sacramente* de Grenade, & quelques autres; mais aussi il y a bien plus d'Archeveschez, & d'Eveschez, & de bien plus riches qu'en France: car sans compter les Indes, où il y a plus de quarante, tant Archeveschez, qu'Eveschez, dont il y en a qui valent vingt, & trente mil, & jusques à soixante mil pieces de cinquante-huit sols de rente. Les Pais bas, & l'Estat de Milan que nous connoissons, & le Portugal qui a son Roy.

Il y a en Espagne seulement en comprenant l'Arragon, la Catalogne, & les Isles de Sicile, Sardaigne, Majorque, Minorque, & le Royaume de Naples, vint-deux, ou vint-trois grands Archeveschez, & environ

cent Eveschez, qui hormis quelques uns d'Italie sont meilleurs que les nostres de France; car les ordinaires sont de vint mille ducats de revenu, & les bons de trente, quarante, soixante, quatre-vints-dix, & cent mille, au moins à ce qu'ils disent, comme leurs Archeveschez qu'ils disent valoir beaucoup.

Pour l'Archevesché de Tolede, il vaut trois cens mille ducats, tout le monde en convient, c'est le Cardinal de *Sandoval*, qui est le Baron de la Maison de Lerme, qui est fort vieux, & Sous-Doyen des Cardinaux; mais il me semble qu'il n'estoit pas frere du Duc de Lerme, le Favory de Philippe troisiesme; mais il est *Moscoso* des Comtes *d'Altavara*.

Il y a quarante Chanoinies, qui valent chacune, plus de trois mille ducats de revenu; outre cela, il y a quatorze Dignitez, entr'autres cinq, ou six Archidiaconez, dont celuy de Madrid est un, car il n'y a point d'Evesque à Madrid, & je ne sçay lequel vaut le plus; l'on m'a dit que l'un, qui est celuy de Tolede, est à *Dom Juan* d'Austriche, & qu'il vaut trente mil escus, & un autre quinze mille, qui est à un *Moscoso*, neveu du Cardinal, celuy de *Guadalaxara*, & celuy de *Talavera*, valent chacun dix mille, le Doyenné seize mille; ces Dignitez valent bien plus que les Chanoinies, qui sont quarante; cinquante *Racioneros*, que nous dirions je pense Prebendiers, qui ont chacun deux, & trois cens ducats, & d'autres compportionnaires; vint-

cinq Archipreftres. Enfin *una Machina* de Preftres, comme ils difent en Efpagne.

Outre tout cela, il y a une Chapelle où font plufieurs Rois enterrez, nommée *Capilla de los Reyes*, dont le Chapelain *Mayor* a douze mille efcus, & les douze Chapelains chacun mille, ou douze cens efcus, & le Poëte Dom Pedro Calderon en eft un.

L'Archevefché de Seville, vaut quatre-vints-dix mille ducats.

Celuy de fainct Jacques en Galice, quarante mille ducats.

Celuy de Grenade, foixante mille ducats.

L'Archevefché de Valence a ce privilege, que l'Archevefque eft habillé en Cardinal, & les Chanoines de violet, & dans les feftes de Ceremonie, ils ont le Rochet & le Camail comme les Evefques; les Chanoinies y valent trois mille efcus; je ne me fouviens pas de la valeur de l'Archevefché, & je ne me fuis pas informé de la valeur des autres Archevefchez, ny des Evefchez d'Italie. Mais fi l'eftat qu'a fait *Duñez Caftro*, de ceux d'Efpagne eft vray.

L'Evefché d'Avilla vaut, &c.

Il feroit peut-eftre ennuyeux au Lecteur, de lire tout le revenu de ces Archevefchez, & Evefchez, & a moy de les tranfcrire, pour faire plus de diligence; afin d'avoir mon *Racionero*, j'abrege.

Pour des Chanoinies, quand un Evefque eft Cardinal, il les donne toutes, comme fait celuy de Tolede; & quand les Evefchez font

du Domaine, & du Patrimoine du Roy c'est à dire tout ce qui a esté conquis sur les Mores, comme Seville, Grenade, Malago, & où ç'a esté le Roy qui a fondé les Eveschez, il donne toutes les Chanoinies; Pour tous les autres Eveschez, le plus commun usage d'Espagne est, que des douze mois de l'année, le Pape en a quatre, & l'Evesque & le Chapitre en ont huict; pendant lesquels ils les donnent à moitié par tour, selon l'usage de chaque Eglise, comme à *Pampelonne* & à *Calahora*; au lieu que l'Evesque de *Jaen* les donne pendant les huict mois; ainsi cela n'est pas de mesme par tout, car il y en a où le Roy a aussi son temps.

Quand un Evesque meurt, c'est le Chapitre *Sede vaccante*, qui fait toutes les fonctions, donne toutes les Chanonies qui appartiennent à l'Evesque, & non pas le Roy comme en France. Il n'a point non plus le serment de fidelité, ny la regale; mais dés qu'un Evesque est mort, ceux qui ont l'Evesché font l'inventaire de toute la succession qui se trouve, tant en argent, qu'en meubles, vaisselle, tapisseries; qui sont au Pape, qui les vend, & pour cela les Nonces y ont bien plus de credit qu'en France; car on va à Rome pour tout, tout dépend de là, & rien du Roy, horsmis les Eveschez, & ce que j'ay dit; & mesme sans aller à Rome, le Nonce à le pouvoir de faire beaucoup d'expeditions; par exemple, il a le pou-

pourvoir de donner tous les Benefices qui vacquent, jusques à la valeur de trente escus de gros, sans les distributions du Cœur.

Pour ce qui est des petits Benefices qui dépendent de l'Evesque, & des Chapitres, & des Eglises, ils gardent aussi une espece d'examen, & on leur donne quelque article de Droict Canon à soûtenir, & ordinairement on fait disputer ceux qui y pretendent, & ils appellent encore cela *Opposition*.

Des Estats que l'on appelle en Espagne Cortes.

AUTREFOIS en Espagne (Je veux parler particulierement de la Castille) dans toutes les occasions d'importance les Estats s'assembloient, & on y resolvoit les differends qui naissoient sur la succession, & sur le Gouvernement des Royaumes, mais presentement on ne les assemble plus guere, que pour faire prester sermens aux Princes, & les reconnoistre devant la mort de leurs peres pour Princes des Asturies, & heritiers de la Couronne.

Il est à remarquer, qu'en ces Assemblées d'Estats, qui se font ordinairement dans les Eglises, le Roy & les Grands d'Espagne sont placez tout au contraire de ce qu'ils ont accoutûmé d'estre, lors que le Roy tient Chapelle; ce qui se dit comme à Rome, quand le Roy d'Espagne entend la

Messe en public. Premierement, au lieu qu'en France, le Roy se met tousiours sous un haut daix, que l'on dresse au milieu de l'Eglise, en veuë de tout le monde, le Roy d'Espagne est tousiours à un des costez de l'Eglise, sous *una Cortina*, qui est un pavillon avec des rideaux, & un ciel qui y est ordinairement, & je l'ay toujours veû du costé de l'Evangile; de façon qu'on ne le voit point. Il y a des gardes autour du pavillon, & un siege pour le *Mayordome Mayor*, & l'Aumônier que l'on appelle *Sumeglier de Cortina*, est debout; & au dessous de la courtine, est un grand banc couvert de tapisserie tout le long de l'Eglise, où s'assisent les *Grands*, qui demeurent tous couverts, vis à vis du Roy; du costé de l'Epistre sont les Ambassadeurs, & au dessous d'eux de long, un banc, où sont tous les Aumôniers & Prestres. Mais dans les Estats ou *Cortes*, il semble que le Roy quitte sa place, qu'il tient la plus honnorable, & où il est ordinairement, qui est le costé de l'Evangile, & s'en démette entre les mains des Estats; car la courtine du Roy se met du costé de l'Epistre, & le banc des Grands au dessous; & du costé de l'Evangile, vis à vis du Roy au haut, sont tous les Prelats; un peu au dessous, est un banc, où sont les Ambassadeurs & les Cardinaux, s'il y en a; au dessous vis à vis des Grands, sont les bancs, où sont *los Titulos*; c'est à dire Comtes, Marquis, &c. Et les Procureurs Deputez des Villes, qui sont aussi du

costé

costé des Grands. Et au lieu que dans les Ceremonies d'ordinaire, les Grands vont les premiers, dans ces Estats ce sont les Prelats qui vont faire les juremens devant les Grands, & puis *los Titulos*, & apres les Villes.

Les derniers Estats qui se sont assemblez avecquelque solemnité, ont esté en l'an 1638. à Tolede, où Charles Quint ordonna qu'il n'y eust que dix-huict Villes qui eussent voix.

Il y a tousiours dispute entre *Burgos*, qui se dit *Cabeça* de *Castilla*, où la capitale ville de Castille, & *Toledo*. Et le Roy Henry qui chassa *Dom Pedro el Cruel*, les accommoda de cette maniere. Il commanda à Burgos de parler, & jurer, & il dit qu'il se chargeoit de jurer pour Tolede, cela contenta ces deux Villes. Si bien qu'à l'exemple de cela dans toutes les Assemblées, ces deux Villes se presentent, & le Roy commande à Burgos de parler, & dit que Tolede jurera quand il luy commandera. Burgos parle, & propose toutes choses, & on fait parler Tolede hors du rang des Villes, en un rang fort honorable, & Tolede aussi bien que Burgos, font tous deux les protestations, dont le Roy leur fait delivrer acte; à sçavoir à Burgos, qu'il a esté suivant l'ordre ancien pour conserver sa possession, & à Tolede, que ç'a esté par l'ordre du Roy sans que cela puisse prejudicier à leur preséance.

Du Revenu du Roy d'Espagne.

TOUT le monde croit que le plus grand revenu du Roy d'Espagne, c'est l'or, & l'argent des Indes, & c'est bien veritablement ce qui fait subsister l'Espagne, mais on est abusé; car comme je me le suis fait expliquer à Cadis, & à Seville, les choses vont ainsi. Il y a deux endroits dans les Indes, d'où vient toute la richesse de l'Europe. Les mines du Potosi, & ce qui est remarquable, qui sont fort éloignées de nôtre grande Mer, car elles sont du costé de celles du Sud, que l'on nomme Pacifique; de façon que les Gallions d'Espagne, qui vont d'abord à *Puerto velo*, en Amerique, y attendent le temps que l'or vienne de Potosi, & des environs à Lima, qui se nomme *Ciudad de los Reyes*, s'embarquer à la mer du Sud à Arica, & encore une autre Ville, pour venir plus commodement à Panama, & de-là par terre à Puertovelo.

Il est permis à tout le monde de tirer de l'or, & d'en faire tirer, & travailler aux mines, en payant au Roy le quint.

L'argent se tire du Royaume de Mexique, qui est plus Septentrional, & ce sont les vaisseaux qui vont-là, & cela est appellé la flotte de *Tierra Firma*; & comme il y a plus de peine, & moins de profit, le Roy ne prend aucun profit de ce qui s'en tire-là, mais

mais soit or, soit argent, il doit estre enregistré, autrement on le confisque, & le droict d'enregistrement est de dix pour cent; & c'est pour cela qu'avoit esté establie autrefois la *Casa* de la *Contratacion* à Seville; alors que tout ce qui venoit des Indes venant par *Sanlucar*, venoit aborder a une tour, qui est sur le Port, que l'on nomme encore la Tour de l'or; mais depuis quelques années, soit pource que lors que l'on éloigna le Duc de *Medina Sidonia*, qui estoit à *Sanlucar*, on y envoya d'abord des Commissaires qui voulurent trop gagner sur les Marchands, soit que desja ils trouvassent qu'ils estoient trop prés de la maison de la *Contratacion*, & des Partisans de Seville, & que le Duc de *Medina Celi*, à qui on a donné le Generalat de la Coste, ait osté le commerce de *Sanlucar*, qui estoit au Duc de *Medina Sidonia*, pour le mettre au Port de sainte Marie, qui est vis à vis de Cadis, & qui est à luy presentement, par la succession qui luy est escheuë des Ducs *d'Alcala*. Ils se sont adonnez depuis à venir à Cadis, où depuis tout ce temps-là ils s'accommodoient, & faisoient leurs compositions, & trompoient la Maison de la *Contratacion*; de façon que depuis ces deux dernieres années, le Roy a déchargé les Marchands du droict d'enregistrement, & a mieux aimé se contenter d'un pour cent de tout. On a fait d'abord

acom-

accommodement avec les Capitaines & les Marchands, avec qui on a composé tout au travers, comme nous appellons, pour tout ce qu'il y avoit dans un vaiſſeau, ſans compter ce qu'il y auroit, qui eſtoit une trop grande peine. Et il s'eſt trouvé, à ce qu'ils m'ont dit là, de Marchands, & des gens qui n'ont payé que quatre pour cent l'année derniere, dont le Roy d'Eſpagne a tiré cinq millions de pieces de huict, qui ne ſont pas tout juſte quinze millions de livres. Mais il ne faut pas croire pour cela que toutes les années il en tire autant; car en la preſente il a tiré pour quatre, parce que les quatre precedentes, la flotte n'eſtoit point venuë, à cauſe des Anglois, leſquels ont eſté deux ans à la veuë de Cadis, où ils attendoient la flotte des Indes, & qui ont pris, où fait perir ſept Gallions, qui en revenoient avec une Charge fort riche; ils en approcherent d'abord ſans que l'on s'en défiaſt, croyant que c'eſtoient des Hollandois, car ils avoient mis les bannieres d'Hollande, & de deſſus le Port de Cadis, on voyoit le combat ſans les pouvoir ſecourir. C'eſt pourquoy les plus habiles à qui j'en ay parlé, me diſoient que tous les ans ordinairement, le Roy d'Eſpagne pouvoit avoir tous frais faits, c'eſt à dire tant des mines, que de la Cruzade, & de toutes les Indes, environ un Million d'or & demy, qui ſont quatre millions de livres.

Tout le reſte ne fait que paſſer par l'Eſpagne ſans s'y arreſter: car comme les Mar-

chands

chands n'y ont point de Marchandises pour échanger contre nos toiles, nos draps, & les autres marchandises qui viennent de France, & de tous les autres Pays, il faut qu'ils les payent de l'argent qui vient des Indes, sur quoy ils les assignent tousiours, de façon que si cette année derniere la flotte ne fust venuë, ils estoient ruinez; car ils estoient endebtez furieusement.

LeRoy d'Espagne fait la mesme chose que le Roy de France; & comme nous avons jusques-icy mangé le revenu des années, qui ne sont pas encore venües; le Roy d'Espagne tout de mesme, trouve des Partisans qui se nomment *Assentados*, qui moyennant une remise, luy avancent tant sur ce qui viendra la flotte prochaine, qu'on leur transporte à prendre; ainsi il estoit ruiné aussi bien que les Marchands, car il avoit quatre ans qu'ils avançoient; enfin quoy qu'il ait tiré beaucoup il n'en a guere profité, sinon qu'il s'est acquité.

Outre ce que le Roy d'Espagne tire des Indes, il a particulierement dans toute la Castille, & Royaumes qui sont reünis l'ancien droict, qui est grand; car Navarre, & Guipuscoa ne payent rien; & Arragon & Catalogne ont leurs *fueros* aussi, & je croy qu'il n'en tire pas grand chose non plus, mais comme je n'y ay pas esté, je n'en suis pas si bien instruit, & cét ancien droict s'appelle *Alcalava*, & n'estoit autrefois que du quint, depuis le Roy Henry; quand il eut chassé Dom Pedro *el*

cruel; volontairement on luy accorda la dixme qu'il prend sur tout ce qui se vend, & qui se consume par tout; & ce droict-là fut accordé aux Rois d'Espagne, par les Estats du temps d'Alonse douziesme, qui assembla *las Cortes*, en l'an mil trois cens quarante-deux, pouvoir pour subvenir aux guerres contre les Mores; & non seulement les Rois d'Espagne l'ont, mais il y a quelques grands Seigneurs qui l'ont sur leurs Vassaux.

Depuis ce droict ancien, les Rois d'Espagne ont depuis peu encore levé trois pour cent, & le parisis, où le quart en sus; de façon que cela va à prés de qatorze pour cent, que le Roy prend generalement sur tout; jusques-là mesme, qu'un homme qui tuë un bœuf, où un mouton chez luy, pour le manger dans sa famille, on luy vient faire payer les treize & quatorze pour cent.

Outre cela il y a des endroits, où il y a de pareils droits pour les passages, l'entrée, & la sortie, & il a ses doüannes où l'on est fort difficile, & particulierement à toutes les entrées & sorties, comme en entrant, ou sortant d'Arragon, de Navarre, & de Catalogne en Castille ou en sortant de Castille pour y entrer, & encore en sortant de Navarre, & de Biscaye, d'Arragon & de Catalogne en France, où y entrant de France; car enfin on est rançonné à deux passages differens, où l'on visite tout ce que les passans portent; & outre la dixme qu'ils

font

font payer de tout ce qui est neuf ; car encore que ce soit pour vostre usage, comme des chappeaux, des souliers, du linge, & jusques à un estuy d'argent, outre cela, ils visitent si vous n'avez point d'or, ni d'argent, & ils le confisquent si vous en avez plus qu'il n'en faut pour vostre voyage, & il faut aller declarer au Bureau ce que l'on en a, & ce que l'on a de hardes, autrement on est pillé.

Mais outre cela, il y a de grandes landes, qu'ils appellent de *Helas*, dont le passage luy vaut beaucoup. Il y a aussi quelques mines en Espagne, car il y en a mesme où il y a de l'or, mais il faut de si grands frais que l'on n'y travaille point ; & j'ay passé par des lieux où il y en a de plomb, & où j'ay veû beaucoup de puis que font les habitans des lieux circonvoisins, qui ont tous le pouvoir d'en tirer, & doivent seulement enregistrer ce qu'ils tirent, & de chaque *Arba*, qui pese vient cinq livres, ils donnent au Roy de dix livres une, & le reste est pour eux. Il y a aussi des Salines & des Moulins à sucre, qu'ils appellent *Ingenios* de *Azucar*, dont j'en ay veû aupres de *Marpella*, où *Marbella* en Andalousie, où j'ay veû beaucoup de cannes de sucre, qui sont faites comme d'autres roseaux, mais qui ont au dedans une certaine moüelle, & une eau fort douce, car j'en ay cueilly par les chemins.

Il est deffendu de faire sortir d'Espagne ni chevaux, ni mulets, ni Esclaves, non plus

que

que de l'or, comme j'ay dit, & pour avoir cette permission, il faut payer de grands droits.

Il y a aussi de grands imposts sur le vin, qui vont à proportion bien plus qu'en France, car pour *cada Cantaro*, c'est à dire pour chaque cruche, qui tient environ quatre pots de France, on paye six reaux de *Vellon*, qui reviennent à trente sols. Tous les Cabaretiers ne sçauroient vendre, ni personne, qu'ils n'ayent une permission que l'on leur donne par une Patente qui n'a force que pour un mois, de façon qu'il leur faut acheter cette permission tous les mois, & dans cette Patente, on taxe le prix de tout, & il le faut donner, soit bon, soit mauvais. Et il n'y a que les Ambassadeurs qui ont un privilege d'avoir un Cabaret où ils se fournissent, le Maistre ayant le nom de l'Ambassadeur, vend sans autre permission, & ce sont les endroits où l'on trouve plus de choses & beaucoup meilleures à cause de cela.

Outre cela, on paye un droit pour pouvoir couper la vigne sur le pied, & il a encore un autre droit pour l'encuver.

Mais un des grands revenus du Roy d'Espagne, c'est *el papel sellado*, qui est le papier seellé, que l'on vouloit aussi establir il y a quelques années en France, & cela luy vaut bien plus que ce qu'il tire des Indes. Car il n'y a point de Province où il ne soit estably; & comme on ne se sert point de parchemin, comme en France, pour les Provisions d'Offices

fices, Lettres Patentes, & toutes sortes de Contracts; on oblige tout le monde, depuis le plus petit, jusques au plus grand, d'acheter ce papier, qui a au haut le Sceau d'Espagne, avec la valeur de la feüille, & l'année; & les Contracts, & Obligations, Marchez & baux, en fin toutes sortes d'écritures ne valent rien si elles ne sont escrites sur ce papier-la, qui ne vaut non plus rien que pour une année. Mais ce n'est pas le tout, le prix de toutes ces feüilles est differend; par exemple, j'en ay eu besoin pour deux marchez avec des Muletiers; & celuy-là ne coustoit que deux reaux de *Vellon* la feüille, qui n'est que dix sols, mais selon les affaires le prix hausse jusques à dix pieces de cinquante-huit sols, vingt, trente, & jusques à cent, ce me semble, & plus; car par exemple les Provisions *d'Oydor*, au Conseil de Castille, qui sont à peu prés comme les nôtres; (car un Conseiller m'a montré les siennes) sont du papier seellé, des Lettres de Grace, d'Abolition, de Don, & tous Brevets, & cela monte à une somme immense, & c'est le bien le plus net & le plus asseuré; & où il y faut le moins de frais; car d'une feüille de papier d'un double, en y mettant un cachet, vous la faites monter jusques où il vous plaist, & ce qui est encore à la plus grande foule du peuple, c'est que toutes les escritures des procez se doivent faire en papier seellé, assignations, procedures, escrits, & contredits d'Advocats, sentences, & toutes autres expe-

ditions, & si cela estoit estably de cette maniere en France, cela monteroit quasi à un aussi grand revenu que tous les autres revenus de l'Estat tout ensemble.

A Seville, des Marchands m'ont asseuré que le Roy d'Espagne tiroit de Seville, & de l'estenduë de son Royaume; & je pense que Cadis y est compris, trois millions tous les ans, y compris se papier seellé, & tous les droits aussi. C'est ce qui vaut le plus au Roy d'Espagne, & cela reviendroit environ à sept où huit millions de livres, mais on ne sçait qu'en croire; car comme les Espagnols sont vains, souvent ils appellent millions d'or, ce qui n'est en effet que des millions de realles de *Vellon*, qui n'est que cinq sols; Par exemple, pour la *jornada del Rey*, pour son voyage à Iron, pour le mariage, ils ont imposé trois millions sur la Chancellerie, & autant sur toute l'estenduë de *Valladolid*; quelques-uns m'ont dit que c'estoit des millions de reales de *ocho*, qui seroit d'or, mais cela ne peut pas estre; & c'est plustost trois millions de reales de *Vellon*, où millions de *Maravedis*; car on ne compte que par *Maravedis* dans les Finances. Cette monnoye de *Vellon* a encore plus infecté l'Espagne de *quartos*, & *d'ochavos*; que la France ne l'a esté de liards; car encore il n'y a que le menu peuple, mais là dans une grande ville, on a peine à trouver de l'argent & de l'or, & on ne se sert que de cuivre.

Il seroit necessaire de dire quelque chose de la maniere dont sont faits les bastimens d'Espagne, de la beauté de leurs villes, de la richesse de leurs Eglises, & des lieux publics. Mais comme j'en ay fait la description dans mon Journal, en marquant tous les lieux où j'ay esté je n'en repeteray rien icy.

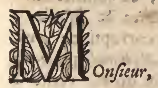
Nous esperons avec le temps avoir ce Journal, qu'on dit contenir plus de vint cahiers, qui sera comme je croy quelque chose de beau.



TABLE
du Contenu en cette
RELATION.

Des trois principales usurpations du Royaume d'Espagne.

RELATION DE MADRID.



Onsieur,

C'eſt bien la raiſon, puiſque je vous ay donné part de mon paſſage de *Genes* à *Barcelonne*, & des dangers que j'ay courus en Mer; que je me ſatisfaſſe du contentement de vous dire ce que j'ay reconnu en paſſant de la vie commune de *Madrid*, que l'on tient pour l'abbregé de toute l'*Eſpagne*, & dont tout ce qui eſt de plus poly & de meilleur ne vaut pas le plus rude ny le plus mauvais d'*Allemagne*. Mais comme chacun peut connoiſtre de cette maniere & en dire ſon opinion, je vous prie que cette Lettre ſoit comme à tous les Amis, & que l'addreſſe que je vous en fais ne leur donne point de ſujet de douter de mon ſouvenir: & que s'ils en doivent rendre quelque jugement ce ne ſoit pas en me condamnant de n'avoir rien avec eux que de commun, ny avec vous que de particulier.

Je vous diray donc, pour commencer, par les choſes generales, que la terre n'eſt

n'eſt icy que de ſable & de pierre à feu , & que ſi elle produit quelque choſe, c'eſt pluſtoſt pour faire honte à la pareſſe des Habitans, que pour montrer ſa fertilité.

Les eaux y ſont plus plaines de ſable que le piſſat d'un Graveleux , & comme elles ſont extremement delicates & ſubtiles , auſſi ſont elles de facile corruption ; c'eſt ce qui ſert d'excuſe aux *Allemands* pour ne boire que du Vin , quoy qu'a la verité il y ſoit ſi mauvais, que je ne penſe pas avoir bû encore une ſeule goutte de Vin *d'Eſpàgne* à *Madrid*. Les Taverniers en font une tierce nature en y mélant une ſi grande quantité d'eau que celuy qui a fait les Viſions de l'Enfer, ne leur y marque point d'autre quartier qu'à ceux que l'on nomme icy *Aguadores*. Ce qui me dégouſte le plus, eſt, que pour mettre un verre de Vin dans le ventre, il le faut tirer d'un autre, je veux dire, que l'on n'a point icy d'autres Tonneaux que des peaux de Bouc qu'ils appellent *Bellejos*, & qui ſont tellement poiſſées, qu'a chaque goutte que je bois, il me ſemble avaler le *Saint Creſpin* d'un Cordonnier.

Porteurs d'eau.

Pour les eaux de riviere, je n'ay ſçeu encore bien voir de qu'elle qualité elles ſont. Et le Fleuve de [a] *Mançanares*, ne ſe trouve que dans les Chanſons des Poëtes. Il eſt vray que l'Empereur *Charles* V. y a fait bâtir un Pont fort grand & fort beau, que l'on appelle [b] *La Puente Segoviana*. Et l'ayant

[a] *Fleuve qui paſſe à Madrid.*

[b] *Le Pont de Segovie*

un

un jour fait voir à un Ambaſſadeur pour ſçavoir ce qu'il luy en ſembloit ? Il luy reſpondit, [c] *Menos Puento o mas agua.* Mais je croy que ce bon Prince ſe contentant d'avoir baſty le Pont, à laiſſé le ſoin à ſes Succeſſeurs d'y faire la Riviere, & a fait comme l'on dit en noſtre Pays, l'ance devant le ſeau ; car pour y trouver de l'eau, il y faut faire des Puits, & l'on dit communement icy que *Eſta Puente eſpera il Rio como les Judios el Meſſias.*

c Moins de Pont ou plus d'eau.

Ce Pont attend la Riviere, comme les Juifs attendent le Meſſie.

J'avoüray pourtant de bonne foy, que j'y ay veu une fois de l'eau, mais il ne doit pas s'en glorifier ; ce ſeroit pour s'attirer les eloges fameux que *Saint Amand* en colere, & cuvant ſon Vin, a donné au *Tibre* dans ſa *Rome Ridicule.* Il n'eſt redevable de cette pompe de demy jour qu'a de la bourbe & à de l'eau jaune d'une ravine eſmuë, apres quoy il devient le plus ſec Ruiſſeau de l'*Europe*, en ſorte que *Gongora* eſtonné du ſubit changement luy dit *Beviote un Aſno ayer y oy te ha meado.*

Eſt-ce que l'Aſne qui te piſſa hier, t'a aujourd'huy beu.

Quant aux deux autres Elemens, ils y ſont entierement confondus, & l'air ny eſt que feu ; de ſorte qu'à moins d'eſtre *Salamandre* ou *Pyrauſte*, il faut crever en reſpirant. Rien n'adoucit l'intemperie de l'air qu'un certain vent qu'ils appellent *Gallego* auſſi malin que la Nation dont il prend ſon Nom, & ſi penetrant, que lors qu'il ſouffle, l'ouverture d'une feneſtre eſt capable de rendre un

Vent d'Aval.

homme paralitique, & bien souvent d'un Bordel voisin, il porte la Verole dans une Maison de pieté. C'est pourquoy s'il arrive que l'on en raporte quelque grain, on le peut avoir pris aussi bien dans un lieu saint comme dans un prophane.

De ces inégalitez procedent deux Coûtumes, que je remarque aux habits & à la marche des *Espagnols*. Car pour s'armer contre le *Gallego*, ils vont autant habillez en Esté qu'en Hyver; & portent en tout temps leurs habits doublez & cotonnez comme s'ils vouloient à tout moment endosser la Cuirasse. Je croy pourtant que vous vous doutés bien que ce n'est point pour cet usage là qu'ils se fourrent ainsi de coton & de bourre, mais pour donner retraite aux *Piojos* qui s'estiment icy aussi Cavaliers, & *Hidalgos* comme le reste des *Espagnols*, & dans cette vanité se plaisent aux bonnes compagnies, & tiennent les rangs les plus hauts & les plus visibles parmy la Noblesse.

Poux. Nobles.

L'autre Coûtume est, que pour ne point exciter la chaleur naturelle avec l'estrangere, ils marchent de ce pas de gravité que l'on appelle le Pas de la Pique, & qu'il est malaisé de discerner s'il avance ou s'il recule. Mesme en dançant ils gardent une si grande modestie, que leurs Cabriolles sont plus semblables aux reverences d'une Carmelite, ou aux traisnées d'un Gou-

Gouteux, qu'aux élevements d'un Baladin de *France*.

Vous vous imaginerez peut estre, que l'on corrige icy les defauts de l'air par les Parfums de ces fameuses Pastilles d'*Espagne*? A *Madrid*, les Pastilles du jour ne sont autres que les ordures de la nuit, & les vilainies de trente mille Courtisanes de profession & de ban, & de cent mille verolez qui sont les membres principaux de cette Republique. Dedans *Londres* il y a une Place des plus belles & des mieux basties, laquelle se nomme le Jardin commun. Tout *Madrid* est un privé commun, duquel il n'y a qu'un vuideur qui est le Soleil; & s'il est vray, comme quelques Philosophes ont resvé autresfois, que les Astres se nourrissent des vapeurs de la terre, je ne croy pas qu'il y ait lieu au Monde où ils fassent plus mauvaise chere, qu'icy. J'ay part à ce banquet, & par ce moyen je me puis vanter d'estre assis à la Table des *Dieux*, & de manger deux fois une mesme Viande. C'est peut-estre un effet de leur superbe de croire, que leurs actions les plus sales (& que les autres Nations taschent de cacher) meritent d'estre mises dans l'Histoire, faisant souvent leur ordure sur le Papier, comme si c'estoient des Oeuvres dignes d'estre imprimées, & pour leur donner plus de reputation, ils les font voler comme si elles estoient portées sur les aisles de la Renommée, & de là les appellent Dra-

gons volans. J'offenſerois vos chaſtes oreilles de m'expliquer davantage ſur cette matiere, & je m'apperçois de la faute que j'ay faite en ce qu'avant de vous mettre dans un diſcours de ſi mauvaiſe odeur, je n'ay pas crié, *Aguava*, comme ils font icy, en jettant par les feneſtres, leurs vilainies; il eſt vray que ſi vous la ſentez depuis *Madrid* juſques à *Vienne*, vous aurez un fort bon nez. J'adjouſteray ſeulement que les *Eſpagnols* ont raiſon de porter leurs Eſpées hautes, craignant de couper à chaque pas ces vilaines Teſtes, dont toutes les Ruës ſont pavées, & de renverſer les bornes qu'ils ne ſont point honteux d'y planter en plain Midy & à la veuë de tout le Monde. Les Femmes en cette action comme en toutes autres, perdent la honte de leur Sexe. Les vieilles ne s'en cachent point pour montrer qu'elles ne ſont pas mortes, & qu'elles ſe peuvent ſervir de leurs pieces. Pour les jeunes elles en ſont plus ſcrupuleuſes, craignant par la forme de l'Ouvrage, de faire connoiſtre celle de l'outil.

Gare eau.

Il y en a pourtant qui ne ſont point avares de leurs Richeſſes naturelles, & prennent plaiſir à découvrir leur beauté nuë à tous autres yeux qu'a ceux du Soleil, prenant pour Theatre de cette repreſentation l'eau du Fleuve *Mançanares*, & les courtines de la nuit, ſous leſquelles elles s'expoſent à la veuë de tout le monde, qui vient prendre le frais

ſur le bord du lit de cette Riviere Metaphyſique, & où l'obſcurité leur eſt ſi favorable, que leur viſage qui pourroit rougir de leur nudité, eſt la partie de leur corps là moins reconnuë, & où le plus müet, & le moins ſçandaleux de tous les ſens qui eſt l'attouchement, joüe le principal Perſonnage avec une liberté ſi grande & ſi ſeure, que ſouvent le *Fraile* ſe hurte avec la *Señora*, ſans que le lendemain ils ſe reconnoiſſent dans l'Egliſe.

Je ſuivray l'ordre des choſes, & vous diray ce que j'ay pû reconnoiſtre de la beauté, qualité, & converſation de ce Sexe. On dit que la plûpart des Femmes en donnent, & que les plus chaſtes ne ſont pas marries que l'on en demande. Lors qu'elles alloient tapées, elles paroiſſoient belles. Depuis que par ordonnance du Roy elles vont deſcouvertes, j'en ay perdu l'opinion, & je croy que la Pieté du Roy a trouvé cette invention pour apporter quelque moderation à la lubricité de cette ville. Il eſt vray que ſans voile ny maſque, leur viſage ne laiſſe pas d'eſtre caché, puis qu'elles ſont ſi couvertes de Fard, que la nature à peine peut paroiſtre ſous l'artifice. Les Vieilles tiennent à faveur d'eſtre appellées *Putas*; & les jeunes ne prennent pas plaiſir d'eſtre eſtimées *Moçetona*, non plus que de l'eſtre en effet, ce point d'Honneur eſtant marque de leur peu de merite & de beauté: & s'il y a quelque virginité dans les Cloiſtres, *Pucelles.*

elle eſt purement corporelle. En noſtre Pais, on obtient quelque choſe des Femmes ſous promeſſe de mariage; icy aux premieres recherches, on vous fait expliquer *Si para marido, no, ſi para amancebado, ſi.* Dedans les contracts de mariage, il y a des reſerves de certains jours tout à la liberté des Femmes, en un mot ſi elles ne ſont Garces elles le paroiſſent. On les voit pourtant fort aſſiduës dans les Egliſes, mais toute leur Devotion ſe termine à prier Dieu qu'il leur envoye de bons Galans. Les Confeſſeurs ſont fort indulgens à leur fragilité; & les diſpenſent facilement de manger de la chair en Careſme pour avoir plus de force à gagner leur Vie par le Peché. Mais celles qui enchериſſent ſur la Spiritualité, croyent que la voye du Ciel la plus courte & la plus aiſée, eſt de gagner en jeuneſſe dix Mille Eſcus pour faire dire des Meſſes apres leur Mort.

Si pour Mary non, ſi pour Galant oüy.

Avec tout cela elles venlent eſtre recherchées de ce qu'elles deſirent, & croyent meriter d'eſtre honorées comme le Medecin par neceſſité. Les *Eſpagnols* les reſpectent par un devoir plus haut, & qui ſemble une eſpece d'adoration; & les plus facheux Marys, quoy qu'ils ſe connoiſſent Cocus à deſcouvert, n'oſeroient s'en plaindre qu'en tierce Perſonne, & employent à cét effet leurs Confeſſeurs, qui bien ſouvent pour mettre d'accord les Parties, prennent ſur

eux

eux tout le faix de leur mauvais ménage. Les conditions plus ordinaires de Paix ſont que les femmes donnerõt ſatisfaction aux Marys ſans rien payer que les devoirs de reſpects & de deference. Pour les autres, s'ils y mélent un peu d'Argent, ils en feront ce qu'ils voudront & par preference. Elles vont volontiers en *Sylla*, pourveu que ce ſoit aux deſpens d'autruy ; auſſi au premier Galand qu'elles rencontrent en la Ruë, elles ne ſont pas honteuſes de le prier qu'ils la payent. Et quoy que ce ne ſoit pas leur Coûtume de porter Perſonne pour rien, elles le veulent pourtant eſtre ſans qu'il leur en couſte, & n'en font autre remerciment que de dire, *Me haze mucha mercede pero mas mereſco.* Ce que l'on nomme Chapin, ſont des Theatres ambulatoires, qui ſont ſi hauts qu'elles ne ſe déchauſſent jamais qu'en quittant la moitié de leur Perſonne, & comme ils ſont enrichis de lames d'Or & d'Argent, & que leurs teſtes ſont toutes chargées de Plaſtre, elles font la Statuë de *Nabuchodonoſor* renverſée. Au reſte, les Bordels ne ſont pas des lieux publics ; chacun le trouve chez ſoy, n'y euſt il que la Mere ou ſa Fille. Et comme c'eſt un Droit de Nobleſſe de pouvoir tenir dans ſa Maiſon un Four, & un Bordel, les *Eſpagnols* qui s'eſtiment tous Gentilshommes n'ont garde de perdre ce Privilege. *Chaiſe.*

Pour continuer l'ordre des choſes, paſſons de ces vilains lieux en d'autres, où la

Sainteté eſt à ſi bon compte, que c'eſt aſſez pour eſtre bon Religieux, de n'eſtre pas *Alumbrado*. Quant à la ſuffiſance, il y a de deux ſortes de Docteurs, les uns n'entendent point du tout le *Latin*, & les autres le devinent, eſtant un effet tout viſible de la Providence de Dieu, que la Bible ait eſté traduite ſi groſſierement, pour ce qu'en un ſtile plus relevé, les *Eſpagnols* l'auroient pris pour l'*Alcoran*. Ils ne ſçavent jamais bien une choſe que quand ils la ſçavent toute ſeule, & ſi les Femmes eſtoient des Sciences, il n'y auroit jamais d'Adultere.

Illuminé.

La plus part des Preſtres ſe nomment *Licentiados*, non pour avoir pris le degré de ce titre, mais pour eſtre caſſez aux gages dans l'Eſcole, comme des Soldats inutiles dans une Armée; de façon que comme en tous les autres Meſtiers, il faut pluſieurs Ouvriers pour faire uns beſongne (y ayant quatre ou cinq ſortes de Tailleurs pour rendre un habit complet) ainſi je m'imagine que pour faire une bonne & entiere confeſſion, il faudroit ſe confeſſer à autant de Preſtres que l'on a commy de Pechez, leur ſuffiſance ne s'eſtendant jamais gueres plus avant qu'à l'intelligence d'une ſeule choſe. Ce n'eſt pas qu'ils ne commettent quelquesfois tous les ſept Pechez mortels, mais on peut dire en ce cas que Dieu leur pardonne, puis qu'ils ne ſçavent ce qu'ils font.

Apres l'Ordre Eccleſiaſtique, celuy de la No-

Nobleſſe eſt le plus innocent ; leur plus grand vice eſt l'Orgueil, car ils ſont ſi ſuperbes, que s'ils voyoient un honneſte homme entre les Bras de leurs Femmes ils ne daigneroient le regarder, de peur d'eſtre obligez de le ſalüer. On dit qu'ils ſont fort vindicatifs, mais pourtant leur inimitié n'eſt pas irreconciliable, puis que la plûpart de leurs Ennemis, ſont les Amis de leurs Femmes. En tout cas s'ils ont une querelle à vuider, ils le font à la Royalle, c'eſt à dire, cent contre un s'il leur eſt poſſible Et font ſi grande gloire de prendre un Homme avec avantage, que par toutes les Ruës où l'on a fait quelque Aſſaſſinat, ils erigent une Croix en forme de Trophée avec cette inſcription, *A qui matarono un Hombre*, qui veut dire, icy les *Eſpagnols* ont tué un Homme. L'on dit pourtant que dans les Pais Eſtrangers, ils font quelque figure d'Homme vaillant ; mais c'eſt que n'y ſçachant pas les Chemins pour fuir, ils ſont obligez de demeurer pied ferme, & croyent avoir aſſez fait, lors qu'ils ſe laiſſent battre en bonne poſture.

De l'Art Militaire, ils en ont fait une Science purement ſpeculative, & croyent que pour eſtre reputez Belliqueux comme Gentils-Hommes, c'eſt aſſez que leurs Predeceſſeurs l'ayent eſté, & qu'ils tiennent ces Qualitez par forme de *Majorazgo*.

Ceux qui ne ſçavent pas qu'elle figure *Dignité.*

c'eſt qu'un Homme de mauvaiſe mine ſur un beau Cheval, pour l'apprendre doivent venir à *Madrid*; & ſans les grandes Croix rouges & vertes qu'ils portent ſur leurs Manteaux, on auroit de la peine à diſcerner un Cavalier d'avèc un Savetier. Pour eſtre Gentil-Homme, il ſuffit d'eſtre Chreſtien de deux degrez, & dedans leurs Arbres de lignée, ils ne ſont pas marris que l'on voye des Capuchons & des Mitres, c'eſt pourquoy je penſe que les Cavalliers ſe font appeller, *Doms*, qui eſt une Qualité propre à ceux qui les portent.

Pour le tiers Eſtat, je n'en ſcache point que les *Alcaheutes*, qu'ils appellent pour cela *Terceros*; n'y ayant ſi petit *Picaro*, qui ne s'eſtime *Idalgo como el Rey*, & que juſques aux Cochers meſme ne portent l'eſpée, laquelle eſtant en tous autres Pais, marque de Nobleſſe, n'eſt icy qu'une partie de l'habillement, ou pluſtoſt un de leurs membres, ne croyant pas meſme qu'ils s'en depoüillent quand ils ſe mettent *in puris naturalibus*.

Je ne veux point entreprendre de porter mon jugement ſur l'adminiſtration des Affaires; ſeulement vous diray-je en paſſant, que s'il y a dans le Monde choſe qui ſe puiſſe comparer à l'Eternité des peines d'*Enfer*, c'eſt la longueur des Miniſtres de cette Cour, qui ne payent les pauvres Pretendans d'autre Monnoye que d'un certain *Luego*, qui ne ſe trouvera jamais que dedans la Valée de *Joſaphat*, & qui tient tout le mon-

de

de dans la mesme satisfaction que *Tantalus* au milieu des eaux : de sorte que solliciter une Affaire aupres de ces Messieurs, c'est estudier la Grammaire de l'*Enfer*, & les Rudiments de la *Damnation*. Ce seroit icy une belle Escole pour les *Athées* qui auroient quelques depesches à poursuivre aupres du Secretaire d'Estat *Andrea de Rocas*, pour ce que se voyant en cette sollicitation dans des peines sans fin, ils ne feroient point de difficulté de les croire en l'autre Monde.

Quant à l'Oeconomie, & Gouvernement domestique. Les Peres n'ont aucun soin d'élever leurs Enfans, ny les Enfans d'honorer leurs Peres, pource qu'ils ne se connoissent pas l'un l'autre, & si les Meres en ont de conserver la Virginité de leurs Filles, c'est comme une Marchandise que l'on reserve pour la vendre plus cher, encore qu'à la verité celle-cy ne soit pas de longue garde. Les Experts asseurent que les Filles perdent leur Pucelage quand les dents leur viennent, & si d'avanture il s'en trouve de plus anciens, c'est dans les fourreaux d'Espées des Chevaliers de *Sant Iago*.

Parmy ces desordres il y a de grandes Vertus. Ils ont un Zele incomparable de planter la Religion Catholique ou il y a des Mines d'Or. Leur valeur est si grande en ce qui touche les Entreprises de Guerre, que les *Allemans* & les *Italiens* ont de la peine à les executer. Si la Justice ne s'exerce pas

comme il faut, ce n'eſt pas faute d'Officiers, y ayant icy plus d'*Algüazils*, que d'autres Citoyens; mais toute la Juſtice qu'ils font, c'eſt de vivre de l'iniquité d'autruy, leur deſſein n'eſtant point de corriger les vices, mais d'en profiter. Et ſi chaque *Algüazil* tenoit un Larron par la main, ils ne ſeroient pas reconnoiſſables, & l'on en pourroit faire des attelages d'un meſme poil. La marque honoraire de ces Officiers de Juſtice, eſt une Baguette qu'ils appellent, *Vara*, du meſme nom que les Auſnes de Boutique, pour faire voir que la Juſtice ſe vend icy comme le Drap à fauſſe meſure.

Chaque Province à quelque choſe de raré, l'*Eſpagne* en a trois que je trouve prodigieuſes, & dont je ne voy aucune raiſon qui me les faſſe comprendre. La premiere, que toutes les Femmes n'ayant autres Cheveux que ceux qu'elles achettent, je ne voy pas de quel Pais cette Marchandiſe leur peut venir, puis que par tout ailleurs, les Femmes font gloire de nourrir leur Chevelure, & il n'y a point d'apparence que ce Trafic ſe faſſe dans l'*Eſpagne* meſme, puiſque ſi toutes en achettent, qui leur en pourroit vendre? La ſeconde, que tout le monde demandant, où trouvera t'on ceux qui donnent? Ce qui eſt de plus eſtrange, eſt, que les *Doms* meſme demandent l'Aumône contre la ſignification de leur Nom. Quand vous voyez un honneſte Homme vous fai-

re

re un Compliment, vous devez estre asseuré que la conclusion n'est qu'une Gueuserie. Et comme en nostre Langue, toutes les Lettres se terminent en (Vostre Serviteur tres-humble) les civilitez des *Espagnols*, n'ont autre fin que la *Caridad.* Ce qui fait distinguer les Mandians d'avec les honnestes Gueux, est, que ceux-cy demandent avec plus d'arrogance, & ne sçavent que c'est de remerciment, croyant avoir bien payé ce qu'on leur donne en prenant la peine de tendre la main & de recevoir. Et c'est pourquoy ils sont extrémement amoureux de joüer d'un instrument qu'ils appellent *Castagnetas*, & qui ressemble fort aux Cliquettes des Gueux de nostre Pays, ne trouvant point d'Harmonie plus douce que celle avec laquelle on peut demander en dansant. La troisiesme, & plus grande merveille, est, qu'en un Pais si Chrestien & si Catholique comme l'on dit, je ne voy que deux sortes de Festes qui se gardent, l'une s'appelle la *Comedie*, n'y ayant Gagne-Petit si necessiteux qui ne quitte toute sorte d'Ouvrage pour la voir. L'autre est la fameuse Feste de *Los Torros*, où ils accourent avec plus d'avidité que les *Juifs* à l'*Agneau Paschal.* Quant aux Festes de *Pasque* & de *Noël*, elles se choment par courtoisie & à discretion, estant permis de tenir les Boutiques ouvertes, & de travailler comme au jour le plus ferial de l'Année, ce qui est un reste

La Feste des Taureaux.

du peu de respect que leurs predecesseurs ont porté aux Mysteres de nostre Religion. Il est vray qu'en cette matiere ils ont raffiné plus que toutes les Nations de la Terre. Car ils ont banny toutes sortes de Devotions inutiles, ayant reduit les Saints de *Paradis* à ce point, que s'ils veulent avoir un Chasuble ou une Lampe dans leur Eglise, il faut qu'ils l'achetent avec un miracle. On voit quantité de Personnes qui font des Questes, *Para las benditas Almas del Purgatoria*. Et l'Histoire porte qu'apres avoir ramassé quelques *Reaux*, ils en vont boire frais sur la Neige, & font passer cela pour Eau-beniste aux Trespassez.

Pour les bien-heureuses Ames du Purgatoire.

Les beaux Esprits comme le Vostre, seront curieux de sçavoir la portée de ceux d'*Espagne*? Et si vous croyez qu'une Personne des-interessée en cette cause, soit capable d'en juger, je vous diray, que la commune opinion est, que les *Espagnols* qui ont le plus d'Esprit, n'ont point d'Ame, & que les mediocres se servent de la partie superieure pour contenter la plus basse, & de la raison pour satisfaire à l'appetit. Ils n'ont de memoire que pour se resouvenir des injures, d'entendement, que pour se procurer du bien, ny de volonté que pour s'en vouloir. De l'Amitié ils en font une Banque, & n'ayment qu'à cent pour cent. Les Choses presentes leur sont les plus cheres, estimant simplicité d'acheter Argent comptant

tant l'esperance, fustce du *Paradis* selon leur Proverbe. *Mas vale Paxaro en mano que Bueytre volando* : aussi pour la meriter, ils croyent que c'est assez de promettre de bonnes actions. Ils traitteroient volontiers avec Dieu en prenant payant. La plus part du monde croit, que toute la Sagesse est renfermée dans les testes de *Castille*. En quoy ils sont semblables à ces veilles Sepultures, où le vulgaire s'imagine des Thresors infinis, tandis qu'elles sont fermées, & où l'on ne trouve que de la pourriture lors qu'elles sont ouvertes. Pour Exemple d'une rare suffisance, je vous diray, qu'ayant esté chargé par un de mes Amis de la Cour de l'Empereur, de rendre un paquet où il y avoit une Montre, à un Secretaire du Roy, lors que je le luy presentay, la premiere chose qu'il fit, ce fut de le porter à son oreille, pour sçavoir si j'avois point dérobbé la Montre, croyant qu'elle auroit eu assez de Corde pour se mouvoir depuis *Vienne* jusqu'à *Madrid*. Et en effet n'ayant entendu aucun bruit, il me demanda où estoit la Montre? ils sont si ingenieux qu'ils apportent du Village à la Ville, de la paille dans des Sacs, & du Bled dans des nattes, n'ayant pû apprendre par l'experience depuis la creation du Monde, la methode de faire une Botte. Ils ont appris l'Architecture des Taupes, la plus part de leurs Maisons n'estant que de terre, & à guise

Un Moineau que l'on tient vaut mieux qu'un vautour en l'air.

ſe des Taupieres à un eſtage ſeul. En celles qui ſont plus richement conſtruites, le Mulet qui porte la Brique, a autant de part à la gloire de l'Ouvrage que l'Architecte. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent des materiaux fort excellens, ſoit de pierre, ſoit de bois, mais comme par tout ailleurs l'artifice perfectionne la Nature, icy elle ſe gaſte entre les mains des Ouvriers, leſquelles leurs ſervent de Truelles; & les pierres dans leurs carrieres ſont plus polies qu'aux Manteaux de Cheminées des Sales, ny qu'aux Arcs des Portiques; & le bois eſt plus beau ſous ſon eſcorce que dedans la Boutique d'un Menuiſier. Ils font leurs Maiſons comme leurs Piſtolles, la Matiere en vaut mieux que l'Ouvrage. Les Arts liberaux ne ſont pas mieux exercez que les mechaniques. Si toutesfois il y en a qui ſe puiſſent appeller liberaux; car en la Medecine, quelle liberalité y peut il avoir à vendre la Mort. En *Eſpagne* les Maladies plus mortelles ſont le *Tavardille*, & les Docteurs. Et ſi elle eſt dépeuplée comme on la voit, ce n'eſt pas tant pour en avoir chaſſé les *Maures* & les *Juifs* de Religion, que pour y en avoir laiſſé d'autres de profeſſion, qui ſont les Medecins & les *Genois*. La Muſique eſt ſi liberale, qu'un Coquin de joüeur de Guitarre veut eſtre payé d'avance pour un Mois, & vous quitte au bout de la quinzaine. Les Chantres y ſont tous chaſtrez, & croyent avoir raiſon

Le pourpre.

Partiſans.

de

de vendre à haut prix,une voix qui leur coûte si cher.

Je ne diray rien de la Pharmacie, sinon que s'il y a de la liberalité dans cet Art, c'est moins icy qu'ailleurs dans les parties des Apoticaires.

Je parlerois volontiers de leurs Vertus mais c'est une chose si difficile à apprendre, que je demande plus de temps pour y estudier. On dit pourtant que comme nous avons chacun un bon & mauvais Ange, aussi leur Vertu se trouve tousjours accompagnée de quelque vice. Leur temperance n'est jamais sans avarice; leur courtoisie sans tromperie ; leur devotion sans Hypocrisie ; leur humilité sans trahison : s'ils jeusnent, c'est par avarice où regime, & plustost pour satisfaire à l'ordonnance du Medecin que de l'Eglise; s'ils pardonnent les injures, c'est de peur d'estre battus en les vengeant; s'ils font du bien, c'est pour en avoir, & s'ils prient Dieu, ce n'est pas tant pour luy demander pardon de leurs fautes, que les moyens d'en commettre de nouvelles.

Quand à leurs vices, je ne parleray point de ceux dont ils se confessent, mais bien de ceux qui sont si publics, que les Confesseurs n'ont pas besoin d'en estre instruits pour leur en donner l'absolution. S'ils estoient obligez de se confesser d'avoir le poil noir & mauvaise mine, l'un leur estant aussi

auſſi naturel que l'autre, on les verroit ſouvent aux pieds des Preſtres.

Si je dis qu'il n'y a point de Larcin en *Eſpagne*, ce n'eſt pas ſans quelque ſorte de verité, pourveu qu'on le prenne en meſme ſens que l'on diſoit autresfois qu'il n'y avoit point d'Adultere à *Sparte*, à cauſe que toute conjonction y eſtoit legitime, & paſſoit pour Mariage. Icy tout eſt de bonne priſe, chacun declare ſon Voiſin pour Ennemy afin d'avoir Droit de le piller. Et ſi le bon Dieu avoit voulu ſauver le mauvais *Larron* comme le bon, tous les *Eſpagnols* ſeroient aſſeurez de leur Salut. Ils ne pardonnent pas meſme aux choſes ſaintes: & pour deffendre des mains des Voleurs les Chandeliers & les Vaſes ſacrez dans les Egliſes, il faut les traitter comme les Voleurs meſmes, & les enchaiſner, & empriſonner au pied des Autels.

Si quelqu'un diſoit qu'il n'y a ny Putain ny Larron dans ſa race, auſſi toſt on le prendroit pour un Eſtranger & l'appelleroit-on *Gavache*. A un qui ſe vantoit de cet avantage, ſa Mere luy bailla ſur la joüe, & luy dit, quoy *Picaro*? eſt-ce ainſi que tu renies ton Pere & ta Mere qui t'ont mis au Monde. On ne punit pas pourtant les Larrons non plus que les Meurtriers, pour ce que ſi la Loy eſtoit generalle pour ceux cy, il faudroit pendre auſſy les Medecins; & pour les autres le Roy n'auroit plus de Vaſſeaux, & demeureroit tout ſeul; auſſi d'en chaſtier

Gueux

une

une partie, & pardonner à l'autre, ce feroit faire exception de Perfonnes & faire Juftice avec quelque forte d'injuftice, là où l'impunité eftant pour tous, elle femble eftre fans faveur.

De reftitution on n'en parle point; foit que s'eftimant tous defcendus des Roys & des Princes Souverains, ils croyent qu'il leur eft permis de faire des ufurpations, foit qu'ils s'imaginent ne pouvoir rien prendre qui ne foit deub à leur merite, ou bien que toutes les denrées fe vendant icy trois-fois plus cher qu'elles ne valent, fi des chofes neceffaires à la Vie, ils en dérobent les trois quarts & achetent le refte, ils penfent avoir fuffifamment reftitué en achetant, ce qu'ils ont pris en dérobant.

Le Don mutuel n'a point de lieu icy, fi non en cas de *Bubas*, & pour ce qui eft d'emprunter mefme les moindres Uftenciles, toutes les Maifons font des Monts de pieté, d'autant que pour emprunter une Affiete, il faut donner un Plat en gage: auffi difent ils que la confiance, eft un Droit Réel, & non Perfonnel. *Verole.*

J'ay oüy quelques Predications bien devotes, mais pas une qui donnaft contre le Peché de la chair, pour ce qu'ils difent; que toucher cette corde, ce feroit émouvoir le peuple à fedition, lequel ne s'eft obligé de le croire un Peché mortel, qu'a condition que Dieu foit plus promt à leur pardonner, qu'ils ne

ne ſont à le commettre. Lors que les Filles entendent preſcher que les *Vierges folles* de l'*Euangile* ſont damnées, elles s'imaginent que c'eſt pluſtoſt pour avoir eſté Vierges que folles; ou peut eſtre, qu'elles n'ont eſté reputées folles que pour avoir eſté Vierges. Et d'autres ayant oüy dire, que la Virginité eſt une eſpece de Martyre, elles concluënt, que comme c'eſt une choſe loüable & ſainte de le recevoir quand Dieu l'envoye, auſſi eſt il permis d'en éviter l'occaſion.

Il eſt vray qu'il y a peu de Magiciens & de Sorciers, pource que le Diable apprehende de contracter avec les *Eſpagnols*, craignant d'eſtre trompé, & n'a garde de ſe fier à leur parole, ny meſme à leur Serment, n'y ayant autre peine pour les Fauſſaires qu'une amende de 25 *Reaux*, moyennant laquelle ils ſont remis en leur Honneur, & *Cavalleros Onrados*, comme devant.

Parmy une ſi grande confuſion de vices & d'infirmitez humaines, Dieu qui ſe plaiſt à faire des choſes rares & difficiles, ne laiſſe pas de produire quelque *Saint*; & comme entre les *Apoſtres* il s'eſt trouvé un *Judas*, c'eſt bien la raiſon qu'entre tant de *Judas*, il ſe trouve quelquefois un *Apoſtre*; le bois dont Dieu fait ſes *Saints* en *Eſpagne*, c'eſt d'un Perſecuteur comme *S. Paul*; d'un Renieur de Dieu comme S. *Pierre*, d'un Uſurier comme *Saint Matthieu*; d'une Femme perduë comme la M*agdelaine*; d'un

Meur-

Meurtrier comme *S. Guillaume*; d'un Magicien comme *S. Cyprian*, & d'un Pendart comme le bon *Larron*. En un mot il n'y en a point que de Conuertis, ny de *S. Iean Baptiste* qui ait esté sanctifié dans le Ventre de sa Mere, pour ce que tous y entrent par la Peché.

Mais comme je vous ay touché en passant le prix excessif des choses venales, il semble estre à propos de vous en donner quelque remarque plus particuliere. L'eau y est si chere, qu'il couste plus à rafraischir un Chambre, qu'il ne feroit à enyvrer quatre *Suisses* à *Vienne*. Le Vin s'y vend à discretion & toute la sobrieté depend de la lesine. Le boire & le Potage seroient une mesme chose sans la Glace qui se vend icy plus que celle de *Venise*, ny le Cristal-de-roche; & si la neige des *Alpes* se vendoit à ce prix, la Montagne de *Saint Godart*, seroit une Mine plus precieuse que celle de *Potosi*. Le Pain y seroit à bon prix, si les mauvaises choses pouvoient estre à bon marché, & quoy que le Bled soit excellent, & que la terre le produise sans travail & sans frais, il s'empire & s'encherit entre les mains des Boulangers qui se font payer pour l'avoir gasté plus, que pour le prix de la farine qu'ils y employent; & comme ils le vendent à la livre, ils ne le cuisent qu'à demy, afin qu'il pese d'avantage. Icy il y a deux Pechez de la chair, l'un, celuy des Femmes, & l'autre, celuy des Bouchers & Pourvoyeurs; d'une livre que l'on pense ache-

acheter, les Os emportent un quart; la fausseté du poids deux onces; deux autres pour le ferrage de la Mule du Valet qu'ils appellent S*isar*; un quart pour *l'Algũazil*, qui vous veut faire l'adresse; du reste faites en bonne chere si vous pouvez, & n'attendez point de Volailles, ny de Gibier en un lieu, où un Oeuf couste plus qu'un Chapon ne vaut. De la Venaison il n'en faut point esperer, car toutes les Bestes sont icy domestiques. Du Poisson ils n'en sçavent pas seulement le Nom, & appellent le *Stoc-visse* comme le Brochet.

Les Fruits sont generallement rares par toute l'*Espagne*, & le peu que l'on en apporte à *Madrid* vient de si loin, que si on les cueille meurs, ils arrivent pourris: sinon ils ont esté cueillis estant encore en fleur, de sorte, que pour avoir icy quelque chose de bon, il faut qu'il n'ait rien valu au lieu de sa naissance.

Par là vous pouvez juger que l'on ne peut faire à *Madrid* que la moitié de la bonne chere, bonne non, cher si.

Vous attendez que je vous die quelque chose de la Langue *Espagnole*, mais le peu de satisfaction que j'ay receu des choses, m'ayant donné le mesme dégoust des paroles, jusques icy je n'ay eu ny inclination, ny assez de temps pour m'y rendre sçavant. Ce que j'y ay remarqué, est, que cette Langue n'est gueres propre pour joûer à Rafle, à cause de la quantité d'Az qu'il y a, n'y pour faire des Fri-

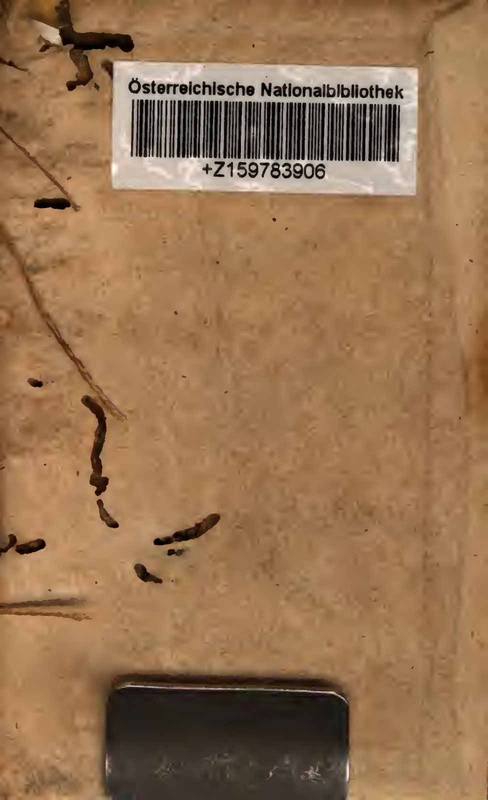
caſſée à cauſe des Os ; & ſi vous en oſtiez les Az, & les Os, il ne reſteroit plus que baailler & faire la grimace. Les Verbes veulent tousjours le Datif, qui eſt la ſeule liberalité de la Nation. Ils n'ont point de mot pour ſignifier remerciment où rendre graces, toute leur gratitude conſiſtant en un *Beſoos las Manos* : mais on pourroit dire avec verité qu'il n'y a pour tout point de Langue *Eſpagnolle*, car ſi les *Egyptiens*, les *Grecs*, les *Arabes*, les *Maures*, les *Juifs*, les *Romains*, les *Vandales, Huns*, *Gots*, *François* & *Italiens* faiſoient appeller les *Eſpagnols* en Juſtice, pour leur rendre les paroles qu'ils leur ont preſté, il feroit beau leur faire du mal, pource qu'ils ne trouveroient plus de mot pour s'en plaindre, on de leur faire du bien, car encore qu'avec toutes ces Langues, ils euſſent le don de celles des *Apoſtres*, ils ne laiſſeroient pas d'eſtre müets pour cela. S'il y a quelque fond à l'originaire, elle reſſemble à la Cape d'un Gueux qui ne paroit pas parmy les rapetaſſements. Mais je ne m'aviſe pas que vous pourrés faire la meſme comparaiſon de ma Lettre pour la diverſité & le peu d'ordre. S'il y à du mal ce n'eſt pas contre la verité, dont je ſçay que vous eſtes amateur, & pour cela je me diray

Mr. VOSTRE, &c.

A Madrid le 19 de, &c.

F I N.


K. K. HOFBIBLIOTHEK
WIEN


Österreichische Nationalbibliothek
+Z159783906